



AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10

http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php

<http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm>

ANNEXES

TABLE DES MATIERES

ANNEXES	1
TABLE DES MATIERES	2
PRESENTATION DES ANNEXES	5
I. ENTRETIENS.....	6
1.1. Entretiens avec Robert Joly.	6
1.1.1. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 07 novembre 2007.....	7
1.1.2. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 16 novembre 2007.....	11
1.1.3. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 23 novembre 2007.....	35
1.1.4. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 30 novembre 2007.....	52
1.1.5. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 23 mai 2008.....	68
1.1.6. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 2 juin 2010. 83	
1.1.7. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 03 novembre 2010.....	98
1.1.8. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 15 octobre 2011.....	110
1.2. Entretiens avec Robert Joly et d'autres interlocuteurs.	120
1.2.1. Entretien entre Robert Joly, Odile Jacquemin et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 11 janvier 2008.....	121
1.2.2. Entretien entre Robert Joly, Joseph Abram et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 6 mai 2008.....	130
1.2.3. Entretien entre Robert Joly, Odile Jacquemin, Christian Girier et Alexandra Schlicklin, chez l’architecte, le 10 juillet 2012.	145

1.3.	Entretiens avec d'anciens collaborateurs.	153
1.3.1.	Entretien entre Gérard Féry, architecte et associé de Robert Joly, et Alexandra Schlicklin le 30 janvier 2013, chez M. Féry.	154
1.3.2.	Entretien téléphonique entre Yves Steff, architecte et ancien collaborateur de Robert Joly, et Alexandra Schlicklin, 16 septembre 2013.	170
1.3.3.	Entretien entre Simone Mourot et Alexandra Schlicklin, chez Simone Mourot, le 03 février 2014.	177
1.3.4.	Entretien entre Ann-Christin Scheiblaue et Alexandra Schlicklin, à Paris, le 04 février 2014.	188
1.4.	Sources orales non retranscrites.	198
1.5.	Plan de la communication à un séminaire du LHAC sur l'utilisation des entretiens et films comme matériaux de recherche.	199
1.6.	Entretiens et films : matériaux provoqués, matériaux décomposés.	200
2.	DEPOUILLEMENT DU FONDS ROBERT JOLY EFFECTUE ENTRE 2007 ET 2010 : PRESENTATION DU DEPOUILLEMENT DES BOITES.....	203
2.1.	Repérage 2004 du fonds Robert Joly, Archives d'Architecture du XXème siècle	203
2.2.	Presentation d'une partie du dépouillement effectué entre 2007 et 2010.....	212
3.	RELEVÉ DE LA BIBLIOTHEQUE DE ROBERT JOLY	280
	La bibliothèque d'un architecte.	281
4.	TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET PEDAGOGIQUES SUR ROBERT JOLY.....	313
4.1.	Exposition Robert Joly à la Galerie Blanche, Briey, Cite Radieuse, avril-juin 2012	313
4.2.	Journée d'étude Robert Joly 07 décembre 2013, Archives d'Architecture du XXème, CAPA.....	316
4.3.	Promenade urbaine Robert Joly, 08 décembre 2013, Chatou et Paris-Tolbiac ...	317
5.	CHRONOLOGIE DE ROBERT JOLY DE 1928 A 1994.....	326
6.	ANNEXES CLE USB.....	339
6.1.	intégralité du dépouillement des archives du fonds Robert Joly.	339

6.1.1.	Boîtes 1-20.....	339
6.1.2.	Tubes 1-13.	339
6.1.3.	Grandes boîtes d'Archives 1-4.....	339
6.1.4.	Tiroirs 1-14.	339
6.1.5.	Albums 1-18.	339
6.2.	reportages photographiques personnels effectués lors des visites des bâtiments.	339
6.2.1.	Ensemble de logements de Chatou, février 2008.	339
6.2.2.	Cité administrative de Mâcon, juin 2008.....	339
6.2.3.	Collège-lycée agricole de Tulle-Nave, 11 décembre 2009.....	339
6.2.4.	Tour Souillhac de Tulle, 11 décembre 2009.....	339
6.2.5.	Logements Sainte-Claire de Tulle, 11 décembre 2009.....	339
6.2.6.	Ancienne maison personnelle de Robert Joly, Gif-sur-Yvette, 03 juin 2010. 339	
6.2.7.	Collège de Verrières-le-Buisson, 04 juin 2010.	340
6.2.8.	Maison H. de Bures-sur-Yvette, 06 juillet 2010.....	340
6.3.	Reportage photographique effectué lors du relevé de la bibliothèque de Robert Joly, decembre 2012-janvier 2013.	340

PRESENTATION DES ANNEXES : LES SOURCES, TRAITEMENTS ET METHODES.

Les annexes se divisent entre un volume papier et une clé USB. Elles présentent les matériaux de la thèse, ainsi que les méthodes appliquées à ces matériaux.

Ce tome 2 de la thèse explicite les entretiens, sources orales de la recherche, les sources archivistiques et le traitement qu'a demandé le dépouillement. Il présente aussi le relevé de la bibliothèque, quelques médiations scientifiques ou pédagogiques autour de Robert Joly et une chronologie de Robert Joly, par année.

La clé USB contient l'intégralité du dépouillement des archives, les reportages photographiques des visites de bâtiments et celui de la bibliothèque de Robert Joly.

I. ENTRETIENS

Les entretiens ont été menés avec Robert Joly seul, ou bien avec des collaborateurs. Ils ont été enregistrés puis retranscrits, en préférant une réécriture à la transcription littérale de l'oral. Ils sont classés par personne(s) puis par date. Ces entretiens ont été menés de façon semi-directive, et ils sont assez libres dans les thèmes abordés, et souvent riches en ouvertures. Un entretien dure entre 1h30 et 2h30 environ.

Les entretiens menés entre Robert Joly et moi-même sont les premiers, puis ceux menés avec Robert Joly et d'autres intervenants ; enfin ceux menés en l'absence de Robert Joly. Après quoi, la classification est chronologique dans chaque catégorie.

I.1. ENTRETIENS AVEC ROBERT JOLY.

On peut suivre l'évolution des rapports entre les deux protagonistes, à travers le retour sur des thèmes mais aussi la progressivité et l'affinement des questions. Ces entretiens ont été menés chez l'architecte, dans le 13^{ème} arrondissement à Paris, rue Charles Fourier. Les premiers entretiens datent de 2007, avant la thèse, et se déroulent dans le bureau de l'architecte, côté rue.

L'habitude venant, et les rapports s'assouplissant, les rendez-vous se déroulent dans le séjour, après le décès en 2008 de Lily Joly, l'épouse de Robert Joly. Le rythme des entretiens évolue aussi : très serré au début de la thèse, il ralentit fortement quand le besoin se fait sentir de prendre une distance critique par rapport à la recherche et au personnage de Robert Joly.



L'architecte chez lui, le 3 novembre 2010, photographie personnelle.

I.I.I. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 07 novembre 2007.

AS : Pouvez-vous définir votre parcours en quelques mots ?

RJ : Je ne pensais pas du tout à la carrière d'architecte. Ma première année d'au-delà du bac était chez M. Paul Colin, affichiste, à faire de l'affiche et de la scénographie, des décors de théâtre. Il avait une petite école, une 20aine d'élèves. Il nous apprenait à dessiner, il nous apprenait à faire des affiches et des décors de théâtre, pour ceux qui voulaient. Moi, ça m'intéressait beaucoup.

J'aurais peut-être été affichiste pendant quelques années, mais ce n'était déjà pas si ouvert que ça, comme champ d'activité. Et puis, j'étais un habitant de la vallée de Chevreuse, mais dans une position assez particulière, c'est-à-dire que j'étais sur les belles parcelles d'un lotissement des années 30. C'était une jolie pente en plein sud-sud-est, je suis arrivé à un an, c'est là que s'est passée ma jeunesse. J'étais dans une zone où il y avait un vrai village, un équipement, le chemin de fer passait dans la vallée, il était à vapeur à cette époque là. Moi, quand je l'ai pris pour aller au lycée, il me semble qu'il était déjà électrifié, juste avant guerre en 38 -39.

C'était, disons, une banlieue heureuse. Il y avait un gros bourg, Orsay, et ils y avaient de petites maisons comme la nôtre, qui étaient des maisons de banlieue. Mais ça m'intéressait, spontanément.

AS : Déjà le goût du territoire.

RJ. : Oui, et quand on montait sur le plateau jusqu'en haut, le lotissement qui existait était un immense truc par rapport aux immenses champs de grosses fermes et de bois de châtaigniers. Donc le territoire m'intéressait, et la question de banlieue, j'ai presque travaillé dessus. En posant des questions, en tous cas.

Et c'est mon papa qui m'a mis sur la route. Un jour il est rentré en me disant : Paul Colin, c'est bien, mais où ça va aller ? Et puis, encore plus à cette époque là qu'aujourd'hui, les parents qui voyaient faire quelque chose du genre de la peinture... Ce n'était pas terrible...

AS : C'était l'étape avant les danseuses...

RJ : ou avant la Bohème, l'un n'allant pas sans l'autre ! [rires]

Donc il arrive en me disant : il faut que tu ailles voir, j'ai trouvé un institut d'urbanisme, peut-être que ça t'intéresserait. En tous cas, c'est fait aussi pour des agents municipaux. Tu peux y rentrer avec seulement le bac. A l'époque, il s'était mis en route une

propédeutique. Alors, c'était le cauchemar, car ça faisait une année de bac en plus avant d'aller à l'université véritable. J'avais essayé de faire un certificat, mais je ne me suis bêtement pas engagé avant l'année où la propédeutique tombait, après, c'était fini, il fallait passer par là.

Je suis allé voir. Il y avait un prof d'histoire, un ingénieur municipal, un médecin qui faisait de l'hygiène urbaine. Qui plus est, du droit. Des architectes qui faisaient de la composition urbaine, urbanistique. Alors j'ai été m'inscrire, et ça m'a intéressé, franchement. Voilà un endroit où on traitait le problème qui était sous mes yeux. Ce qu'il y a, c'est que ça n'a pas débouché sur un métier, mais ça, je vous l'ai dit.

Mon parcours commence comme ça. En faisant archi, et ça m'allait bien par ailleurs, je me suis orienté, et l'urbanisme portait dans ce sens là aussi, vers une hypothèse de métier public, pas de métier privé. Le peu que je voyais d'architectes dans le coin, qui faisaient des maisons de banlieue un peu plus luxueuses que les autres ne m'encourageait vraiment pas à ce métier. Et le métier public, je l'ai presque gardé complètement, à peu de chose près. L'urbanisme a fait mes premiers contrats, même déjà à l'école. Pas des choses formidables, mais des choses qui ont existées. Une étude de centre ville à Aubusson, qui m'a permis de faire une hypothèse de circulation qui me semblait très limpide, mais qui a été appliqué 10 ans après. Et grâce aux personnes que j'avais pu rencontrer là-bas, à l'époque où je faisais ce travail, j'ai fait mon diplôme dans la ville d'Aubusson, avec un terrain réel. Ce qui était une question forte de l'urbanisme, un terrain réel et non pas un terrain utopique ou la seule planche à dessin.

AS : Et c'est déjà un choix.

RJ : absolument. Je le voyais comme un choix, j'ai décidé de le faire. Et j'avais la chance d'avoir rencontré à cette époque-là le grand Tabart, le grand tapissier d'Aubusson, qui a lancé Lurçat, Gromaire et compagnie. Il a été d'ailleurs le président de la chambre de commerce pendant des années, il l'était quand j'ai discuté avec lui. Il m'a aidé à faire le programme de mon diplôme.

De ce point de vue là, il y a une filiation, puisque c'est encore une idée d'urbanisme qui m'a fait définir les conditions de mon diplôme. Mais l'industrialisation n'y perd pas ses droits, car c'est un bâtiment industrialisé avec toute une série de possibilités de changements. On peut mettre une fenêtre ou un plein, on peut éclairer zénithalement ou pas, etc. C'était un bâtiment flexible, comme on disait à l'époque.

Tabart m'avait dit :

« nous, nous sommes plusieurs -ils étaient une dizaine de tapissiers- il faut qu'on ait chacun notre bocal à rez-de-chaussée. Il y a un endroit où on vend des cartes postales, des catalogues, etc. Ca peut nous concerner tous, mais aussi le musée qui est au dessus. Là, il faut qu'on ait une salle d'exposition où on puisse tout faire. »

Pour lui, c'était mettre l'Apocalypse d'Angers, c'est-à-dire n'avoir aucune cloison nulle part, ou bien au contraire faire une histoire de l'habitat, donc cloisonner tout pièce par pièce. C'était une belle idée. Donc voilà une des filiations.

La filiation, c'est que je suis arrivé à l'Ecole avec cette idée urbaine, et Roger Millet, qui m'avait aidé à préparer le concours d'entrée à l'épreuve d'admission, passait son temps à ouvrir les bouquins de grande composition pour me dire, le petit bâtiment qu'on vous demande, il est là. Il était lui-même urbaniste en chef au Ministère à ce moment là. Il s'appuyait beaucoup sur l'idée que c'est un petit bâtiment dans un parc, mais parce qu'on y fait de la musique ou autre... Le bâtiment dans un parc est un thème récurrent du concours de l'admission à l'époque.

Ensuite, j'ai fait une brillante école. J'ai plutôt bien marché, j'ai même réussi à monter en loge de Rome. J'ai même eu une récompense qui ne se donne jamais. Du point de vue de la rareté, elle est exceptionnelle [rires]. . Du point de vue de l'utilité dans la carrière, elle n'est pas très solide, mais ça m'était égal. J'ai fait une mention Honorable : ça ne se donne jamais. La règle : un Grand Prix, un premier Second et un deuxième Second. Des fois, on ne donne pas le Grand Prix, parce qu'on trouve qu'aucun élève n'a fait un truc suffisamment bien. Ca existe, il y a même des années proches de la mienne où ça a eu lieu. Et puis il y a eu je crois 2 années où il y a eu une mention Honorable de tout le temps où je connais l'Ecole, sur une douzaine d'années. Et une fois, c'était mon ami Ménard, et l'autre c'était moi. L'année de Ménard, il y avait eu un grand déclassement, ils n'avaient pas voulu donner le Grand Prix.

Mais moi, je suis en surnombre ! [rires]

Dans la foulée de cette aventure, c'était fini pour Rome à cause de la limite d'âge. Je suis encore monté en loge de 24 Heures, mais quand c'est la dernière année, on est un peu mal à l'aise. J'ai fait le concours des BCPN, dans les ateliers importants dans la tradition de l'Ecole –il fait remettre les choses à leur place- comme celui auquel Auzelle et Millet m'avaient mis. Les bons élèves devenaient ou architecte en chef des Monuments Historiques, ou architecte en chef des Bâtiments Civils. Moi, ça m'intéressait peu, à l'époque, d'être architecte des MH.

AS : Pourquoi ?

RJ : La modernité me plaisait. Je n'étais pas ennemi, j'avais de très bons copains qui préparaient ce concours. D'ailleurs, ils n'arrivaient pas à faire les deux, sauf exception. Il y

avait trop de préparation, mais chacun choisissait à son gré. Et j'ai été reçu dans un très bon rang : 3ème. Ça a beaucoup joué dans ma carrière, d'abord ça confortait ma position d'homme public dans l'exercice de m'architecture, et solidement. Et avec ces deux branches, l'urbanisme d'un côté, où l'Ecole regardait avec une certaine jalousie cette partie d'enseignement qui lui échappait tout à fait. Les architectes se croient toujours spontanément urbanistes, c'est hélas tout à fait faux. Ils peuvent l'être, ils ont toutes les possibilités, mais c'est tout à fait faux.

La qualité d'urbaniste d'un côté, les BCPN de l'autre. Comme m'avait dit un vieil architecte, Raymond Glèze pour le nommer :

« C'est très bien que tu aies le concours des BCPN. Tu comprends, les architectes, ils regardent les ingénieurs comme des inférieurs. Les grands ingénieurs, les X-Ponts, etc. Mais, quand on est en plus BCPN, là, tu es un égal, ça change tout. »

Ce qui se comprend un peu, car en fait, les ingénieurs, il y en a une masse à un niveau très sérieux, quelques uns deviennent X-Ponts ou même Centraliens, ou Mines. Une partie de leur exercice est alors publique spontanément.

Dans la foulée de ces deux aventures très heureuses, j'ai été coup sur coup nommé architecte-conseil du Ministère de l'Equipement et prof à mon atelier. Marot avait deux postes à donner, il a dit à La Masse de l'atelier d'en désigner un, et lui désignait l'autre. Lui a nommé Vigor, que j'aimais bien.

Il y a deux rangs, dans les BCPN. On entre, on est architecte ordinaire, c'est-à-dire que l'on s'occupe de l'organisation des travaux. L'architecte en chef faisant les dessins, bien sûr. [rires] Dès que j'ai été nommé, Glèze a fait la démarche pour que je sois architecte ordinaire du Ministère des Travaux publics, à l'endroit où il était en chef. C'était un gros truc, d'un seul coup, me voilà en contact avec les ingénieurs en chef des Ponts, qui étaient pas encore à l'Equipement, la fusion n'avait pas eu lieu mais elle était en train de se faire. Peut-être dans les textes, mais la pratique était en train de se faire. 1965 le Ministère Pisani qui a scellé la fusion.

Le même Glèze profitait d'un poste créé en 1958-60 et qui était la preuve que la question d'esthétique et de paysage était déjà en train de germer, la création des zones sensibles. Celles qu'on va abîmer si on fait quelque chose brutalement.

AS : C'étaient des zones rurales ?

RJ : oui, massivement. Mais des zones rurales vivantes, qui bougeaient. Des bords d'agglomération. Peut-être des zones plus urbaines, mais je ne me souviens pas bien. En tous cas, il m'a nommé dans la Creuse, et ce n'étaient pas les zones urbaines qui dominaient.

I.1.2. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 16 novembre 2007.

RJ : Pour répondre à ce qu'est l'architecture, j'ai pensé à deux choses. Le coin de la vallée de Chevreuse où j'ai passé l'essentiel de ma jeunesse et une partie de l'adolescence s'appelle le Hurepoix. Le périmètre à la vallée de Chevreuse communément nord nord-ouest qui se développe jusque Verret, le site d'Evry ; quand on a fait cette application concrète des choses vues et non vues sur le plan du paysagement des lotissements ou de la petite agglomération, le gros bourg de Vert-le-Grand en l'occurrence.

Et alors nos promenades en vélo dans le Hurepoix –quand je dis nous, je pense à mon frère aussi- je pense que oui, qu'il n'y a pas de doute, que c'est bien avant l'idée de l'urbanisme ou de l'archi qu'on a eu ce constat.

On traversait donc un certain nombre de lieux, et on y trouvait bien sûr l'architecture dominante rurale, avec les grosses fermes, les grandes cours fermées d'un grand mur ; la grande ferme typique de cette partie de l'Ile de France. Et puis on rencontrait aussi un certain nombre de voies ferrées et même de petites stations de gare ; et là, à l'époque, le problème du lotissement sautait immédiatement aux yeux. Alors ce mélange d'architecture rurale du Hurepoix, disons des grands murs en maçonnerie et souvent de meulière, des fois de grès ; des fois les harpage sont en grès et la maçonnerie est en meulière, des fois c'est un peu moins soigné que cela, ça dépend toujours du budget.

Mais il n'empêche que ce sont de grands murs. Comme c'est à peu près 18^{ème}, –le 19^{ème} ne sera pas mauvais non plus, c'est autre chose : les monocultures pommes de terre, les betteraves vont se développer fortement, indépendamment des céréales, qui sont une constante...

Mais bref, ce que je voulais dire c'est que ces maisons-là sont enduites, on ne peut pas dire tout à fait enduites, techniquement on devrait dire beurrées. C'est-à-dire que les joints sont très grands et aplatis, donc ils couvrent tout ou partie ou les deux tiers d'une pierre avec un petit moignon qui reste. Cela fait un ensemble très plan, pas lisse du tout, très vibrant, comme une peau d'orange, ça fait un ensemble assez net, ce n'est pas du bossage à la florentine.

Là dessus, il y a des tuiles et des toitures, qui, quand on a un peu de sous sont de la petite tuile plate ; et les pignons ne sont pas saillants, il n'y a pas de ce qu'on appelle des queues de vache, c'est-à-dire des toits qui débordent sur le mur pignon. Donc ça fait des

volumes très stricts et très beaux. C'est peu ouvert, il y a de grandes portes, bien sur, des fois qui prennent tout le mur jusqu'à la panne de façon à ce que ce soit très simple de construction. J'ai une véritable sympathie pour cette architecture-là, une architecture de tous les jours, mais très belle, très sobre, très volumique. Ce n'est pas du tout du bricolage.

Alors qu'à côté de ça ; évidemment, l'architecture qui accompagne l'effet banlieue des gares est une architecture pittoresque où le détail est mis en valeur sans arrêt et où la volumétrie générale n'est pas du tout simple : les queues de vache sont abondantes, etc.

AS : ça rejoint ce que vous m'avez dit à propos du Danemark : « l'architecture pour moi, c'était ça : faire bien. »

RJ : Oui, vous avez tout à fait raison. Alors voilà, dans ces promenades en vélo dans le Hurepoix, une petite idée un peu plus concrète de ce qui m'a imprimé. Et une deuxième chose que je peux dire, toujours pour répondre à votre question.

Si une chose caractérise le mouvement moderne dans l'architecture, c'est l'usage résolu des nouveaux matériaux ; et la mise en valeur, la mise en cohérence, la mise en corrélation de l'aspect architectural et de la technique employée. Je crois qu'on peut dire cela. Les premiers bâtiments, l'usine Fagus de Gropius, c'est déjà très visible : c'est des volumes rigoureux, la maçonnerie ouvert, etc.

AS : c'est une architecture honnête, en quelque sorte ?

RJ : Si vous voulez, mais on moralise quand on dit honnête. Alors, je veux bien, mais je ris un peu. Mais enfin, c'est quand même à l'autre bout de ce qu'on appelle une architecture décorative ; et on appelle décorative, souvent, c'est un peu comme moral, avec un dépréciatif. Alors ce parti pris qui associe la technique et l'architecture, ça m'a toujours paru absolument évident. J'ai été tout de suite contre les architectures décoratives, évidemment, on n'a pas lu Adolf Loos pour rien.

AS : Est-ce que vous vous considérez comme un architecte dans la lignée des rationalistes français ?

RJ : Ah, quand vous employez le mot rationaliste, je suis moins certain. Parce qu'il y a un troisième homme dont je n'ai pas encore parlé, par rapport à ceux qui ont été mes premiers maîtres si vous voulez. Auzelle, donc, qui est le premier chronologiquement, ça veut dire aussi qu'il a un rôle important. Roger Millet est le n° 2, et le troisième s'appelle Roger aussi, mais c'est Faraut.

Roger Faraut a donné ses archives là-bas, à l'IFA. [...] Pourquoi c'est le n° 3, c'est parce que à un moment donné, Auzelle a dit : « ce ne serait pas mal non plus que vous voyez un peu ce qui se fait en agence ; alors je vais vous mettre chez mon ami Faraut. Au début, il ne faudra peut-être pas lui demander un trop gros salaire, parce que ce n'est pas une grosse agence et peut-être qu'il aura du mal à vous employer, mais je suis sûr qu'il vous payera dès que vous pourrez rendre service.

AS : c'était avant le diplôme d'architecte ?

RJ : Bien sûr, c'était tout près. Même, il faudra que je retrouve les dates, mais c'était très très tôt. Je me demande si –à temps partiel, bien sur- je n'y ai pas travaillé avant d'avoir passé l'admission.

Alors, Faraut prolonge l'architecture ancienne du Hurepoix...

AS : par la qualité ?...

RJ : Oui, pareil, il cherche de grands volumes, il sait faire des enduits beurrés et grattés, bien sur ; il sait réutiliser la tuile plate ; et pourtant, il raisonne très rationnellement, si j'ose dire, en tous cas très fonctionnellement, dans la forme fonctionnelle du rationnel.

Et donc, j'étais de plain-pied chez lui. C'était une architecture très appréciée, qui ne paraissait pas moderne pour certains, parce qu'il n'était pas systématique, comme l'ont été la plupart des architectes modernes de leur première formation. Et c'est une caractéristique que j'ai gardée, et qui sans doute m'allait bien. Je me considère comme résolument moderne, mais en même temps je ne le suis pas spectaculairement, parce que j'ai été trop imprégné par cette aventure danoise qui faisait un fondu enchaîné entre l'architecture ancienne et l'architecture nouvelle.

AS : Est-ce que vous vous considérez un peu comme un Bruno Taut, par exemple ?

RJ : Oui mais ça, vous savez, je ne sais pas dire. Et puis je ne sais pas assez de choses. Mais peut-être que oui, peut-être que quelque part, dans cette prime génération, avant qu'il y ait trop à faire, avant que l'industrie s'en soit mêlée de façon rigoureuse et violente ; peut-être que oui, on aurait notre place.

Ce sont des gens en tous cas que Faraut appréciait beaucoup, et moi aussi. De là à dire...ça m'embête toujours des identifications à des gens qui vivent. Je pourrais vous dire que je m'identifie à Faraut, mais ce n'est pas vrai non plus. On a fait ensembles des choses tout à fait

passionnantes, et je me souviens encore de Faraut disant devant moi à un autre confrère, qui lui parlait d'association ou je ne sais pas quoi :

« Oui, mais une association... tu comprends, on te met avec n'importe qui, qu'est-ce que vous pouvez faire ensemble après ? Avec Joly, on aime toutes les mêmes choses. On aime la même musique, on aime les mêmes pièces de théâtre, on aime les mêmes bouquins : alors, oui, on peut faire quelque chose ensemble. »

C'était très gentil, d'ailleurs j'étais complètement ému ce jour-là, bien entendu. Et on a fait avec Faraut quelque chose, qui au début a été fait dans son agence avec lui comme architecte en chef, et qui s'est fait ensuite ensemble ; car il m'a associé à l'opération. Ce sont des choses rares ! Et quand il a pris un peu de bouteille, il m'a dit : écoute, c'est toi qui reprends la charge, si ça ne t'ennuie pas. Je te revaudrai ça. Il a été formidable. Alors de cette façon-là, il en a été content jusqu'au bout, nous avons fait, Faraut et moi, la reconstruction de la tête de Pont de Chatou.

AS : J'ai vu dans les dossiers...

RJ : Vous pouvez la voir sur place, parce que c'est encore en très bon état, à mon avis. La chose qu'on regrette le plus, lui encore plus que moi d'ailleurs, parce que lui était très croyant, et moi, ma foi, pas du tout –oh, ça na nous a pas empêché de passer des dimanches ou des samedis entiers sans faire tourner le compteur de l'agence à passer des pochoirs sur des poutres en lamellés-collés pour monter une chapelle ; oh oui, on a fait des choses comme cela, et je les faisais très volontiers, c'est une autre question de savoir si on croit ou pas – j'ai beaucoup de regrets sur l'opération de Chatou, mais beaucoup de regrets parce que ça pouvait être beaucoup mieux.

Pas forcément du point de vue de l'architecture. On a eu une paix assez royale, finalement. Ça me plaît toujours quand je passe. Mais par contre, on a tenu bon, on n'a pas fait de buildings, on était dans une architecture horizontale en bord de Seine. Alors quand je parlais d'un gros regret pour Faraut en particulier, c'est qu'il avait eu l'espoir de refaire l'église. L'église de Chatou, il n'y a que le clocher et la petite abside qui sont classés et qui sont authentiques, qui sont d'une vieille date ; le reste c'est des copies 19^{ème}.

Alors à un moment donné, il y avait vraiment cru, –on avait des projets là-dessus- il a fait un projet en tous cas. Mais ça ne s'est pas fait, parce qu'on cassait toute la nef et qu'on en faisait une autre ; c'aurait été assez intéressant. De même qu'à un moment donné, on avait pensé

qu'on changerait fortement la mairie, qui était un petit hôtel d'un grand domaine qui avait été loti.

AS : Ca a fait un peu peur à la municipalité ?

RJ : Pour l'église, j'en sais rien, c'est le budget qui a manqué, je pense. La municipalité, elle avait beau être très gentille et sûrement très bienveillante pour les Catholiques, mais de là à dire qu'elle pouvait... Alors je ne sais pas comment ça s'est réglé, mais pour des raisons économiques, qui à mon avis sont principales.

J'ai un gentil camarade –je ne sais pas si il a deux ans de plus que moi ou deux ans de moins et qui était ingénieur aussi- qui disait de la rénovation urbaine de Chatou : « Joly, il a fait un truc dans les années 60, ça a pas pris une ride. »

AS : C'est un beau compliment, à la fois au niveau de l'urbanisme et de l'architecture.

RJ : Oui oui. C'est quand même au niveau de l'urbanisme que j'étais le moins content. Comme le dit le mot tête de pont, c'est la route qui vient du Pecq et qui va au Vesinet, donc il y passe des voitures.

J'ai fait plusieurs propositions pour que la route soit un peu déviée de ce centre. Et il y en a une qui a failli se faire, et qui n'était pas mal : passer la route en léger souterrain, et passer une dalle à un demi niveau de plus que la chaussée ; donc pas difficile à raccorder, parce qu'un demi niveau...

C'est une manie, chez moi, le demi-niveau... Donc une petite dalle au dessus qui aurait permis d'avoir une zone piétonne importante et un franchissement de la voie facile. Je ne sais pas ce qu'on aurait fait à l'époque pour éviter les drames bruyants de ce genre d'édifice, il y en a quelques uns qui sont vraiment très bruyant, du côté de Choisy-le-Roi, si je ne me trompe pas. Voilà, j'ai choisi ces deux trucs-là, car j'ai pensé que cela pouvait illustrer mieux qu'une réponse sèche : l'architecture, c'est...

Par exemple Auzelle, qui n'était alors pas du tout susceptible d'être appelé un moderne à l'époque ; maintenant, on comprend. Mais il a fait des choses différentes que je n'apprécie pas complètement, enfin, si je les apprécie, je ne les adopte pas.

Il a fait le centre de Neufchâtel-en-bray, un centre administratif en Normandie. Et il y a là-dedans un hôtel de ville, une bibliothèque, il y avait un théâtre, il y avait une grande caserne de pompier, je ne me souviens plus. Bref, le projet a été à un moment donné un peu rétréci, et je trouve ça très beau. C'est d'une grande rigueur, mais ça fait penser aux pays

nordiques aussi. C'est d'une grande rigueur, mais il y a de la brique, il n'y a pas toujours des pans de verre, il y a aussi des fois des fenêtres dans des murs, c'est vrai que c'est permis. [rires] Et ça, j'aime beaucoup.

Mais alors, il a fait Clamart, la cité de la Plaine. Il y a tout près de la route nationale qui va de la Vache Noire au carrefour qui va à Versailles ; il y a une petite église, pas très intéressante d'ailleurs et qui n'est pas faite par quelqu'un de connu ; mais proche de cette église, il a fait un béguinage et des petits groupes de maisons individuelles, qui étaient pour une grande part sa Bible, son B-A ba. C'est très bien, c'est très intéressant, c'est plein d'attentions ; ça ressemble énormément, dans la pensée, je ne dis pas dans les formes, à certaines architectures danoises mais peut-être encore plus hollandaises.

Mais ça, je ne l'adopte pas. Ça fait un peu penser aux ensembles familialistes. Je pense que ce n'est pas urbain ; c'est une réponse à un problème qui est plus la périphérie et qui est un peu plus le cocon familial. Je ne crois pas que la ville soit faite spécialement pour le cocon familial. Qu'on puisse y avoir et y développer des modes d'habitat qui soient assez intimistes, pourquoi pas...

Alors voilà. Je confirme quand même que ça m'ennuie un peu, cette façon d'essayer d'obtenir des positions sur des objets étroits. J'appelle un objet étroit : qu'est-ce que l'architecture ? D'accord, les Grands avant nous, et même ceux qui se prétendaient modernes ont parlé avant nous ; que les belles architectures faisaient de belles ruines, etc. Bon, ce n'est plus de notre temps... à mon avis. Et moi, je n'ai pas une passion extraordinaire pour les ruines, bien que j'ai beaucoup admiré les ruines de la Grèce, et certaines ruines romaines aussi, mais pour tout à fait d'autres raisons. Parce qu'elles témoignent quand même, mais de là à dire que parce que c'était de la bonne architecture que ça a fait de belles ruines, ce n'est pas très sérieux.

Alors il y a aussi l'architecture qui porte ombre dans le soleil, je raconte ça exprès pour me moquer. C'est vrai que le soleil est toujours ce merveilleux divin, qui magnifie même les architectures les plus sottes ; [montrant un immeuble en face] parce que celle là en face... L'autre, elle est sottée, mais elle est sottée avec prétention, celle là elle est sottée, mais en pleine naïveté. Mais dans la lumière, c'est un peu moins mal... [rires] Non, c'est votre avis ? Bon, voilà ce que je pense du soleil [rires]

Mais j'ai assez caressé l'équerre à 45° pour faire les ombres sur les copies du début de l'Ecole pour ne pas avoir envie de reprendre à moi le discours de Corbu [rires].

Mais pour continuer, le parti pris technico-architectural, à un endroit, quelque part dans les choses de l'assistance du Lot, j'en parle. Et j'en parle à l'occasion d'un détail de l'architecture lotoise traditionnelle, qui s'appelle couramment la génoise ; et qui en fait [je vais le dessiner pour vous, mais vous le verriez tout aussi bien à l'envers] : c'est la corniche, et puis les tuiles arrivent là ; et le mur est ici. Et cette corniche est faite en rebonds successifs, le plus souvent avec des tuiles et ce qu'ils appellent des para feuilles, c'est-à-dire des briques plates avec lesquelles on fait le premier plancher avant de poser les tuiles. Ils en font deux ou trois comme ça, et évidemment, plus c'est cher, plus il y a de rangs, parce que on saille plus et on a dépensé plus à cet ouvrage.

Je décrivais cet ouvrage en disant : finalement, l'artisan qui réalise ça, il a à sa disposition un problème concret, utile, pas un problème d'ordre esthétique, qui est de protéger le mur. On met une corniche pour protéger le mur, point. Deuxièmement, il a des matériaux ; les matériaux, je vous en ai parlé, c'est ce que j'ai appelé les para feuilles ; et les tuiles, qui sont mises ici plutôt en couverte ; et le plus souvent dans les structures les plus anciennes, il n'y a pas de gouttière.

Alors, il a ça et puis il se démerde, et parfois il ne peut pas faire autrement que de petits encorbellements, sans ça, ça tombe. Alors il protège le mur, en même temps ; donc dans les greniers, on retrouve le mur, parfois il s'amincit, mais c'est tout. Parce qu'il y a les deux tuiles, il y a la couverte et la canal, pour que l'eau soit prise et jetée. Alors il a une fonction, couvrir le mur, il a des matériaux, et puis c'est tout. C'est ceux-là qu'il utilise, la colle, c'est la chaux ; et il fait strictement un détail technico-architectural.

L'esthétique qu'il y apporte, c'est en fait ce qu'on a appelé le bel ouvrage : il faut que ce soit bien fait. Il se recule pour regarder si c'est bien fait, parce que quand il a le nez sur son truc, il peut mal répartir les tuiles hautes ou faire une saillie plus importante que l'autre, donc il regarde cela, et quand ça lui plait, il est content. C'est-à-dire qu'il a toutes les fonctions, y compris celle de faire beau, mais comme rubrique du bel ouvrage. Et je trouve que ça s'est perdu dans nos périodes industrielles ; mais le bel ouvrage était une façon de juger les choses, et je pense que ce n'était pas idiot.

AS : Est-ce que vous reliez cela à l'artisanat ?

RJ : Oui, en l'occurrence absolument. Mais pas l'artisanat comme petit employé par rapport à la grosse entreprise, mais par rapport [au fait qu'] il a la compétence pour la totalité de

l'ouvrage. Quand un artisan aujourd'hui met une cornichette, il achète au mètre sa corniche de béton...

AS : Qu'il vient rajouter sur un bâtiment déjà fait

RJ : Voilà. Et finalement, il n'est plus qu'un assembleur d'objet, et non pas un compositeur d'une certaine forme qui s'appelle la génoise.

AS : Je voulais vous demander le nom d'un bâtiment qui n'est pas de vous, que vous aimez bien ?

RJ : Il va être danois, c'est probable. Les bâtiments de Jacobsen, ou d'Aalto. Mais les bâtiments d'Aalto, je ne les ai pas vus sur place.

AS : En vous écoutant parler, je trouve que vous avez fait le choix du nord. Vous me parlez très peu des bâtiments du sud.

RJ : Je comprends, oui. Et pourtant il y a des choses que j'aime bien dans le sud aussi. L'Italie, pour moi, m'est apparue avec l'architecture mussolinienne, l'architettura razionale. Il y en a d'autre depuis, mais il faut regarder ce qu'il y a. Le quartier de Rome dans lequel ils ont mis les universités maintenant, c'est tout Piacenti et compagnie. Ca devait même être le lieu d'une exposition universelle sous Mussolini, si la guerre était arrivée deux trois ans plus tard. Dans je ne sais combien de petites villes, que l'Italie a le long de la vallée du Pô, on voit des bâtiments qui ont été fait à l'époque, sans doute pour mettre des services administratifs qui étaient utiles ; et ce sont des trucs piacentiniens. [désignant un immeuble de l'autre côté de la rue] Il suit en quelque sorte la ligne piacentinienne, celui-là.

AS : Pourquoi ?

RJ : Pourquoi ? La grosse trame, dans les deux sens, quadrillée. Evidemment, il y a des différences, parce qu'il y a cinquante ans d'écart bien tassés.

Mais à part ça, je suis bien convaincu qu'on trouverait des bâtiments du sud que je pourrais vous donner en exemple. Mais c'est vrai que j'ai plus de sympathie...des églises d'Alvar Aalto sont fantastiques... et là, je suis très sensible. Je trouve que d'ailleurs, et ça me rassure tout à fait par rapport à mon choix, que ce n'est pas déprécié par la relative sécheresse et la relative absence de décor de la pratique architecturale : ce sont des effets de lumière formidables, des effets de niveaux, des effets de toitures...

AS : Il y a une mise en scène...

RJ : Oui, il y a des trucs très talentueux. Ce n'est pas du tout de l'improvisation ou de la sécheresse de cœur. Je réfléchirai à l'histoire du midi, j'en trouverai sûrement. J'ai parlé de la Grèce tout à l'heure, la Grèce traditionnelle, elle est en train de ne plus exister, c'est comme Malte : il y a encore le vieux carré de l'anse de l'ancien port où seule l'architecture traditionnelle est un peu conservée, en encore, il y a eu des modifications de restauration qui posent beaucoup de questions ; et la presqu'île suivante, ce sont des hôtels.

On est en train de casser cette architecture traditionnelle. Nous avons des amis en Grèce, qui avaient une maison de famille dans le nord, avec une façade est sur l'Adriatique, pas loin de Thessalonique. Là, il y a des villages où on peut à peine aller autrement qu'à pieds, des rues avec des emmarchements dedans. Et j'aime beaucoup ces architectures, c'est peut-être celles dont s'est inspiré Corbu dans les maisons Jaoul. Ca, ça vient du midi, quand même.

Mais des maisons actuelles du midi, il y en a sûrement, mais c'est moins spontané...

AS : Je vais vous reposer la question, même si vous y avez déjà répondu. Vous avez fait votre carrière dans les années 70-80, à l'époque où on réglait ses comptes avec le modernisme, finalement.

RJ : Ah non, non. Pratiquement, j'ai fait ma carrière depuis 60 –j'avais fait la place chez Faraut avant, et quelques études d'urbanisme, dont on ne peut pas faire un panégyrique. Mais, jusqu'en 80, le post-modernisme n'était pas le maître

AS : D'accord, mais cependant, il y a quand même eu Team X en 56, qui a voulu casser les maîtres...

RJ : Oui, mais il a déboulonné Corbu, ça m'était bien égal. Ce n'est pas que je n'ai pas d'estime pour Corbu, j'ai une grande estime pour Corbu, mais ce qui m'intéresse, c'est ce qu'il n'a pas fait comme architecte moderne, ce sont les maisons Jaoul... Il y a une pensée moderne, mais il n'y a pas la technologie effrayante, qui a beaucoup gâché de choses.

Mais Team X de toutes façons n'a pas un effet d'impact immédiat, il faut se rendre compte.

Vous savez, c'est très important, quand je disais, qu'est-ce qu'ont fait les premiers chercheurs en architecture –sauf nous. Ils ont fait une recherche livresque, et même les grands. Françoise Choay est toute heureuse de sortir Palladio et Alberti, en disant ça au moins, je sais que c'est de l'architecture. C'était son discours quand elle a ressorti les quatre ou trois livres d'Alberti. Mais ça n'avait pas d'impact. Même en France, l'exposition Présence

du passé, exposition des Italiens à Venise... Il y en a eu un remake assez médiocre, d'ailleurs, à ??? Cette exposition a été la réhabilitation de l'architecture ancienne, mais ça n'a pas eu un écho extraordinaire.

En France, il y avait des gens comme Grabach, qui réussissaient même à y exposer. Mais à la limite, ça les rapprochait de Faraut, les modernes qui disaient ça. Quand on discutera des secteurs sauvegardés, j'étais connu –j'ai fait partie d'une petite commission de travail au ministère sur plusieurs années- pour être à la fois un moderne et en même temps très accroché à cette tradition patrimoniale, qui me semble être pour un pays une richesse extraordinaire.

AS : À l'époque, c'était plutôt soit l'un soit l'autre, c'est ça ?

RJ : Absolument, et ce n'est pas encore tranché, ça.

AS : trop souvent, il y a une dialectique qui est artificielle, comme si on devait faire soit moderne et nier le contexte, soit « patrimonial »

RJ : C'est bien possible. Je rétablirai d'ailleurs, parce que j'ai envie avec le recul de publier, j'avais fait toute une conférence diapos –et c'était même un peu lourd- sur comment l'architecture s'est transformée. J'appelais cela la délocalisation.

AS : C'est-à-dire ?

RJ : Le concept de délocalisation est pour moi très intéressant. Je vais vous donner un exemple dans les plans d'urbanisme les plus ordinaires. Vous vous rendez compte très souvent qu'une architecture étrangère à la région est interdite. C'est parce que l'idée s'applique, par rapport au régionalisme, dans un pays de très petit savoir architectural, les Italiens sont bien plus forts, il n'y a aucun doute.

Bologne, qui à un moment donné a abandonné le plan que lui avait fait le Japonais. Les Bolognais m'ont tout à fait plu, car ils défendaient la ville ancienne, non pas pour en refaire des pareilles, mais pour dire qu'il fallait s'en servir. Les nouveaux quartiers, les quartiers neufs portés par le mouvement moderne, ce qu'on faisait au nom du mouvement moderne ; par endroit tombaient en désuétude, en ruine. Il n'y avait plus personne dedans.

La délocalisation, je l'ai interprétée au travers des différentes règles qu'on a faites sur la ville. L'une, c'est celle que je viens de dire, là il y a une racine. Il y a un mouvement très intéressant, d'ailleurs, car si on prend plusieurs petites villes comme ça, chacune avec leur architecture X, Y et Z ; [montrant Z] on interdisait ici de faire Y et de faire X, mais quand ça arrivait malgré tout, on avait ici un phénomène de délocalisation et d'hétérogénéité. Mais

quand après vous retrouvez Z ici, et X là, et Y ici et Z ici ; vous avez sur l'ensemble des trois une homogénéisation.

AS : Oui, bien sûr. Et vu que les villes s'étendent, les échanges vont en augmentant.

RJ : Oui, et de même que le Club Med a eu beaucoup de succès parce qu'il vendait de l'eau bleue sous un ciel bleu à très bon marché ; de même les marchands de maisons sur catalogue avaient un modèle méditerranée qui avait un succès absolument fou. On avait interrogé un jour un marchand sur catalogue, dans l'opération du Lot, qui a dit : le seul modèle que je ne vends pas aux gens du département, c'est le modèle local. Mais quand je vends le modèle local, c'est un parisien qui vient s'installer. [rires] C'est intéressant, quand même !

AS : au niveau sociologique, c'est très intéressant !

RJ : Seulement, c'est avec l'architecture qu'on fait ces situations sociologiques. [Bref, je n'irai pas très loin, mais] on découvrait des moments très intéressants : les premiers élargissements de voies, les plans d'élargissement. Dans leur application ils dégageaient des morceaux de murs qui n'appartenaient à aucun style, car c'étaient des mitoyens en attente ; et on pouvait dire que par rapport à une forme urbaine qui était une rue, ce retrait-là était délocalisé.

AS : Ca va loin, la délocalisation.

RJ : Comme résultat, ça joue sur l'esthétique. Mais si on le prend au pied de la lettre. Et de même qu'au Moyen Age, on a les bâtiments publics qui sont dans le parcellaire. Quand l'église ou la cathédrale n'est pas dans le parcellaire, elle est agglutinée de petites maisons faites dans les contreforts, qui ressemblent aux petites maisons d'en face. C'est par l'intérieur de chacun de ces édifices qu'on a des différences logiques de fonctions, mais de grandes homogénéités d'architecture. Mais petit à petit le bâtiment devient public, parce que on fonctionne sur le symbole, parce que le roi veut qu'on sache, que s'il se fait sacrer dans une cathédrale très importante, elle apparaisse comme une chose très importante dans la ville, etc.

Il y a un moment où le bâti n'est plus dans la ville, parce qu'il est érigé comme l'arc de triomphe en haut d'une colline.

AS : C'est un signal.

RJ : Voilà. Alors, tout ça, c'est une grande aventure très intéressante. J'en étais quand même arrivé à rendre correcte une double formule, qui était la forme urbaine et la forme architecturale. La forme architecturale, je me disais, il faut qu'on la laisse à l'architecture ;

mais il faut que l'architecture même moderne obéisse, dans les quartiers où on veut garder le patrimoine, bien sûr, à la forme urbaine.

AS : C'est très actuel, ce sont vraiment les problèmes qui se posent aujourd'hui dans les villes.

RJ : Ils se posent tout à fait. Mais je n'ai jamais pu à l'époque avoir l'occasion d'un grand chantier de secteur sauvegardé qui m'aurait permis de l'appliquer.

Je ne suis pas sûr d'avoir autre chose que quelques notes sur cette conférence. Mais j'ai des planches de diapos.

Et j'ai trouvé, à un moment, chez les Nordiques, enfin, chez les Hollandais en l'occurrence, des maisons tout à fait modernes qui avaient accepté plus que la forme urbaine ; qui avaient même accepté des pignons, avec la forme des toits Flamands, ou une forme voisine des toits Flamands. Et j'ai trouvé cette maison très belle. [La référence à retrouver. Archives ? Digression sur les archives en architecture]

Ayez ça en tête, on est un pays pauvre en architecture. Non pas par l'architecture qui a été faite, il en a été faites de superbes, mais par le fait que ce n'est pas passé dans les têtes.

AS : Et c'est vrai qu'on n'enseigne pas l'histoire de l'architecture, finalement [dans le secondaire].

RJ : Non. Cette conférence de la délocalisation, on m'a demandé de la faire pour l'Ecole de Chaillot, ce qui permettait de faire une petite formation aux futurs ABF. Franchement, ç'aurait pu être un cours ; et ma conférence une conférence d'ouverture. Je suis convaincu qu'il y a un problème au niveau de la formation.

On a commencé à la moderniser un tout petit peu avant 68, avec les premières nominations d'enseignants dans la réforme Malraux. 600 postes créés entre 4 et 8 ans. Eh bien, les premiers postes qui ont été créés, c'étaient des sociologues, quand même. C'était signe qu'ils trouvaient quelque chose à quoi porter remède. C'est pour ça que mon ami Jean-Marie Boucheret a été nommé avant 68. Moi aussi, mais moi c'était plus simple : j'étais architecte, c'était dans le moule ancien, ça pouvait avoir une pratique nouvelle, mais c'est une autre histoire. J'étais architecte, et qui plus est Bâtiments Civils, alors j'avais toutes les cartes pour être nommé facilement prof. Mais monter un cours véritable sur Chaillot, ça n'a pas pu se faire.

AS : Par rapport à l'écrit, la théorie. Ce sont quand même vos caractéristiques fortes, que l'on retrouve souvent. Comment en parlez-vous, comment avez-vous équilibré votre carrière ? Vous m'aviez dit, à un moment, que si vous aviez pu, vous auriez laissé tourner l'agence, et que vous seriez consacré à la recherche.

RJ : Oui, mais c'est plus compliqué que cela, quand je parle de la recherche ou de l'enseignement et de la pratique professionnelle. Avec une petite équipe, en 69, à laquelle in aurait adjoint Prouvé, qui était d'accord mais qui ne voulait pas faire la démarche par modestie de non-architecte, on a été dire au directeur de l'école :

« Nous, on voudrait bien faire comme les CHU, et que vous ouvriez une pratique professionnelle intégrée ; une pratique du projet et du chantier. »

Alors, il nous a laissé entendre que ce n'était pas facile, on le savait bien, parce qu'il fallait se battre contre le conseil de l'ordre, tout simplement, et la guerre était à couteaux tirés. C'est d'ailleurs toujours pareil : nous sommes pénalisés par une structure représentative démentiellement mauvaise.

Je vais vous citer cela, qui me semble significatif et qui explique beaucoup de choses. Après je répondrai plus étroitement à votre question. Quand je dis que j'aurais basculé à la recherche, c'était vrai, mais je n'aurais pas quitté la pratique professionnelle. Notre idée, que nous avons débattue avec quelques universitaires, au moment où on a déposé notre plateforme pour les architectes, c'était de faire des structures extrêmement ouvertes et permettant, sous l'étiquette d'un enseignement associé, de prendre un professionnel qui vient faire part de son expérience professionnelle à une équipe d'étudiants dans le cadre d'un module.

Ca n'a jamais été adopté, un statut d'enseignant qui le lui permettait. Nous nous disions ceci : actuellement à l'université, il y a concomitance de l'enseignement et de la recherche ; et il n'y a pas de pratique professionnelle, sauf les médecins. Eh bien, disait-on, ce n'est pas bien. Il faudrait que, par exemple puisque ça part comme ça, un enseignant se dise : si, sur tel type de programme, je pouvais faire une expérience de professionnel, ça m'intéresserait, ça contrôlerait ce que je dis par ailleurs. Quand j'aurai fait cette confrontation de mon enseignement et d'une pratique professionnelle, j'aurai peut-être des questions à poser à la recherche. Et il est mieux que dans ces cas-là, la dominante soit la pédagogie, que la dominante ensuite soit la pratique professionnelle, que la dominante enfin soit la recherche. Et quand on a bouclé le cercle, on redevient pédagogue à part entière, dans une espèce de cycloïde.

C'est désolant d'imaginer qu'on a présenté ces hypothèses de structure des écoles pédagogiques en 68 et 69 –je me rappelle de nos discussions avec Malraux ; et que c'est l'année de mon diplôme, je crois, donc 56 ou 57, que nous avons rédigé cette petite lettre [je vous en ai parlé déjà] avec Gérard Granval, qui est un bon architecte, et qui se terminait par dire qu'il fallait faire faire des thèses. Que ce n'est pas possible que toute l'architecture soit entièrement choisie et générée par l'aspect qu'elle donne dans un catalogue, dans une belle peau pour les élèves, et dans un catalogue ensuite. C'est fou la lenteur des choses, et les obstacles sont vraiment étranges, parce qu'ils sont tellement bêtes. Il y a finalement une telle bêtise dans tout cela, c'est vraiment extraordinaire.

Alors, l'écrit, c'est vrai que moi j'ai toujours écrit, et puis c'est la preuve, ce petit texte. Un autre petit texte auquel j'ai participé très abondamment, j'en suis le responsable d'origine, et nous l'avons rédigé avec Jean Maheu. Jean Maheu, c'était à l'époque un type qui sortait de l'ENA dans de bonnes conditions, d'ailleurs, et qui a eu plusieurs postes aux affaires culturelles.

C'est grâce à lui qu'on a convaincu qu'il fallait nommer Marot et non pas Dubuisson au poste de successeur de Leconte. C'est lui qui, je me souviens, aux pieds de l'escalier qui conduisait à son bureau rue de Valois, côté jardin, évidemment, c'est lui qui nous a avoué : moi, je faisais partie de ceux qui pensaient qu'il fallait nommer Dubuisson, que c'était bien. Alors, on lui a dit, non, tu fais une erreur, nomme Marot, il est plus contemporain que Dubuisson. Marot avait fait son Grand Prix en revenant d'un master gagné aux Etats-Unis ; et spontanément, il a fait un plan d'urbanisme, comme Grand Prix.

Alors l'écrit a été un outil que j'ai toujours apprécié, et quand il a fallu parler de faire des recherches, l'écrit est indispensable, mais c'est tout. L'écrit sert à écrire, à donner un sens transmissible à ce qu'on a en tête. A mon avis, c'est beaucoup mieux qu'un dessin, même. Ça ne veut pas dire que le dessin soit inutile, le dessin est relativement abscons.

Autrement dit, c'est vrai, et j'approuve, j'aurais donné beaucoup plus de place à la recherche dans la fin de ma carrière et que j'aurais été beaucoup plus content. Mais je n'aurais pas abandonné ni l'enseignement, ni la profession, parce que je ne pensais pas que ce serait efficace. Dans l'ordre du contemporain, je vois des gens qui se sont jetés dans la recherche tout de suite, qui ont fait une recherche bibliographique ou analogue, si j'ose dire. Pas une recherche sur le vivant, et qui maintenant ont de sérieuses commandes, mais je ne suis pas sûr que leur parcours soit aussi souhaitable...

C'est une grande question.

AS : Oui, vous avez une carrière assez complexe.

RJ : Oui, je crois que rien n'est simple. La culture, c'est quoi ? Les mouvements sociaux, c'est quoi ? Pourquoi quelqu'un est bien dans un pays, à un moment donné, avec des règles... J'ai trouvé que le pays devenait de plus en plus convivial dans les années qui ont suivies la guerre, et ceci jusqu'en 65 à peu près

AS : Vous m'en aviez parlé.

RJ : J'en avais même des images. Je me souviens, à la poste près de mon agence, d'avoir entendu une conversation où quelqu'un se présentait et parlait anglais, manifestement pas beaucoup français, et quelqu'un s'est levé, des employés, en disant : mais, ça fait rien, je parle anglais. Et elle n'était pas obligée, ce n'était pas dans son statut, simplement elle était heureuse de le faire. Et cette situation était tout à fait contraire à la croyance fort répandue comme quoi, quand on voit quelqu'un derrière un guichet, c'est un ennemi.

Cette complexité me possède. Alors, j'ai écrit aussi des bouquins, ça m'a fait plaisir de les écrire, mais le premier date de 1985. Je n'avais pas fini, mais c'était après les avoir accumulés, si j'ose dire. Ça a répondu à votre question ?

AS : oui, absolument. J'avais aussi des questions par rapport à l'industrialisation. Vous vous rappelez, quand vous m'aviez parlé de l'architecture au début, vous m'aviez dit : l'architecture au début, c'était le chantier, puis le dessin, aujourd'hui c'est plutôt le programme...

RJ : le dessin, il faudrait dire le projet, plutôt, en réfléchissant. Enfin, le projet représenté par le dessin.

AS : Et finalement dans l'industrialisation, il y a une partie forte du programme qui est quand même réglée avant même l'architecture, avant le projet ?

RJ : Pour vous dire, il y a d'abord une réflexion de l'époque, et une réflexion qui continue. La question qui continue, je la situerai, pas je ne vais pas la traiter, parce que ce n'est pas la question pour le moment. J'ai parlé tout à l'heure d'une grande symbiose technico-architecturale : j'étais de plain-pied pour traiter d'une industrialisation, pas un modèle, par contre. Ca, c'est une autre question : le modèle, on l'a pris parce que c'était comme ça. La direction des constructions scolaires n'acceptait comme proposition qu'un modèle. La

direction des constructions des hôpitaux n'acceptait comme proposition qu'un modèle. Ce n'étaient pas du tout des systèmes constructifs, même s'ils s'appelaient comme ça.

AS : Mais quelle liberté y avait il dans ce modèle ; alors ?

RJ : Eh bien, pas assez, pas assez. Mais aujourd'hui, je constate qu'on a effectivement fait un modèle dès la première fois où on a voulu organiser l'hôpital. C'est en 1788, puis ça se prolonge en 1792, 1793... C'est surprenant. Et depuis, c'est resté modèle, alors que à mon avis, il faudrait qu'on donne aux architectes un outil beaucoup plus riche. Pas leur demander de boucler et de faire un bâtiment. D'abord, c'est un bâtiment qui finit par se faire sans contexte, à quel point il est délocalisé, lui ! Complètement délocalisé ! [rires]

AS : Vous pensez aux hôpitaux du 19^{ème}, par exemple ?

RJ : Eh bien oui. J'ai fait des efforts pour que les architectes se mettent à devenir programmistes.

AS : Mais c'est compliqué, un programme d'hôpital ?

RJ : Ils ne sont pas forcés d'être tous seuls, si on parle de recherche, c'est aussi pour être pluridisciplinaire. J'étais déjà à la retraite que, avec quelques anciens du SNESUP, (le syndicat national de l'enseignement supérieur, et qui en est de loin le plus représentatif) on a encore été négocié avec l'administration –et d'ailleurs la culture au niveau de l'enseignement avait quelqu'un qui représentait dans ses membres le ministère de l'Education Nationale.

Il y avait donc une bonne volonté théorique. Je me souviens de leur avoir dit :

« Nous, la première des choses, si on veut être attachés à une université, ce n'est pas pour le plaisir de changer de ministre, ça nous est bien égal. Et d'ailleurs, à notre avis, ce serait plus commode, dans l'état actuel des choses, de faire une bi-tutelle, comme l'enseignement de la médecine, où il y a à la fois l'éducation nationale et la santé.

Alors, le modèle existe, on n'invente pas. Vous faites une double tutelle, grâce à quoi les enseignements techniques et les autres seront pris dans le lot commun du supérieur. Et c'est ça qu'on veut ; ce qu'on veut, c'est être considérés. »

Le mieux qu'ils nous proposaient à l'époque, c'était le statut des écoles d'ingénieurs. Main on leur a dit : c'est le pire des modèles ! Là encore, c'est encore un modèle de la grande révolution.

[rires] Il n'y a qu'à lire les attendus du Petit Durand, c'est extraordinaire.

Alors, ils ne comprenaient pas. Ils ne sont pas de mauvaise volonté, ils ne sont pas plus idiots que d'autres. Ils ne comprennent pas alors que c'est ça le fond de la question. On a essayé de faire rentrer ça, et ils nous disaient : oui, mais l'architecture n'est pas reconnue comme une discipline à part entière. Je leur ai répondu : dites donc l'architecture et les sciences de l'aménagement, comme ça vous avez une grande phrase... Oui, c'est vrai, disaient-ils. On a un manque à gagner en architecture extravagant.

AS : Un manque à gagner ?

RJ : L'architecture qu'on produit en France pourrait être bien meilleure. De ce côté-là, malgré ses défauts, la réforme de l'enseignement due à 68 a quand même apporté une autre production d'architecte. Un peu plus compliquée, avec des têtes un peu plus chercheuses. Donc, ça devrait quand même servir, et ça sert quand d'ailleurs, il ne faut pas jeter bébé avec l'eau du bain, comme on dit. [rires]

AS : On parlait de l'industrialisation...

RJ : Oui, c'est vrai. Il faut dire qu'il y avait deux idées dans le fait. D'abord, il y avait : entrer dans un marché qui nous est fermé. Parce qu'on avait fait plusieurs petites écoles de maternelles ou d'écoles primaires ; mais d'un seul coup, il y avait surtout des CES, et là, on était fermés. Et quand par hasard on avait une commande, il fallait digérer le modèle d'un confrère, qui nous plaisait plus ou moins. Alors on s'est dit, ce marché, on va le conquérir. Mais ça ne nous ennuyait pas, on n'avait pas d'arrière-pensée en disant l'industrialisation, c'est dégoûtant. Non, on était même persuadés que l'industrialisé pouvait être très bien si on s'en occupait sérieusement. C'est ça qui est notre chance, parce que les premiers industrialisés de CES ont été faits d'après quelques modèles –modèles entre guillemets, parce que ce n'étaient pas vraiment des modèles.

Il y avait eu un concours sur les lycées, dans ces années-là, et c'étaient des bâtiments en tir à la cible, avec un couloir au milieu, et une trame de construction, qui bien sur avait 7m20 ici [montrant la trame transversale sur un croquis crayonné sur une feuille], le plus souvent il y avait un double point ici ; mais là, il y avait 3m60 dans la plus grande des hypothèses. [montrant la trame dans le sens longitudinal] Ça avait même été moins que ça au début. C'est-à-dire que, pour faire des classes sans point, parce que c'était ça qui était cherché, il fallait les faire larges, il n'y avait que cette solution. On a commencé par faire une recherche documentaire.

AS : documentaire ?

RJ : Ben oui, on était très contents dans les revues de l'architecture anglaise de l'époque, une architecture assez brutaliste avec un béton apparent et beaucoup de briques, qui est intéressant. Et quand ils ont eu à faire de l'universitaire, ils ont pris une trame carrée, de 7m20x7m20. On s'est dit : « tiens tiens tiens... »

Après, on a été rechercher en Allemagne, et l'université libre, elle avait une trame de 7m20. Et pourquoi on ne fait pas ça, nous ? Ce serait tout simple. Et puis au lieu d'avoir des tirs à la cible, qui peuvent évidemment donner des plans masse assez désastreux et pas très nombreux ; on aura des pavés. On doit avoir 7m20.

Après, ça dépassait un peu la recherche, le découpage des revues, la recherche bibliographique, dit pompeusement. On a été voir -c'étaient mes voisins et j'y étais même architecte ordinaire- à l'institut national pédagogique, qui est devenu l'INEA, institut national d'études et de recherches.

On leur a demandé ce qu'ils pensaient d'une hypothèse à partir d'une maille carrée, et quelles dimensions faudrait-il donner aux plots ? Ils étaient arrivés à nous montrer facilement que cette unité-là, comme fonctionnelle par rapport au groupement des différents enseignements, était très bonne. Dans certains cas, il en faudrait un double, mais que c'était très bien. Alors on a fait ça.

Pour qu'il y ait le moins d'obstruction possible dans les plans, on s'est dit : on va faire les escaliers en dehors.

AS : Donc c'étaient des volumes rajoutés qui venaient se raccrocher aux volumes...

RJ : Oui. Eh bien, quand on a fait ça [mais ça, vous trouverez, vous trouverez même le petit document où il y a la recherche de répartition des zones en fonction des différents types d'enseignement], la chance aussi a voulu que 68 a été reçu au service constructeur de la délégation nationale comme une preuve que leur bâtiment n'étaient pas bien.

AS : Donc il y a eu une remise en question ?

RJ : oui, il faut dire que dans les bâtiments, il y avait des salles de pion qui étaient à l'extrémité, grâce à quoi ils avaient une fenêtre qui regardait tout le couloir... Enfermer et punir, ça ne s'est pas arrêté de sitôt ! [rires]

Donc, quand on a été à peu près au point, on a été présenté notre dossier au directeur des constructions scolaires.

AS : Et c'était ?...

RJ : Ils étaient deux, le directeur et le directeur adjoints. Je vous retrouverai les noms. Ils sont devenus des amis. En 69, on a du déposer notre dossier, 70 on devait avoir le premier agrément.

AS : Je pense que je rechercherai dans les revues vos références.

RJ : Ce n'est pas exclu qu'il y ait quelques références dans le dossier, c'est possible. Oui, vous trouverez, on retrouvera. Faut dire qu'entre parenthèses, j'avais toujours été séduit par ces réalisations faites par les Allemands et par les architectes allemands en particulier. Ils montraient alors avec une grande franchise le système constructif, et puis cela me paraissait beaucoup plus abouti et beaucoup plus système constructif que modèle.

En France, il fallait offrir un CES 600 ou un CES 900. Il fallait encore faire un modèle. Ils n'admettaient que le prix. En tous cas, pour aller vite maintenant, le premier stade ça a été d'aller voir la direction qui nous a reçus très courtoisement, et qui a pensé qu'effectivement ce modèle-là allait lui rendre plus facile d'organiser les nouveaux groupes avec une convivialité.

AS : [montrant le plan] Ici, c'est le hall ? Sur toute hauteur ?

RJ : Oui, c'est sur un petit patio, mais ce n'est pas sur toute hauteur. Seul le dernier étage à un éclairage zénithal. On a fait aussi d'ailleurs quelques expériences pour remplacer au dernier niveau la structure par une charpente de grande portée, et donc ne pas avoir de poteaux, avoir un libre niveau. Ça a bien marché, d'autant plus à un système de cloisons mobiles, transformables.

AS : D'où la modularité. Vous savez, ça me fait penser au plan de Kahn, un peu.

RJ : C'est vrai que ça pourrait avoir une parenté, mais architecturalement, pas tellement.

Alors, quand on a été les voir, ils ont adopté et ils ont dit : bon, on vous en commande un, et si vous réussissez... C'était un 900 à Saint-Brice-Groslay, en banlieue est nord de Paris. Et puis, je me souviendrai toujours, on a été en fin d'après-midi pour le voir, le bâtiment fini. On l'avait fait dans un délai très court, et le directeur des constructions scolaires a dit, devant nous : Bon. Eh bien maintenant que j'en ai un qui fait 7,20-7,20, ils vont y passer tous ! [rires]
C'était assez drôle, ça !...

AS : et alors, ils y sont tous passés ?

RJ : ils y sont tous passés, et puis ça n'a pas traîné. Il y a eu 10 ans, mais c'est tout.

AS : C'était un système poteaux-poutre en béton ?

RJ : non, c'était système poteaux et plateaux, et c'étaient des liaisons champignons ; champignons sans saillie, mais champignon. Alors le système était d'avoir fait des caissons sur la sous trame de l'éducation nationale, et autour du poteau, il y avait 4 caissons pleins, qui faisaient une espèce de champignon, tout en ayant une surface absolument lisse pour lettre les cloisons. C'est là que l'on pouvait faire de la cloison mobile.

AS : Et comment étaient les façades ?

RJ : Les façades, c'est à propos d'elles, que j'avais dit spécialement : elles sont dans le texte du programme. Parce que la hauteur d'allège fixée, le type de menuiserie, la façon dont ça s'ouvre... Tout, tout, tout, à un point incroyable...

AS : C'est une maîtrise du projet !...

RJ : Oui, c'est une maîtrise dingue. Ce n'est pas un système constructif, c'est un listing. Et c'est pourquoi je vous disais le dernier qu'on a fait, comme l'industrialisé était critiqué, on a mis un des types de façade en rez-de-chaussée, et un autre type au premier. Au rez-de-chaussée, on avait fait un niveau où les dominantes étaient du plein, avec des fenêtres ; alors qu'en haut, on avait tout un vitrage continu au dessus de l'allège.

Ce n'est pas sans défaut, mais faire la part du rationalisme des crânes d'œuf, c'est-à-dire les polytechniciens en particulier qui dirigeaient tout ça... C'est chez les ingénieurs qu'on a trouvé ces déclarations de texte pointilleuses jusqu'au bout, alors qu'il y aurait eu d'autres façons de faire.

Mais bon, on est quand même assez content de ça, mais il faut bien dire que pour que ça ait eu la qualité du brutalisme anglais, il eut fallu une autre maîtrise d'ouvrage. Bon, on a fait, on était une année sur deux les meilleurs au niveau du système industrialisé, dans la hiérarchie du ministère.

AS : Et quels étaient les critères du ministère ?

RJ : Honnêtement, je ne les connais pas bien. Le respect de prix devait être un gros gros gros dominant... Et après, ce devait être la souplesse, la possibilité de choisir les cloisonnements...

AS : Quelque chose qui revient souvent chez vous, je trouve, c'est la modularité. Ça revient déjà dans votre sujet de diplôme ; et finalement, l'industrialisation le permet aussi ?

RJ : Oui. Quand je disais tout à l'heure, on pourrait faire bien mieux si on n'avait pas cette folie du modèle et d'autres choses qui vont avec. Enfin je trouve que, avoir un bâtiment si

cher en France, y compris quand on veut qu'il ne soit pas cher, disons un bâtiment social, et ne pas avoir intéressé l'industrialisation au bâtiment ?...

Je pourrais parler des modèles de bâtiment : on a essayé d'en faire un, et on a échoué. Faut dire qu'on s'y est pris un peu tard, mais je peux dire que notre dernière proposition donnait une flexibilité : on pouvait faire n'importe quel type de bâtiment avec le système constructif qu'on présentait.

AS : Des logements aussi ?

RJ : Oui, je parle de logements. Il y avait de grandes ressemblances, mais on avait encore agrandi, on était à 8m10 de portée. Vous savez, il y avait des ingénieurs qui faisaient prétendre à la profession que c'était 5m qui était la plus rentable des trames, or même à l'époque, Perret faisait plus.

AS : 5m, c'est très étriqué. 2 places de parking.

RJ : A peine. 7m20, on a déjà mis du parking dans 7m20, c'est déjà moins mal... Alors le logement, on l'a essayé, mais on a échoué. Ca nous a été reproché. Et encore, vous verrez à un moment donné, si vous passez devant, les études d'ensoleillement, de maison-soleil, les concours qui se sont lancés au moment du concours de l'économie d'énergie.

AS : Après la crise pétrolière ?

RJ : Après la première crise pétrolière, oui. Là encore, nous avons fait une proposition –une place au soleil- qui était faite pour associer un petit nombre, mais un tout petit nombre de maisons autour d'un espace genre serre, qui pouvait être commun, convivial, etc. On avait été retenu au premier tour du jury du ministère, et on a été éliminé dans la foulée, parce qu'on ne présentait pas une solution pour une maison. Ca ne veut rien dire, mais dans la pratique des choses, ça devient comme ça. La preuve !

AS : Les Allemands, eux, au contraire, travaillent sur des systèmes de cours communes, comme à Freiburg.

RJ : Bien sur, mais il est possible qu'il y ait autre chose en France : une idéologie, négative en l'occurrence. Dans l'habitat, pourquoi le plot carré –à peu près 20m- a été peu développé par rapport aux barres ? Parce que les gens estimaient qu'un espace d'escalier qui dessert 3 logements, disons, si on veut faire une variété, il faut bien ça, devient un espace dangereux, difficile, un espace asocial. Alors on se croirait au 19^{ème}, quand les groupes d'habitations

excluaient la présence d'un café, parce que le lieu de la parole et des révolutionnaires, comme disait l'autre... [rires]

AS : Aujourd'hui, on sait que ce sont plutôt les barres qui sont asociales et anti-sociales. A Nancy, il y a le Haut-du-Lièvre, la plus longue barre d'Europe.

RJ : C'est ce qu'a dit Zehrfuss. C'est une anecdote, nous étions alors à la Défense, en réunion avec les différents architectes. Zehrfuss arrive un peu en retard, personne ne prenait le chrono pour ce genre de réunion de travail. Il arrive, et puis il se marre, et puis il lève le bras comme si on allait le punir, puis il dit : il paraît que j'ai fait la plus grande barre d'Europe ! [rires] C'est amusant !

AS : Le problème, c'est que la multiplication des entrées tue la vie sociale. Il n'y en a pas, au Haut-du-Lièvre, malgré la qualité des appartements en eux-mêmes.

RJ : C'est sûr, et cette espèce de mono-fonctionnalité du bâtiment entier. Mais il faut penser à la ville, si on fait autrement.

AS : Et aux fonctions de la ville, justement. Des boulangeries, des commerces...

RJ : Oui. Quand on a eu la critique sociale des grands ensembles, j'étais encore prof, bien sûr. On avait de bonnes relations avec la commune d'Aubervilliers, parce qu'ils étaient sympa, ils accueillaien les étudiants de façon positive, ce qui était plutôt rare. On a fouillé les archives, les étudiants revenaient complètement éblouis en constatant : premièrement que les bâtiments s'étaient emménagés drape rouge et banderole en tête : enfin on a des logements ! Faut quand même se rendre compte qu'il y avait des gens qui n'avaient jamais eu un logement digne de ce nom. Et ils quittaient des logements qui n'avaient pas de sanitaires, et particulièrement à Paris, le logement est très petit.

L'industrialisation, j'en ai dit l'essentiel. Je pourrais en dire d'autres choses, en sortant mon modèle d'habitat qui n'a pas marché. Mais c'est l'esprit de ça qui était en train d'essayer de passer. On pouvait aussi livrer la structure en temps que système constructif, et les façades faites par l'architecte, qui fait ce qu'il veut. Mais ça n'a jamais été fait.

AS : un peu comme Domino de Corbu ?

RJ : Les façades devaient être largement dessinées. Peut-être, mais pas sûr. De toute façon, le système Domino chez Corbu, c'est un schéma. On se connote plus proche de ce qui peut être déjà une industrialisation, c'est Pessac de Corbu. Mais c'est très figé : c'est encore deux ou trois types de maisons qui sont répétés.

Pour sauter sur un truc dont on n'a jamais pu rien faire, Prouvé a fait je ne sais combien de prototypes de blocs sanitaires. Et pourquoi est-ce qu'il n'y a pas eu un vrai travail systématique au niveau industriel ? On aurait sorti des blocs sanitaires, deux pour le prix d'une voiture ; c'aurait été des gains de sommes et de qualité pour l'objet utile pour les gens qui serait important. J'avais retrouvé une vieille photo où on voyait le bloc sanitaire descendre d'une grue, c'était pour l'exposition des arts ménagers où le modèle était construit sur les quais de la Seine.

AS : Quels ont été vos rapports avec Prouvé ? Je sais que vous avez utilisé son système pour la rue Erasme...

RJ : C'était même plus qu'un système, mais c'était quand même un système, vous avez raison. En tout cas, on l'a utilisé comme système. Mais c'était un industrialisé d'épiderme : juste la peau. Pas seulement la façade : les dessous, les pièces rondes d'angle. Elles permettent par rapport à la trame de faire l'angle. Elles existaient en capot aussi, pour terminer l'immeuble en haut, ou en bas si on voulait faire un bâtiment sur pilotis.

Comment j'ai connu Prouvé ? La première fois, il venait faire une conférence au CEA, cercle d'études architecturales. On s'est dit bonjour, j'étais un jeune architecte qu'on commençait à connaître un peu. Il m'a dit : c'est toi ? Voilà... Après, on a été le voir à deux reprises, mais ça n'a servi à rien.

AS : Vous avez calé votre trame architecturale sur celle des modules de Prouvé ?

RJ : Bien sûr. D'ailleurs, c'était une trame qui était presque une trame publique : les 30 cm de l'AFNOR, le module de 30cm.

AS : je me souviens que vous m'aviez dit être très fier du fait que c'était un gabarit parisien.

RJ : C'est un gabarit parisien parce que je n'ai mis le nombre d'étages qu'il fallait ; c'est le bâtiment qui l'a donné. Les panneaux de Jean Prouvé étaient raisonnables, ils étaient à la hauteur d'un étage. Ils étaient faits pour servir. C'étaient des dimensions normales. Tout le monde pouvait les acheter, ça ne choquait pas. C'est dans le même esprit que j'imaginai qu'on pouvait industrialiser un sanitaire, Prouvé en était hyper persuadé, cela ça n'a rien donné.

Alors on s'est moulé dedans [le système Prouvé], et il y avait un noyau au milieu, et pour que ce noyau soit un peu utile –on avait sorti la cage d'escalier, c'était un élément extérieur- et pour éviter qu'il y ait trop de contreventements qui empêchent de mettre des

portes, on avait reporté les fameux X en façade. C'était d'ailleurs sur le conseil de Jean Prouvé qu'on avait mis des petits poteaux d'angle, et comme on était avec un étage très vitré sur un rez-de-chaussée, ces poteaux d'angle suspendaient la façade. Ils travaillaient en traction, ils étaient accrochés en haut sur la grande poutre qui formait la terrasse.

Ce qui a été amusant, c'est la façon de faire le chantier, comme il fallait faire très vite. L'entreprise métallique qui construisait nous envoyait des plans qu'on recevait le matin au courrier, il n'y avait pas encore les plans qui s'envoient par téléphone ou par mail et qui se reproduisent aussitôt sur les tables traçantes.

On l'avait à 8h-8h30. Il fallait regarder les plans jusqu'à 11h. A 11h, on téléphonait à l'entreprise, et on lui disait : ça, ça va bien ; ça, ça va pas bien ; tel détail, il faudrait le revoir comme ça ; etc. Il y en a un qui nous a échappé dans le planning, c'est justement les poteaux qui sont dans le plan de ces contreventements. On a des poteaux qui sont faits par deux pièces métalliques dans les deux sens, pour prendre les contreventements dans les deux directions. Et nous aurions pu exagérer certaines dimensions, et pas d'autres. Alors, ils auraient été plus élégants. En particulier, on aurait sorti ça un peu plus saillant, c'aurait mis mieux en place les contreventements en X, qui sont, à mon goût, un peu près de la façade. Ca, c'est mon regret, mais dans l'ensemble, on était plutôt content de ce bâtiment, qui a été bien reçu, c'est-à-dire avec des coups de la part des cons, et des compliments émus de la part des autres !

[rires]

I.1.3. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 23 novembre 2007.

RJ : Un bachot normal, la philo à Henri IV, j'ai fais mon secondaire à Lakanal, c'était le seul lycée de la vallée [de Chevreuse] que je connaisse ; et puis c'était un lycée très coté, en plus. Les bons du primaire dont les parents voulaient qu'ils aillent un peu plus loin allaient à Lakanal. Pendant les premières années, je ne pourrais rien dire, mais on a rapidement été entre douze et vingt de la vallée qui allaient à Lakanal. Et j'ai été en philo à Henri IV, principalement parce que mon frère aîné venait d'intégrer Normale Sup, et donc avec l'idée qu'on pourrait peut-être bavarder de temps en temps, ce qui a assez peu eu lieu. Mais quand même, c'était plus amusant d'être à Paris.

C'est d'un point tout à fait ridicule, j'en ai un souvenir inoubliable. Mon frère un jour m'a dit : dis donc, ça t'intéresserait, j'en suis sûr, d'écouter les cours de Bachelard. Gaston Bachelard [montrant une étagère près de son bureau] j'ai tout Gaston Bachelard, là. Et alors, j'ai vu Bachelard en chair et en os, pour moi, c'est un souvenir vivant. Et Bachelard racontant comment la musique peut être un élément pas très souple pour l'expression des sentiments. Il dit, pour exprimer la tristesse, il se mettait à chanter « j'ai perdu mon Eurydice »

AS : Dans Orphée aux enfer... [rires]

RJ : Alors, il chantait cela, puis il disait : oui, mais si j'augmente le rythme ? Ca devient gai ! Alors il le chantait sur un autre rythme en dansant sur les chaises !... [rires] C'est formidable. Alors je dois à ma philo d'Henri IV d'avoir vu Bachelard en chair et en os, et d'en garder un souvenir inoublié. [rires]

Après, comme je vous ai dit, j'ai fais une année chez M. Paul Colin, à essayer de faire des affiches et des décors de théâtre. Je ne sais pas, mais c'est possible, si vous trouvez à un moment donné Soukalsa... Mon frère avait fait un grand reportage photo. Il y a eu une exposition internationale de FIUBAT, fédération internationale de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire : un gros sigle ! [rires] Et j'ai beaucoup aidé à faire cette exposition parisienne, et j'ai fait l'affiche. On pourrait même retrouver si Paul Colin m'a légué quelques talents [rires]. L'année d'après, c'est mon papa qui a trouvé autre chose... Mes parents n'étaient pas très enthousiastes d'une carrière plasticienne...

AS : Vous aviez votre bac mention bien, vous auriez pu intégrer beaucoup de formations ?

RJ : J'ai été faire une toute première inscription en certificat de philo. Bachelard n'était pas un hasard... Et puis l'année d'après est arrivée la propédeutique, et je n'avais rien fait de cette inscription. J'étais obligé de faire la propédeutique, alors là, j'ai tout à fait abandonné.

AS : Par une série de circonstances...

RJ : Oui, c'est cela, c'est une série de circonstances bêtes, parce que comme vous l'avez remarqué, j'aurai du passer, et j'aurai certainement fait un bout de certificat de philo, si ce n'est plus. Mais bon, pas grave.

Alors un jour, mon papa rentre en me disant :

« J'ai regardé, il y a un enseignement d'urbanisme, ça devrait t'intéresser. Evidemment, ce n'est pas un enseignement très lourd, mais d'un autre côté, ça laisse beaucoup de loisirs, tu as le temps de te rendre compte. »

Il avait découvert l'enseignement de la rue Michelet. Il faut dire, et c'est peut-être une des raisons pour laquelle papa a fouillé les différents enseignements qui existaient, que lui-même –il n'avait pas le droit de porter le titre- est un ancien élève en cours du soir, de l'école des travaux publics. Tout le monde n'a pas les sous pour faire ça à plein temps...

Il était considéré comme l'ayant fait, il avait une forme d'équivalence. Ceci dit, il a fait une carrière à la SCNF extrêmement sérieuse. C'est juste pour comprendre a posteriori comment il a pu le découvrir. Mais ça correspondait, il pensait que ça m'intéresserait, et il avait raison. Mais moi, j'ai un vécu des lieux. Ce sentiment de l'effet banlieue, dans lequel on était, même si la chance voulait que les lieux étaient agréables, que le métro –sous forme train à vapeur au début, mais métro ensuite- existait, déjà.

J'ai été à l'institut d'urba, et au bout de la première année j'ai rencontré Auzelle. Et c'est là, à l'oral de l'examen de fin d'année, où il m'a demandé, en fouillant dans ses petits papiers, et en me disant :

« Joly, Joly, oui, ce n'est pas si mal ce que vous avez fait pour nous, qu'est-ce que vous faites dans le civil ? »

[rires]

Lui ayant dit que je souhaiterais faire une carrière d'urbaniste, il m'a dit : « On peut difficilement à la fois faire plus plaisir et inquiéter plus. »

Et il a ajouté, et c'est toujours vrai aujourd'hui : « cette discipline n'existe pas, elle n'est pas reconnue, je n'y arrive pas ».

Et le je n'y arrive pas avait toute sa valeur car il était en position au ministère, il était responsable du bureau d'étude de la direction de l'aménagement du territoire, et il préparait une petite plaquette de Que sais-je de l'époque qui doit s'appeler « technique de l'urbanisme »

de Robert Auzelle, et qui est toute une explication de la méthodologie qu'on peut employer pour faire de l'urbanisme ; une méthodologie très inspirée des pays nordiques, c'est vrai, peut-être trop, ça c'est moi qui le dit maintenant, aujourd'hui. Mais c'était une vision sérieuse et à caractère scientifique, indiscutablement, quoi. On y serait arrivé.

AS : ça permettait de cerner la discipline et le domaine.

RJ : Oui, et puis d'en définir un certain nombre des outils.

AS : et cela n'a jamais été relayé, repris par les institutions et l'enseignement ?

RJ : Il a fini sa vie professionnelle dans un placard doré, Auzelle

On s'est mis à l'abri de ce qu'il pouvait continuer à faire dans le domaine. Ca, c'est encore comme l'histoire de toute à l'heure pas très drôle mais absolument importante. Et son principal placard doré, ça a été la Défense. On lui a confié un assez grand ensemble, qui s'appelle La Cité de la Plaine [je vous ai promis de vous montrer les partis d'architecture, que je respecte beaucoup mais qui ne sont pas miennes], et puis en même temps, c'était sa marotte à dessiner le cimetière de Clamart. Le cimetière paysager de Clamart, c'est probablement le premier cimetière paysager. Alors que l'Allemagne, l'Angleterre je ne sais pas bien, et les pays nordiques font des cimetières paysagers tout le temps.

Alors Auzelle a eu ce réflexe extrêmement important pour moi, de me dire à l'oral :

« Ecoutez, (quand il m'a vu faire la tête) pour vous, il n'y a pas de problèmes, pour vous, vous faites architecture. »

Alors, j'ai continué à faire la tête... [rires] parce que pour moi, l'architecture n'était pas du tout ce que je cherchais. Evidemment, je connaissais assez peu, mais ce que je savais de maison qui étaient faites par des architectes dans la vallée de Chevreuse, ça me donnait pas du tout envie d'être architecte, ça c'est sûr !... [rires].

A l'époque, il y avait aussi la gare Versailles Chantier, qui est dans un style années 30 assez médiocre, avec des proportions tirées en hauteur : ça ne me plaisait pas du tout non plus. Bref.

Après, il a dit :

« Repassez-moi un coup de fil à la rentrée. Venez me voir, et si vous voulez, si ça vous paraît utile, venez avec votre papa. »

Et ça a été intéressant au plus haut point. J'ai pris rendez-vous, bien entendu je suis venu avec mon papa ; et Auzelle s'est mis à parler tranquillement :

« Je conseille à votre fils de faire architecture, d'ailleurs il a toutes les dispositions pour ça - enfin le baratin que peut faire un prof, gentil en même temps- mais on va faire ne sorte qu'il ne perde pas son temps, il faut qu'il passe l'admission rapidement. Je vais le confier à un de

mes amis, qui est passionné de concours d'admission et qui va l'aider, et puis il faut que je vous dise qu'avec ce concours d'admission qu'on va essayer de lui faire passer rapidement, bien sûr il continue l'Institut, c'est pas la peine de lui couper cet enseignement, mais l'année d'après il rentre, et puis il va faire sa seconde, mais en deux ans, il doit pouvoir tenir, donc vous l'aidez trois ans, après ce n'est plus la peine, vous pouvez le laisser tomber, il peut gagner sa vie... »

[rires] C'était assez chic et assez touchant. Le gag, c'est que Millet arrive au même moment. Il frappe, Auzelle répond « entrez » du le bureau ministériel où il était. Et Millet s'aperçoit qu'Auzelle n'était pas seul.

« Non non, je te dérange, excuse-moi » et puis il referme la porte. Alors Auzelle lui courant après lui : mais si, justement ! Et il lui court après... Un vrai manège... [rires]

Millet confirme que ça lui fait tout à fait plaisir, si son ami Auzelle lui conseille quelqu'un pour passer l'admission. On se regarde, mon papa et moi, et alors il dit ce qu'il lui semble nécessaire de dire : il se tourne vers Millet : Monsieur, vous nous donnerez vos conditions. Et Millet dit :

« Ah mais pas du tout, c'est d'absolument bonne volonté, nous faisons cela pour aider nos jeunes camarades. »

C'est un temps qui n'est plus.

AS : Et c'est bien dommage. C'est impressionnant...

RJ : Oui, moi aussi je pense que c'est bien dommage : on a besoin de gens comme ça, qui ont une position professionnelle forte qui les occupe à plein temps comme on dit, mais dans laquelle il y a une part pour une vie sociale. C'est une histoire qui est en train de vivre ses derniers moments, sauf si on réussit à s'en occuper à temps. Donc, on n'avait plus qu'à remercier, ce qu'on a évidemment fait... [rires] comment faire autrement, c'était inimaginable. Ce sont eux qui ont choisi l'atelier dans lequel je rentrais : l'atelier Pontremoli-Leconte, enfin c'était Leconte qui était le manager, Pontremoli avait l'atelier avant, il venait encore de temps en temps, mais je l'ai vu assez rarement. Et j'ai été, je vous l'ai dit, extrêmement content d'être chez Leconte.

Les deux souvenirs principaux que je peux donner comme ça en caricature situent les choses : Leconte donnant sa première explication par rapport à un projet, à un concours d'émulation comme ils s'appelaient tous à l'époque. Il faisait lire le programme par un étudiant qui parlait à peu près bien. Et puis après, il disait ce que c'était. C'est comme ça que je peux vous dire aussi vite sur le fonctionnement d'une ambassade.

AS : vous aviez déjà entendu.

RJ : Leconte parlait une demi-heure, et on avait visité 5 bâtiments qui correspondaient au programme, et qu'il avait vu dans l'existant, et dont il parlait comme d'une chose vivante et pas du tout comme d'un plan.

Rien, il n'y avait aucun plan, aucune façade, aucun style, rien de tout ça n'était dit, mais il y avait des bâtiments qui fonctionnaient dans la société, et qu'ils nous expliquaient. Il n'y avait pas l'absent, à ses premières lectures des projets : c'était connu que c'était formidable. Voilà, premier sentiment par rapport à Leconte.

Le deuxième sentiment : on avait une grosse centaine d'élèves, peut-être cent-cinquante au début. Après, il y a eu un peu de départ pour fabriquer l'atelier Beaudouin. Mais par rapport à Arretche, au hasard, où il y en avait quatre-cent... Après, quand on voulait regarder un peu les rendus, ayant déjà porté son châssis dans un coin, on se planquait dans un coin de la cours du côté quai Malaquais, et on voyait les étudiants porter leur châssis à la Melpo.

Les étudiants d'Arretche, c'étaient cent châssis pareils : même rendu, des gris très légers ; le même parti d'organisation du projet. Chez Leconte, les quinze ou vingt par rapport aux quatre-vingt de l'autre, étaient tous différents, presque tous sur des partis différents, enfin, sans exagérer, car il n'y a pas quinze partis d'organisation d'un projet. Et les rendus, parfaitement différents aussi, certains en couleurs, d'autre pas, d'autres noirs, d'autres blancs, d'autres graphiques. Et c'étaient complètement à l'image des ateliers.

AS : beaucoup plus de liberté...

RJ : une immense liberté chez Leconte. La seule chose qu'il n'aimait pas, c'était la provocation, les choses tout à fait hors du commun, hors de l'habitude. Ca, il n'aimait pas du tout. Il y avait Faugeron [un jour, il faudra peut-être le faire] vous allez feuilleter les albums des projets lauréats. Vous y trouverez sans doute quand même un certain nombre de projets de chez Faugeron. C'étaient des projets fous, pas forcément mal, mais des projets fous. Alors ça, Leconte n'aimait pas : quand on lui amenait une hypothèse un peu follette, il disait : « ah, vous voulez faire ça... Bon, c'est votre problème... » [rires] Ce qui clôt en général la question !

Je ne parle pas d'Arretche et de Leconte ; on avait de l'estime pour les gens d'Arretche, ce n'étaient pas des ploucs, loin de là.

Et puis il y avait les ateliers de l'Institut, Le Maresquier, en particulier. C'était encore un des ateliers qui visaient le concours de Rome à tout prix. Mais alors, c'étaient des ateliers qu'on ne pouvait pas voir en peinture ! Ca s'est un peu modifié pendant mes études, parce qu'il est entré un certain nombre de jeunes qui n'avaient pas envie de faire des concours de l'institut leur pain quotidien, mais il y avait des comportements assez différents dans les ateliers.

AS : Il y a beaucoup d'esprits différents. On ne se rend pas compte, parce que finalement, on a un enseignement assez unifié.

RJ : oui, mais unifié sur une école.

AS : oui, mais quand on passe d'une école à une autre, on n'est pas si perdu. De plus en plus, d'ailleurs, et même en Europe, on passe très facilement.

RJ : c'est vrai, avec Eramus.

AS : Là, c'est intéressant, car il y a presque un esprit différent à chaque atelier, et presque une finalité différente.

RJ : il y avait un peu de ça, c'est vrai. Enfin ça s'est terminé par une montée en loge de Rome, qui pouvait être assez inattendue. Mais je dois dire que je suis arrivé à l'école avec, oh, non un petit sentiment de supériorité parce que j'avais fait urba ; mais c'était plutôt une distance, et comme je vous ai raconté, je crois, Millet avait cette qualité...

Vous connaissez les compositions exécutées, de Gromort ? Gromort a fait un grand album de compositions exécutées, dans lesquelles il y a des morceaux de ville, il y a Isola Bella... Eh bien, il ouvrait facilement un de ces livres-là. En disant, « votre petit projet pour l'admission, il est là ». Et c'était intéressant, car ça le mettait dans un contexte. On comprenait beaucoup mieux ce que c'était que ce petit projet. A la fin, quand j'ai été limité à Rome par la limite d'âge, tout arrive, j'ai passé le concours des Bâtiments civils. Je n'étais pas tenté par le concours des monuments historiques.

Ah oui, il y a un homme dont je ne vous ai pas parlé, il faut que je commence par lui. C'est Roger Faraut. Parce qu'Auzelle pensait que ce ne serait pas inutile que je puisse voir comment ça se passait dans les agences. Et à un moment donné, il m'a dit que je pourrais faire faire un peu de travail chez son ami Faraut, ce serait assez utile. Alors je suis allé chez Faraut, à qui j'ai dit : « j'arrive, je ne sais pas si je vaudrais quelque chose, mais je peux travailler pour rien. »

Alors lui, qui n'était pas un gros mangeur d'affaires : « si vous le dites comme ça, on va commencer comme ça, mais soyez tranquille, dès que vous pourrez rendre service, je vous proposerai une rémunération. » Et c'est ce qu'il a fait.

C'est lui dont je vous ai dit au moins deux choses. La première, on a été faire du pochoir en couleur sur les poutres des petites églises qu'il a bâti et puis je vous ai dit aussi que Chatou, je l'ai étudié chez lui comme nègre, et en particulier en faisant la petite étude d'urbanisme préalable à la reconstruction. J'ai continué chez lui comme pour les premiers chantiers, mais après, c'est lui-même qui m'a dit :

« Tu es dans la vie professionnelle, prend donc l'affaire chez toi, j'irai te rendre visite à chaque fois que tu me le demanderas. »

Ca, c'était extraordinaire : là encore, des choses que je ne vois plus.

Faraut c'est un homme important. Il a donné ses archives [je sais parce que j'avais dit à David Peycére que j'étais prêt à l'aider pour classer les archives de Faraut]

AS : il y a eu une étudiante qui a fait un travail.

RJ : Je ne l'ai pas vu. En tous cas, je peux vous aider à y mettre le nez [dans les archives] pour que vous voyiez quelle est l'architecture que l'on faisait. Car on faisait une architecture très moderne, un peu comme un architecte nordique. Très doux, et très simple. Des fois si simple que systématique, mais pas par volonté d'industrialisation. Non, parce que c'était le plus simple qui était comme ça, et il faisait ça très bien, Faraut. D'ailleurs, je me suis toujours amusé, c'est qu'alors que tout le monde le considérait comme un architecte de l'ancienne garde ; la SASI, cette société immobilière bien connue, avait dans son salon de réception, dans son accueil, des agrandissements des immeubles que Faraut avait fait à Chartres. Il avait été nommé à Chartres, parce qu'il était estimé au ministère à l'époque, dans son milieu d'ailleurs de confrères architectes qui se connaissaient bien, comme un de ceux qui pourrait faire une architecture à la fois sobre et belle par rapport à ce que représentait Chartres. Mais il s'est heurté à un directeur de l'équipement, enfin, de la construction à l'époque, qui était un ingénieur, d'ailleurs, et qui a fait plus que de ne pas l'aider. Je crois que ç'a été pire que ça.

Conversation sur des documents graphiques

[à propos de l'Institut de l'Environnement]

RJ : Si vous allez sur place, vous verrez deux choses. Vous verrez d'abord qu'ils ont quand même cassé un petit bout du bâtiment neuf qui suit, mais le bâtiment de l'angle était un bâtiment qui prolongeait le premier. Enfin, ce n'était pas une imitation mais il y avait des éléments de rappel.

Alors, quand Joseph Abram s'est intéressé à mon œuvre au-delà d'Erasme, à ce que j'avais pu faire, il m'a demandé de venir faire un itinéraire, de venir faire une conférence à Nancy.

J'ai donc une trame de choix pour cette conférence : on a fait un bagage de documents qui ne remplacera pas ce qui est déposé mais qui donnera un peu un fil conducteur... On peut faire la part des choses, avec cette conférence. Voyez par exemple toute une série de choses qui sont faibles au niveau dossier, dans le dossier qui est là-bas [à l'IFA] sont pour moi des choses assez intéressantes. Nouakchott, Nouakchott capitale, je vous en ai parlé. Bon, c'est sous la signature d'André Leconte, évidemment...

AS : C'est vous qui étiez sur place ?

RJ : Oui, c'est moi qui ai vraiment fait beaucoup, fait l'essentiel de ce projet à ce moment-là. La Défense, aussi. Et puis il y a eu les concours de ZUP, le Mirail et Montpellier.

Et au Mirail, on a eu une récompense un peu petite, mais ça a failli être une très grosse récompense, puis il y a eu une mauvaise magouille, disons comme ça. Mais ça ne fait rien. Je suis dans une équipe, avec une équipe des contemporains de l'atelier,

Donc, je sais ce que j'y ai fait et ce qui est dû aux autres. Et encore, quand on dit ça, on n'oublie pas qu'on travaillait dans une pièce, et que par conséquent, ça s'échangeait ferme.

Mais enfin, il y a des choses qui apparaissent dans Montpellier, dans Toulouse et qui sont les fines habitudes de mon maître Auzelle. [On va les regarder à l'envers, pour l'instant ce n'est pas très gênant], où je reporte au terrain différentes formes d'habitat ; mais que je traite comme des formes d'immeubles, et non pas comme des formes de... comment dirais-je, des formes de, comme des formes d'immeubles faisant un petit morceau de ville et non pas comme des formes d'îlot, à la limite, on pourrait dire cela.

Ca, c'est de l'habitat individuel à patio, et les premiers, je les ai faits tout seul, alors les premiers dans le concours CECA, c'est-à-dire le concours du pôle charbon-acier, c'était après la guerre, où j'ai pu faire de l'habitat à patio et j'ai quelques documents qui existent qui en témoignent.

Alors, ça, c'est des immeubles du genre Palais Royal, dont j'avais fait d'ailleurs, dont j'ai fais d'ailleurs un ample usage à La Défense, et je les ai systématisés pour ces ZUP, pour la ZUP

de Toulouse en particulier. Avec d'ailleurs des distances ici qui n'étaient pas des distances dues au hasard, mais qui étaient des distances faites sur le canevas d'une espèce de psychologue anglais, qui avait défini les distances de vues.

AS : D'accord, par rapport à la hauteur des bâtiments ?...

RJ : Non, pas tellement, parce que par rapport à la hauteur des bâtiments, c'était une fois qu'on avait défini la distance, on mettait la hauteur qu'elle permettait, point.

AS : Donc la distance était première ?

RJ : La distance était première. Et ce qu'avait fait les Anglais était assez intelligent, parce qu'ils avaient trois distances, ou peut-être quatre, mais on va le savoir dans un instant parce que je vais les réciter.

Il y avait quinze mètres, où ils disaient qu'en dessous de quinze mètres, c'est une distance de promiscuité, c'est-à-dire c'est une distance qui peut être gênante. [se retournant vers la rue et la désignant] il y a dix mètres ou un peu plus, là...

AS : oui, les rues de Paris sont assez étroites...

RJ : Il y a rarement quinze mètres

AS : ou alors, il y a beaucoup plus...

AS : Ou alors, il y a les grands boulevards haussmanniens.

RJ : Mais ici je n'ai pas regardé. Je pourrais regarder, j'ai un plan cadastral, mais mettons qu'il y ait dix mètres ou douze mètres, il n'y a pas quinze mètres. On voit bien d'ailleurs que c'est limite, si on n'a pas une protection des fenêtres, ça y est...

AS : oui, on est chez les voisins.

RJ : On est comme à Naples ! [rires] Mais on n'est pas habitués.

AS : Non, c'est vrai, on ne vit pas comme ça, en France.

RJ : non. Alors, ça, c'est la plus petite distance. Et cette plus petite distance doit être utilisée là, probablement. Oui, puisque le vide n'est pas tellement plus grand que le bâti. S'il y a douze mètres ici, ou onze mètres ici...là il y a à peu près quinze...

Alors, le deuxième degré de la distance, c'était trente mètres.

Le double, par hasard. Ils n'ont pas dit que c'était le double, ils ont dit trente mètres. A trente mètres, je pense qu'ils ont fait des études statistiques, ils disaient que c'était la distance d'indifférence.

AS : D'indifférence ?

RJ : On pouvait se dire bonjour ou pas ! ça permet ou non des rapports entre les gens, mais en tous cas, on se voit, on sait qu'on existe...Mais on n'est pas gênants. Donc la traduction que j'en ai faite, c'était distance d'indifférence.

Toutes ces distances, ce sont des bases. Il ne faut pas aller en dessous de quinze, ça c'est tout à fait interdit, mais sinon, c'est adaptable dans une certaine mesure.

La distance suivante, c'était soixante mètres, ce qui fait qu'effectivement ça double encore, mais l'article ne disait pas, ne disait rien sur le fait que ça doublait. Et là, je ne l'ai pas traduite parce que je ne suis pas arrivé à la traduire ; et alors j'ai gardé le mot anglais, qui était *vanishing distance*. C'est-à-dire distance d'évanouissement. Le bipède là bas, il est un peu comme un oiseau dans le ciel, ou comme un meuble.

AS : D'accord, ça reste une silhouette.

RJ : Ce n'est pas un individu repérable en tant que tel, et qui soit à une distance suffisante pour qu'il soit éventuellement gênant.

AS : Là, c'est vraiment la prise de distance par rapport à ses voisins.

RJ : C'est ça. Alors, la *vanishing distance*, on pouvait penser qu'à partir de là, on pouvait évidemment faire plus si on voulait, ça dépend ce qu'on voulait faire, mais on savait qu'à partir de soixante mètres, il n'y avait pas de problèmes.

[montrant le plan] Le Palais Royal est dans les trente mètres, ici. C'est intéressant. Et les soixante mètres, les voilà. Ces petits schémas sont au 1/2000.

Cela évoque L'Encyclopédie de Robert Auzelle, c'est une encyclopédie d'urbanisme et c'est principalement des plans masse. Disons que c'est ça le fond de la pédagogie d'Auzelle dans ces documents. Mais c'est des documents qui se présentent un peu comme ça, je suis là dans un parfait copisme...

Il y a des petits tableaux, et un texte, plus ou moins grand, plus ou moins important, qui situe les images. L'époque, l'identité, le nom, la ville, etc. Tout cela était très très bien renseigné.

AS : Il y avait vraiment une méthodologie derrière l'analyse.

RJ : Tout à fait. D'ailleurs, un des ses collaborateurs, un des ses partenaires pour faire cette encyclopédie était un anthropologue- Auzelle est le premier à avoir finalement fait de premiers pas dans une direction plus scientifique.

Il y a aussi des choses, par exemple, la première étude que j'ai faite sur Metz, j'étais tout à fait jeune, ce n'est pas encore un secteur sauvegardé, ça l'est devenu quand ça s'est décidé, mais... Il y a eu une étude sur le centre-ville.

J'étais déjà, bien sûr, Bâtiment Civils, je l'ai été assez vite, vous vous souvenez ? Et j'ai eu comme contact professionnel aux bâtiments civils un architecte des monuments historiques qui s'appelait Jean-Pierre Paquet. Jean-Pierre Paquet a été pour moi une grande, une extraordinaire chance.

Je me souviens, un jour, j'avais dans mon catalogue des choses à faire, dans ma mission, j'avais un œil sur le bâtiment d'un regroupement des services du ministère de l'agriculture, qui était rue [inaudible] C'était un bâtiment ministériel qu'avait fait Beaudouin, Eugène Beaudouin, un des patrons de l'école aussi.

J'ai fait l'enquête, j'ai répondu pour un autre bâtiment, dont on m'avait confié le permis de construire, pour que je donne un avis. Et alors, Jean-Pierre Paquet a dit :

« Je suis extrêmement étonné mais très content : je ne connais personne d'autre, qui, comme Robert Joly, puisse avoir cette attitude d'homme public. »

J'étais très content, c'était vrai, mais en réalité si c'était mon envie personnelle de pratiquer ainsi, c'était encore plus largement le résultat de l'enseignement d'Auzelle.

Et donc il m'a fait donner une mission très importante : c'était le centre ville de Metz, à passer en diagnostic, une étude rapide. Et dans le but, tenez-vous bien, ce n'était pas de la tarte, dans le but de juger de deux choses : une, des démolitions importantes que venait de faire Mondon, le maire...

AS : Au Pontiffroy ?

RJ : Non, ce n'était pas encore le Pontiffroy, c'était le quartier Saint Jacques.

AS : Ah, avec le centre commercial ?

RJ : Exactement. C'était donc la démolition de tout ce qui a permis de faire ce centre commercial. Alors tout le monde pleurait, il y avait M. Charpentier, l'architecte, le père de celui qu'on connaît actuellement. Il marchait sur de la pierre et il pleurait, disait-il. Et puis, deuxième chose, qu'on ne m'avait pas dit tout de suite, mais que j'ai rapidement su, c'est qu'il y avait une esquisse d'un des bons collaborateurs de Le Corbusier [Wogensky], sur l'île de la Comédie, et le Pontiffroy, bien entendu. Et dans ce territoire-là, je ne me souviens plus exactement quel était le périmètre des démolitions, mais c'était monstrueux, il y avait de prévu deux cités radieuses de Marseille, là comme ça, pouf...

Je me souviens bien de deux rendez-vous car ils étaient pour moi très importants et significatifs. Le premier, c'est quand j'ai été présenté mes respects à M. Le Maire, Mondon donc, dans une mission qui était quand même une mission punitive, il faut bien dire. [rires].

Alors, comme j'avais un peu de temps entre mon rendez-vous et mon train -j'arrivais en fin de matinée- je passais chez les marchands de cartes postales dans les très bonnes librairies du centre. J'ai trouvé, je crois que j'avais acheté trois cartes postales. Une de la cathédrale, une d'une fontaine qui est au pied d'une terrasse du Palais de justice, où il y a un monument creusé dans le mur, et puis la troisième c'était la Porte des Allemands. Voilà les trois cartes postales que j'avais achetées, parce que je n'avais trouvé rien d'autre.

Et sur le monument en niche sur la terrasse, il y avait le figurant en costume folklorique !...

AS : la totale !

RJ : extraordinaire, la totale ! [rires] Absolument, la totale !

Je signale à M. Mondon : « M. Mondon, j'ai été chargé de faire une analyse du patrimoine dans votre centre ville, mais... je pense que vous devez vous-même y être très sensible, je ne vous dirai rien sur la façon dont vos démolitions sont prises, mais... »

Il prétendait aussitôt que c'était limite, qu'il ne ferait rien d'autre, que bien sûr. Mais je lui ai dit cependant : « M. Le Maire si vous voulez me permettre, les Messins ne sont pas très... bienveillants par rapport à leur patrimoine ; parce que vous voyez, je n'ai trouvé que ces trois cartes postales et c'est vraiment pas significatif de votre patrimoine, qui est considérable. »

AS : Oui, ils ont des maisons médiévales, renaissantes...

RJ : Oh, ils ont du médiéval en place, et excellent, de la Renaissance bien sûr, du XVIII^e oh combien. Et puis la Période d'occupation allemande est loin d'être méprisable : cette grande bordure verte avec ses grosses maisons...

J'étais content qu'on puisse plus tard faire que ce soit une des entrées de la ville par rapport à la route. Dans une petite mesure, je n'étais pas tout seul, mais dans une petite mesure, j'ai joué mon numéro dans ce sens là, à l'époque.

Pour les deux cités radieuses du Pontiffroy, c'était Claudius-Petit à qui était confiée cette opération, comme patron de la Sonacotra. Donc j'ai eu dans le cabinet du Maire un rendez-vous avec Claudius-Petit, auquel j'ai dit :

« mais, Monsieur, monsieur le ministre, je suis désolé, je sens bien que je vais vous décevoir, mais ce projet est impensable. D'abord, il fait fi de tout un patrimoine historique qui me semble très important ; et ensuite j'imagine mal qu'il y ait deux volumes construits dans la partie détruite qui sont pratiquement de même volumétrie que la cathédrale. » Alors Claudius-Petit a dit : « oh, c'est bien ce que je pensais, finalement on en peut jamais rien faire... Et pourtant si ça avait eu lieu, je vois déjà les articles qui auraient écrits : la correspondance entre les deux... »

Ce sont des beaux souvenirs, hein ? [rires]

AS : C'est incroyable !

RJ : Ce sont des beaux souvenirs...

L'étude a été si bien vue, si bien reçue, que j'ai eu droit à une page du Monde ! C'est un article de Levanthal, c'était un peintre, mais il était dans beaucoup de commissions du ministère de la Culture pour donner son avis en tant qu'homme cultivé.

AS : D'accord, c'est un critique.

RJ : Et cette rencontre à l'époque a été très précieuse pour moi, car à un autre moment difficile, il s'est trouvé que -pas tout à fait un hasard- mais il avait été nommé pour donner son avis dans une réunion importante, relative d'ailleurs à la cité administrative de Mâcon. Et là, il m'a pleinement appuyé, ce qui a fait basculer la balance à mon avantage.

RJ : Là, l'Impérie et la Colagne. L'Impérie, une maison forte à Marvejols

AS : Et c'était un projet ?...

RJ : Oh, c'était un tout petit projet...amusant. Gilbert de Chambrun était maire de Marvejols. Roger Millet m'avait mis, comme il connaissait ma sentimentalité un peu à gauche plus qu'à droite, et que Gilbert de Chambrun était un des piliers progressistes très en vue après avoir été commandant des FTP pendant la Résistance... [rires], alors donc il m'avait mis là bas en se disant, quand même, là ils ne vont pas trop se bouffer le nez et peut-être discuter ensemble tranquillement ; ça s'est révélé tout à fait exact : on s'est très bien entendus.

Et, il n'était pas l'aîné de la famille, donc il n'avait pas le titre. Il en était très content : il disait : je suis débarrassé de ce titre que Mirabeau a trouvé ridicule ! [rires] Mais il avait donc une des maisons qui avaient été construites par la famille ; et cette maison avait certainement été la principale à l'époque de la Renaissance ; parce que le château était un plutôt XIXème.

Alors, j'ai agrandie l'Impérie, je l'ai restaurée et agrandie.

AS : Ce devait être un projet agréable.

RJ : C'a été un projet très agréable, très très agréable. Et dans la foulée, par une autre relation que j'avais à l'époque, une relation de qualité d'ailleurs, l'Abbé Glasberg : je ne sais pas si ça vous dit quelque chose ?

AS : Non ?

RJ : Non, il n'y a pas de raisons, mais enfin un très grand résistant aussi. Et qui plus est, un Abbé, et il en avait toutes les apparences, et quand je dis apparences, je le dirais pas devant lui s'il vivait encore parce qu'il me dirait des sottises, évidemment...

Mais enfin toutes les apparences d'une grande fidélité à son catholicisme d'origine, il était juif d'origine. Dans la résistance, il a fait tout ce qu'il a pu d'abord pour sauver les Juifs ; et pas seulement : pour aussi mettre d'accord les différents résistants, qu'ils soient rouges ou blancs, quoi, pour qu'il n'y ait qu'une résistance, ce qui n'était pas évident, certainement pas.

Alors, il a fait l'une des premières, nous avons fait ensembles une des premières résidences de personnes âgées.

AS : D'accord, donc dans ce village ?

RJ : La Colagne, c'est une petite ville : s'il était là, il vous disiez village !... [rires] Non non, c'est une petite ville qui avait encore la moitié de ses remparts et qui a été subventionnée par Henry IV.

AS : D'accord, attention, pas n'importe quelle ville !

RJ : Une petite ville protestante.

AS : Où est-ce que c'est, cette ville ?

RJ : Dans la Lozère. Alors voilà, ça c'est la Colagne, c'a été un très joli bâtiment qui a été un peu abîmé depuis, parce qu'ils ont voulu, ils ont bourré partout où on pouvait ajouter des chambres, ils ont ajoutés, évidemment.

Au début, il y avait soixante chambres, point, c'était la norme.

Ah oui, un mot sur la Chine, là, mais un mot seulement. On en reparlera. Je vous ai dit en blaguant l'autre jour que je ressors le dossier sur la Chine, et je pourrai l'appliquer à la Région parisienne !

AS : oui je me souviens ! [rires]

RJ : Ca pourrait être une politique, mais alors je ne vois pas du tout où est-ce qu'elle trouverait son financement dans les opinions actuelles des gens sur les choses.

[diapo maison H] La maison H, ce n'est pas difficile ; vous savez c'est le cadre de la Vallée de Chevreuse aussi, la ville d'Orsay c'est la vallée de Chevreuse aussi. Alors bon j'étais de la vallée de Chevreuse, ça donnait un petit réseau de relations quand même.

As : Elle doit être très agréable, avec le paysage alentours, cette vallée.

RJ : En tous cas, ils en sont extrêmement contents.

AS : L'escalier en lumière doit être très sympathique.

RJ : La lumière ? Oui, puis c'est aussi, c'était aussi un physicien, le vice-président, alors il lui fallait une maison avec économie d'énergie, captage solaire.

AS : C'était à quelle époque que vous avez bâtie cette maison ?

RJ : Oh, ce n'est pas si vieux que ça, quand même, enfin c'était tout à fait, les calories solaires et tout ça étaient tout à fait dans l'air. Il y avait déjà des politiques de développées, quand même.

AS : D'accord.

RJ : Ce n'était pas innovant positivement. 11 novembre 98, vous ne savez pas ce que c'est ?

AS : 11 novembre ?... le 11 novembre, c'est votre anniversaire, mais 1998 ? Vos 70 ans ?

RJ : Oui, les 70 ans. Donc j'avais fait une petite fête, à laquelle ils étaient invités, naturellement. Et parmi la pile de livres qui était leur cadeau, il y avait cette photo. [montrant une vue aérienne oblique assez rapprochée]

AS : D'accord, c'est une belle photo, d'ailleurs. Je me demande comment ils ont fait ?

Alors ça c'était un concours d'école, pour vous dire, les concours d'écoles c'étaient les concours de l'institut [d'urbanisme]. J'en ai fait quelques uns. C'est une ambassade.

Les commandes d'ambassades dans les pays étrangers, dans les pays en voie de développement, il y avait une ambassade par an que la France faisait, mais enfin, je n'en ai pas construit, d'ailleurs ! [rires] Voilà, avec un certain usage des masses d'arbres que je revendique.

AS : qui font effet... qui font nappe.

RJ : Des arbres qui comptent !

Alors, ça par contre, c'est très précieux, et cela va répondre à votre remarque : vos références sont des pays du Nord... Eh bien, oui je vous ai dit que je m'intéressais toujours aux questions syndicales, donc même comme étudiant, j'étais déjà dans la mécanique. J'étais grand-massier des architectes, et je l'ai été l'année où avait lieu le congrès international des architectes à Paris.

AS : le congrès international des architectes ?

RJ : Disons que c'est la réunion des délégations, entre guillemets, la valeur représentative qu'on veut bien leur attribuer, des étudiants des écoles d'architecture de chaque pays, qui collectent du fric de chaque côté, pour essayer de se réunir. Ils ont débattu de l'enseignement, comment faire, etc.

Il y avait d'ailleurs une Mélpo qui présentait tous les projets, ceux qui avaient réunis des projets des pays étrangers ou de France. Et j'avais été à l'initiative d'un projet pour l'atelier, et, voyez, les panneaux qui pour moi sont les plus précieux, c'est celui-là...

AS : La ville à la campagne...

RJ : Corbu à Marseille, il n'y en a qu'une de faite, mais les cinq du plan-masse, les voilà. Et en fait, il y a les deux caricatures : la machine, les choses répétitives ; et puis le semis dans la verdure.

C'était en 1955. La 2ème qui m'intéresse, c'est celle-là : la ville est un décor, la ville s'arrête aux champs et la ville est un décor.

On débitait tous les aspects de la ville socialisée entre guillemets. Voilà le défilé du 14 juillet, là c'était Corbu : on n'est pas toujours méchant, là c'est la place du village, là c'est Pékin, bien sur...

AS : les planches sont très belles.

RJ : Oui, on avait bien travaillé : ces documents-là sont issus de l'Encyclopédie d'Auzelle.

AS : Donc vous avez présenté ces planches ?...

RJ : Alors on était présents à l'exposition, bien sur que oui. La ville s'arrête aux champs, et il y a un petit baratin dans le coin qu'on déchiffre en se donnant la peine. « Les villes vertes sont des banlieues organisées » ; oui ma phobie des banlieues !

Ou encore : « seule l'échelle est variable, le mélange verdure-construction a fait disparaître le caractère urbain, seul la voirie rappelle celle de la ville » mais c'était en 55, 10 ans plus tard, je n'aurais peut-être pas écrit ça.

A propos de Paris, ça avait deux buts. D'abord dans le fond du plan urbain, cette espèce de maille hexagonale ; et la maille avec un autre format. C'est une maille qui avait la prétention de représenter un équipement homogène, un équipement de base homogène.

AS : C'était le maillage dont on avait déjà parlé : les différents maillages avec les équipements ?

RJ : oui mais ce dont je vous ai parlé n'était pas tout à fait mûr à ce moment-là. Oui, ce qui était mûr, c'était de donner une espèce de tissu démocratique, si j'ose dire, avec des guillemets, mais quand même un tissu démocratique à la ville. Et par contre, de caractériser des programmes, des choses différentes. La Gare centrale, l'Usine ; et comme je vous disais les grands équipements pour nous, ça peut être des grands lieux d'emploi

AS : Foire d'exposition...

RJ : oui, c'étaient des programmes qui, comme l'Opéra, caractérisent le lieu, et amènent une « couche urbain », il y a un moment de la carte qui est homogène, et il y a un moment de la carte qui est particulier et qui donne son visage particulier au quartier.

Ce dont je suis un peu moins content, quand je le revois comme ça, c'est celui-là. D'abord parce que peut-être qu'à l'extrême, ces schémas de « la ville s'arrête aux champs », ces schéma sont peut-être un peu brutaux, et ils auraient mérités...

Ici, on avait agrandi Paris, on avait annexés les banlieues de la première couronne, à peine d'ailleurs. Mais on l'a fait, on a estimé qu'une gestion du territoire méritait de pas laisser s'effiloche les choses comme ça n'importe comment, et j'ai toujours cette idée, d'ailleurs. Evidemment, on y oppose le droit de propriété, mais il me semble qu'un jour ou l'autre il faudra y arriver. Je ne crois pas qu'on puisse aménager le territoire d'une façon aussi sordide.

AS : en grignotant petit à petit le territoire ?

RJ : oui, ce n'est pas bien. Et ça, ce n'est pas moi qui l'ai dessiné, c'est Jean-Paul Girardot, qui est architecte et a sa notoriété raisonnable. Alors on y voit quand même sa recherche d'espace définis ; mais alors lui était convaincu à l'époque que Paris monterait de trois étages, donc je le trouve et je continue à le trouver un peu gros.

Je pense que ce sont des choses que j'aimerais bien voir pour illustrer la partie urbanistique de mon travail.

AS : Avec qui aviez-vous travaillé sur ces panneaux à l'époque ?

RJ : Ecoutez, je suis en train de chercher, 4 ou 5 gars de l'Atelier, peut-être 6, il y en a qui sont venus faire des barres, et d'autres qui ont tentés de réfléchir. Alors je suis à peu près sûr, je suis tout à fait certain qu'il a Jean-Paul Girardot, je me pose des questions par rapport à Grandval, j'étais très ami durant l'Atelier, on est d'ailleurs toujours assez ami, mais on ne se voit pas beaucoup. Je lui poserai la question, d'ailleurs, un jour, ou bien quelqu'un d'autre lui reposera la question... [rires]

Bon, alors la Colagne avant mon intervention.

AS : C'est un beau bâtiment.

RJ : C'est un beau bâtiment. Alors on a cassé un peu pour dégager la tourelle, pour dégager la petite tour et on a reconstruit et agrandi un peu ça pour faire quelques petites chambres. A l'époque, c'était encore à Marvejols, le sculpteur Henri Costes faisait la Bête du Gévaudan comme vous le voyez, lui il est un peu caché, mais enfin quand même on le devine, et j'ai fait le socle de la Bête du Gévaudan sur une place du village. Ca y est toujours.

Bon, ça c'est tout à fait autre chose, c'est... comment s'appelle-t-il ? Je ne connais que lui... Enfin un sculpteur, un peintre-sculpteur notoirement connu, à qui j'avais emprunté ça...

AS : Ca fait un peu Dubuffet...

RJ : Oui c'est vrai, oui c'est vrai... Enfin, à qui j'avais un peu emprunté ça pour faire le 1% d'art, oui mais on n'a pas fait ça comme lui, mais on a fait la même technique, c'est-à-dire un béton mince avec un cm d'épaisseur, et plat, et découpé et peint. Le motif ne m'a pas déplu. Alors voilà ce que j'avais un peu mis de côté.

Il y a d'autres choses, les ZUP de Toulouse et compagnie, on a fait tous les concours, le précédent on l'a fait aussi, le précédent n'a pas eu de gloire. On a rendu, c'est tout ! Mais à Toulouse quand même une récompense, un prix. Et à Montpellier, on croyait qu'on aurait le prix, on a eu le second.

C'est dommage, parce que si on avait vraiment fait une de ces ZUP ou même un morceau d'une de ces ZUP à l'époque, c'aurait été autre chose que ce qui s'est fait.

I.1.4. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 30 novembre 2007.

AS : Par rapport à Erasme, j'ai trouvé le dossier de démolition.

RJ : Joseph Abram me disait : « oh, tu sais, si on avait réussi à le sauver, tout le monde irait le visiter, maintenant. »

AS : oui, sans doute.

RJ : vous savez, la fin de mon déménagement a été très précipité, parce que je déménageais du Passage des Aiguillettes à la petite maison que je vous ai montrée un jour, et comme je ne pouvais pas encore les mettre à l'IFA, je les ai mis dans des boîtes stockées dans un box que je possède. A la fin, on a rempli les boîtes, pour être efficace. Au début ça marchait à peu près : il y a des boîtes qui sont en ordre, mais tout n'y est pas.

Dans le dossier de démolition, ils ont constitué un dossier complet, donc ça fait un doublon du projet. Je n'ai pas voulu retirer une seule pièce du dossier de démolition : j'ai trouvé qu'un jour la petite histoire de la démolition mériterait d'être racontée. En plus, les services des travaux du Ministère ont fait cette campagne, et dans cette campagne ils ont eu un premier avis négatif du directeur de l'architecture de l'époque.

AS : oui, j'ai lu la lettre.

RJ : Les stratégies les plus obscures ont malheureusement encore de l'efficacité...

AS : Je me suis concentrée sur les boîtes plutôt que sur les tiroirs, pour le moment.

RJ : Dans les petits tiroirs, il y a beaucoup d'albums, dont les études d'urbanisme de Luxembourg, dont les quelques éléments des études, en particulier de la Chartreuse de Bosserville fait avec Françoise Hervé, de la DRAC de Lorraine.

AS : Je voulais étudier une de vos réalisations urbaines, et j'avoue que j'ai hésité entre Metz, Luxembourg, etc, et j'ai choisi Mers-les-Bains.

RJ : C'est le dernier, le tout petit secteur sauvegardé qui n'a jamais vraiment été développé de façon sérieuse localement.

AS : avec Mers, je me suis aussi intéressée à vos méthodes, avec les photos, par exemple les photos de façades, la manière de travailler. Et aussi la manière de documenter... la documentation que vous aviez rassemblée autour du secteur, de la Baie. J'ai aussi regardé les diapositives dans les quatre carrousels.

RJ : Il y a peut-être l'assistance architecturale du Lot.

AS : Il y en a un autre, je pense que c'est Mers-les-Bains, d'après les photos, mais sans intitulé ; et deux autres que je n'ai pas su identifier.

RJ : Ca appartenait à d'autres projets que vous n'avez pas sortis.

AS : J'ai sorti les quelques cartons à dessin par rapport à Mers-les-Bains, donc il y en avait sur la typologie des maisons. Il y avait quelque chose d'autre par rapport à l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts d'Aubusson, je me souviens que vous avez fait votre diplôme sur ce sujet ?

RJ : Avec un Musée de tapisserie, mais ce n'est pas ça. Ce dont vous parlez est un projet dont j'ai hérité en tant que Bâtiment civil [et Palais Nationaux, Architecte des]. Et je l'ai réhabilité, je devais le transformer de façon assez faible visuellement, mais c'aurait été très important pour l'édifice, malheureusement le crédit a sauté. Mais je vous donnerai le dossier du permis, si vous voulez.

AS : La réhabilitation du casino, les plans de secteur, l'esplanade de Mers-les-Bains, je les ai aussi trouvés.

RJ : mais c'est pareil, le casino, nous l'aurions construit à coup sûr, s'il n'y avait eu un changement de municipalité. Les premiers avaient lancé le secteur, les seconds ne voulaient pas suivre. Je le regrette, parce que le casino aurait été un projet amusant. On a été assez loin dans le travail.

AS : Quant aux les collègues, j'ai réussi à tirer celui de Verrières-le-Buisson, j'ai vu le dossier de plan.

RJ : c'est le dernier, Verrières-le-Buisson, et comme je vous disais, c'est un de ceux dont je suis assez content. Je vais vous en montrer quelques uns, enfin au moins à l'état de plan. J'ai sorti dans la boîte par terre un certain nombre de photos.

AS : Ce qui m'intéresse aussi chez vous, c'est le fait que vous ayez reçu une formation assez Beaux-Arts, parce que vous avez connu tout le système avant.

RJ : Tout à fait, loge de Rome comprise !

AS : voilà, loge de Rome comprise, c'est pas mal quand même !

RJ : oui, c'est plutôt pas mal ! [rires] Voyez, seconde médaille sur concours américain en seconde classe. C'est une vieille notation des architectes américains qui ont enseigné à l'école entre 1920 et 1925, peut-être un peu avant. Et ce concours américain était toujours une espèce de grande composition, mais un peu particulière. Alors c'était une île qui était l'objet d'une résidence d'accueil pour des intellectuels fatigués, avait dit mon maître Leconte. [rires]

AS : toujours un programme très réaliste !

RJ : on s'était amusé, et bien. La preuve. Ce sont les gens de première classe, les gens qui finissaient les études qui faisaient ce concours. Mais on avait le droit de le faire en seconde. C'était mon cas, comme une fleur, et... médaille ! J'ai donné à boire à l'atelier !

AS : j'imagine ! J'ai une autre question : que sont devenus vos rendus ?

RJ : Ils sont dans les archives de l'école des Beaux-Arts. C'était très difficile récemment. Il ya un an ou deux, j'avais cherché à récupérer mon diplôme, justement pour récupérer ce projet de musée de tapisserie qui m'était à cœur. Une des responsables de l'espace Jean Lurçat m'avait dit que si je le donnais, elle le publierait. Donc c'était intéressant pour moi à tous titre. Je n'ai pas pu mettre la main dessus et on m'a dit qu'il était photographié, selon Mlle Duprat. Elle a pris sa retraite depuis longtemps et a donné ses photos à l'école, qui était à l'époque incapable de les sortir dans une bibliothèque moins rangée que jamais. Alors vous pouvez réessayer, il faut. Marot m'a dit il y a moins d'un an : j'ai quand même réussi à faire sortir mon grand prix, et je l'ai vu. J'ai rien pu faire d'autre, mais je l'ai vu. [rires]

Peut-être que dans son inquiétude de personne âgée, il se demandait s'il avait vraiment fait un truc bien ! [rires] Il faut faire des vérifications, des fois !

AS : Ca, j'aimerais bien retrouver.

RJ : oui, et moi aussi j'aimerais le revoir. 68 est passé par là, il y a du avoir aussi des camions de déménagement... Si si, j'ai vu partir des camions : des chaises de Prouvé, plus ou moins cassées, mais c'était monstrueux de les emmener comme ça à la décharge... C'est de la petite histoire, elle a son importance, parce que la vie est ainsi. On passe au concret ? Je serais très content de revoir mon grand prix, qui n'était pas si mauvais. Evidemment maintenant je le ferais autrement. Je me suis amusé quand même d'avoir une récompense bien qu'il ait eu cette année là, à ma grande tristesse, un jury très hostile aux Leconte. Parce que ça arrivait.

AS : Pourtant, Leconte faisait bien partie de l'école ?

RJ : oui mais c'était le concurrent direct de Lemaesquier. Cette année là, c'est un grand prix Lemaesquier.

AS : Ca aussi ça m'intéresse, l'esprit Beaux-Arts et toutes les coteries qu'il pouvait y avoir ?

RJ : les coteries, j'en ai suivies quelques unes mais je n'y ai pas été mêlé. L'esprit Beaux-Arts, comme je vous l'ai déjà dit, j'y étais un peu le sourire en coin, parce que j'étais en institut d'urba... Mais ça m'a donné une distance efficace, parce que je n'ai pas méprisé le système Beaux-Arts. C'est un système qui est en retard, ce n'est pas un système qui est globalement mauvais. Il aurait besoin de réformes tellement importantes qu'il faudrait peut-être qu'on reparte à zéro. En tout cas, c'est surtout un certain nombre de tics, qui sont vieux et qui ne changent pas.

AS : D'accord, donc en fait, vous avez essayé d'en prendre ce qui était le mieux ?

RJ : J'ai essayé d'en profiter. J'ai cinq ou six prix d'institut ou autres. L'esquisse de vingt-quatre heures que j'ai faite l'année où j'étais logiste était de toute part une très belle esquisse. C'était un théâtre auquel j'ai donné la dimension des amphithéâtres grecs de l'Antiquité, c'est-à-dire trois-mille places, ou cinq-mille places.

Pour construire une vision d'ensemble, le dossier de repyramidage est pertinent. J'explique comment s'étaient imbriqués la profession, l'enseignement, la recherche, et au travers de tout ça aussi, l'architecture, l'industrialisation, l'urbanisme : comment il avait essayé de grandir, comment il s'était achevé dans les secteurs sauvegardés, dont j'ai mené plus d'un plan de sauvegarde [Robert Joly a été en charge de cinq secteur sauvegardés].

Autant Mers-les-Bains est tout petit, autant Nantes, qui a été mon premier, faisait cent-vingt-cinq hectares, et encore il avait été un peu rétréci par le Maire de l'époque, sans ça il aurait fait cent-cinquante hectares. C'est d'autant plus intéressant que j'ai fait ce travail en embauchant un tout jeune diplômé de l'école de l'institut d'aménagement de Nîmes, Yves Steff. Il a fait sa carrière en partie dans les secteurs sauvegardés. Et en particulier, il a révisé le secteur sauvegardé de Nantes avec mon plein accord. On connaissait les raisons de dysfonctionnements éventuels. Et il me disait encore ces jours-ci : « finalement la région a très peu fait, tu sais tu peux te dire que le secteur sauvegardé de Nantes était tout à fait en avance à l'époque ». Et je le sais, parce que c'est au moment où change la désignation : on désignait jusque là des architectes monuments historiques et vous voyez bien ce qu'ils peuvent faire dans un secteur sauvegardé. Ils ont tendance à égaliser. Alors que dans un alignement de rue à Nantes, j'ai dit au DRAC : mais non, cet accident est un fait de civilisation, c'est très intéressant de le garder, simplement.

Mais quand je dis qu'ils ont désigné autrement, c'est qu'avant, c'étaient les MH [Architectes des Monuments historiques], et moi, je crois bien que je suis le premier à avoir été désigné en tant qu'urbaniste.

AS : Et est-ce que votre titre d'architecte des bâtiments civils a joué ou pas ?

RJ : ah oui ! Il a joué...

AS : J'ai aussi d'autres questions à vous poser, notamment au niveau de votre agence. Quand est-ce que vous l'avez créée, avec qui ?

RJ : Je l'ai créée tout seul d'abord, parce que je n'avais pas de sous à investir dedans et que je n'avais pas beaucoup de commande, et je l'ai créée tout seul, disons en 1960.

AS : d'accord, à la sortie de l'école.

RJ : Ensuite, j'ai été rejoint... Il y a eu un confrère, un très sympathique confrère Grenoblois de l'école, aussi de l'atelier Leconte, qui avait fait une loge de Rome [Jean-Marie Pison]. Les élèves de Grenoble montaient chez Leconte, à l'époque. Parce que les écoles de province envoyaient les meilleurs élèves dans un atelier parisien. Alors il faisait partie d'une petite brochette à l'école, quand j'y étais, des élèves de Grenoble. Je sais qu'il a fait un grand voyage aux Etats-Unis, car c'était un passionné de Frank Lloyd Wright, il a du voir tout Frank Lloyd Wright.

Et en rentrant, il avait été sollicité par une partie de ce petit groupe de l'Atelier qui avait fait des choses ensembles pendant peu de temps, mais quand même, des choses notoires, en ce qui concerne les ZUP. [il s'agit de Claude Aubert, Michel Marot et Pierre Vigor] et c'est chez moi qu'il est venu, finalement. Mais j'avais le risque, et le risque a eu lieu, qu'il reparte à Grenoble.

[montrant un document] Ca, c'est à un moment donné où on a fait un cahier d'œuvres.

AS : un cahier d'œuvres ?

RJ : Oui, un petit truc de propagande, pour les clients. J'ai contribué, avec mes faibles moyens, à plusieurs Grands Prix dans mon atelier.

AS : Vous voulez dire en tant qu'étudiant pour aider un autre étudiant ?

RJ : Oui, j'aidais un logiste. Le premier, c'était Blanchet, un Grenoblois, et le second c'était Cacoub, Clément-Olivier. Il est un peu connu dans la profession, il a fait des choses très personnelles, dont beaucoup en Afrique. Au-delà de ça, je ne sais pas très bien. Il a travaillé en France, mais pas tant que ça. Et comme il m'aimait bien et qu'on était devenu très copains, il m'a associé à une étude d'urbaniste, parce que lui il n'était pas urbaniste. Il avait quand même une certaine considération entre guillemets, et donc il m'a associé : « enfin je l'ai vraiment fait tout seul avec les aides dont j'ai eu besoin ! ». Mais il signait bien entendu. Alors on a fait une étude touristique d'une partie de la Côte Tunisienne entre la Pointe là-haut et Monastir qui est un peu plus bas.

Alors vous voyez les réflexions urbanistiques qui se développent... N'empêche que j'ai fait faire en parallèle, par une des grosses entreprises d'électricité de France, une esquisse du coût d'équipement de la zone. Les préoccupations commencent à se révéler, et il y a toute une série de planches de façons à créer des constructions qui soient cohérentes dans le site : on a des éléments encastrés, d'autres en cuvettes...

AS : ça découle vraiment de l'analyse.

RJ : ça découle de l'analyse, très strictement, oui. Ceci est une autre chose qu'on a failli faire et qui ne s'est pas réalisé. Si un jour nous allons voir la Cité administrative de Mâcon, je vous montrerai le lotissement avec des grands toits en tuile brune qui a été fait à la place.

AS : C'est une typologie en patio, c'est ça ?

RJ : Oui, celui-là est une typologie en patio, absolument. Et très simple de construction : ce sont de grands murs longitudinaux que l'on couvre.

AS : Vous savez que Thibault Babled a fait un projet à peu près semblable, il y a peut-être une dizaine d'années, avec des murs longitudinaux et des maisons qui couvrent là où il faut couvrir et qui ouvrent là où il faut.

RJ : Et qui laissent la lumière.

AS : Je vous le ramènerai, je pense, parce qu'il y a des analogies.

RJ : La première maison que j'ai construite pour mon usage, à Gif sur Yvette, était une maison comme ça. Le petit terrain était comme une trame sauf qu'il était un peu en trapèze, et j'ai aussi fait un patio, parce que les murs mitoyens, on ne peut pas les percer. Donc j'ai fait au milieu un patio pour éclairer cette petite maison. Mais de toute façon, un jour vous la verrez, le plan doit être dans les archives [à l'IFA]. C'est donc un deuxième lotissement, et encore on avait accepté un sacrifice au début, c'est qu'il y ait une route qui distribue tout. Alors que celui des Marottes, celui d'Andrésy est un lotissement avec circulation piétonne au milieu.

Avec Cacoub, nous avons fait ce foyer de personnes âgées à Tunis dont voilà la maquette.

AS : Et vous l'avez réalisé, ce projet ?

RJ : oui, mais ce n'est pas nous qui l'avons réalisé, il l'a fait réaliser par une autre architecte qui séjournait à Tunis à ce moment-là, une jeune architecte Yougoslave qui était tout à fait convenable. Nous sommes allés voir le chantier une fois, en cours de route, et c'était pas mal. Le plan est serré, à la fois serré et en escalier. Puisque les courbes descendent...

J'ai eu la chance qu'un architecte plus âgé, Grand Prix de Rome, Raymond Gleize, avait fait en sorte que je sois nommé Architecte consultant dans les départements du Limousin. J'héritais donc de la Creuse et la Corrèze, avec Tulle où j'ai beaucoup bâti.... J'étais davantage présent à Limoges qu'en Haute Vienne parce que c'était le département du préfet... Montalat était le maire de Tulle de l'époque, qui a eu sa célébrité en politique. Il s'est tué malheureusement. Dans le cadre d'une rénovation urbaine, j'ai fait de petits HLM [Les opérations Sainte Claire et Chalandon].

Nous conservions les rues très étroites, mais ça ne nous empêchait pas de mettre une architecture très...

AS : Très moderne...

RJ : Très sobre, très moderne, très simple, d'ailleurs, extrêmement simple. Et je dois ajouter, il faut le savoir, que dans Tulle, le sud de la Corrèze, il y a une tradition de balcons en partie haute des maisons.

AS : D'accord. Que vous avez repris, donc...

RJ : Qu'on a repris. Et cette vue-là, elle est prise du bureau du maire. [rires]

AS : Les photos sont très belles. Elles sont de votre frère ?

RJ : au départ, elles sont de moi, très probablement. Maintenant, quand on a fait cet album-là, il y a eu des remakes. On a eu un garçon extrêmement bien, Gilles Marion-Duclos, d'ailleurs un architecte connu, qui a fait un certain nombre de travail avec nous, et après qui a pris sa liberté. Il a fait pour nous un dossier de références.

Evry, c'est le concours de la Caisse des Dépôts. Mais je ne suis pas content de ce concours parce qu'ils ne l'ont pas pris ! [rires]

AS : Est-ce que vous pouvez m'expliquer ?

RJ : On avait un terrain très écrit, ça c'est l'enveloppe ; on avait un cheminement très écrit, mais pas unique. Ce sont Andrault et Parat qui ont gagné le concours à l'époque.

AS : Les planches de ce concours sont retrouvables ?

RJ : La SCIC sera éventuellement un fournisseur pour un certain nombre d'archives. Il s'agit de la Société Centrale Immobilière de la Caisse des Dépôts. C'est elle qui patronnait ce concours. En dépouillant les revues d'architecture en 1972, on trouve les concours gagnants. Un point positif de notre projet, c'était le niveau bas, qu'on avait d'ailleurs appelé le Marais. Nous voulions en faire une zone flexible où on peut changer de commerces, mettre une crèche, mettre ce qu'on veut. Ca, c'était bien.

Ces photos ne sont pas sur le plus mauvais endroit. Je n'étais pas content du tout, il avait fallu faire une tour qui ne ressemblait à rien. Alors je leur avais proposé un système de tronçons correspondant à l'arrêt d'un bus scandés par des immeubles dont certains auraient pu devenir des tours, le jour où les emplois auraient eu besoin d'être créés. Et puis mes tronçons étaient des petites vallées en creux avec des maisons individuelles du genre de celles que vous venez de voir, en escalier.

AS : C'était vraiment une zone mélangée : beaucoup de hauteurs différentes, beaucoup de fonctions. Plutôt une ville, en fait ?

RJ : Exactement, on voulait faire un quartier de ville et rien d'autre. C'est quand même un quartier de ville, de ce point de vue-là le projet n'est pas trop mauvais. Mais il n'est pas du tout novateur par rapport aux ZUP et aux ZAC, c'est ça qui a coulé le projet.

Ceci est un tout petit concours, non remporté.

AS : Rénovation du plateau [de Vanves]. Cela fait très architecture proliférante.

RJ : Oui, l'architecture proliférante ne me déplait pas trop. Il y a eu des choses que je cite -j'ai même essayé d'en faire- que je trouve assez intéressantes.

Voici ce que l'on a donné : il y avait évidemment une barrière du côté des circulations gênantes, et une ouverture plus grande du côté du soleil. Et puis une géométrie qu'on a essayé d'allier avec les formes des bâtiments hauts avec des orientations issues du terrain.

Ceci est le plan de Nouakchott, capitale de la Mauritanie.

AS : Qu'est ce qui est existant ?

RJ : Le plan n'est pas définitif. Parce que les commanditaires voulaient un quartier des gens aisés : on voit sur le plan que le parcellaire change d'échelle et devient très grand. Ils ont voulu une voie courbe... un lotissement résidentiel à l'américaine, comme ils disaient. Alors on a changé cette partie-là. Leconte d'ailleurs voulaient qu'on les satisfasse. Il disait : « Joly, c'est comme ça les clients, il faut faire ce qu'ils veulent. » Alors on a fait. Et à part ça, en théorie, toute la voirie y compris cette place a été faite.

Mais le bâti, mises à part deux ou trois opérations qu'ont faites des architectes de Mauritanie ou de France... Perrotet a fait un petit groupe mais plus tard. Le jour où les étudiants m'ont demandé de parler de Nouakchott, ils avaient reçu un extrait de presse où on voyait une ville... une ville, un taudis en dur pour quatre-cent-mille habitants...

Quand j'y suis retourné, j'ai retrouvé quelques personnes au service d'urbanisme et un gars que j'avais connu à l'époque, qui était à la retraite, et qui m'a dit : « oh les plus pessimistes disent qu'on dépasse les cinq-cent-mille. Mais ce n'est pas sûr. Quatre-cent-mille habitants, c'est une bonne estimation. » Et quand on a travaillé ce concours-là, c'est pour deux-cent-cinquante-mille, alors vous voyez ce qu'il y a autour !... [rires]

A Nouakchott, j'ai expérimenté aussi. Ceci, c'est un test, un bâtiment scolaire que j'ai construit. Il est en béton, grosso modo. C'est du parpaing un peu sain.

AS : Et quel est le plan de ce bâtiment ?

RJ : C'est un long couloir, avec les salles de cours de l'autre côté.

AS : C'est très beau l'alternance des claustras et des pleins.

RJ : Oui, c'étaient des façons simples de faire. On a fait deux ou trois prototypes.

AS : Ça rappelle un peu Fernand Pouillon quand il travaille en Afrique...

RJ : C'est possible, c'est possible.

AS : une manière assez simple de mettre en œuvre des matériaux.

RJ : C'est vrai, oui. Il y a quelque chose de ça, sans doute, parce que là c'était du simplissime. Vous avez de grands murs, de grands trous, des poutres filantes, comme ça des choses très très simples.

AS : Et est-ce que ça existe encore ?

RJ : ça devrait encore exister. Mais il faudrait se faire pistonner, parce que trouver quelque chose là-bas... Pas de nom de rue, c'est vraiment fou... Alors à part ce grand axe qu'on peut trouver parce que ce sont les monuments publics : Palais du gouverneur ou du gouvernement, et quelques ministères... Mais à part cet axe... Cette voie existait avant qu'on arrive, et ils voulaient qu'on garde. Une voie biaise n'était pas grave, mais ce n'était pas l'idéal non plus.

Ce concours saharien, nous l'avons fait avec deux collègues, celui dont je vous ai parlé sans le nommer [JM Pison], et Gérard Granval, qui est connu comme architecte.

La maquette était un peu théorique. C'était pris sur une hypothèse de petite vallée, c'est pour ça qu'il y a des cours d'eau dans le bas parce qu'on essayait de trouver, de créer un vallon. Ça doit être cet endroit qui est dessiné : le petit bassin long et le bassin plus rectangulaire, ils sont là, dans le fond de la vallée. Le concours a été gagné.

AS : et c'a été réalisé ?

RJ : Oh, ça a été réalisé, peut-être pas dans cette version. Mais Granval a eu beaucoup de travail en Algérie à la suite de ça.

Voici encore Tulle. Le maire dont je vous parlais [Montala] a nommé cette tour qui est dans le quartier de Souilhac notre dame de Tulle, parce que c'était la première tour dans la commune. C'était intéressant parce qu'il y avait un méandre de la petite rivière torrentueuse, et le socle régulait la remise à niveau par rapport au lit de la rivière. Donc il y avait deux étages de parking avec un front de logements, de petits logements sur l'eau. Et puis là-dessus une tour dont on avait orienté chacune des vues de séjours sur une vallée. C'est un carrefour de vallées, ce coin. C'est une tour travaillée.

Et voilà le détail. C'était du zinc en panneau préfabriqué. Du panneau préfabriqué mince, d'ailleurs. Ça, nous en sommes encore contents. Evidemment ça devait être réhabilité par de jeunes confrères, mais je pense que ça ne devait pas s'abîmer trop. Et on l'aimait, dans le coin. Alors dans ces cas-là, ce n'est pas trop abîmé.

Par la suite, on a développé cette petite pyramide, qui nous plaisait beaucoup, de logement collectif.

AS : Est-ce que c'est un projet théorique ?

RJ : Non, c'était un projet fait pour être construit même s'il ne l'a pas été. C'était pour la Caisse des Dépôts. Parce que c'est un projet qui a précédé celui de Mâcon qu'on a vu tout à l'heure, et qui avait la même problématique de maison patio, mais en version individuelle.

Oui, c'est ça, c'est les Marottes. Ce sont les maisons individuelles, avec des cheminements piétons. C'était un dégradé de hauteurs et de gabarits à partir des maisons individuelles qui culminait dans une pyramide. Mais la pyramide n'a pas été réalisée.

Il y a un directeur fraîchement nommé qui me l'a signifié. Alors que j'avais eu les compliments au niveau central, à la Caisse des Dépôts. C'est une grosse tristesse.

Et là, par contre, c'est un développement de la pyramide qu'on a fait plus tard, Le Colmar à Dijon. J'avais déjà réalisé une étude de centre-ville, de centre directionnel. Il y avait de petits logements individuels avec les cheminements piétonniers et une série de pyramides

C'est pareil, je sais pas s'ils ont gardé quelque chose à l'ORTF. A un moment donné, quand l'ORTF a été dissous, après 68, et remplacé par les chaînes, comme France 1, France 2 et France 3, ils ont fait un concours pour abriter la nouvelle découpe de la télévision. Et j'ai été appelé à faire le concours.

As : on peut être appelé ?

RJ : C'était avant la mode des concours avec les choix des quatre concurrents sur cent-cinquante dossiers déposés. Alors ça, c'est évident. Mais à l'époque, on pouvait être appelé sur un concours. De même que sur Evry, sur Evry, j'ai été appelé.

AS : Est-ce qu'on vous connaissait personnellement ?

RJ : Non non, ce n'est pas du relationnel autre que strictement professionnel. C'est parce que j'étais un peu, un peu notoire dans l'époque. J'avais fait parler de moi en 68 aussi, et cela a joué son rôle. C'était juste après, très peu de temps après. Alors j'ai fait une tour, mais pas du tout les tours qu'on voit d'habitude : une tour où vraiment, il y a un certain travail de modénature, une échelle, quoi.

Il y en avait d'ailleurs qui m'entouraient, qui quand ils nous voyaient faire ça, commençaient à trouver que c'était bizarre. Et puis quand j'ai fait faire la maquette : oh, c'a été la grande surprise. Ils ont dit : ah bin maintenant, on voit ce que tu voulais faire.

As : Et j'ai encore une question : ces maquettes ?

RJ : on les a rendues, je ne les ai jamais récupérées. C'était la propriété du...

AS : tous les concours gardent tous les rendus ?

RJ : Généralement. Peut-être que si on s'en occupait beaucoup pour aller réclamer... Mais en tous cas, je n'ai pas réclamé, je n'ai pas récupéré.

As : Ce sont aussi de beaux éléments de projet.

RJ : oui. Alors ça, c'est un tout petit, mais très important projet. Très important pour moi.

Et ça, c'est un autre, ça c'était une piscine à Guéret dans la Creuse dont je suis assez content.

Et ça, c'est le fameux lycée agricole de Tulle-Nave

Voilà le truc très compact qu'on a fait, les habitats étant là et là pour les garçons et pour les filles. Et les locaux ont pu facilement devenir un seul lycée alors qu'au départ, il s'agissait de deux collèges. Voilà un morceau, un morceau banal, en soi, ce doit être un des foyers, parce qu'il y a cette loge extérieure. C'était une loge entre les fenêtres, qui était je crois bien, même éclairée en zénithale, mais je ne suis pas sûr, je me souviens plus bien [c'est effectivement le cas].

On avait des classes assez profondes, et pour compenser le manque théorique d'éclairage, on avait mis des lanterneaux, parce qu'il n'y avait qu'un niveau [pour les salles de classe].

AS : Ce qui anime le plan masse.

RJ ; ce qui anime beaucoup le plan masse. Il est explicite : tout l'enseignement est là. Et ils ont eu des fuites de toit, et ils n'ont pas trouvé mieux que de supprimer les lanterneaux.

AS : Ah, c'est dommage.

RJ : C'est un peu dommage. Le gymnase est en haut de la colline, parce que la pente est assez forte. Et là, à très petite distance de l'autre versant, il y a les logements des profs de l'autre côté. C'est-à-dire qu'on peut venir au lycée sans les voir, et il y a les accès par les deux bouts, bien sûr.

As : Et vous aviez aussi fait les logements des profs ?

RJ : Oui oui, bien sûr. C'est un assez joli programme. Après, ils m'ont appelé au jury pour choisir l'architecte du nouveau restaurant. L'un des projets avait une implantation serrée qui respectait la logique d'ensemble. Et j'ai trouvé que c'était bien, qu'il fallait choisir cet architecte.

Ca, c'est notre industrialisation. C'est d'ailleurs parmi les tous premiers bâtiments, une école normale d'instituteurs. Alors, ça évidemment, je ne sais pas ce que c'est devenu puisque l'école normale d'instituteur a été remplacée par les IUFM. Là vous avez la cage d'escalier, à l'époque d'ailleurs on y mettait du sanitaire dedans, comme ça il y avait du sanitaire à tous les niveaux.

Mais l'administration n'en a pas voulu, elle trouvait que ce n'était pas bien. Alors on a recommencé à mettre des zones sanitaires au rez-de-chaussée, et des escaliers sans rien dedans. C'était comme ça les règles.

Vous savez, les normes... Vous plongez dans les normes de l'Education Nationale quand vous avez une opinion sur quoique ce soit, et tout est extrêmement serré.

C'est un des un pour cent du pauvre qu'on a récupéré dans un patio [montrant une photo de collègue]

AS : D'accord, ce sont les réalisations d'art.

RJ ; Oui c'est ça. Alors ce n'était pas forcément tout à fait mal, d'ailleurs, mais bon. Ce n'était pas si mal.

Non, ce qu'on a fait de plus amusant, ce sont des sculptures en plastique de quelques plasticiens étonnants comme Kouékou ? Et Ernest Pignon Ernest. Des trucs assez drôles. Je dois avoir une campagne de diapos où on emménage les sculptures : on a les sculptures comme ça, sous les bras... [rires] je suis très content de ça... Ceci dit, ça demandait à être repeint assez soigneusement un peu souvent, quoi. Donc dans quel état c'est aujourd'hui, je ne sais pas.

Alors ça, c'est plutôt avant 1960 qu'après, c'est la Défense. Voilà le plan-masse de la Défense, auquel j'ai participé très activement. L'habitat est entièrement composé du Palais Royal, et les îlots extérieurs aussi. Sur la vue d'ensemble, on aperçoit que toutes les tours sont arasées au même plafond.

Et alors à côté, ce sont les concours de ZUP, avec toute la fine équipe, Toulouse d'abord et Montpellier ensuite. Alors là, vous avez une bonne idée de ce qu'on aurait aimé faire, voyez, d'ailleurs, Toulouse qui était tout à fait dans l'influence de ce que je venais de faire [à la Défense]. Il y a un grand album qui explique la raison d'être de ces quadrangles... parce que ce que je disais à l'époque, c'est que, quand on faisait ce que faisait faire la normalisation, un bâtiment en barre, un bâtiment en tour, ou un bâtiment individuel, on n'a jamais que des bâtiments, on n'a pas de morceau de ville. Alors je m'étais évertué, dans ce cas, à faire des carrés, ce qui à mon avis, donnait quand même des avantages... on est quand même beaucoup à l'abri des bruits du côté intérieur, et je donnais à ces distances-là les distances de vue que j'avais ramassées dans cette étude du psychologue anglais...

AS : Les quinze, trente et soixante mètres... Je me souviens.

RJ : Exact, exact. Ça, on disait, c'est un tout petit morceau, mais c'est un morceau de ville. C'est déjà un îlot. Je ne sais pas si c'est bien visible, mais par endroit, il y a un changement de géométrie, alors on le traite avec un truc un peu spécial.

AS : et Montpellier a encore évolué ?

RJ : Montpellier, ça a évolué parce que les collègues ont voulu qu'on soude. Ils ont dit que c'était trop : un carré, un carré, un carré. Alors je leur ai dit, bon, on va souder, on va faire l'expérience.

Ça, ce sont mes maisons patios. Je les ai inventées, dessinées pour le concours CECA.

AS : Le concours CECA ?

RJ : Oui, CECA, le pôle Charbon-Acier. Il avait fait un concours pour les travailleurs de la mine. Le patio avait pour moi l'intérêt de permettre une densité sensiblement plus forte à l'alignement des maisons, et d'avoir une façade intérieure pour être un peu tranquille. J'avais trouvé que c'était bien. Je n'ai eu aucun succès au concours !

Je l'avais réalisé avec un grand Palais royal au milieu, bien entendu, et des petites maisons à patio autours, en disant que le collectif pourrait être un autre type... enfin je proposais qu'on fasse là des immeubles villas. Mais ce n'était pas étudié, parce que le concours c'était une maison individuelle. Il y avait aussi quelques astuces, parce que le chef de famille, dans ces maisons, il faisait les trois huit. Il fallait qu'il dorme à certains moments, même si le reste de la société était réveillée.

AS ; donc il valait mieux prévoir un espace tranquille...

RJ : L'espace tranquille était sur le patio.

Dijon, c'est le concours d'aménagement, enfin j'étais plutôt nommé. Le plan d'aménagement n'est qu'un zonage, mais un zonage de gabarit, c'est-à-dire qu'il y a à la fois des idées de fonction, mais plus faible que les idées de niveau. Il y a des parties pour lesquelles je n'y suis pas pour grand-chose. Comme ces bâtiments-là qui existaient avant qu'on arrive, et qui ont été commandés en cours de route. Je n'ai pas de raison d'être extrêmement content de ça. C'est un travail important pour lequel il y a un dossier complet dans les archives. Ça donne une idée autre que simplement une maquette ou un dessin.

Mais je revendique ma forte responsabilité sur tout ça.

Et voilà la suite des éléments sahariens. J'avais raison de dire que ce n'était pas dans l'ordre ! collectif du Sahara a beaucoup plu.

AS : qu'est ce que c'est, ces structures qui reviennent régulièrement sur les toits ?

RJ : c'étaient des pergolas en tissu natté, en jonc natté. Pour retrouver un matériau local, des choses qu'ils savent faire, qui ne coûtent pas cher, et qui tamisent bien sans faire un gros radiateur... parce que les trucs en béton, au bout d'un certain temps, ce sont eux qui dégagent la chaleur, alors c'est un peu bête.

En façade, c'est pareil, les volets étaient aussi comme ça, comme ce qu'on perçoit au dessus.

AS : Cela allège les bâtiments visuellement.

RJ : Oui, c'est très positif. Mais Granval est peut-être encore plus responsable, parce que c'est son graphisme qui est là. Il a beaucoup de talent.

Et là encore, d'autres vues des maisons patios de Nouakchott, une ville au milieu du désert.

Et ça, c'est mon 1^{er} chantier. On peut dire que c'est mon 1^{er} chantier, parce que c'est une construction neuve. C'est un foyer de personnes âgées. Je vous ai raconté que j'ai fait le centre des hautes études administratives sur le thème de la santé en 1960.

Ah oui, et il y a aussi les Sureaux, et ça on peut aller le voir. Ça existe encore à Montreuil, un petit peu abîmé, mais pas trop... C'était une résidence, un foyer de travailleurs. Il y avait deux rectangles qui étaient l'ensemble de l'habitat avec les chambres. On montait au premier étage, parce qu'il y avait deux niveaux, par un escalier extérieur. Il y avait un patio sur lequel donnaient toutes les pièces communes, et ici, les chambres donnaient toutes sur l'extérieur.

AS ; sans vis-à-vis.

RJ : Sans vis-à vis avec les gens de la résidence. Et on était assez content de ça. Vous voyez les ressauts, c'est parce qu'on a animé la façade en faisant en sorte que le soleil pénètre.

AS : Pour capter les orientations du soleil ?

RJ ; voilà, pour capter les bonnes orientations.

As : et c'est de la brique ?

RJ ; Oui, c'est de la brique. C'est une brique qui s'est vendue comme matériau pouvant faire l'épaisseur totale d'un mur. C'est-à-dire qu'elle était épaisse, avec des trous, elle faisait l'épaisseur d'un mur. On a eu quelques problèmes techniques, mais l'entreprise qui était avec nous dans une position de prototype, a accepté à plusieurs reprises de badigeonner la façade, et finalement, ça a marché. Le patio était prévu pour être un espace convivial, faire des fêtes...

Ça, c'est à Marvejols [L'Impérie, résidence de M. de Chambrun], mais c'est avant que la commande de la Colagne sorte. Il y a le bâtiment principal, c'est-à-dire la bibliothèque, le réfectoire, peut-être les cuisines aussi. Et tout ce qu'on voit là, ce sont les chambres, bien sûr.

AS : C'est en pierre ?

RJ ; tout ce qu'on voit là, c'est en parement de pierre, oui. C'est en pierre locale. Et on a fait un 34 ou un 35 cm, enfin une côte qui était pas émaciée... un 35 ou un 40 ? Je sais plus. Et puis un vide, et enfin une cloison sèche.

AS : il ne doit pas faire très chaud en hiver, en Lozère, j'imagine.

RJ : il faisait un peu froid l'hiver.

As ; On voit les menuiseries très caractéristiques sur la photo, très dessinées.

RJ : oui oui. C'était fait pour avoir une variation dans les chambres. Il y avait les chambres qui avaient ce système : un éclairage en haut, et une petite fenêtre ; et il y en avait d'autres, comme ici, qui avaient de grandes portes-fenêtres. L'hébergement était réparti en plusieurs bâtiments, ça devait continuer comme ça avec un grand couloir sur le côté, et ça, ça donnait

sur un petit jardin, qui pouvait être sympathique. Qui n'a jamais été au-delà de ça, mais ça c'est sympathique aussi. On avait un ensemble.

AS : comme une petite place ordonnée.

RJ : oui comme une petite place ordonnée, c'est ça. Et ça, ça ne s'est pas construit comme ça, mais c'étaient des bungalows qui avaient une prétention plus séquentielle. Mais voyez, c'est toujours la même stratégie.

AS : des grands voiles, et on coulisse.

RJ : et les parties fermées coulissent entre des grands voiles. Côté patio, l'escalier est un palier, voyez quand je dessinais ici, là, palier-balcon.

AS : C'est intéressant, parce que ça crée des espaces communs qui sont un peu plus riches qu'une simple cours.

RJ : faut aussi qu'il soit bien utilisé.

AS : Vous savez comment il a vécu, ce bâtiment ?

RJ : J'ai été le revoir après la période où je les ai systématiquement revus. Il y avait quand même des choses qui étaient un peu abîmées, mais dans l'ensemble, c'était bien. Ce qui avait été abîmé, c'est que sur le grand mur de la cage d'escalier, ils l'avaient enduit, et ils avaient dessiné une espèce de soleil...

AS : ça, c'est la mode des années 80-90.

RJ : c'est comme ça... Ce qu'il y a, c'est que le savoir de l'architecture en France n'autorise pas qu'il y ait la moindre consultation, quand l'usager a décidé de, il fait.

[à propos des CES] Grolet est le 1^{er}, le prototype. Celui à propos duquel le directeur des ressources scolaires est venu, et il a dit : bin, un comme ça, j'achète. [rires]

Et la deuxième chose qu'il a dite : maintenant que j'en ai un, ils y passeront tous ! Un autre, Toulouse, et cela n'a d'intérêt, à mon avis principal, que de montrer qu'on a repris les directions de l'architecture tout autour.

RJ : ça, c'est la ville d'Asnières, il y a un gymnase en plus. Je ne sais pas si c'est celle-là, mais il y a une des communes voisines de Paris, ou Asnières ou Nogent, où on a fait une salle de gymnase sous la cours.

AS : sous la cours, et éclairée ?

RJ : Eclairée par une tranchée gazonnée avec des fenêtres normales jusqu'où il fallait. Ça permettait à ce moment là de gagner du terrain, et de ne pas enfermer l'espace.

L'Ecole Normale était plus grosse, puisqu'il y avait deux patios. Alors c'est ceux-là qui sont décorés avec les objets en plastique. On a inventé ça avec l'aide des réalisations étrangères, on

a inventé ça contre le tir à la cible, c'est-à-dire la barre toute droite jusque cent mètres de long... quatre-vingt mètres linéaires, c'était courant...

Le truc tir à la cible, dans les couloirs, on ne peut rien faire, un meuble même risque de réduire le passage. Je ne sais pas si je le retrouverai, mais il y a eu à un moment donné une étude faite par les Anglais sur mon CES. C'étaient des réflexions au niveau européen, des gens qui devaient se dire, tiens, pour unifier, comment on fera ? Et les Anglais avaient meublé tous les dégagements du CES comme ça, avec des petits coins à bosser.

AS : C'est intéressant, et c'était une équipe d'architectes, de sociologues ?

RJ : Je ne sais pas, parce que c'est l'administration qui a géré ça : elle a envoyé mon dossier à son correspondant. Et il y a sûrement eu des architectes à l'ETA, il y avait beaucoup d'architectes.

Je ne sais pas si les constructions scolaires ont encore quelques archives un peu sérieuses, je suis sceptique, mais je le raconterais si je ne peux pas le montrer.

Et ceci, c'est la pyramide du Colmar. Elle a comme caractéristique que les gaines techniques sont au même endroit à tous les niveaux. Il faut bien quelque soient les dispositions des logements. Nous espérions pouvoir faire du compact, du tout-rempli, pour le niveau bas, ça aurait permis de faire un traitement de socle avec des jardins, des choses assez intéressantes, éventuellement on pouvait finir en hauteur avec du logement assez petit.

As : il y a des variations d'étage à étage et de grandes terrasses.

RJ : oui, et puis il y a des variations du nombre de pièces, à chaque fois. Les terrasses sont de vraies pièces extérieures.

AS : Elles sont équivalentes et même plus grandes que le séjour.

RJ : C'est une vraie pièce, pas une échelle de balcon !

AS : Avec une trame de cinq par cinq.

RJ : oui, c'est une trame qui marchait assez bien, avec les normes aussi bien sûr. Il y a un petit côté « aile de moulin » dans la façon dont le plan fait tourner les appartements par niveaux. Ça pouvait donner une assez grande souplesse.

Et on espérait, ce n'est pas un hasard s'il y a le prototype à Dijon, on espérait en faire quelques uns dans la fameuse zone de Dijon.

As : et mis à part le Colmar, il y en a eu d'autres ?

RJ : non, c'était déjà tardif.

I.1.5. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 23 mai 2008.

AS : Sur le thème du territoire, en regardant vos projets, je trouve que vous partez souvent du territoire, et que vous y revenez, ne serait-ce que dans les représentations, croquis et plan-masse. J'aimerais savoir ce que représente le territoire pour vous, si c'est un mot qui vous évoque quelque chose ? C'est un mot que j'ai utilisé, mais est-ce que vous vous y reconnaissez ?

RJ : oui, et peut-être trop.... Le territoire, ça peut être le macro territoire et le micro territoire. En face d'un problème d'architecture, c'est le plus souvent le micro-territoire.

AS : oui, mais comme vous n'avez pas fait que des projets d'architecture.

RJ : Bien sûr. Pour un projet comme la tentative d'organisation du territoire en Tunisie, la Dkhila, nous essayons de lire le territoire pour proposer des solutions architecturales non destructrices.

AS : le projet découle effectivement de l'analyse, il n'y a pas de solution de continuité entre les deux.

RJ : oui, je crois que vous avez tout à fait raison, mais cette situation a été rare, car en France le territoire n'existait pas.

AS : faute de moyens aussi ?

RJ : C'était uniquement le micro territoire qui restait, et encore si on voulait bien. Le plan cadastral était limité à la parcelle sur laquelle on travaillait. Même pour avoir des renseignements sur la ville autour, il fallait aller les chercher, le client ne les donnait pas.

Une certaine justification des démolitions partielles d'ensembles est le lien à la ville. Combien de fois raconte-t-on que la barre du Luth, du quartier du Gennevilliers était un bloc-cage sans liaison avec le centre, et qu'il fallait au moins l'ouvrir. Ce n'était pas toujours vrai, mais ce qui est vrai, c'est que le foncier et le rapport au soleil commandaient les plans-masses, point.

AS : et non pas le rapport à la ville.

RJ : C'était extrêmement rare. Dans ces cas là, c'étaient des efforts des architectes. Candilis à Bagnols sur Cèze a fait quelque chose de très intéressant. On lui commandait une ZUP ou un grand ensemble [une ZUP], et son plan était très bien. Ça a échoué sur le plan pratique, parce

qu'il aurait fallu faire beaucoup d'action à la suite. Il a pris le parti de souder la ville ancienne et la ZUP avec la zone des équipements.

AS : un rapport pensé...

RJ : S'il y en a un qui est dans la modernité critique, c'est bien Candilis. Quant au territoire, nous y croyions beaucoup, mais nous n'y avons pas accès. Aucune des règles, quand nous produisons une ZUP ou un ensemble, ne conduisaient à s'attacher à la ville. Rien ou presque rien. Les ZUP auraient pu servir à cela. Les premiers grands ensembles étaient purement du logement dans une parcelle. Avec les manifestations pesantes, à Sarcelles par exemples, on s'est rendu compte des traumatismes psychologiques d'être isolé.

AS : Ce qu'on appelait la sarcellite...

RJ : Dans la foulée, les ZUP ont été inventées avec l'idée de liens avec la ville. Mais ces liens étaient très petits. Il y avait les groupes scolaires, même si ça a été très mal fait. Ensuite, les réseaux, parce qu'il n'était pas possible de traiter les ZUP avec des réseaux d'assainissement et d'électricité indépendants. Il fallait quand même que ce soit cohérent avec la ville. Il y a eu quelques budgets dans les ZUP qui servaient à des dépenses externes. Mais ça n'a jamais été loin. A Chambéry, il y a un ensemble qui est presque équivalent à la ville en population. L'Etat avait produit des financements pour faire des logements, aurait peut-être pu produire des financements pour faire la ville.

Une interview d'un ministre dans le Monde, en 72 ou 73, confirme cela. Il disait, à peu de chose près : « ils [sans doute certains architectes et urbanistes] veulent que l'on fasse des villes. Mais cela coute trop cher ! »

On commence à parler du paysage à partir de 68, un petit peu, on l'inscrit dans le permis de construire, mais les financements n'arrivent pas. Ne faisant pas d'urbanisme, on a essayé de pallier à cette carence en faisant du paysage, je crois. Les archives administratives de vingt ans de profession sont révélatrices.

AS : Autre thématique, la typologie. Vos projets rendent compte de votre intérêt pour cet outil, qui est à la fois méthode réflexion et de projet. Vous travaillez beaucoup sur les typologies d'habitat dans les projets de ZUP, donc du côté urbain, mais aussi dans des projets plus architecturaux. Vous produisez des maisons, avec lesquelles vous cherchez ensuite des formes d'association urbaines au sein d'un quartier.

Il y a là un outil qui est l'articulation entre architecture et urbanisme, qu'en pensez-vous ?

RJ : J'ai beaucoup réfléchi sur la morphologie parce qu'à l'époque, on lui faisait dire tout et n'importe quoi.

AS : L'époque « morpho-typo »...

RJ : Je suis tombé dessus de manière un peu anodine, avec la notion de délocalisation du bâti. La délocalisation commence, je crois, fin 17^{ème} avec les 1ères mesures d'alignements qui facilitent les circulations. Ils facilitent non une circulation urbaine, mais de traversée, ou bien les invasions urbaines périodiques avec les marchés. Ce n'est pas la ville elle-même la bénéficiaire, mais ce sont pour d'autres raisons que de faire des rues plus larges.

Cette délocalisation va jusqu'au bout, jusqu'à Chalandon. Il avait fait ce fameux discours qui lançait les chalandonnettes, le recours à la maison individuelle, en disant que seul 1% du territoire français n'était pas constructible. J'ai gardé ce texte !

AS : J'imagine qu'il parlait des lacs et rivières...

RJ : Il parlait des lacs et rivières, et aussi des montagnes... [rires] Mais c'est très effrayant, comme pensée. En tous cas, la réflexion typologique la plus aboutie a été Bosserville dans mon parcours. Mais ça a été un petit dossier rendu, car je ne l'ai jamais terminé. Avec un petit peu de tristesse...chez Françoise Hervé.

Je m'en suis servi à Luxembourg [RJ y est urbaniste en chef à partir de 1990] parce que je ne voulais pas qu'on laisse se transformer impunément les maisons sous prétexte de les moderniser. J'avais essayé de montrer ce qu'elles voulaient dire, et cela débouchait sur des dimensions de parcelles : il y a des types de maisons qui sont possibles sur des parcelles A, et d'autres sont possibles sur des parcelles B, qui des fois sont aussi possibles sur la parcelle A...

Ce qui nous a fait travailler à Bosserville, c'est qu'il y a eu l'AFU [Association Foncière Urbaine] la plus grande de France, qui avait la prétention de ne pas priver les propriétaires actuels du sol des bénéfices importants qu'on pouvait attendre d'une construction massive. J'avais analysé un village ancien de cette zone, et j'ai recommencé pour le village le plus proche de Bosserville...

AS : C'était Ars-sur-Meurthe ?

RJ : Oui, je crois. Un des villages sur la pente constructive du Mt St Quentin. J'avais remarqué qu'il y avait de petites parcelles entièrement bâties, de grandes parcelles avec une toute petite maison, et tout l'intermédiaire. Mais cela fonctionnait aussi comme une typologie,

car il y en avait un certain nombre de petit format, de grand format et d'intermédiaire dominant.

La réflexion était de proposer un lotissement sur ce type mixte. On oublierait le lotissement mono-socio-économique et toutes les erreurs, pour ne pas dire monstruosités qui en découlent. Ce sont des études qui me plaisaient bien, mais qui n'ont jamais servies... Cela a intéressé ceux à qui je les ai communiquées, Françoise Hervé, notamment. Le maire ne voyait pas bien à quel promoteur il aurait pu proposer cela... Il était moins ravi...

La typologie m'a intéressée pour ces raisons-là, la première chronologiquement étant qu'on disait tout et n'importe quoi avec. Pour cette raison, j'ai essayé de décortiquer, j'ai pu parler de formes urbaines et d'architecture un petit peu en meilleures connaissances de cause... La forme urbaine, c'étaient les règles écrites ou tacites qui donnaient cette homogénéité à la ville ; et l'architecture, dit rapidement et caricaturalement, c'était la mode de chaque siècle. Alors cette mode peut être ou ne pas être à l'aise dans la forme urbaine précédente, évidemment. On voit des raisons dans lesquelles ça peut passer, et d'autres non.

Ce qui me permettait dans les petites commissions, que le ministère a réuni pour les secteurs sauvegardés, d'être extrêmement moderniste en disant que l'architecture pouvait être la plus moderne, à une condition : qu'on respecte la forme urbaine. Ou alors, il faut carrément faire sauter un îlot pour faire autre chose...

AS : Et puis on bâtit une cité radieuse ?...

RJ : C'est ce qui a failli arriver à Metz, mais ce n'était déjà plus tout à fait dans le goût du jour, et je l'ai fait échouer...

Je me souviens d'être intervenu pour tenter de convaincre le ministre de l'époque, qui s'appelait quand même Claudius-Petit, et qui était le maître d'ouvrage d'une opération de rénovation urbaine. Je lui avais dit : « monsieur le ministre, ces bâtiments de type cité radieuses (deux étaient prévus) sont de même volumétrie, à quelque chose près, que la cathédrale ! Vous vous rendez compte, c'est quand même un peu fou ! » Il m'a répondu : « Ah, je vois bien les articles qui se seraient écrits sur la correspondance entre les deux... »

Je crois que je ne peux pas en dire vraiment plus sur la typologie. Vous en trouvez des traces ailleurs... à la réflexion, vous avez raison, le système constructif de l'Education Nationale a des fondements typologiques. Ça sortait avant d'un concours sur les lycées qui a eu lieu en 1962. Ce que demandait l'Education Nationale, c'était une profondeur de 7m20, peut-être

7m15 à l'époque, cela s'est arrondi à un module technique de base un peu après. Avec ça, on faisait ce qu'on voulait. Le système précédent avait des portées moins fortes en façade qu'en profondeur. La seule organisation possible, c'était le tir à la cible. C'était d'autant vrai que les escaliers étaient gardés par le surveillant, et dans certains plans, j'ai vu que la salle du surveillant dépassait dans le couloir pour regarder dans le couloir si les élèves étaient turbulents ou pas... Quand on a cherché à faire le lycée avec un plot carré ou rectangulaire, pas un tir à la cible, on a fait une étude typologique.

C'est pour cela que l'on a feuilleté les bâtiments universitaires allemands et anglais, avec une prédilection pour les anglais, parce qu'ils étaient de cette architecture brutaliste que l'on décrit, mais qui est assez belle. Techniquement, c'est une belle architecture, la brique et le béton brut, c'est quand même assez beau. Je trouve cela toujours beau, d'ailleurs. Il y a une petite crèche, pas loin d'ici...

AS : oui, je me souviens de cette crèche, près de la Butte-aux-Cailles...

RJ : la petite crèche me plaît toujours, quand je passe devant. C'est un bâtiment brutaliste. Pour revenir au lycée, on s'est posé la question de la taille que devait avoir le carré. Il y avait forcément un optimum. Un carré de 7m20, si on additionne 3 trames par 3, mise à part les cas de figure où on a besoin d'un labo photo (sans lumière), on se retrouve avec un module carré central mal utilisé. Pédagogiquement, nous devions savoir si le format de 21,60 m était acceptable, ou s'il fallait passer au 29 m. Les pédagogues de l'Institut de Pédagogie Nationale nous ont tout de suite rassurés pour la petite surface. Ils ont ajoutés que de temps en temps, il en faudrait deux [modules]. Pour ne pas perdre de surface éclairante et garder de la souplesse, nous avons mis les deux en quinconce. Autre choix typologique, nous avons rejeté les escaliers extérieurs pour ne pas handicaper par des choses fixes la liberté qu'on pouvait avoir dans ces plateaux. Parce qu'en fait, il y avait 4 poteaux dans le plateau, ce qui n'est pas beaucoup.

Certes, il y a eu une recherche typologique, vous avez raison. Le modèle de logement qu'on a essayé de faire ultérieurement, et qui n'a jamais été réalisé, avait une trame plus grande. 8m10, je crois.

AS : Vous parlez des logements individuels ?

RJ : Non, collectifs. C'est un dossier qui s'appelle SUM, cela signifie Système Urbain Multifonctionnel.

AS : Est-ce que ça se rattache aux pyramides de logement intermédiaire, ou est-ce totalement autre chose ?

RJ : C'est plutôt autre chose. Les pyramides n'étaient pas soudées.

AS : D'accord, donc cela n'a jamais été réalisé ?

RJ : Non. Ils nous l'ont refusé comme n'étant pas un modèle. Cela est une autre question, un autre débat.

AS : Celui des modèles.

RJ : la question des modèles. Je dois vous dire que j'ai beaucoup découvert ces temps-ci. Sous l'Empire, à cause de plusieurs incendies à l'Hôtel-Dieu, une commission a été créée. Et ils ont fait un modèle pour un nouvel hôpital. Sans s'étendre dessus, je me prends à penser que la vision d'un Etat souverain, les règles apparaissent comme des polices. Michel Foucault explique cela très bien. Quand elles veulent être concrètes, ces polices débouchent sur un objet, donc un modèle. Le modèle est, il me semble, totalement lié avec un mode de pensée d'un certain temps.

AS : Je suis en train de penser aux abbayes cisterciennes, qui étaient toutes faites sur un même modèle. Alors, qu'en pensez-vous ?

RJ : c'est très intéressant. Mais si on lit du Duby, sur les abbayes cisterciennes, c'est assez nuancé. Quelle est la règle, et quelle est la forme ? Autre chose, à l'époque des abbayes, il n'y a pas de vision globale de l'objet architectural. On le fait pas à pas. L'abbé Suger à St Denis crée une grande basilique. Son projet est de mettre une grande basilique dans la société, et il réalise l'idéal de son projet de lieu de sacre des Rois. Mais la connaissance technique se bâtit travée par travée.

AS : Alors, on construit travée après travée, et on voit si cela tient ?

RJ : Oui, on peut dire cela. Je trouve cela passionnant. Un jour, j'étais encore l'assistant de Marot [à l'atelier des Beaux-Arts], donc avant 68, et il avait fait une étude sur le secteur sauvegardé à Troyes. Il y a une cathédrale qui est encore emprisonnée dans le bâti ordinaire pour un peu, pas entièrement dégagée aux 19 et 20^{ème} siècles, comme beaucoup d'autres. Il y a de petites maisons autours, et le grand vaisseau. Et un étudiant m'avait posé la question : mais qu'est-ce qui fait la dimension des maisons ? Et la question était bonne, et difficile. Ce que je pouvais lui répondre, c'est que la trame des maisons était la même que celle des points techniques de l'église.

Les recherches typologiques peuvent aller loin. Un autre historien parle de cela, malheureusement il est mort peu de temps après, dans un accident de voiture. On commençait à être au courant des stratégies de l'habitat qui se transformait petit à petit d'une période à l'autre. Il ajoutait que les transformations repérées devaient avoir une valeur statistique, sinon ce n'était pas significatif. Pour répondre vraiment à votre question, il faudrait mettre 50 plans sur la table, les mettre à la même échelle et les comparer...et voir quelles sont les caractéristiques. A ce moment, on s'apercevrait peut-être qu'il y a des choses qui sont tout le temps comme ça, c'est l'accroche du bâti conventuel sur la cathédrale car il y a un cheminement des moines entre le chœur et l'église où ils écoutent la messe, etc. Cela est très écrit, très stable. Les grandes orientations sont traditionnelles et tenues le plus souvent. Ce n'est que tardivement que l'on commence à ne pas respecter ces orientations.

Autre chose peu connues, il y a eu les mêmes plans type pour les agrandissements des églises durant le 19^{ème}.

AS : les trop grandes églises que l'on retrouve dans les villages ?

RJ : Exactement. Ou les églises de village dont la façade est tout à coup en néo-classique... Alors ce sont des catalogues aussi. Il faudrait les chercher sur les catalogues de l'évêché : tel modèle coûte tant, tel autre tant... Rien n'a été fait pour étudier l'origine du modèle, comment il se transforme à quelles époques.

Le SUM avait la faculté d'être une trame de 8,10m. Avec mon ami ingénieur, on avait trouvé que c'était mieux pour faire des poteaux creux et passer les gaines dedans. Ce système aurait permis à la ville de bouger. Quand on prend les grands ensembles, on est obligés de casser pour faire entrer autre chose.

Ce système peut héberger des écoles, du commerce, une banque. Si le rez-de-chaussée a une cote de plafond un peu supérieure, on peut faire beaucoup de chose autre que l'habitat. Et on peut faire un étage de duplex en haut sans problème.

Il m'a été répondu que ce n'était pas un modèle. La façade était libre. Tellement que dans une petite ville où on veut rester homogène avec les façades existantes, on le fait. On dessine en fonction de l'environnement. Le SUM n'était pas bloqué sur l'habitat. Il suffisait de prendre des règles administratives qui permettaient d'autres programmes.

AS : En imaginant un système de nappe, il aurait sans doute été possible de retrouver une typologie à patio.

RJ : bien sûr que oui ! Avec les plans, nous avons donné des barres, des barres avec mouvements, et des nappes. C'est un petit dossier.

AS : je voulais rebondir sur l'exposition de l'ATM [à l'IFA], car c'étaient vos années.

RJ : oui, ils étaient un petit peu plus en avance que moi, mais pas de beaucoup. Et d'ailleurs on s'est tous connus et on a fortement sympathisés. Ceci dit, au niveau professionnel, je n'ai pas souvent mis les pieds chez eux, et ils ne sont jamais venus chez moi. On était très occupés, trop...

AS : Et au niveau de leur travail, y-a-t-il des thématiques communes ?

RJ : Difficile à dire, mais certainement. Comment répondre ? Pour nous, ils faisaient partie des gens sérieux, qui n'étaient pas trop étroitement dans le corbuséen. C'est pour cela que l'on avait une grande sympathie, car on sentait bien que l'on était de la même farine...

Dans l'exposition, il y avait beaucoup de plans non réalisés de proliférant. Et le proliférant, j'en ai peu fait, et cela ne m'a pas hanté. J'en ai fait tardivement, et ponctuellement.

Quant aux matériaux, même si c'est difficile d'avoir des certitudes, nous avons énormément de parentés, qui étaient des parentés d'époque. Il fallait les prendre, les définir. Le lycée de Nave, les toits sont assez plats, avec des étanchéités ardoisées. Les toits débouchaient sur une architecture de charpente visible, qui était du lamellé-collé. Dans les vestiaires, les douches et peut-être l'internat, entre les poteaux de béton, le remplissage était en brique pleine.

On avait poussé la chose jusqu'à vernir la brique dans les cabines de douches, pour qu'elle ne prenne pas l'eau. La brique pleine vernie, c'est formidable. On se voit dans la glace des briques... Ce sont des choses qui ont leur côté brutaliste, mais un brutalisme gentil... peut-être simplement au point de vue du tempérament.

Je crois qu'il y a une parenté, mais que je ne suis pas capable de trouver. Essayer de la coincer, mais je crois qu'il y a une parenté d'époque.

AS : Avec des questions qui se recoupent à certains moments, alors ? Une certaine position par rapport à la génération ancienne des modernes et Le Corbusier aussi ?

RJ : oui, plutôt cela. Je n'ai jamais eu d'ennui à mettre des toits sur mes bâtiments, cela ne m'a jamais choqué.

AS : contrairement à d'autres modernes qui ne voulaient jamais mettre de toits par principe. L'autre jour, Joseph Abram a lancé un mot à propos de votre œuvre, celui de discrétion. Est-ce que vous vous retrouvez dans ce mot ?

RJ : oui, j'y crois un peu. On ne pourra pas tout voir, mais il y a un foyer de personnes âgées, que je peux appeler mon 1^{er} chantier. En tous cas, c'est un des 1ers chantiers, celui de Marvejols. Et il y a en même temps l'agrandissement de la petite maison ancienne qu'avait Gilbert de Chambrun, et qui s'approchait de la maison forte. C'est une petite maison de campagne, proche de la ville mais à 1,5 km, elle est accompagnée d'un potager avec son mur pour les arbres fruitiers. Je l'ai agrandie. Dans ce cas, on peut parler de discrétion, oui.

Je suis en train de me demander si le lycée de Nave rentre dans cette catégorie ou non. C'est difficile. Mais Marvejols, tout à fait. Quand j'ai eu à faire ce foyer de personnes âgées, c'était l'un des premiers. Ils étaient en train de mettre en place la procédure au point. Et mes proportions de chambre ont été adoptées par la procédure, mais j'étais au courant... Elles ont plutôt été confirmées, disons. De ce point de vue, c'est comme si j'avais fait de la pratique publique.

Car c'est à cela que devrait servir la pratique publique : faire de l'expérimental, avancer une hypothèse, la laisser fonctionner pendant un certain temps, et après tirer des normes.

AS : Est-ce que cela n'a pas eu lieu dans les années 1960 et 1970, avec les modèle innovation ?

RJ : Faites la collection des modèles. Je ne crois pas, c'était de l'innovation architecturale étroitement dite, et peu innovante par rapport au programme. Andraut et Parat avait fait un concours lancé par les associations familiales avec l'idée de corriger dans le logement l'espace des enfants, jugé trop faible. Ils avaient fait un séjour d'enfant. C'est aussi dans les revues, d'ailleurs. Ils ont eu une commande, mais sans crédits supplémentaires pour les séjours d'enfant, donc c'était un échec au final.

Dans cette époque, j'ai essayé de le donner sans le donner tout en le donnant. La 1^{ère} tranche de Chatou a été faite ainsi, et je l'ai repris pour Guéret et Tulle. Il y avait un couloir assez large qui faisait 180cm. Ici, il était réduit par des placards. Cet espace de 180cm au carré pouvait être l'endroit où les enfants jouaient. De même, le séjour au fond de logement était séparé de la chambre des parents par une batterie de placard. J'aurais voulu que ce soit un objet mobile, mais ça ne l'a pas été.

J'avais espéré pouvoir donner une mobilité au plan, suivant que les gens auraient privilégié un séjour ou une chambre plus tranquille. Mais la largeur de couloir était vraiment importante...

AS : oui, cela crée presque une petite pièce : c'est le mythe de la pièce en plus, finalement.

RJ : La discrétion, Marvejols, oui. Et c'était ma 1^{ère} réflexion contextuelle. Parce que là bas, j'ai eu le chantier au bord de la Colagne, un petit torrent, très proche de la ville. J'ai accepté carrément et tranquillement de faire en maçonnerie locale et de couvrir avec un toit en asphalte déroulé, mais revêtu d'un petit grain. Et ce grain était voulu comme pouvant s'insérer dans le paysage local. De la vallée, on ne voyait pas un plan masse de terrasse...

Mais cela n'empêchait pas le béton d'être apparent quand il fallait. La pierre était un parement sur coffrage. Sur ce parement relativement lisse, il y avait un petit guide, et puis une cloison sèche dedans. L'isolation était donc assez bonne.

A part cela, les percements sont complètement modernes presque partout. Les différentes façades étaient largement tributaires de l'orientation avec des percements différents. Et elles étaient dessinées dans les chambres avec une porte-fenêtre qui montre la cour intérieure, et une autre en hauteur qui amène de la lumière sans pour autant nuire au mur. J'espérais qu'il dessinerait un petit jardin dans les cours, mais cela n'a pas été réalisé. Il aurait fallu peu, des allées délimitées. Alors la valeur de discrétion joue, oui, c'est sûr.

Nave [le collège-lycée agricole], c'est plus compliqué parce qu'il est un peu brutaliste quand même. Mais si j'y retourne, j'espère leur vendre une campagne anti-CO² en faisant grimper du lierre sur le bâtiment. Parce qu'il y a un amphi avec son extension extérieure, d'ailleurs, pour le cas où le besoin s'en ferait sentir. Et cet amphi sur l'arrivée est un grand mur de béton, que l'entreprise n'a pas réussi à faire brut. Certains ont trouvé que c'était très austère, je n'y avais pas pensé. Donc c'est peut-être un peu moins discret.

Mais je suis assez d'accord avec la discrétion. Je n'ai jamais cherché à « faire un coup »... L'entreprise de Chatou, par exemple, était terriblement inquiète quant au dessin de façade dont les fenêtres ne se superposent pas. Le représentant a dit un jour, en pleine réunion : « les dessins de M. Joly... D'habitude, quand on fait un mur de façade dans une pièce, on a une fenêtre ici, l'autre au dessus. M. Joly, il inverse... C'est très particulier... »

[rires]

AS : Est-ce que les panneaux de façade étaient industrialisés ?

RJ : oh, non. Pour l'industrialisation, il faut un marché de commande dans la durée. On ne peut pas industrialiser véritablement sur un bâtiment. On peut systématiser la production pour faire quelques économies de série. Les poteaux creux du SUM, comme les poteaux des CES étaient des poteaux préfabriqués, et les allèges aussi. L'industrialisation des CES parlait surtout dans la technologie des planchers. Là, on avait une industrialisation de masse, d'ailleurs. Mais les coffrages permettaient de faire de front trois travées, à raison d'une travée par semaine, ça avançait vite. C'était un coffrage métallique boulonné, pour qu'on puisse le faire avancer sans problème. Et il y avait de petits trous avec des branchements d'arrivée d'air pour décoffrer sans risquer d'arracher : on soufflait de l'air comprimé dans le coffrage ; qui descendait de cinq cm à peu près. Sans cela, on aurait été obligé de taper à coup de marteau sur le coffrage, ce genre de chose horrible...

Oui, discrétion je crois que c'est massivement bien : on peut trouver les argumentaires pour les autres bâtiments. Guéret, c'est pareil... Mais Tulle est très représentatif, avec les HLM que l'on voit depuis le bureau du maire. [HLM Ste Claire]. Ils sont à la fois éminemment modernes, et ont complètement intégré un certain nombre de comportements...

AS : Ce sont bien ceux dont la façade est en redent avec les fenêtres dedans ? Cela évoque un peu Alvar Aalto, ce plissement qui s'accorde au terrain.

RJ : oui, c'est cela. Et il suffit qu'on se mette en accord avec le contexte pour trouver cette forme. L'influence est loin de Le Corbusier...

AS : c'est un peu le contraire, lui toujours rigide dans ses sites...

RJ : oui, sans terrain. Sans territoire.

AS : pouvons-nous établir de grandes étapes de votre travail ? Je crois que la première va de votre diplôme à 68, cette date marquant une étape réelle, je pense ?

RJ : Oui, je suis nommé enseignant en 66 –j'ai dû commencer à enseigner fin 65, car je savais que la nomination arriverait. Oui, les dernières années 60 sont cruciales.

AS : et votre agence débute en ?

RJ : 60. Regardez la liste des affaires [de l'agence], la première date est 60. En 59, j'ai réussi le concours des Bâtiments Civils. En 60, j'avais déjà des chantiers à suivre. Il fallait bien s'occuper en attendant, et on a commencé des bricolages, qui n'ont nullement déplus, loin de là. Andrésy commence à ce moment-là, ce n'est que plus tard qu'on y fait le groupe maison individuelle. J'ai un dossier sur cette réalisation.

[En fouillant, RJ trouve des affiches électorales] : J'ai été candidat dans la vallée de Chevreuse, en 72.

Les Marottes à Andrésy, avec des maisons individuelles qui ont toutes un accès piétonniers, et quelques stationnements, dont certains sous le plot des collectifs. Les distances sont assez petites, il y a tout le temps un accès piétonnier.

AS : Je n'arrive pas à voir si c'est de la brique ou de la pierre ?

RJ : L'extérieur ? Non, c'est un enduit, mais un enduit très fort, très gros. Il se voulait un peu...je n'étais pas fana... Il y a un plan que j'aimais beaucoup, mais c'est celui qui sortait le plus cher, par rapport au périmètre de mur, je crois...

Il s'agit là du document de base, car dès 59, j'ai fait le concours CECA (pôle charbon-acier), de maison individuelle, à patio. Et ici, c'est cette organisation.

AS : on retrouve le placard qui sépare la chambre du séjour...

RJ : oui.

[...]

RJ : Il y a sur la recherche, une ambition qui monte. Ce CORDA [l'ouvrage la transformation de l'habitat rural], c'est sur la recherche rurale, là aussi, il y a une vision typologique. Pas comme on l'emploie d'habitude, mais de l'ordre de ce qui se voit, ce qui se fait. Il faut rentrer dans le livre, c'est la transformation de l'habitat rural, ou en milieu rural, ce serait plus juste, dans la période qui précède.

C'est assez ponctuel, parce qu'à un moment donné, il y a une ambition plus grande. Mais elle a été tuée dans l'œuf, si j'ose dire. Dans les moments où la gauche était au pouvoir, ils avaient ouvert des hypothèses de recherche, en tous cas au moins une. C'était le moment où un des rapporteurs d'une commission sans doute dédiée au territoire, avait parlé des mairies en disant qu'il avait à gérer des nomades. La mobilité des habitants était si grande... ils avaient proposé de monter un observatoire en liaison avec le conseil général de la Seine St-Denis en l'occurrence, qui avait donné son accord, dans le cadre d'UP6, Paris-La-Villette. Les enseignants de Paris-La-Villette, dont moi. L'ambition était grande, moins proche de l'architecture. Le projet de réforme de l'enseignement de l'architecture, que je vous raconte par morceau, je ne l'ai pas concocté tout de suite, au contraire : je l'ai rédigé quand j'étais enseignant à Montpellier, les années 80.

Je l'ai fait au-delà d'une commande de réhabilitation de l'ANAH. Nous voulions défendre la posture que la réhabilitation ou le logement neuf, c'était de l'architecture dans tous les cas, et qu'on avait grand tort concrètement d'opposer les deux actions. C'était une grande sottise. Je voulais aussi en acceptant cette commande tenter d'échapper à l'enseignement dérisoire de la réhabilitation dans les UP, qui était grosso modo l'apprentissage des normes produites par l'équipement. C'est très critique, mais ce n'est pas une caricature.

Le SNESUP a publié la première partie, la réforme de l'architecture, dans un bulletin qui voulait relancer la syndicalisation dans les écoles. Cela n'a pas eu un grand succès. L'ensemble du projet, avec la réforme, devait être publié, mais cela n'a pas eu lieu.

C'est pourquoi, étant urbaniste, je reste attaché aux postures politiques que l'urbanisme peut impliquer, mais impose.

AS : Est-ce que votre position politique a influé sur votre carrière ?

RJ : J'étais carrément communiste. Cela n'a pas joué jusqu'en 68. Je m'étais fait beaucoup d'amis au Ministère, à cause des études d'urbanisme. C'est comme ça qu'en 60, on a fait ce qu'il fallait pour que je suive des stages des Hautes Etudes administratives de l'ENA. C'est en tant qu'urbaniste, en tant que futur urbaniste éventuellement appelé à des responsabilités.

Le thème était la santé. Le foyer de personnes âgées était une des hypothèses. Nous étions dans le cas où la grande famille était partie ou en train de partir. Il n'y avait pas ce lien entre les personnes âgées et la famille active, par voie de conséquence, où est-ce qu'on les mettait ? Il y avait encore quelques mouiroirs, mais on n'était pas très fier de les montrer, et pour cause. Donc, le foyer de personnes âgées est né. On a fait deux études en marge de cela, et j'ai été rapporteur de la question. Et on abordait quand même la question financière dans ses grandes lignes. On pourrait essayer d'en avoir dans les villes.

Quand Belmont était directeur de l'architecture, son cabinet et le ministère suivait de très près l'assistance architecturale et ses suites dans le Lot. J'y étais resté longtemps. Un jour, un énarque en stage qui s'occupait de nous, les archi-conseils m'a suggéré de changer de poste, maintenant que l'assistance était sortie. Il m'avait demandé ce que je voudrais, et je lui avais répondu : « faire la même chose en zone urbaine ». Il me répond que c'était une idée ambitieuse. Je pensais peut-être me casser la figure, mais cela valait le coup d'être essayé. Il me l'avait promis, et avait tenu sa promesse !

Belmont me proposait pour Lyon, territoire uniquement urbain. Première étape de la négociation entre Belmont et son ministre : « c'est un de ceux qui est le plus actif, le plus

inventif, etc... On sait bien qu'il est communiste, mais il l'a toujours été. » Mais une personne a fait barrage jusqu'au bout...

Au-delà de ce personnage particulier, il y a les gens. Et il y a eu la critique post-moderne, pas la critique faite de l'intérieur par l'ATM ou Kandilis, mais les autres, comme ceux qui faisaient l'expo à Venise Présence du Passé. Il y avait un paquet d'idéologies assez gratinées... Je n'étais plus appelé à concours, mais je n'ai pas été conscient de la chose à ce moment... Sinon, avant que Belmont parte, il aurait pu me faire accéder à l'appel à concours...

Je suis persuadé que la queue de ce mouvement a été la démolition d'Erasme...

J'ai fait des classes suffisamment sérieuses au PC pour faire une école centrale. Une école centrale, on n'est pas très nombreux à la faire, à l'époque où ça se faisait... Il y en avait 50 par an, à peu près.

AS : en quoi cela consistait-il ?

RJ : à passer 15 semaines sur les œuvres de Marx et des explications sur les stratégies politiques. C'était une compréhension en profondeur du travail politico-intellectuel du parti, en 73 ou 74, au moment du programme commun. S'il y avait eu un ministère, on s'y serait mis... Et il y avait un écho dans la profession incroyable... Pendant l'école centrale, on était quelques uns parmi les intellos à aller le monde le soir. Et ce n'était pas bien vu par tout le monde... On avait répliqué gentiment... Mais c'était sérieux, cette école.

Par exemple pour différencier le concret physique du concret pensé... car l'abstraction, nous étions contre, on se tapait les pages de Marx où il explique le concept de fruit. Il disait que quand on connaît quelque chose sur la pêche, la poire, eh bien, on connaît quelque chose sur la pêche, la poire, etc. Mais quand on a inventé le concept de fruit, on a une connaissance bien plus sérieuse et approfondie de ce qui se passe, mais c'est encore du concret, parce que le fruit n'est pas un objet abstrait. Le concret pensé, c'est cela.

Mais ceci dit, je pense que j'ai toujours été plus ou moins comme cela, avec tout l'acquis que donnent les apprentissages, y compris celui-là. J'ai fait ma philo au moment où mon frère rentrait à Normale Sup', Normale Sup' Lettres, bien sûr. Et dans sa carrière bizarre, c'est comme cela qu'il a un jour été prof en histoire de l'architecture à Paris-La-Villette. Mais l'année de ma philo, Pierre avait joué auprès de mes parents pour que je puisse faire ma philo à HIV. J'étais un bon élève de Lakanal. Et mon frère m'a dit un jour, comme il savait que je voulais faire de la philo, d'aller écouter Bachelard. Et j'y suis allé, à la Sorbonne, à deux pas.

C'était merveilleux, j'ai vu Bachelard ! [rires] Mais j'apprends beaucoup avec Bachelard, c'est très intéressant pour nous.

I.1.6. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 2 juin 2010.

AS : Aujourd'hui, j'aimerais récolter des choses plus biographiques sur vous. Parce que je m'aperçois que mise à part votre date de naissance et les grandes dates, votre bac, etc, un votre parcours dans les grandes lignes, je ne sais pas trop, par exemple, quand est-ce que vous vous êtes marié, quand est-ce que vous avez ouvert votre agence, qui ont été vos collaborateurs au début...

RJ : ça ne va pas être si facile que ça. Bon il y a des choses, des dates que je peux dire rapidement, bien entendu. Je réfléchis un instant pour savoir si je me suis marié en 56 ou en 57 ?

Mes collaborateurs depuis le début, ce n'est pas très commode. Je ne vais pas être très bon, surtout que la mémoire des noms m'échappe ces temps-ci, mais enfin je pourrais prendre quelques documents et puis essayer de vous le préparer. Ça je pourrais peut-être, parce que, comme ça, ce n'est pas très facile.

Il y a un garçon qui était d'ailleurs dessinateur chez un des mes premiers patrons, qui est resté avec moi jusqu'en 68. Disons que l'agence, elle commence entre 60 et 62, ça vous le trouvez avec les 1ères commandes. Avant, j'ai fait des places en agence, mais c'est tout.

Ce garçon-là, il a été traumatisé par mai 68, et il nous a quittés. Quand je parlais de dessinateur qui savait bien travailler les détails de menuiserie, je pense à lui.

Et en particulier, il a fait complètement le dossier de menuiserie de ce groupe de maisons individuelles d'Andrésy-les Marottes.

As : oui, je vois tout à fait.

RJ : il y a d'ailleurs sur les petites maisons des charpentes apparentes. C'est un bien grand mot, parce que c'étaient des petites poutres, soit en lamellé-collé, soit même pas, qui traversaient des portées assez modestes, quoi. Mais il y avait dans toutes ces petites maisons, au rez-de-chaussée s'il y n'y avait qu'un rez-de-chaussée, le premier si il y en avait un, il y avait du bois.

Alors, du côté des architectes, qui étaient les premiers ?... On s'est évertué dès qu'on a pu à en recruter, assez vite parce que les commandes n'étaient pas trop difficiles, et il y avait un

marché. Mais quand on a pu et dès qu'on a pu, on a recruté un stagiaire de Zürich, un architecte suisse.

AS : un architecte formé à l'Institut polytechnique ?

RJ : Je me souviens sinon leur nom au moins leur tête, il y en a eu trois ou quatre.

AS : de Zürich, toujours ? Alors, quel a été leur apport, vous avez vu la différence avec des stagiaires français ?

RJ : C'était sur le plan technique, ils étaient particulièrement bons...

As : Comparé à la formation française ?...

Rj : oui, c'est un peu vrai, ça. Alors j'ai fait des connaissances aussi quand j'ai gratté chez Marty pour des barrages. Il y avait beaucoup de commandes de barrages EDF, ça m'a intéressé énormément. Le barrage de la Rance (?), le fameux barrage, l'usine marée-motrice...

As : alors au début de votre carrière, vous avez travaillé sur des barrages... Et ou est ce qu'on en trouve des traces ?

RJ : Ah ah, on ne trouve pas, ou peu, en principe. J'ai bien piqué quelques dessins. Mais en principe, j'ai peu de choses. Et dans cette agence, il y avait un Belge, mais bon technicien aussi, et à un moment donné, il nous a rejoint à l'agence. Il y est resté... En tout cas, il en est parti très courtoisement parce qu'il se mariait, etc. D'ailleurs c'est lui qui a été mon collaborateur principal pour Nave.

Je peux raconter aussi que j'ai eu un petit paquet d'étudiant de mon atelier.

AS : des étudiants ont du défiler pour faire des stages ?

RJ : oui, d'ailleurs certains auraient pu rester, mais ça s'est pas trouvé... j'étais très libéral, si j'ose dire...

Mais il y a certains architectes, comme celui dont j'ai parlé souvent, Gérard Ferry, lui je ne sais pas combien de temps il a été à l'agence. Il y a eu un moment où il espérait faire une expérience de patron, en quelque sorte, et il a acheté une agence, avec la clientèle qui allait avec. Dans le Limousin, je crois. Ceci dit, c'était sans rapport avec ce que j'ai pu faire dans le Limousin avant et après. Mais ça n'a pas marché pour différentes raisons, en particuliers parce qu'il avait payé ça trop cher. On l'a repris, il est revenu avec nous, pas de problèmes. Je l'avais dit en partant à son épouse : si ça ne marche pas, qu'il ait la simplicité de revenir.

AS : Et il l'a fait...

RJ : et il l'a fait. On a eu aussi quelques architectes Yougoslaves. Il y en a un qui est resté très longtemps, un ou deux, ou peut-être même trois,

AS : Comment ont-ils connus votre agence ?

RJ : Je ne saurai dire. Si, il y en a une, je sais qu'elle est venue par une autre agence qui l'avait déjà eue, qui nous l'a refilé en disant : elle est convenable. Les autres, je ne retrouve pas pour l'instant.

AS : Et vous-même, comment vous êtes vous constitué votre clientèle ? Parce que vous avez fondé votre agence sans reprendre ?

RJ : non, sans reprendre... Je crois que je le dois au fait qu'à l'époque, c'était facile. Je ne dis pas pour autant que c'était toujours facile pour tout le monde, je n'en sais rien après tout. Et puis c'était vrai qu'il y avait une plate forme de « négriables » importante, au bistrot, qui était le principal bistrot des Beaux-Arts, quai Malaquais. Les anciens, les architectes passaient là :

« T'as pas de nègres ?

-Si si, y'en a deux ! » [rires]

Henri Marty et les barrages- c'est lui qui m'a demandé de venir gratter pour lui, et qui l'a fait au moment où j'ai fait une récompense du Prix de Rome. En disant : « c'est dégoûtant, c'est toi qui aurait dû avoir le Grand Prix ! ». En tout cas, le jury ne s'y prêtait pas, ça arrive. Et alors j'ai passé chez lui, courtoisement et agréablement, pendant des années, pas tout le temps, bien sûr.

AS : Ponctuellement, pour des charrettes ?

RJ : oui, pour des études et puis c'est tout. Je prenais une étude et je la finissais. Ce n'étaient pas forcément des charrettes.

Par contre au début de ma carrière, il ne faut pas oublier les personnages importants que sont Robert Auzelle et Roger Millet. Parce que si j'ai eu des premières commandes tout de suite, en urbanisme, j'étais encore à l'école, c'est à Roger Millet que je les dois. Et il a même failli me faire attribuer une commande d'architecture appréciable, un petit grand ensemble. On se serait débrouillé... mais j'étais à peine sorti de l'école. Ça ne s'est pas fait.

C'est Millet qui m'a mis entre les mains de Glèze, qui était l'architecte conseil de tout ce territoire du Limousin. Grâce à Glèze... je ne sais pas si j'aurai pu faire ce que j'ai fait en Creuse, d'ailleurs, mais j'aurais pu si je n'avais pas fait la tête par rapport à la Zup, peut-être j'aurais pu faire un peu plus ?...

AS : Si vous n'aviez pas fait la tête par rapport à la ZUP ?...

RJ : A la ZUP de Guéret. Au bout d'un certain temps, ça m'a agacé. Il faut dire que ça ne marchait plus très bien : l'urbanisme commençait à me peser, en quelque sorte. Il ne se faisait pas comme je voulais.

En Creuse où j'ai été lâché comme architecte consultant très tôt, mon travail, certes a favorisé les commandes que j'ai eues.

AS : Parce que vous vous êtes fait connaître ?

RJ : exactement. En particulier par la ZUP de Guéret, aussi par un groupement d'habitation peut-être un peu moins gros. La ZUP de Guéret n'est pas très grande non plus. Et puis peut-être aussi le plan masse de la Souterraine ?

À Guéret, j'ai fait plusieurs commandes, plutôt de l'urbanisme. Et la première était une petite rénovation urbaine, c'est-à-dire que c'était un coin un peu insalubre qu'on détruisait radicalement. J'y ai fait quarante logements, c'est tout. Enfin ça m'a beaucoup plu, mais c'était une opération modeste.

Pour en revenir aux architectes Yougoslaves, et il y a eu pendant longtemps Gellick. Il a été le responsable pour les commandes CES, ça ne veut pas dire que c'est toujours lui qui était à la planche, mais il a été massivement à la planche.

AS : Donc c'était votre dessinateur ?

RJ : Il était architecte aussi, il avait d'ailleurs une formation plus technique. Mais enfin ce n'était pas essentiel puisqu'il y avait une entreprise et son bureau d'étude. Il fallait plutôt les gronder quand ils ne faisaient pas ce qu'on voulait.

AS : Vous aviez un bureau d'étude particulier avec lequel vous collaboriez plus souvent ?

RJ : Alors ça c'est une bonne question. J'en ai eu un, il faudrait que je vois pour quelles affaires, mais oui, effectivement. Même pour des CES ça a dû marcher avec eux, parce que la recherche de la commande, s'est faite en partie par ce bureau d'étude. On s'est rapidement aperçu qu'il fallait que je vende des CES dans les municipalités où j'avais des relations...

As : Ce qui paraissait logique.

RJ : Oh, c'est une logique commerciale, mais c'est vrai.... Ça paraît logique, en effet. Alors très très rapidement les communes rouges se sont pointées en disant :

« ne nous oubliez pas, hein ! »

Les communes rouges avaient un bureau d'études très sérieux, d'ailleurs, le BERIM.

AS : Un bureau d'étude commun ?...

RJ : Oui, un gros bureau d'étude. Il a été fondé par quelques brillants résistants voulaient un bureau d'étude à eux, pour en pas s'en laisser conter... Et le BERIM, qui existe toujours, s'est rapidement mis en flèche pour attraper les commandes. Il connaissait beaucoup plus de communes que moi, évidemment. Et quand il avait trouvé la commande, il jouait le rôle du bureau d'étude dans la commande, ça paraît normal.

Alors le BERIM a pu être un bureau d'étude attitré. Et un jour, ce bureau d'étude m'a donné, son patron, Tricot, Jacques, m'a donné une commande qui avait été faite auprès de Niemeyer, mais que Niemeyer ne pouvait plus assurer, parce qu'il rentrait dans son pays, et c'était le petit CAC de Dieppe. Vous voyez ?

AS ; oui, tout à fait. C'est un projet qui date des années 80 ? 83 ?

RJ ; c'est un projet relativement tardif, oui. Je suis assez content du résultat...

AS : les photos donnent très bien dans l'environnement global, les photos d'un peu loin qui montrent la silhouette...

RJ :oui, je vois, qui montrent au travers du port de commerce.

AS : oui, exactement.

RJ : Alors il m'avait aussi donné en même temps la responsabilité de poursuivre la ZAC qu'avait commencé de construire Niemeyer sur le plateau, mais Niemeyer n'y avait rien construit, il avait fait un plan masse. Que je n'aimais pas du tout, parce que c'était vraiment le plan masse des immeubles semés dans l'espace. Enfin, c'était un plan masse à la moderne, et non un plan masse un peu... serré par endroit, desserré à d'autre... J'ai fait là une mission... pas dénuée d'intérêt, mais pas très intéressante. Je n'avais pas fait le plan masse, et je surveillais les architectures qui s'y faisaient...

AS : et vous n'aviez pas du tout latitude de modifier le plan masse ?

RJ : pas dans son essentiel. On ne m'avait pas mis là pour ça. Mais par contre j'ai fait un groupe scolaire dont je suis assez content, parce que j'ai réussi à négocier que le préau soit public, le préau de l'école primaire. Il est sur l'espace public.

AS : c'est intéressant. Et ça, c'était dans les années 80 comme le CAC ?

RJ : Ce doit être un peu avant ou un peu après, dans ces eaux-là.

AS : et comment avez-vous réussi à négocier ?

RJ : Dans la ZAC, on pouvait avoir un espace principalement piétonnier, donc les enfants un peu surveillés... On traversait ce préau pour aller à la cantine scolaire : il y avait déjà une cantine en place. Et puis évidemment, il y avait un petit square clos pour la maternelle. Et on avait mis les logements des instituteurs, directeur, sous-directeur sur la terrasse des classes.

Ce n'était pas un financement terrible, mais c'est un bon souvenir, principalement pour la raison que j'ai dite.

AS : oui, parce que vous avez réussi.

RJ : à faire un grand toit en je ne sais quel plastique transparent bleu. Ça faisait un grand ciel bleu.

AS : oui j'ai vu des photos.

RJ : vous avez du voir des trucs. Et il y a dedans un 1% de...

AS : 1% d'art ? Et alors, en quoi consiste ce projet ?

RJ : Ce sont des personnages découpés dans un petit voile béton, c'est un élément décor. C'est Attila le peintre.

AS : Je ne connais pas, j'avoue.

RJ : Oh, je ne sais pas qui connaît...

AS : Même si le nom sonne très bien. [rires]

RJ : Le CAC est près de la gare. Il y a une bibliothèque dedans qui m'a donnée beaucoup de mal. Parce que la personne de l'administration qu'on avait en face de nous ne voulait pas du tout du projet : j'avais fait un espace plein de creux et de bosses. Je lui ai proposé de refaire les mêmes décrochements mais avec des angles droits. Et là, elle était d'accord. Plus tard les meubles ont été mis en diagonale dans l'espace : manière de rattraper l'effet que je voulais donner.

AS : et ça, c'était de votre fait ?

RJ : Les meubles ? Oui. Et alors son patron qui était là ce jour-là m'avait dit : « M. Joly, c'est très bien, vous pouvez revenir, on vous donnera d'autres commandes. »

J'aurais pu donner suite, mais je n'ai pas pu : on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Mais j'étais content de la salle aussi. Ça fait longtemps que j'y suis pas allé, je sais pas dans quel état elle est, parce que c'était une salle un peu courbe. Je ne sais pas si je vous en ai déjà parlé. C'est un théâtre et une bibliothèque. Il y a un restaurant aussi. Ça a très bien marché comme ça pendant de nombreuses années, tant qu'il y a eu ce directeur, celui qui avait lancé le programme et avec qui j'ai beaucoup discuté... mais nous avons perdu contact...

Oui, et puis j'avais aussi pensé à reprendre à un moment donné, non pas les secteurs sauvegardés parce que les nominations n'étaient pas les siennes, mais ce qui s'appelle les ZPPAU, vous avez du entendre parler de ça.

AS : oui.

RJ : en pensant que ça pouvait être intéressant de faire ça sur Dieppe. Et puis à un moment donné, je n'étais pas très content, alors j'ai passé la ZPPAU à des jeunes, qui étaient très contents, eux ! [rires]

Ayant déjà construit le CAC, j'avais des relations avec la ville, donc ils m'avaient confié cette étude, et puis on s'est pas bien entendu. Oh je n'ai pas cassé les murs, j'ai donné mon travail déjà fait, et je suis parti.

AS : vous êtes allé jusqu'où dans ce travail ?

RJ : le repérage.

AS : d'accord.

RJ : Ce n'est pas tellement difficile au départ. Ensuite, il faut se promener partout et affiner, mais au départ on a la chance d'avoir un cadastre dit cadastre Napoléon parce que c'est le premier cadastre en France. Et en plus, il est daté assez clairement : on connaît toujours la date d'un cadastre dans une ville, généralement dans la première moitié du XIXème. à partir de là, savoir ce qui existait avant, par rapport au cadastre actuel, c'est déjà un classement extrêmement intéressant dans une ville moyenne. Ce qui particuliers, c'est que Dieppe a été... sous tutelle touristique anglaise, j'ai envie de dire. [rires] C'est-à-dire que ça a été une villégiature portée par les Anglais.

AS : oui comme beaucoup de villes de la côte...

RJ : comme pas mal de ville du coin, en effet. Et il y a des influences très intéressantes de la présence des Anglais.

Je suis en train de me demande jusqu'où on n'a pas travaillé sur la côte de Dieppe, j'ai fait un collage avec Mers-les-Bains, qui n'est pas loin.

AS : Mers-les-Bains, il y a beaucoup de dossiers dans les archives, beaucoup de plans.

RJ : oui parce que j'ai voulu garder le maximum d'informations sur cette mise en couleur. Et puis on a failli y faire le casino.

AS : Et vous ne l'avez pas fait, finalement ? Ce bâtiment n'a pas été réalisé ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

RJ : un changement de municipalité.

AS : Ah, d'accord. Mais le dossier est vraiment très conséquent, et il y a beaucoup de photos panoramiques collées les unes avec les autres. Et vous disiez que vous vouliez les garder à cause de la mise en couleurs ? Qu'est-ce qu'il y a de particulier ?

RJ : C'est parce que j'ai fait à Mers-les-Bains le suivi d'un secteur sauvegardé ; et c'est aussi, et c'est plus précis, le suivi des permis de construire. Alors, cette architecture, d'origine ne devait pas être si colorée. Il y a des raisons à cela, c'est que la couleur ne devait pas être si ancienne que ça. La couleur, la belle couleur vive bon marché, c'est récent, c'est le XXème siècle. Mais il y avait eu quand même des essais à l'époque, pas beaucoup, et on a relancé ça. Il y en avait d'autres que moi qui pensaient ça aussi. Alors j'ai gardé tous ces permis de construire, une assez bonne quantité.

AS : alors quel était votre rôle dans tout ça ? Vous conseilliez les gens en leur disant : voilà, on vous propose telle couleur ?

RJ : oui, on faisait même un croquis. Et pour leur accord, on les embêtait : dans certains cas, ils voulaient tout simplifier, quoi. Avec des stores en plastique, sur les fenêtres, c'est embêtant...

AS : dans les faits, vous avez été content des résultats obtenus ?

RJ : oui, plutôt. Mais il y a eu des résistances, c'est normal. Et puis à un moment donné, la municipalité changeait à chaque élection, c'était ingérable.

AS ; donc il n'y avait pas vraiment de suivi ?

RJ : Il y avait des gens en désaccord. Ça dépendait.

AS : parce que quand le maire change, il a le pouvoir de vous limoger, de vous contrecarrer ?

RJ : je reste nommé, de toute façon je suis nommé par l'Etat.

As : d'accord, donc vous, vous restez en place, mais le maire peut vous mettre des bâtons dans les roues ?

RJ : il peut ne pas suivre, bien sûr, oui.

AS : Mieux vaut essayer de collaborer ?

RJ : oui, il faut collaborer avec les maires. Ça a été dur de pas faire le casino, finalement. On aimait bien ce projet.

AS ; oui j'ai vu le projet avec la grande esplanade.

RJ : ça, on l'a fait, quand même : l'esplanade a été aménagée.

AS : d'accord. Et est-ce que le casino a été construit par un autre architecte sur un autre projet ?

RJ : Ecoutez, honnêtement, je crois qu'il n'a pas été construit du tout, en tous cas, il y a plusieurs années...ce n'est qu'un projet non réalisé parmi d'autres...

AS : un projet de papier...

RJ : un projet de papier. Pour votre question de départ sur mes collaborateurs, j'essaierai de vous faire un petit listing. On trouvera quand même les architectes, je demanderai à mon ancienne secrétaire.

AS : qui est toujours en vie ?

RJ : oui, elle est sensiblement plus jeune que moi, on a gardé des relations amicales.

à l'école [les Beaux-Arts], j'arrivais ayant déjà fait l'institut d'urbanisme, les gens ouvraient des grand yeux en se demandant ce qu'il faisait, celui-là ? L'Institut d'urbanisme, il y en avait quelques uns qui le faisaient, mais après [les études ou l'admission aux Beaux-Arts].

As : finalement vous avez été l'un des rares à commencer par l'urbanisme ?

RJ : oui je pense que j'ai été tout à fait un des rares.

AS : Et c'est vrai aussi que c'est ce qui vous marque dans la manière d'aborder les projets. Vous abordez déjà par une échelle plus large.

RJ : Absolument. Oui, c'est très vrai. Et ça, j'ai fait spontanément, tout de suite.

As : ça répond aussi à vos propres questions plus larges, sociales et sociétales, je dirais.

RJ : Absolument, oui. D'ailleurs si vous êtes amenée à indiquer cette posture assez sociale ou sociétale, elle doit faire partie de l'idée qu'on pouvait se faire d'une carrière d'urbaniste.

AS : oui et vos positions communistes ne sont sans doute pas étrangères à vos choix, à votre vision de la société.

RJ : sans doute.

As : Vous avez été attiré par la philosophie très tôt, et c'est très intéressant parce que vous réfléchissez beaucoup. Alors, je ne sais pas si on peut dire qu'en cela vous êtes très Français, parce que je trouve que c'est très français de disséquer les choses, mais en tout cas, c'est assez caractéristique de vous. Vous avez besoin de recul et vous avez besoin de savoir ce que vous faites, et vous disséquez votre processus et même parfois vos propres méthodes. Alors est-ce que je me trompe ?

RJ : Non, c'est assez bien vu. Par exemple le texte de recherche sur les matériaux. J'avais fait à un moment donné une histoire de la pierre dans le bâtiment, histoire rapide. Et c'est vrai que c'était du décortiqué.

J'ai étudié le descriptif des travaux de la petite bergerie, la bergerie communale où on avait fait quelques relevés. Il est dit que la pierre nécessaire à la construction sera ramassée dans le champ en écartant bien toutes les pierres gélives, etc. Donc, rien n'est plus simple comme matériau : on sent les pierres, on les trie un peu, et puis on les met en œuvre. Et petit à petit dans l'histoire des matériaux, ces pierres, on essaye de les faire mieux formées, et ça nous amène jusqu'au moellon.

Mais en même temps à côté, pas beaucoup plus loin si on date la bergerie communale de la deuxième moitié du XIXème, il y a la stéréotomie. J'en ai parlé l'autre jour incidemment avec la stéréotomie bien faite dans un bâtiment de Jacques-Ange Gabriel, et puis la stéréotomie faite constructivement mais non accordée avec le dessin d'architecte qui voulait représenter des pierres avec le bâtiment, comme dans le bâtiment de l'Ecole des Beaux-Arts de Duban à Malaquais.

Et puis après, c'est le glissement de l'autre côté : la pierre, on la coupe en petits morceaux, et même en feuille suffisamment minces pour qu'elle soit translucide. C'était un essai d'avatar d'albâtre. Le bâtiment qui a été fait à la place de l'Institut de l'Environnement a subi cette

technologie : après ils ont rouvert des fenêtres dedans, il ne faisait vraiment pas assez clair. Ce n'était pas de l'albâtre, mais une pierre collée sur glace feuilleté, très transparent. Alors ce matériau se transforme complètement d'un bout à l'autre : à un moment donné on le ramasse...

AS : à un moment donné on l'étire jusqu'à en faire un matériau translucide.

RJ : On était aussi dans cette réflexion là, on avait défini es mots, car on ne pouvait pas se contenter du mot matériau. Alors on avait distingué des matériaux... et des matériaux produits. Les matériaux produits, ce sont ceux qui sortent de l'industrialisation, la brique par exemple, tandis que les premiers étaient des matériaux qui existaient, et qu'on utilisait proches de leur état d'origine.

AS : presque un matériau trouvé.

RJ : oui, mais le mot était plus intéressant. Je ne sais pas si ça répond à vos préoccupations ?

AS : ça m'aide à comprendre votre processus... et votre manière de réfléchir.

RJ : A la Colagne, ce petit ensemble de personnes âgées, je ne sais même pas si on a discuté la question ensemble, on a mis la pierre locale en parement visible. Seulement par rapport aux températures qu'il fallait donner à ces braves personnes un peu frileuses, avec l'âge, on ne pouvait pas s'en contenter, il fallait qu'on isole. Alors finalement, on a mis la maçonnerie à un seul parement en la montant avec une épaisseur un peu modeste, au maximum 30 cm. Le parement était en pierre, mais derrière, Il y avait une banche faite de caillasse et de béton. Et après, sur ce parement relativement lisse, le parement de la banche, on avait laissé un espace et mis une contre-cloison.

As : Et c'était cette lame d'air qui isolait ?

Rj : oui, elle participait à l'isolation, de façon forte d'ailleurs. Mais on a eu d'autres idées, aussi. Avez-vous vu quelque part le foyer de travailleurs que j'ai fait pour le même abbé Glasberg que le foyer de personnes âgées et qui est à Montreuil ?

AS : à Montreuil, j'ai vu ce qui est intitulé logements, je ne sais pas si c'est ce dont vous parlez ?

RJ : Probable.

AS : Les logements avec les fenêtres en décalage les unes avec les autres ?

RJ : oui, elles sont en redents, pour reprendre la bonne orientation. Là, on a fait le test d'une brique qui avait été inventée à l'époque, et qui avait deux parements, et on a eu un peu de soucis. Parce qu'il y avait de l'eau qui passait. Et comme la société qui lançait ce matériau avait beaucoup d'espoir dans ce matériau, elle a même venue pour nous aider à ne pas avoir de transformations trop importantes à faire. Alors c'était un autre point de vue, je ne sais plus bien... ce qu'on a fait d'ailleurs à Naves, remplissage bête, quoi.

Dans le fond, quand je fais comme ça des espèces de réflexions, bilan, quoi, je m'étonne qu'il y ait une cohérence finalement plus grande que ce que je pensais dans mon boulot. C'est-à-dire que j'ai toujours eu la même approche, quoi. Toujours cette approche un peu globale, par rapport au site, c'est vrai. C'était moins obligatoire, moins sensible, moins nécessaire dans la région parisienne, c'était moins marqué. Voilà, je suis prêt à répondre à vos questions, mais vous n'en avez plus.

AS : oui, c'est vrai que, du coup.

RJ : vous n'aviez pas non plus beaucoup de choses.

AS : Quand vous dites à Naves, ce sont vos collaborateurs ?

RJ : c'est l'agence, quoi. Mais c'est vrai qu'on passait d'une table à l'autre, bien sûr.

AS : mais finalement tous les dossiers qui sont aux archives, c'est vous qui les avez tous dirigés, par exemple ? Comment vous êtes vous réparti ?

RJ : Il y a des fois où l'architecture a été plus sous-traitée, j'ai moins suivie. Mais le parti-pris dans le site, j'y suis toujours.

AS : il y a toujours au moins votre touche.

RJ : une touche qui peut être importante, des fois. A Arc-la-Bataille, par exemple, à partir du moment où j'ai travaillé à Dieppe, on a fait un petit groupe de logements. Vous devez trouver des traces. J'ai fait le plan masse, complètement. Il n'a pas bougé d'un iota.

AS : finalement vous étiez l'urbaniste.

RJ : oui un peu comme dans une ZAC.

AS : sauf que là vous étiez à peu près sûr du résultat aussi : moins de surprises.

RJ : oui bien sûr. Mais enfin ce n'est pas un des meilleurs architectes qu'on ait eu qui l'a pris derrière. Ce qui fait que j'ai par endroit des regrets, comme ça.

As : et quelles étaient vos relations avec les autres agences ? Qui est-ce que vous connaissiez ?

RJ : les autres agences ? Il y avait une agence avec qui j'ai eu des relations amicales suivies, c'est ceux avec qui on était regroupé pour faire les concours de ZUP : vous voyez deux ou trois noms ?

AS : Pison en particulier ?

RJ : Pison, qui a été à Paris avec moi un certain temps et qui est rentré chez lui. Et qui avait gardé la ZUP de Grenoble-Echirolles. Avec lui, on a eu des relations, mais à part ça, je me demande si on a eu des relations avec d'autres agences ? Les relations avec les gens comme l'AUA étaient plutôt des relations de personne à personne que des relations avec l'agence.

AS : par exemple, qui fréquentiez-vous ?

RJ : Chemetoff, je l'ai connu. A la limite, on se voit encore. Je ne sais pas exactement comment je l'ai connu, mais il était coco, aussi [rires]

AS : oui, c'est vrai que ça crée des liens.

RJ : oui, ça crée des liens. J'ai connu toute une série de gens, je suis quand même allé plusieurs fois à l'AUA. Comme ça, par intérêt pour des gens qui avaient pris le parti de se grouper à beaucoup.

AS : du coup, ça vous a jamais intéressé ?

RJ : un petit peu, mais ça s'est jamais passé comme ça. Je pense qu'il y a eu deux choses qui ont jouées. L'une, c'est que c'était facile. Courageux mais facile : comme méthode j'entends. Tout le mérite leur en reste. Ils sont partis à zéro en groupe.

AS : oui, il n'y avait pas de vécu...

RJ : voilà, et cette chose là avait pu me jouer un tour. L'autre chose, c'est que j'ai été à un moment donné, mais assez tardivement parce que je n'étais pas assez combattif, amené à me séparer de la directrice administrative que j'avais moi-même embauchée...

AS : dans votre agence ?

RJ : dans mon agence. Une directrice administrative embauchée pour me débarrasser des architectes de l'administration au maximum. Mais elle n'a pas été coopérante pour associer d'autres personnes. Elle a freiné, même. Elle a eu peur que ça tourne mal pour elle, sans doute. Quand j'ai vraiment compris qu'elle ne le ferait pas, je me suis à mon tour séparé. Ça n'a pas été très aimable, mais on s'est séparé, assez tardivement.

AS : quel était son rôle, à cette directrice ? Une sorte de super secrétaire ?

RJ : si vous voulez.

AS : qu'est-ce que vous attendiez d'elle ?

RJ : une gestion administrative, c'est-à-dire faire coïncider l'administratif et le financier. Et ça, ça la mettait nécessairement en relation avec tout le monde à l'agence, parce qu'il fallait

savoir combien de fric on pouvait dépenser sur tel contrat, quoi. Et éviter qu'il y ait des dépassements incongrus. Et après cela, l'activité commerciale. Finalement, elle l'a très peu fait. Je pense que ça a aidé à ce que l'agence ne se poursuive pas.

J'ai arrêté à deux de chercher des commandes, pour baraquier tout seul. Il n'y avait pas d'autres épaules pour la porter, ça commençait à ne plus m'intéresser.

Ceci dit, le théâtre de Gonfreville l'Orcher, commune de Normandie, je l'ai eu par concours. J'y avais été mis en relation par le BERIM, mais ils voulaient un concours.

AS : et pour l'aménagement ? Parce que vous y avez fait des études.

RJ : c'était après le centre. Comme les élus avaient vu le CAC de Dieppe préalablement, ils ont accepté que je présente le concours. Et j'ai eu le concours à l'unanimité du jury.

AS : ce qui fait toujours plaisir.

RJ : à plusieurs titres. Je l'ai pas eu parce que j'étais coco, du moins pas seulement. Et ensuite, l'unanimité, ça me rendait assez à l'aise. A part ça, j'avais fait l'implantation. On avait un terrain qui pouvait certes s'agrandir dans m'avenir, mais son seul accès était la rue du cimetière, en haut. Alors ce n'était pas un très bon accès pour un bâtiment public aussi important. L'hypothèse du plan masse était qu'on pouvait rentrer par le chemin du cimetière, bien sûr. Mais on pouvait aussi acheter un terrain supplémentaire sur lequel la municipalité avait déjà des vues, et faire un accès sur la voie principale de la commune.

Le théâtre pouvait être ouvert côté portique. On pouvait créer un parvis, et une place et après, si on achetait le second terrain, on faisait la jonction avec l'accès bas, en bordure de la route principale. Ils étaient très contents de ça. Alors je l'ai fait, c'était hors du concours en quelque sorte, mais ils l'ont commandé quand le bâtiment a été fini. Comme ils ont été très contents, ils m'ont demandé de faire l'aménagement des voiries dans la commune.

AS : oui je me souviens de très beaux dessins paysagers.

RJ : Et il y a même une partie, j'ai fait tout seul : je n'avais plus de collaborateurs. J'ai assuré les derniers dessins tout seul comme un grand !

AS : ça devait être curieux de faire comme ça ?

RJ : oh, je ne sais pas. Ça m'amusait un peu. J'avais encore une ou deux pièces à l'agence. Pendant un petit temps, j'ai eu encore un collaborateur et ma secrétaire. Parce qu'il a suivi quelques chantiers, le collaborateur en question était très bien. Mais je n'avais plus rien après. J'ai été aidé, d'ailleurs.

Parce qu'il y a un truc qui m'a dissuadé de continuer non plus : c'était la concourite. D'un seul coup, tout était par concours. Ça, je me suis dit que non, je ne le ferais pas. Le dialogue entre l'architecte et le maître d'ouvrage, je trouve cela complètement essentiel. Alors comme

en plus, tout le monde il avait faim, et tout le monde il se présentait à des concours, ça devenait un tirage au sort, presque.

AS : Vous pensez à une répartition ?...

RJ : ...complètement aléatoire et finalement assez médiocre. J'ai vu des trucs fous.

I.1.7. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 03 novembre 2010.

AS : Si vous le voulez bien, j'ai quelques questions sur l'école des Beaux-Arts, les ateliers, vos chefs, l'ambiance qu'il y avait. Voulez-vous me parler de votre histoire personnelle dans l'école des Beaux-Arts, dans l'atelier Leconte ?

RJ : Evidemment, j'entrais à l'école après l'urba. [l'IUP]

AS : Oui, vous aviez été préparé pendant un an...

RJ : et j'avais été préparé par Roger Millet, qui après m'a fait passer des commandes au Ministères. Mes premières commandes d'urbanisme, c'est lui qui a fait que le Ministère me les a confiées.

L'école des Beaux-Arts était ce qu'elle a toujours été, mais quand même un peu réceptive. « Oh, quelqu'un qui fait de l'urbanisme, qu'est-ce que c'est que cette bête-là, on n'en veut pas ici... »

Donc, j'étais un peu plus âgé que l'âge normal. J'avais le bac, une année chez Paul Colin et deux années d'urbanisme, parce qu'Auzelle avait bien évidemment veillé à ce que je n'interrompe pas l'urbanisme. Ça ne paraissait pas une bonne solution.

Par contre, pendant la deuxième année d'urbanisme, je préparais l'école chez Millet.

AS : Dans son agence ?

RJ : Dans son appartement, il n'avait pas d'agence... Il était haut fonctionnaire.

As : Ah oui, c'était un urbaniste.

RJ : Et il m'avait mis entre les mains d'Yves Boiret, qui était encore à l'école. C'était un grand ancien en train de finir. Mais il était aussi très intéressé, il avait fait une très bonne esquisse d'admission, donc Millet pensait qu'il pourrait m'apprendre beaucoup de choses. Ça compenserait ce que lui n'aurait pas le temps de m'apprendre. J'avais déjà une forme de contact avec l'atelier, parce que bien entendu, Boiret était dans l'atelier Leconte.

AS : D'accord, donc vous étiez entré sans y être entré...

RJ : Voilà, je n'étais pas entré à l'école, mais j'étais déjà en contact.

As : Concrètement, vous êtes allé voir dans l'atelier, aux beaux-arts ?

RJ : A cette époque-là, pas beaucoup parce que je n'avais pas envie de me faire passer à poil, c'est ce qui arrivait immanquablement dans ces cas-là... J'ai eu un peu de chance, ils ont considéré les quelques années d'écart que j'avais par rapport aux tout jeunes qui arrivent du bac, j'étais un type plus sérieux, on pouvait me foutre la paix. [rires]

Je suis arrivé à la rentrée dès septembre-octobre, probablement plutôt octobre. C'était l'admission d'automne. Il y avait deux admissions pour le concours : juin comme pour tous les concours, et puis il y avait une espèce de repêchage pour ceux qui avaient mal fait mais qui étaient quand même capables.

Alors j'arrivais, et j'étais tout prêt à faire une première esquisse. Leconte le savait, Millet lui avait dit qu'il amenait un loup-garou... et qu'il comptait sur lui.

Le massier de l'époque disait : « oh Joly, ce n'est pas pour toi la prochaine admission ». Mais je me souviendrai toujours de Leconte répliquant : « ah si, il va présenter, il va présenter a dit Leconte, il peut faire sa note ! » [rires]

Voilà les petits amusements de cette période... Le jour où j'attendais les résultats de l'admission, la secrétaire était en train de taper la liste avant de l'afficher. Yves Boiret était venue voir les résultats, de l'Institut d'Urba [où il étudiait] à ce moment. Il avait eu cette gentillesse. Et il m'a présenté à Marot, qui faisait aussi l'Institut d'urbanisme en même temps : « c'est un nouvel élève qu'on va avoir à l'atelier. »

Marot a répondu qu'il croyait que j'étais un fonctionnaire municipal, qui connaissait tous les cours par cœur ! [rires]

Ils étaient tous étonnés : je sortais troisième de la deuxième année d'Institut d'Urba. Je ne savais pas les cours par cœur, mais j'avais beaucoup appris. [rires]

AS : Michel Marot avait fait le même parcours que vous ? Il étudiait déjà l'urbanisme ?

RJ : Non, lui c'était le contraire. Il a fait l'IUP en étant diplômé... mais avant son Grand Prix.

RJ : On le voyait de temps en temps faire les concours de l'Institut comme tout le monde. En tous cas, j'étais digne de rentrer puisque j'étais troisième à l'Institut. De plus, Auzelle était quelqu'un de très connu. Millet connaissait Auzelle, Boiret connaissait Auzelle, Marot bien sûr connaissait Auzelle. J'entrais dans un petit clos, quoi.

As : Dans un cercle.

RJ : Oui, dans un groupe constitué de gens qui se connaissaient bien. Et qui sans doute s'estimaient aussi. Le résultat de mon esquisse d'automne n'a pas été satisfaisant : je n'avais pas assez de classicisme dans la tête pour que ça marche. Alors j'ai attendu à nouveau les résultats dans la cours de l'école en juin de l'année suivante...

AS : Est-ce que vous étiez considéré comme trop moderne par les professeurs ?

RJ : Non, pas trop moderne. Je savais qu'il fallait faire du classique, mais je ne connaissais pas encore les épaisseurs de murs, de poteaux, de plancher, de chose comme ça, et ils étaient trop minces. Alors cette esquisse n'a pas été retenue du tout, j'ai été éliminé. Le patron m'a dit : « on ne fait pas des murs de 40 cm d'épaisseur, allez donc voir à l'école militaire ! »

AS : n'était On quelle année, en 1951, 1952 ?

RJ : Oui.

AS : Au début de votre scolarité.

RJ : C'est cela. Lors du second concours, tout le monde pensait, moi aussi d'ailleurs, que je ferais une bonne note. J'ai fait 15 : je n'étais pas le premier, je n'étais pas le second non plus : j'étais toujours en troisième ! Et donc, là j'étais dans la cours et la secrétaire tapait à la machine la liste, et il y a un copain qui passe et qui me dit : « mais Joly, t'es premier ! »

Je m'exclame. Mais il m'affirme m'avoir vu en tête de liste ! LA secrétaire n'avait pas fini, mais il avait lu ce qui sortait de la machine. Et puis voilà, j'étais à l'école.

Je venais de l'urba, c'était à la mode. Il y avait la reconstruction. En 1952, les jeux n'étaient pas encore faits.

AS : oui, les choses commençaient à changer d'échelle.

RJ : Oui, ça changeait d'échelle, beaucoup de chose changeaient d'échelle. Alors, j'étais attendu. L'atelier d'admission était séparé de l'atelier, c'était une autre pièce.

AS : C'étaient les mêmes membres du jury qui vous faisaient entrer et ceux qui vous dirigeait dans l'atelier ?

RJ : Oui c'était le même jury. J'étais reçu au concours d'admission, donc j'avais le droit de m'inscrire à l'atelier d'admission de l'atelier Leconte. Et cet atelier d'admission, Leconte était bien persuadé que je le passerais avec une bonne note, que cette fois-ci, il n'y avait pas de doutes. J'étais repéré !

Alors ça a eu lieu. Ensuite, j'ai fait une seconde classe. Je pensais qu'il y a des épreuves que je ferais bien : l'épreuve d'archéologie. Inventer une villa italienne. Ça peut être drôle. Mais je n'ai fait que des mentions : je n'ai pas dû m'accrocher.

Par contre, les premiers projets, j'ai étonné tout le monde : j'ai fait un prix au 1^{er} projet, ou au 2d, je ne sais plus.

AS : C'était les prix Labarre ou Lafarge ?

RJ : Non, ça c'est plus tard. C'étaient des prix de l'Institut ou assimilés, d'ailleurs. Non, c'est le prix SADG dont je parle, la société des architectes diplômés par le gouvernement. Donc un prix important, d'ailleurs c'est toujours le cas. Mais ce qui a étonné, c'est qu'à peine arrivé, j'ai quelques prix.

AS : Et vous vous souvenez en quoi consistait ce projet ?

RJ : Oui, très bien. Je pourrais le redessiner, pas avec soin, j'aurais du mal. C'était un petit bâtiment pour le sport, je crois. Pour des sports aquatiques également, parce qu'on était au bord d'une rivière. J'avais choisi d'implanter le bâtiment perpendiculairement à l'eau.

AS : un bâtiment qui se branche sur la rivière ?

RJ : Tout à fait, branché sur la rivière, et qui avait une grande vue en amont et en aval dans les deux façades. J'étais le seul à choisir ce parti.

Du coup, il a été salué par le SADG, ce qui m'a fait plaisir. André Gutton avait même fait amener mon projet -qui était dans la Melpo [la salle Melpomène où avaient lieu les affichages], pour le montrer aux élèves dans son cours de composition. J'étais à peine plus que nouveau, j'étais tout à fait nouveau, en première année de seconde classe, et mon châssis était là, avec un prof de théorie...

Gutton m'a dit : « j'ai appris que vous avez fait urba, si vous voulez, j'ai beaucoup de livres, vous pouvez venir chez moi. Je vous mets sur une table avec les livres d'urbanisme que vous n'avez peut-être pas lu. »

C'est comme ça, qu'à peine en première année de l'école, j'avais lu la théorie du flow system, la régulation des voitures par les Américains. Flow system duquel Auzelle se rapprochait en disant qu'il aimait beaucoup ce système, qui lui paraissait bien. Cela supprimait les feux : on voit des raccordements par...

AS : Est-ce que le parkway fait partie de ce système ?

RJ : Le parkway, c'est un objet, c'est une autoroute en quelque sorte. La différence, c'est que c'est une autoroute qu'on paysage, ce qui prend beaucoup de territoire. Il y en a aux Etats-Unis. Nous aurions dû en avoir avec l'A10, mais elle a été mise en concours et privatisée : tout a été resserré pour être moins cher.

Dasn le flow system, vous prenez une voie, vous la quittez... C'est un peu comme les autoroutes, si vous voulez, mais on peut rester dans des dimensions beaucoup plus modestes.

AS : Alors, est-ce que ça fluidifie vraiment la circulation ?

RJ : Oui, si les gens sont très attentifs... Enfin, ça fluidifie jusqu'à une certaine vitesse. Après ça s'engorge. C'est ce qui arrivait aux autoroutes américaines, d'ailleurs, avant que ça n'arrive aux nôtres dans les échangeurs. Comme les échangeurs d'un seul coup passaient à 50km/h ou 60 ou 40 alors qu'ils étaient à 130 ou 180 sur l'autoroute. Même s'il n'y en avait pas beaucoup ; quand c'étaient deux autoroutes importantes, rapidement l'as de trèfle était congestionné.

Ceci dit, le flow system était fait pour la desserte des villes, donc on pouvait penser que ça marcherait. Dans les faits, ça marche s'il n'y pas trop de voitures. Ce n'est pas un système sans faille. Le vrai système, c'est de faire en sorte que les voitures n'aient pas besoin de rentrer en ville, du moins pas toutes. Mais bon, je n'en étais pas là à l'époque, quand même.

J'ai été effectivement chez Gutton, et il m'a accueilli comme ça, avec les livres. Et comme j'avais un rouleau de calques pour pouvoir prendre des dessins, il a dit à Auzelle un jour qu'il m'avait vu au travail, et que j'irais loin ! [rires]

Je ne m'en suis pas plaint ! J'ai fait une école assez facilement. Une première place sur médailles, ça ne veut pas dire que je n'ai fait que des médailles, mais que j'en avais largement assez pour être diplômable.

AS : Je n'ai pas connu ce système... Les médailles sont des prix, c'est ça ?

RJ : Eh bien, il y en a qui donnait des prix, mais pas toujours. Toutes les médailles n'avaient pas de prix, parce que les prix c'étaient de petites fondations, une petite somme qui était remise par des grands anciens [de l'atelier].

AS : Donc en fait une médaille, c'était un projet récompensé.

RJ, C'était une récompense. Sur un projet de première classe, on pouvait obtenir une mention : c'était le courant, pour ceux qui avaient un projet propre. La seconde médaille,

c'était une invention, mais peut-être pas assez poussée... Et la première médaille, c'était rare. C'était un bon parti très bien fait. Ces classements ne m'ont pas parus trop bêtes.

AS : Racontez-moi vos souvenirs. Comment étiez-vous dans l'école, et aussi avec vos camarades ? Qu'est-ce qui s'est joué pour vous durant ces 5ans, parce que vous avez quand même passé 5 ans dans cette école ?...

RJ : J'ai eu beaucoup de copains pendant l'école. Pas des dizaines, mais les signataires dans les concours de ZUP. Claude Aubert, Pierre Vigor...

C'était le peloton de tête de ceux qui tournaient ensemble. On allait voir son projet quand l'un ou l'autre rendait, pour avoir l'œil frais, comme on disait. Pour dire : « oh tu sais, là il faut pas que tu fasses ça, ou oh, dis donc, t'as trouvé un truc épatant ! » Ce qu'on peut se dire en période de rendu. Dès l'atelier d'admission, d'ailleurs.

Ceux-là, ils étaient déjà là pour la plupart. Pison est monté de Grenoble après, il arrivait un petit peu plus tard. Mais on s'est bien entendu, car avant de se décider à rentrer à Grenoble d'où il était, il a partagé mon agence.

AS : Et ensuite, vous m'aviez dit qu'il était reparti.

RJ ; j'ai regretté un peu. C'était incontournable, il avait toutes ses relations de famille. Est-ce que j'ai gardé beaucoup de relations ?... Un certain nombre d'entre eux étaient de province. Je m'entendais très bien, très très bien avec un grand diable, qui a fait un second premier grand prix, d'ailleurs, et qui était monté pour ça. Il venait de Grenoble aussi et il s'appelait Pourradier. Il est rentré aussitôt, dès qu'il a atteint la limite d'âge pour le Concours de Rome. Et peu de temps après, il est devenu, architecte des Bâtiments de France à Valence. Je l'ai revu 3 fois depuis, ce qui est dommage, parce qu'on bavardait bien.

J'ai gardé amitié avec Claude Aubert. Ce n'était pas celui que j'aimais le plus, mais on lui a confié le secteur sauvegardé de Bordeaux, grand secteur. On était en pointe, j'ai eu Nantes derrière. Et il a été s'installer à Bordeaux.

Avec Pierre Vigor, j'ai gardé relation jusqu'à ce que la maladie –c'est la mémoire-, le lâche. Et là, on ne pouvait plus aller le voir. On s'entendait comme larron en foire. D'ailleurs c'est avec lui que j'ai été sous-massier. On a été sous-massiers tous les deux. On n'a pas foutu grand-chose en tant que sous-massier : c'est là où j'ai fait ma campagne électorale pour être grand-massier des architectes.

AS : D'accord. Qui était grand-massier à l'époque ?

RJ : Le massier de l'atelier, c'était Dufour. Et le grand-massier était un homme sérieux, pas un bougre antipathique. Il voulait gérer cela, parce qu'il était assez ambitieux sur le plan professionnel. Peut-être pensait-il que cela l'aiderait, c'est possible.

AS : Quel est le rôle de grand-massier au niveau de l'école ?

RJ : Le grand-massier représente l'école et les étudiants.

AS : Et vous êtes le chef des autres massiers des ateliers ? Comment ça se passe ?

RJ : D'abord on avait un rôle par rapport aux écoles de provinces et par rapport aux masses. On distribuait des bulletins. On avait des réunions de temps en temps, mensuelles ou bimensuelles, mais plus que deux fois par an, en tout cas. Plutôt tous les deux mois. Et il y avait des réformes dans l'air, tout le temps.

AS : Ce sont les années des réformes, les années 1950 et 1960...

RJ : Ça n'a fait que croître et embellir, pendant ces années-là, et on en discutait. Il y avait une immense résistance des architectes et des étudiants dans leur majorité pour qu'il n'y ait qu'un seul diplôme sans nuances. Sans nuances, sans particularités. Vous allez comprendre tout de suite.

Nous étions un petit nombre à penser qu'il valait autant effectuer la sélection à l'école plutôt qu'après. Dans ce cas, des bases sont déjà posées. Par exemple, des architectes des monuments historiques passent le concours de l'institut pour avoir cette responsabilité. Ce pourrait être dans le cursus comme une spécialité qu'on peut passer après le diplôme.

Il y a le concours des Bâtiments civils, qui est celui que j'ai passé, qui est aussi géré par l'institut, pas par l'école. On aurait pu le ramener à l'école, tout en laissant les vieux maîtres à leur rôle chéri. C'aurait été une autre partie qui s'oriente vers les commandes publiques. Et l'urbanisme aussi aurait pu avoir son département.

AS : tel que c'est aujourd'hui, finalement.

RJ : tel que c'est aujourd'hui, bien sûr, mais ça fait 30 ans... Certaines écoles de province disaient même : Joly on est tout à fait d'accord avec tes propositions, tu peux nous représenter quand on n'est pas là. Ça marchait bien, j'étais content, je faisais un boulot qui me plaisait.

Un massier voisin, qui avait une certaine estime pour moi, m'avait demandé si je n'en profitais pas pour faire de la politique. Il savait. Je lui avais répondu que je faisais de la politique par conviction, de même que la campagne pour le poste de grand massier. Mais que

quand il aurait besoin de quelque chose, il viendrait aux réunions, et je ferai voter son point de vue si besoin.

AS : Vous aviez à coeur de rester le représentant des étudiants.

RJ : Oui, j'étais le représentant des étudiants. C'est comme ça d'ailleurs que j'ai voté, comme l'aile gauche de l'unef peu de temps après. C'était d'ailleurs fort peu politique...

AS : Qu'est-ce que l'unef ?

RJ : C'est l'un des syndicats des étudiants, qui a la réputation d'être à gauche. Plutôt rose, mais à l'époque il était plus rouge. Il ne faut pas exagérer non plus.

Pour en revenir aux concours, j'ai renouvelé, en 1^{ère} classe le bâtiment perpendiculaire à la plage... et j'ai refait une médaille ! [rires]

AS : Pour quel concours ?

RJ : Le concours américain. Non, attendez, je dit une bêtise, le concours américain, on pouvait le présenter dès la 2^{de} classe, c'est ce que j'ai fait. Je l'ai présenté de nouveau en 1^{ère} classe. Je m'en souviens, parce que les anciens m'avaient dit : « eh, Joly, on a fait une 2^{de} médaille ?! Sur le concours américain en 2^{de} classe ? Je veux que l'atelier roule sous l'alcool ! » [rires] On n'avait pas roulé sous l'alcool, mais ça avait fait une bonne addition au bistrot du coin ! Je ne pouvais pas trouver ça de mauvais goût !...

AS : C'était de bonne guerre...

RJ : C'était de bonne guerre que je paye la tournée, je suis d'accord.

Le principal correcteur des admissionnistes était un certain Blanchet, un Grand Prix [peut-être en 53]. C'était ma 1^{ère} année de 2^{de}, alors sans doute l'année 52-53. Et j'avais travaillé pour lui, pour lui faire des bouts de plan, ce n'était pas très inventif ce que j'avais à faire. Ça se comprend, d'ailleurs. Mais il en avait gardé aussi un bon souvenir, trouvant que j'avais fait des dessins qui se raccordaient bien. Et je me suis entêté l'année d'après. Nous avions au moins un logiste, et c'était -oh je ne peux pas oublier comme ça, parce que le 3^{ème} logiste, c'était Marot. Alors là, j'ai bossé comme si c'était pour moi. D'ailleurs, il le disait en blaguant : maintenant c'est plus grave, je peux être malade, mais faut pas que Joly soit malade ! [rires]

Et j'avoue que l'école, l'atelier en particulier, ils pensaient que Le Grand Prix allait m'arriver. Et ça ne m'est pas arrivé, je me suis dégonflé, c'est marrant comme sont les choses. Parce que j'avais fait au moins deux, si ce n'est trois prix de l'institut ou analogue : le Prix Labarre...

J'en ai fait deux ou trois en série. Et Pourradier me dit un jour en venant bouffer chez nous à la campagne, à Gif/Yvette : On te surveille !

Je lui dis, ne me surveillez pas de trop près, je vais faire une blague. Et c'est vrai, j'avais un parti d'esquisse qui n'était pas extraordinaire, pourtant suffisamment bonne pour être dans les supplémentaires. L'exposition donnait toujours les trois qui suivaient les dix retenues, pour qu'on voit avec qui ça s'était débattu.

AS : pour le contexte ?

RJ : Alors c'était un peu râlant, parce que j'étais rattrapé par la limite d'âge, donc c'était fini. Et si j'avais fait mon parti perpendiculaire à la rue, j'aurais étonné tout le monde ! Alors je ne sais pas si j'aurais été pris, mais je peux toujours me le dire ! [rires]

AS : En ce moment je suis sur la piste des concours qui sont aux Beaux-arts. Je sais qu'il y a les planches du Prix Labarre.

RJ : c'est une usine de préfabrication, non, c'est ça ?

AS : Je ne les ai pas encore vues.

RJ ; Pour le diplôme, c'est un peu dommage. C'est un projet qui est finalement dans ma posture de contextuel.

As : Alors plutôt d'influence Robert Auzelle ?

RJ ; Ce n'est pas sûr qu'Auzelle aurait fait ça. J'avais fait une d'étude sur Aubusson, à une échelle de détails, du 500^{ème}. Le diplôme était un musée de tapisserie dans cette ville, et je l'ai assis dans le territoire avec précision, sur un parcellaire que je connaissais, qui était difficile et délabré.

AS : Est-ce que ça se faisait beaucoup, à l'époque, des diplômes qui incluait à la fois une étude urbaine et un bâtiment ?

RJ : Pas du tout. C'était encore très rare, il faudrait bien sûr faire une recherche statistique pour dire. Mais non, je ne crois pas : c'était le bâtiment sur table rase.

AS : Le diplôme, si je me souviens bien, était un bâtiment flexible avec des parois modulables ?

RJ : Oui, c'est cela. Et flexible aussi pour les fenêtres, et pour l'éclairage zénithal. Les rez-de-chaussée étaient des boutiques pour chacun des tapissiers.

Alors j'avais eu au moins une conversation avec Robert Tabar, le grand tapissier qui a lancé Lurçat et compagnie. C'est lui qui m'avait dit ce qu'il faudrait, il m'avait pratiquement dicté en quelques mots le programme. Le 1^{er} étage était le grand hall de tapisserie dont on pouvait faire ce que l'on voulait : une série de petites pièces pour montrer la tapisserie dans l'habitat, ou au contraire un grand « tir à la cible » pour montrer les monuments qu'on pouvait faire. Si cela avait été construit, « le Chant du Monde » de Lurçat aurait pu y être exposé.

Les autres parties du rez-de-chaussée étaient en pierre locale. Comme plus tard le projet de sous-bassement qui manquait à l'école des Arts décoratifs à Aubusson, dont j'étais l'architecte en chef dans mes dernières années...

Oui, c'est intéressant, parce que finalement, c'est de la même farine que Nave. C'est aussi inscrit, fabricant un nouveau site dans un centre-ville, c'est aussi un sous-bassement fort et en granit, parce que la Creuse et le granit, c'est la presque la même chose. C'est une réflexion que je fais depuis, dans le fond, c'est bien du contextuel aussi. Et qu'il n'y avait aucun lâcher de l'architecture dans le premier étage.

AS : à propos de contextuel, pendant l'école quelles étaient vos références intellectuelles ? Par exemple, vous aviez accès aux œuvres d'Alvar Aalto ? Vous connaissiez bien ?

RJ : Ah oui. Je vous ai raconté mes premières vacances au Danemark en tant qu'élève de l'école. Et Alvar Aalto, j'avais ses petits livres. D'ailleurs, c'était amusant à l'époque, car il y avait l'éditeur et les libraires des Beaux-Arts qui s'appelaient Vincent Fréal, et puis après Fréal tout seul parce que Vincent était devenu trop vieux. C'étaient eux qui sortaient les documents d'urbanisme d'Auzelle, il était édité chez eux.

Fréal connaissait donc aussi bien les questions d'urbanisme en tant que libraire que les questions d'architecture qui étaient leur grande spécialité, de même que les questions de peinture.

Par rapport au Danemark, la chance a voulu, que ma belle-sœur de l'époque fût, non pas danoise, mais connaisse un peu le suédois. Elle organisait, étant une bonne angliciste, une sortie du secondaire avec les langues nordiques. Donc elle parlait assez couramment, suffisamment pour qu'elle me traîne dans tous les services d'urbanisme de la ville.

As : Donc vous y êtes allé ?

RJ : Je pourrais vous montrer les petits bouquins qui en ressortent : les « sanäring », le curetage chez les Danois pour assainir les îlots insalubres.

AS : qu'est-ce que vous avez retiré du voyage ?

RJ : Je pense que ça a contribué à mon côté contextuel.

AS : C'étaient des fiches d'urbanisme pratique dont vous parlez ?

RJ : C'étaient de petits livres, des plans d'urbanisme. J'ai dû ramener le plan d'urbanisme de Copenhague, je dois l'avoir encore.

AS : Et est-ce que vous pensez qu'ils étaient en avance par rapport à la France, par rapport à l'urbanisme ?

RJ : Tous les pays du Nord sont en avance par rapport à la France pour l'urbanisme. Et c'a été vrai tout le temps. La Suède est plus connue, parce que c'est plus grand, donc on en parle plus souvent, mais le Danemark est comparable.

AS : Alors vous, qu'est ce qui vous plaisait dans ces exemples et dans ce pays ?

RJ : J'ai du vous dire que...

AS : C'est la banlieue qui vous a marquée...

RJ : La ville de Copenhague n'avait pas de banlieue. Sans doute, était-ce une vision un peu sommaire, mais le phénomène de banlieue accrochée à la ville de Paris était tellement fort que par comparaison, il n'y avait rien de tel.

AS : Alors la coupure était plus nette ?

RJ : Dans la banlieue française, ça change d'architecture, ça change de tout. Ça a un certain style, et un autre, et encore si ça en avait un, mais ça en a dix autres mélangés. Tandis que lors de nos balades à vélo, nous découvrons l'homogénéité du médiéval prolongé, puisque jusqu'au 18^{ème}, il y a ces grands volumes sobres, sans décors, sans débord de toit, que je trouve extraordinaires. Comme au Danemark.

AS ; et c'est cela que vous aimiez ?

RJ : oui, bien sûr, une géométrie simple. J'aimais, j'aime et j'aime toujours. Quand je vois un truc compliqué, ça me pose question : je me dis, qu'est ce qu'ils ont foutu ? Alors oui, j'étais au courant de l'architecture d'Alvar Aalto, bien sûr. D'ailleurs j'ai eu un projet d'émulation en 1^{ère} classe. J'ai rendu une planche d'un urbanisme, disons nordique. Celui qui a fait la médaille et le prix, il avait un rendu dans le style Corbu.

As : Quelle était la répercussion des modernes comme Alvar Aalto dans les étudiants de votre génération ?

RJ : Elle était faible, mais elle avait lieu. C'était peut-être Wright qui était plus, le plus loin, tout en étant moderne, le plus loin des modernes corbuséens. Et lui, il avait des amateurs.

AS : Son architecture organique avait plus de répercussions que celle de Alvar Aalto ?

RJ : je pense, mais il faudrait fouiller, rechercher...

AS : En tous cas, c'est l'impression que vous avez eu.

RJ : oui, c'est ça. Jean-Marie Pison qui a partagé mon agence avant de retourner à Grenoble, a été passé trois mois aux Etats-Unis pour voir toutes les œuvres de Wright. C'était un proche qui aimait Wright dans mon entourage. Je ne détestais pas d'ailleurs, mais moi ce n'était pas ça, c'était plutôt Alvar Aalto.

AS : C'était plus proche de vos préoccupations ?

RJ ; ou alors une sensibilité pour le formel, pour ce type de formel.

AS : C'est drôle parce que vous avez montré cette sensibilité très trop en fait : ça s'est réveillé assez tôt, et vous l'avez gardé tout au long de votre vie.

RJ : C'est bien possible.

AS : Quelque soit l'exercice que vous avez fait du métier, d'ailleurs.

RJ : Il fallait que vous arriviez pour que j'en prenne conscience !

[rires]

AS : Alors nous sommes contents tous les deux d'avoir découvert ça ! [rires]

I.1.8. Entretien entre Robert Joly et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte,
le 15 octobre 2011.

AS : J'aurais bien voulu qu'on parle de votre méthodologie urbaine aujourd'hui. Dans le cadre de la thèse, j'ai choisi dans votre cycle de 1959 à 1969, de mettre en valeur trois étapes de la mise au point de votre méthodologie. Donc, en premier, la Dkhila, en Tunisie. Puis la première étude de Metz en 1966, très systématique.

RJ : Metz n'est pas mon premier secteur sauvegardé. Ah, mais l'étude est bien avant le secteur sauvegardé, vous avez raison.

AS : Et en dernier ce que vous avez fait sur Dijon, le secteur Clémenceau, la rénovation urbaine.

RJ : Dijon, vous savez, c'était l'époque où on voulait faire des centres directionnels. Donc, Dijon a voulu s'en doter, puisqu'elle essayait de jouer un rôle important. Rôle qu'elle a essayé de jouer plusieurs fois dans sa vie, d'ailleurs, c'est de lier l'Est de la France et Rhône-Alpes. Sur la carte, elle a une position assez privilégiée. Il eût fallu un maire extrêmement demandeur, or il ne l'était pas.

AS : Que s'est-il passé ? Vous êtes arrivé sur un quartier où il y avait eu des rénovations urbaines, ou c'est vous qui les avez menées ?

RJ : Il y avait au moins un bâtiment haut qui existait sur la place Clémenceau.

AS : donc un bâtiment des années 50 ?

RJ : des années 50, 60, 70. Vous l'avez en tête, l'année de Dijon ?

AS : 68, je crois.

RJ : Tout arrive en même temps...

AS : Oui, en établissant votre chronologie, c'est après l'étude patrimoniale de Metz, 1966. Je sais que c'est après 1966, avant 1969.

RJ : son code, c'est l'année du contrat. Pour parler du projet, je me préparais à faire un quartier très dense, et en fait, je voulais faire une petite Défense, zone A.

AS : Poursuivre l'expérience...

RJ : Pour bénéficier de cette expérience, en étant raisonnable... J'avais fait des quantités de projets. Pour en citer deux, je pensais pouvoir faire un parking souterrain sous dalle avec un groupe scolaire dessus. Les ressources scolaires étaient prêtes à faire cela sans problème.

Et puis j'avais fait venir les spécialistes du transfert des ordures ménagères par le vide, pensant qu'il pourrait y avoir un quartier desservi de cette manière. Quand j'ai eu fait cela, j'ai fait venir les gens du bureau d'étude, leur dossier est encore aux archives.

Il y avait beaucoup d'ambition. Non seulement le tuyau prenait les ordures, mais selon l'heure et en faisant passer des sacs qui nettoyaient le tuyau. On pouvait faire passer le linge pour la lessive des hôpitaux...

AS : donc faire transiter des flux sales...

RJ : les flux encombrants, sales et débouchant sur des métiers qu'on pourrait essayer d'éviter dans l'avenir. Mais le maire n'a pas voulu, il m'a dit que ces ensembles babyloniens lui faisaient peur ! C'était Poujade, le premier qui a porté le titre de l'environnement. Et quand j'avais essayé de lui vendre les ordures ménagères par le vide, je lui ai dit qu'il m'arrivait de venir de bonne heure à mon agence. Pas tous les jours, mais quand même. Et je sais très bien à quelle heure il ne faut pas que j'arrive, car je fais toute la rue Pierre Nicole derrière les ordures ménagères. A cette époque, ils ne ramassaient que la nuit et ils terminaient à l'aube. La journée se passaient sans qu'on les voit tout le temps, comme aujourd'hui. Mais il faut dire qu'elles ont autrement changées de volume...

Mais le maire m'a répondu : oh, faites comme moi, M. Joly, ne vous promenez pas à des heures pareilles ! J'ai trouvé cela complètement déprimant !... [rires]

AS : Dans quel contexte avez-vous bâti?

RJ : je n'ai pas bâti, j'ai fait un plan directeur très précis.

AS : oui. Dans quel environnement avez-vous réalisé cela ? Accolé à d'autres quartiers ? Quelle a été la part d'analyse et d'analyse urbaine notamment dans ce projet ?

RJ : l'analyse urbaine est assez faible.

AS : Il n'y avait encore pas grand-chose de réalisé quand vous êtes arrivé.

RJ : Le terrain était choisi sans moi. Mais il avait l'avantage d'être exactement en soudure avec le centre-ville.

AS : Alors j'imagine que vous avez beaucoup travaillé les liaisons entre le centre-ville et le quartier ?

RJ : Oui, oui. Mais c'était un gros quartier, et j'en ai fait des aspects différents avec l'usage de la dalle sans réserve.

AS : Qu'est-ce qui a été réalisé de votre projet ?

RJ : différents types de construction, mais rien de l'ensemble que je préconisais. C'est un échec absolu de ce point de vue.

AS : et ce quartier, qu'est-ce que c'était ? Un quartier autonome par rapport à la ville, ou très relié à elle ?

RJ : c'était un centre directionnel. C'est-à-dire qu'on ne voulait pas abîmer le centre de Dijon et on avait raison. C'est un centre exceptionnel qui était déjà secteur sauvegardé.

AS : L'un des premiers, donc ?

RJ : Oui, l'un des premiers. Donc, on faisait un autre centre, un nouveau centre. Mais un centre actuel. Bien sûr, on aurait pu proposer ailleurs, en posture d'architecte-conseil, faire des flux réunissant les centres commerciaux. Le centre commercial que pouvait représenter la vieille ville et un centre commercial plus contemporain, avec des magasins plus vastes qu'en centre-ville. Et il y avait au centre-ville un théâtre, presque un opéra, une salle de spectacle du 18^{ème} de toute qualité.

Un projet de salle de spectacle a été lancé dans le nouveau quartier. J'ai vu arriver un architecte avec son projet, dont le niveau n'était pas calé sur la dalle, et ne voulant s'occuper que du sol actuel... M. le maire m'avait confié la négociation de ce dossier.

AS : Donc, ayant tracé le plan directeur, vous receviez les architectes qui bâtaient dans le périmètre ?

RJ : C'est comme cela que ça aurait du se passer. En tant qu'architecte en chef de la zone, j'étais en position de discuter, éventuellement négocier, voire même recevoir les gens avant conception, pour situer les questions. Ce qui est amusant, c'est que j'avais joué ce rôle-là à la Défense pour le premier bâtiment Esso. C'était Greber, le grand Greber, celui qui s'est rendu célèbre par la diagonale de Philadelphie. Il ne l'avait pas inventé, mais ce qu'il a inventé, c'est de lui donner un très grand rôle. Greber ne croyait pas à la dalle de la Défense, qui s'étudiait à ce moment.

AS : Aujourd'hui la Défense paraît tellement inséparable de l'urbanisme sur dalle...

RJ : Ah oui ! Mais pour reprendre sur Greber, il n'y croyait vraiment pas. Alors je lui ai proposé une solution : nous mettre d'accord sur une côte intermédiaire entre le sol naturel et le futur sol de la dalle. S'il acceptait, il aurait un raccordement à faire, mais comme il bâtissait en fond de parcelle, ça ne posait pas de problème. C'était tout à fait possible de gérer une pente de cet ordre, mettons 5,5 m. Et le premier bâtiment Esso a été implanté comme ça. Finalement, depuis, il a été remplacé par cette immense tour, une des plus grosses des amateurs de recette foncière urbaine. Ils avaient de plus en plus faim à la Défense.

Mais au début, je ne travaillais pas sur des hypothèses aussi ambitieuses. Et à Dijon, je voulais faire un peu ça. La maquette que j'ai rendue était un épannelage, ce n'était pas des bâtiments.

AS : pour rester plus souple ?

RJ : tout à fait. Pour laisser les architectes d'opération, en fonction de leur programme, s'installer là-dedans. Ils étaient plafonnés, c'est tout. Je ne tenais pas à ce qu'il y ait des quantités de tours. Le premier bâtiment, celui qui existait place Clémenceau, devait avoir déjà ses dix ou quinze niveaux.

AS : à l'échelle de Dijon, c'est déjà conséquent.

RJ : C'est déjà bien. On n'imaginait pas plus à l'époque.

AS : Pourquoi ? Qu'est-ce qui bloquait ?

RJ : Des timidités. On faisait sur le lieu de la Défense des tours de 100 m, donc elles étaient à trente étages. Mais on disait que c'était possible à la Défense, mais pas de mettre des tours pareilles ailleurs. Mais le fond de la question, c'est que j'avais fait à côté de l'épannelage deux maquettes. L'une avec les bâtiments relativement isolés les uns des autres, et l'autre au contraire d'inspiration [?], une nouvelle construction, qui n'a pas été construite jusqu'au bout, mais c'était une grande unification des différents promoteurs. Et c'était très apprécié à l'époque.

AS : et qui était l'urbaniste ou l'architecte général ? C'était dans les années 65, 66 ?

RJ : L'architecte, je ne sais plus, et c'est sans doute en 65.

AS : Et ce projet était connu et publié ?

RJ : Oui, oui, c'était connu et apprécié.

AS : Et cela a inspiré, entre autre vous ?

RJ : Moi, cela m'a inspiré pour faire deux maquettes au 1000e, qui était un peu mes deux plafonds. C'est-à-dire un plafond où on respecte de petites opérations, qui n'avancent pas vite. Et puis des espaces où on réussit à faire une synthèse formelle urbaine. D'ailleurs, il y avait un architecte-conseil du ministère qui avait trouvé la maquette très importante, et que cela demandait évidemment un grand travail avec les promoteurs, mais que cela pouvait agréablement changer.

AS : Donc, deux maquettes ? L'une la plus collective et presque idéale, et l'autre ?

RJ : L'autre moins, qui prévoyait des étanchéités plus grandes entre les promoteurs. Mais cela n'a pas été suivi, j'ai rendu mon plan au ministère, point. J'ai été très étonnée de la posture du maire.

AS : on peut se demander pourquoi il vous avait demandé un plan ?

RJ : l'administration a son entregent. Ils cherchaient à qui ils allaient donner... Ils avaient nommé quelqu'un pour le secteur sauvegardé.

AS : Pour reparler de votre méthodologie urbaine, il y a eu aussi La Dkhila et Metz. Dans l'étude de la Dkhila, c'est l'échelle paysagère de l'analyse, et l'utilisation de croquis des lointains, des horizons.

RJ : Tout ce qu'il y a dans le dossier donne une grande importance à définir l'architecture moderne à mettre à partir du site et des conditions actuelles. Il faudra qu'on ouvre un plan. Même pour la zone qu'ils voulaient lotir –ils avaient vendu des immeubles, ils voulaient en vendre d'autres- je finissais par imaginer qu'on pourrait faire une limites aux voiries avec de petits magasins. Ils pourraient être en rapport avec les hôtels, ou bien autonomes, et qu'ainsi on re-paysagerait en acceptant un relatif désordre des immeubles les uns par rapport aux autres, aux immeubles intérieurs aux ilots. Il y a cela pour une zone plus banale de lotissements. On pouvait faire une frange urbaine.

Mais les réflexions d'essayer de ne pas abîmer le site existant, le site géographique, entraîne un certain nombre de contraintes au niveau même des architectures.

AS : oui, cet aspect est déjà très présent.

RJ : et cela vous pose une autre question ?

AS : oui, comme je vous l'ai dit, je vais associer ce projet avec l'étude urbaine de Metz, en 66, et avec Dijon, pour essayer de montrer comment vous vous insérez dans un grand paysage, puis dans une ville patrimoniale, et enfin dans un quartier plus vierge.

RJ : Je comprends, c'est bien et c'est vrai, d'ailleurs. Vous voyez que je travaille avec le velum partout, finalement. En fait, ce que je pourrais dire, c'est que pour moi le secteur sauvegardé était un cas particulier, mais qu'on pourrait avoir une posture secteur sauvegardé partout.

AS : Vous aviez déjà cette posture urbanistique et territoriale...

RJ : à une condition, c'est qu'on applique aussi ce que j'ai écrit dans les règlements de secteurs sauvegardés, dont on n'a pas toujours tenu compte. J'acceptais l'architecture la plus moderne, je ne voulais pas que le 20^{ème} siècle soit représenté par des pastiches...

AS : des néo-historicisants...

RJ : oui, tout à fait. C'est pourtant ce qui a été fait au niveau opérationnel à Metz.

AS : Oui, quand on pense à la rue des Tanneurs...

RJ : il y a cet ilot qui est contre la cité administrative, qui a été faite de façon très moderne, d'ailleurs, et qui n'est pas sans qualités.

AS : pour le lieu où elle est construite, le cœur médiéval de Metz, je trouve que c'est un projet qui se tient.

RJ : en tout cas, elle a une dimension raisonnable, ce n'est pas un bâtiment effrayant ni en hauteur ni en longueur. Mais ce qui se soude au deux bouts de la cité administrative et qui fait le tour de la place Ste Croix, là haut, où il y a beaucoup de choses conservées, c'est tout de même un pastiche néo...néo... néo-traditionnel. [rires].

AS : Pour parler d'Auzelle, qu'est-ce que vous pensez en avoir pris, qu'est-ce que vous pensez avoir laissé et peut-être être allé au-delà, dans toutes ces questions d'inscription dans le territoire ?

Je pense à la maison de retraite de Marvejols, qui est typique d'une inscription architecturale attentive. Les photos [de Pierre Joly et Véra Cardot] sont très belles, surtout celles où l'on voit les granges et les bâtiments de la maison. Il y a quelque chose qui se passe...

RJ : Et il y a aussi les photos de loin...

As : Prises en hauteur ? Oui, elles sont très intéressantes... il a pris la peine de grimper dans les collines pour les faire... On voit la rivière, les toits, les maisons environnantes...

RJ : En rentrant de photographier cette réalisation, mon frangin a croisé Auzelle, et lui a dit : « je reviens de photographier la maison de la Colagne faite par Robert. Je crois que vous ne le renieriez pas ! »

Et c'est vrai... Le traitement des façades tout à fait moderne, mais avec des matériaux... Et des endroits un peu plus classique : c'était assez Auzelle, quand on regarde Neufchâtel en Braye, ce sont des choses un peu comme ça. Très moderne, en fait, comme il savait le faire, mais à la Aalto, une modernité très fine...

AS : Très intégrée...

RJ : à ce propos, il y a dans le secteur sauvegardé de Nantes, l'article 11, le fameux article 11 du règlement d'urbanisme...

AS : qu'est-ce que c'est que cet article 11 ?

RJ : c'est l'article sur l'aspect...

AS : oh, c'est un article important, alors... Et litigieux, des fois.

RJ : oui ! C'est là où on met tout ce qu'on peut, et même des fois ce qu'on ne peut pas... Ce qui est important, c'est que dans cet article, il est écrit que l'architecture moderne est totalement acceptée. Et d'ailleurs, je le théorais en disant -c'était à la mode, les Italiens avait sorti le concept- qu'il y avait la forme urbaine et la forme architecturale, comme deux données. Les formes architecturales changent de siècle en siècle, même des fois plus vite. La forme urbaine passe trois, quatre siècles sans bouger. Elle n'a pas du tout le même rythme ni les mêmes transformations.

Le secteur sauvegardé, c'est d'imposer la forme urbaine à la forme architecturale moderne.

C'est toujours vrai.

Quant à la Dkhila, on voulait préserver le paysage dans une certaine île. Le velum des terrasses était donc au maximum des collines. J'obligeais qu'on construise dans la cuvette, même si on ne voyait pas la mer.

AS : Et par rapport à Robert Auzelle, avez-vous des choses à ajouter, à nuancer ?

RJ : oui, je peux ajouter des choses. J'ai eu à faire faire des plans d'expression du tissu urbain. Les géographes ont un grand respect des plans qu'ils font. Ils disent qu'on comprend la ville, sinon on ne comprend pas avec une vue aérienne. Auzelle était très respectueux du site aussi, mais pas de cette manière. Pour lui, le sol urbain était un sol support. Il acceptait bien sur que

ce sol-support soit par endroit, par secteur, grevé par un autre usage préexistant, usage naturel ou nuisance, comme des fumées d'usine. De même que je n'ai jamais entendu parler de différencier l'habitat dans les projets, même si ce n'était de toute façon pas dans l'air du temps.

AS : qu'entendez-vous par là ?

RJ : HLM ou autre, par exemple. Cela a été de plus en plus ségrégué, sauf dans les opérations de ZAC, où le pourcentage de logements sociaux était imposé, avec un quota. Il n'était pas non plus, mais peut-être que la géographie n'y était pas encore. Auzelle avait commencé l'urbanisme bien avant guerre, bien sûr.

AS : Il était d'ailleurs un peu pionnier dans cette filière, parce qu'il y avait Bardet... Et tous ceux de l'IUP.

RJ : qui était un peu plus âgé, il y avait Millet, à peu près contemporain. Il faut voir ce qu'était l'urbanisme à ce moment ressortait d'une compréhension qui était celle de Marcel Poëte. Il explicite en profondeur le sens qu'a pris le mot embellissement pour la ville, comme si c'était un organisme. Ou un objet composé de beaucoup d'objets différents avec un besoin d'un traitement léché...

AS : Et vous, vous y croyiez, à cette ville-organisme ?

RJ : Non, je n'y croyais pas trop.

AS : qu'est-ce que c'était que la ville, pour vous, dans ces décennies ? Comment l'abordiez-vous ? En aviez-vous un autre modèle ?

RJ : oui, c'est une bonne question... Cela ne s'est pas défini très vite, mais ce qui me gênait chez Auzelle, c'était cette image du sol-support.

En fait, une ville, c'est relationnel. Donc la question n'est pas le sol-support, mais le sol par rapport aux autres sols. Et ça, les géographes qui étudiaient l'impact des villes l'ont fait assez vite. Je me souviens d'une carte d'une ville moyenne des Etats-Unis établie par un géographe. C'étaient les téléphones : ceux qui appelaient la ville et ceux qui appelaient depuis la ville. On avait une incroyable nébuleuse... C'est une autre façon de voir la ville.

J'ai repris connaissance de la géographie au moment où j'ai commencé à enseigner. Je suis tombé sur un géographe qui critiquait le système des formes urbaines liées aux sites géographiques : la ville portuaire, la ville de défense... toute une panoplie de catégorisation qu'il critiquait. Il proposait d'étudier tous les établissements urbains d'une ville, y compris

ruraux, puis de voir après si on révélait des critères ou concepts qui permettait de conclure si l'on était en présence d'une ville ou non.

AS : c'est un travail énorme...

RJ : oui, c'était un travail sérieux... Cela ferait du pain sur la planche aux professeurs et étudiants d'une université régionale pour un certain temps... Cela m'a paru d'autant plus fort que j'habitais dans un tissu urbain en train de devenir banlieue.

AS : Avec le chemin de fer tout près.

RJ : Oui, et à petite distance du jardin de notre maison, il y avait encore des pieds de maraîchage... il y avait une campagne proche de la ville. Cela me semblait une qualité, mais avec un effet banlieue d'éloignement malgré tout.

J'avais aussi évoqué les trois cartes de la ville faites à l'école. C'était la ville quotidienne, la ville de loisirs-culture, et enfin les équipements de centralité.

AS : dans ces schémas, la ville était comparable à un réseau de maillage.

RJ : Oui, la ville était inhérente à un réseau. Cela ne veut pas dire que la géographie physique n'existait plus ou n'était pas à prendre en compte. Mais ce n'était pas cela qui faisait fonctionner la ville et qui lui donnait un caractère urbain. C'était autre chose. Et je rangeais les lieux d'emploi parmi les équipements, grands ou petit.

AS : Ce choix délibéré était un peu original.

RJ : Oui. Je pense qu'une ville qui produit une zone industrielle forte et emploie quelques centaines ou plus de personnel technique ou d'ouvrier... Cela fait partie du visage de la ville.

AS : oui, c'est un pôle où les gens se rendent, reviennent, habitent à côté sans doute...

RJ : à part ça, je peux vous dire comment j'évolue en ce moment... Vous avez mes deux livres ?

AS : oui, bien sûr !

RJ : C'est bien ! [rires] Celui du 1985 ne pouvait pas avoir valablement une période contemporaine solide. C'était en train de se faire. Donc j'ai fait une espèce de conclusion avec la révolution des mobilités, j'y pensais déjà. Mais cela tient quelques pages.

AS : Oui. Dans ce livre, vous aviez par ailleurs employé le terme de génétique urbaine. Je n'avais jamais lu cela nulle part ailleurs ?

RJ : Effectivement... Ceux qui parlaient des villes portuaires, villes de défense... étaient en retard dans la génétique. Il y a des causes multiples, pas uniques : c'est une des raisons pour lesquelles le système du site géographique ne fonctionnait pas.

Ce premier livre, que je vais essayer de rééditer, mais changer la fin en le mentionnant. Ce que je dirais, c'est que l'économie produit la ville. Même quand c'est le port, derrière, il y a le trafic marchand. Et quand c'est l'empire rural, c'est la journée de marche à pied dont parle Hérodote pour traverser la zone où il voit des canaux. C'est donc bien l'économie qui fait un centre urbain, que l'on peut appeler urbain si l'on veut, c'est encore à voir. Un centre directionnel ? [rires]

C'est un urbanisme unifié sur le plan économique et politique, mais c'est tout.

De l'autre côté, je dirais qu'à partir de la révolution industrielle, on a une explosion de la ville, de la ville d'avant. Mais cette explosion est lente.

Et en deuxième point, avec la révolution, c'est qu'elle pose pour la première fois de façon inéluctable, incontournable, la question du logement. Les artisans étaient mi-urbains mi-ruraux. Mais là, pour la première fois les ouvriers sont des urbains à part entière, qui n'ont pas leur place en ville, comme disait Auguste Conte. Ils campent dans la cité.

AS : c'est un moment difficile de l'histoire des villes, ce moment où la population s'accroît...

RJ : et où on ne fait rien.

AS : et où rien ne correspond à la situation actuelle en termes de décisions politiques, économiques...

RJ : Absolument ! C'est ce que j'essaie d'écrire avec mon livre. C'est une analyse... radiographique de l'hygiène.

Pour en revenir au logement, il devient incontournable. Le logement devient un droit, mais c'est inapplicable. Et je raccourcirais les premières parties au bénéfice de la partie sur la ville moderne.

I.2. ENTRETIENS AVEC ROBERT JOLY ET D'AUTRES INTERLOCUTEURS.

La présence d'autres interlocuteurs enrichit les questions et amène de nouveaux débats. Odile Jacquemin a été l'étudiante, puis la stagiaire et collaboratrice de Robert Joly. Elle est architecte et docteur, spécialisée dans le paysage. Christian Girier est cinéaste, c'est le réalisateur du film « Retour sur site » sur la visite de Robert Joly au collège-lycée agricole de Tulle-Nave, quarante ans après sa construction. Jean-Louis Pacciotti est architecte. Joseph Abram, architecte et historien, connaît Robert Joly depuis longtemps et tente d'en faire un portrait intellectuel.

I.2.1. Entretien entre Robert Joly, Odile Jacquemin et Alexandra Schlicklin,
chez l'architecte, le 11 janvier 2008.

OJ : J'ai fait mon diplôme avec Robert, qui a été mon premier employeur. On peut dire qu'il m'a lancé dans la vie professionnelle en me proposant, plusieurs fois, au moins sous trois casquettes, de gros projets. Et on est resté au moins vingt, trente ans sans se voir, largement vingt.

RJ : oh, plus !

OJ : le premier livre que j'ai sorti, vingt ans plus tard, sur l'histoire de l'architecture dans le Var, correspondait à mon travail de maîtrise d'histoire de l'art, fait avec Jasmin, Aix-en-Provence, Fontaine du Var. Cette année là, j'ai découvert dans les rayons de la bibliothèque un livre de Robert Joly, « Refaire la ville ».

RJ : « Une ville à refaire ».

OJ : Et cela m'a amusée de retrouver Robert Joly, pas perdu complètement de vue, mais...

RJ : Nous nous donnions des nouvelles une fois par année...

OJ : Alors je lui ai fait un clin d'œil, j'ai inséré dans ma présentation de thèse, et même dans ma conclusion de thèse, que j'avais faite au moins cinq ans avant de rendre ma thèse, une référence à Robert.

Et de fil en aiguille, on s'est retrouvés. J'ai participé à un certain colloque organisé par une association à laquelle j'appartiens, et Robert y était aussi. Et on s'est revus. Le propos de l'association, c'est la culture partagée de territoire, mais aussi la valorisation de la culture architecturale entendue de manière très vaste : architecture, urbanisme, environnement et paysage.

AS : C'est vraiment l'environnement pris au sens large ?

OJ : Oui, on s'intéresse plus spécifiquement à l'aménagement du territoire à l'architecture, mais il y a des architectes, et l'intérêt au métier d'architecte. On s'intéresse à l'histoire, et on a monté une convention de partenariat avec les archives départementales du Var, et des projets de valorisation des archives.

Ça part du Var, mais ce n'est pas une association régionale dans ses statuts. Le siège social est localisé là où j'habitais, et j'ai fait ma thèse sur le Var, ainsi que mon mémoire de maîtrise. Quand on travaille sur l'histoire, il faut bien être ancré quelque part. On a fait quelques petits films d'archives documentaires. Sur le cabinet d'architectes Lefèvre-Aubert, parce qu'il y a une réalisation là-bas, le village du Gaou Bénat, un village assez intéressant des années 60 de

l'époque touristique. Et puis on a fait un petit film sur Jean-Louis Véret, de l'atelier de Montrouge, sur une réalisation spécifique de la région, avec entretiens. Je me suis toujours intéressée aux archives orales, j'en ai constitué auprès des vieilles varoises qui avaient quelque chose à raconter sur la ville pour ma thèse.

Alors je me suis dit que ce serait bien de monter un petit programme d'archives orales, donc j'ai pris des proches. Pour une vraie cohérence de sujet, et j'ai choisi trois personnes qui correspondent à des vies professionnelles différentes, qui correspondent à trois âges, mais couvrant cette période de la 2^{ème} moitié du 20^{ème} siècle, ou alors même des années 70 jusqu'à aujourd'hui. Donc j'ai proposé que Robert soit un de ces trois-là, et de faire mon programme en montant un entretien par mois, les deux autres étant Jean Ecochard et André Lefèvre. André Lefèvre est un grand praticien de la côte varoise de la même génération, il est un peu plus âgé, il a 86 ans

RJ : oui, je n'en ai « tranché » que 79 !

OJ : Donc il y a une certaine différence avec Jean Ecochard, qui a 7 ans de moins, 72, 73 ans. L'intérêt est donc l'émergence du sujet du paysage ou de l'approche de l'environnement dans le métier, en plus de l'intérêt méthodologique des archives orales. Mais je n'ai aucunes compétences spécifiques en la matière !

Ce qui peut être intéressant aussi, c'est d'interviewer les personnes qui ont comptées dans la carrière de Robert, pour constituer une histoire collective.

RJ : je l'ai dit depuis longtemps à l'IFA, faire les archives de Dubuisson, par exemple, sans faire les archives de ses collaborateurs, c'est absolument erroné.

OJ : c'est la décontextualisation.

RJ : oui, non seulement ça, mais même avant, c'est la fabrication de ténors uniques en leur genre, qui avaient du génie, hors de l'air du temps...

AS : comme s'il n'y avait ni collaborateurs, ni ingénieurs...

RJ : Pour Dubuisson, il y avait Jausserand, très doué.

OJ : au-delà de la pluralité de personnes, il y aussi la pluralité d'interlocuteur : substituer à l'interviewer des angles d'attaque différents. Filmer un entretien, ce n'est pas seulement avoir deux témoins, c'est aussi avoir deux questionneurs.

Et par exemple, j'ai un retour d'un paysagiste dans le Var, qui travaille souvent sur les jardins des villas réalisées par Lefèvre. Lui, cela l'intéresserait d'avoir plus d'informations, des archives. La confrontation entre les deux serait riche, l'interviewer aurait un rôle plus neutre.

RJ : pour rebondir sur la préoccupation paysagère à l'agence [de Robert Joly], et peut-être déjà à l'école, c'est un sujet intéressant pour la thèse. On voit la part de ce que j'avais déjà

fait, puisqu'Odile venait de mener son mémoire de fin d'études sur le paysage, sous ma direction.

Lorsqu'on a fait l'essentiel de l'assistance du Lot, et que j'ai voulu qu'on en fasse la critique, j'ai voulu une personne extérieure à l'expérience, et j'ai pensé à Odile. Donc, le 1^{er} travail qu'on lui a confié, c'est de tailler en pièce l'assistance architecturale... ça a eu un impact considérable.

OJ : pour donner une mesure de l'impact, en 97, je crois, vingt ans après, j'ai croisé, lors des rencontres du CAUE du Var, à Porquerolles, le sous-directeur des sites du Ministère de l'Environnement. Il m'a dit : « Odile Jacquemin, mais vous êtes l'auteur du rapport sur l'assistance architecturale du Lot ! Vous savez, au ministère, on l'utilise quotidiennement, c'est une bible. » Et je suis tombée des nues de voir un haut fonctionnaire qui utilisait comme outil le rapport !

AS : comme outil de projet ?

OJ : C'est-à-dire que c'était une critique de ce qu'était l'assistance architecturale dans le Lot : ce qu'il faut faire ou non. Donc il est utilisé, de même que je vois des plaquettes sur les bâtiments agricoles qui continuent d'être utilisées, dans la même lignée que les 1^{ères} des années 75 : « comment intégrer un bâtiment dans le paysage ».

RJ : Ce travail sur les bâtiments agricoles, c'est moi qui l'ai fait.

AS : Mais alors ça veut dire que depuis, il n'y a eu aucune autre couche de savoir qui s'est ajoutée ?

RJ : bonne question. Mais on peut dire que le paysage comme préoccupation s'est beaucoup développé entre-temps. On a ré-ouvert des écoles de paysages, depuis, ou bien on les a réhabilitées. Il y en a partout, maintenant.

Il y a eu un travail très coordonné sur l'assistance architecturale. Et en plus, comme il y a au moins trois rapports de recherche sur le sujet, il n'y a plus qu'à en tirer une synthèse...

OJ : En complément de réponse, il y a des inerties de trente ans dans les projets culturels ou sociaux.

RJ : Avec Gérard Granval, nous avons écrit à l'école pour demander une thèse. Ce n'est pas possible de continuer à juger des propositions de ce secteur avec une belle peau et des images, et des hypothèses qui ne peuvent pas être comprises au travers de l'image.

OJ : Pour finir sur les inerties, quand je suis arrivée à Hyères, je quittais la direction du CAUE de l'Aveyron où j'étais restée une dizaine d'années. Je savais très précisément l'association que je voulais monter. J'ai écrit une lettre au maire, à la culture en proposant mes services pour créer un musée. 17 ans après, le musée émerge. Et je suis d'ailleurs interrogée pour

donner ma thèse comme construction culturelle du musée. Les choses mettent 30 ans, ça ne me choque pas.

RJ : Moi, ça me choque. J'ai suffisamment arpenté la grande administration pour savoir que si on pouvait être plus expérimental, ça irait sans doute mieux. Si on transformait des travaux en expérimental, et si on acceptait méthodiquement de faire une analyse critique. On pourrait faire du concours d'idées à tour de bras sur les expérimentations et expériences.

Et quand j'ai rappelé cette lettre à Alain Régnier, il m'a répondu, 30 ans, normal. C'est une normalité de faits.

OJ : Alain Régnier, le 2^{ème} grand professeur d'UP6 qui a compté pour moi. J'ai été membre fondateur du 1^{er} laboratoire de recherche de l'école. On s'intéressait à la sémiotique de l'espace.

AS : c'était pendant les études d'architecture ?

OJ : après, en 76-77. Je travaillais d'ailleurs à l'agence [de Robert Joly], sur Vert-le-Grand.

RJ : pour vous situer, on avait fait une carte de Vert-le-Grand, avec une expérimentation. De petits schémas de visibilité entre espaces publics et privés. Nous en avons fait une brochure, la découverte de cette juxtaposition communicante entre espace public et privé.

Pour montrer ces relations, j'ai fait un 1^{er} travail qui s'est appelé « Le paysage des lotissements ». Symboliquement, d'ailleurs, la couverture est faite avec un puzzle, parce que les choses s'encastrent ou non. Après cela, nous avons eu une expérience : il s'agissait de faire une recherche sur une commune que nous avions à choisir.

Ça a été Vert-le-Grand, dans le Hurepoix. Cette région parisienne qui s'adosse à la vallée de Chevreuse. Dans les promenades à vélo de ma jeunesse, j'ai été frappé de la différence entre les communes qui avaient un chemin de fer et des gares. Elles étaient frappées du phénomène de banlieue dans sa plus banale tristesse. De l'autre côté, les grands bâtiments de ferme magnifiques, murs et portails refermés sur une cours. Et elles n'ont évoluées qu'au 19^{ème}, au moment où la séparation entre l'habitat et le travail s'est affirmée. Des parties ont disparues dans les bâtis classiques (souvent 18^{ème}, renaissance dans le meilleur des cas) pour faire de tous petits hôtels particuliers. Comme ces maisons avaient aussi un parc, ces maisons sont signifiées dans le paysage par une série de grands arbres. Alors que le paysan, il ne sait pas bien ce qu'est un arbre, sauf les fruitiers, qui sont relativement petits.

OJ : Je reviens sur les inerties, et le projet de s'intéresser à la mise en place de l'émergence du paysage depuis les années 50 jusqu'à 76. Il se trouve que quand j'ai rendu ma thèse, il y avait exactement 30 ans entre mon diplôme d'architecture sur le paysage, et ma thèse d'architecture sur le paysage. En même temps, j'avais 30 ans de vie professionnelle, un petit peu coupée, je

me suis arrêtée, j'ai fait des enfants. Mais grosso modo, je suis restée sur une cohérence. Et j'avais joint à la thèse un 4^{ème} volume comme une annexe, « Trente ans d'exploration du métier de conservateur du paysage ». C'était un vrac non formalisé, mais j'aimerais le rendre accessible, en faire quelque chose. J'avais demandé à Robert, s'il accepterait de le préfacer et de faire la liaison entre ce qu'il avait débroussaillé, en pionnier, du passage de l'urbanisme au paysage, de prise en compte du paysage dans l'urbanisme. Et je me suis dit que ça m'intéresserait beaucoup de voir cette genèse. A l'école, c'était émergent, mais il y a eu des articles depuis. Yves Lacoste crée sa revue, Hérodote, consacrée au paysage chez les géographes en 76. C'était la même année que mon diplôme, parce que quand je suis allée le voir, il m'a dit que c'était trop tard, qu'il venait de boucler le numéro...

La création de l'Institut de l'Environnement est témoin du glissement de l'urbanisme au paysage et de cet environnement.

RJ : Environnement, c'était bien le même mouvement. L'urbanisme, on n'en voulait plus, mais on ne voulait pas le dire. Je me souviens du directeur adjoint de la DAFE, au moment des ZAC, qui m'a dit : « on va savoir faire de l'urbanisme ». Je lui ai répondu que oui, au moment où on cessait d'en faire. Je l'ai vu changer de couleur, et il m'a dit « c'est vrai, vous avez raison. » Il était illusionné par la qualité de ce qu'il était en train de faire : mettre au point les ZAC pour qu'elles aient à la fois une forte liberté de plan masse et en même temps une précision de l'écriture d'un certain nombre de lieux ou de parcours pour ne pas être dans le désordre ou la parcellisé. Arouvigneau, c'était son nom. Quand j'ai voulu enregistrer ses mémoires, il venait de mourir. Il avait été partout durant ces années de déconstruction de l'urbanisme.

OJ : Est-ce qu'on peut trouver des thèmes ou des personnes, des entrées ? Des périodes ?

RJ : C'est ce que j'étais en train de commencer. On ne voulait pas de l'urbanisme, et on le refoulait pour les mêmes mauvaises raisons qu'on a mis un siècle à refaire un habitat pour le peuple. Les 1^{ères} topographies médicales datent du début 19^{ème}, donc c'était connu. Assez rapidement, dans les mêmes dates, la statistique est mise en œuvre dans les services technico-bureaucratiques de l'Etat et des villes. La statistique sur la contagion a donné lieu à une carte, avec graduation de l'état contagieux.

On a refusé l'urbanisme pour ce qu'il imposait une forme plus socialisée des formes et de l'aménagement. Comment a-t-on fait pour éviter l'urbanisme tout en résolvant des questions, dont l'aspect du milieu ? L'aspect du milieu se présente sous deux dimensions, et au début il n'a que la dimension de celui qui regarde depuis son logement secondaire. Dans le Lot, au début, il n'y avait que des « crânes d'œuf » : Monnerville, Pompidou, Frey, etc.

OJ : pour en revenir aux thèmes, Vert-le-Grand, c'est 30 ans aussi. Entre les souvenirs d'enfance de la vallée de Chevreuse et l'émergence du paysage, c'est 30 ans.

RJ : Le périurbain a commencé progressivement. Il est évident que les gens qui avaient des résidences secondaires dans le Lot étaient agacés par ce qu'on a appelé le mitage. Mais s'il y avait une maison qui se construisait dans leur panorama, ils n'étaient pas contents.

Le deuxième aspect, c'est la périphérie. Une réalisation éclatée, parcellisée, sans cohérence, sans unité, certains s'avisent que cela ne marche pas. La crise de la banlieue n'est pas nouvelle. Ces deux choses arrivent et se télescopent.

Puis, quand nous avons eu plus d'argent, nous avons embauché Escudier, l'enseignant de Toulouse. Ça a été une étude très approfondie, car il a eu un contrat de la DAFU à Prague, pour aller plus loin dans l'analyse des lotissements. Il a fait une analyse qui est du même ordre que ce que racontait Jean-Louis, avec les solutions différentes sur les maisons voisines qui ont les mêmes caractéristiques de remblais ou de déblais. Elles ont soit un mur de soutènement pour garder le sol, soit un creusement de sol sur une grande longueur pour créer un sous-sol.

Il y a eu deux résultats dans cette marche longue. On a inventé les nouveaux villages, qui viennent d'une impossibilité à arriver à faire du lotissement. Remarquez, maintenant les lotissements repartent, mais je crois qu'on est à un autre degré d'inquiétude.

Si l'immobilier est en crise aux Etats-Unis, c'est aussi parce que c'est un outil politique. Désolé, je ne peux pas échapper à certaines parenthèses, parce qu'elles m'ont fabriqué, ces parenthèses... L'habitat est un instrument de paix sociale extraordinairement fort.

Architecturalement, il y avait des solutions meilleures que d'autres proposées pour les nouveaux villages. Pour la commune dont Pompidou était le maire, il y a eu un village-vacances très tassé, du même ordre de sédimentation que le village de Véret dont parlait Odile tout à l'heure. Il y a eu diverses expériences autour des nouveaux villages. Le lotissement n'est pas mort entre-temps.

Mais l'architecture des lotissements s'est trouvée banalisée dans le bon sens du terme : simplifiée. Bien sûr, l'économie joue un très grand rôle aussi, mais c'est vrai aussi que les modèles ont pris en compte les tentatives qui se faisaient depuis plusieurs années, et qui ont fait des produits assez sobres, assez banalisés. Dans le dérisoire, d'accord, mais bon... Ils ne donnent plus l'effet banlieue que je notais en comparant les lotissements début 20^{ème} siècle et les grandes fermes, quand j'avais 15-20 ans.

Comment le paysage se dégage vraiment ? Il y a des pilotes du paysage. Ça pourrait être intéressant de poser des questions à Lassus [s'adressant à O.J.]. Toi, tu pourrais. Il a fait de premières hypothèses assez tôt.

OJ : Il y en a aussi qui a travaillé sur le paysage, c'est Jean Ecochard à l'Etang de Berre. Il est de la même génération que Lassus, et il est dans de grandes opérations de création de paysages urbains modernes, autour de l'industrialisation, des années 60...

RJ : C'est sur cela qu'il faut travailler, mais faire préalablement un canevas précis, ça me semble impossible. Il faut ramasser des informations, les mettre en parallèle, et au bout d'un moment, on a une histoire.

Bon, avec déjà ce que j'ai à dire sur l'assistance du Lot, on va en faire un bout.

Un personnage très important pour le paysage, Claude Soucy, sociologue, a été très actif dans le domaine de l'architecture. Je lui dois beaucoup.

OJ : il a occupé un poste de conseiller à la direction de l'architecture ?

RJ : oui, mais je ne sais pas à quel moment il a eu le titre. Avant, il était peut-être plus du côté de l'équipement. Mais c'est lui qui a eu l'initiative de me donner mon premier rapport de recherche, « les transformations de l'habitat rural », avec le beau titre « on a cru bien faire ».

OJ : il y a des choses qui ne vieillissent pas. La référence à « on a cru bien faire », largement 30 ans après, je l'utilise et je le ressort, parce que ça reste d'une actualité... Le processus, la forme de l'ouvrage. Le nombre de choses qui sont faites par les élus et les maîtres d'ouvrage par le « on a cru bien faire », c'est d'une telle réalité... ça ne vieillit pas.

RJ : dans son histoire, le petit bouquin n'a pris qu'un vieillissement normal.

OJ : un autre aspect, c'est l'enseignement.

RJ : oui, je ne veux en rien être uniquement autour de mes œuvres, ça n'a pas de sens. C'est peut-être d'ailleurs là l'originalité de cette vie professionnelle. Je la trouve rare, je n'en connais pas beaucoup qui ont eu une aventure parallèle. Mais ce dont je suis sûre, c'est qu'elle est très significative dans l'air du temps.

AS : dans quel sens ?

RJ : parce que c'est quelqu'un qui a eu la chance de pouvoir passer au contact de toutes ces différentes évolutions et transformations dont on parle. C'est ce que j'appelle l'air du temps.

Des choses sont arrivées, des opportunités se sont ouvertes, comme l'assistance du Lot.

D'autres ont été perdues, comme les modèles constructifs, par exemple.

La société ne savait nous demander que des modèles, et c'est un mauvais outil. Ils auraient dû demander des systèmes constructifs. En Allemagne, ça se faisait beaucoup plus. J'aurais voulu faire un modèle d'habitat, dont on eût pu faire un cas particulier. Par exemple dans le

cas d'un site très prégnant, du point de vue de sa couleur ou de sa forme architecturale. Le bâti aurait pu être réalisé à la main pour ce chantier là, mais en utilisant quand même le système.

AS : quelque chose de très souple...

RJ : oui, quelque chose qui n'était qu'une trame.

OJ : pour en revenir au fonds de consigne ministériel, qu'en est-il ?

RJ : Il est entier, c'est un paquet de livres, de revues... rassemble à peu près la totalité des messages que le ministère a envoyé.

OJ : c'est un outil d'analyse de la politique sociale du ministère.

RJ : oui, complètement. Ça couvre de 1960 jusqu'en 1980.

AS : donc vingt ans de politique ministérielle. Qu'est ce que vous en faisiez ? Vous lisiez, analysiez, suiviez ces consignes ?

RJ : pour partie on suivait, parce que c'était la nécessité. On nous envoyait un bouquin pour faire un POS, il fallait bien qu'on suive. Alors on suivait avec une marge, ce n'étaient pas des ukases non plus. Mais le ministère voulait telle chose... Ceci dit, j'ai critiqué dans des rapports certains envois, par exemple ils ont fait du post-Ramatuelle à Modène, critiqué dans le « paysage et matériau ».

Voilà ce qu'on en faisait. C'étaient nos outils de la bureaucratie technique du ministère. Le ministère a aussi un côté technique. Michel Foucault raconte cela très bien. Je ne suis pas d'accord avec tout ce qu'il dit, mais il le raconte très bien.

La bureaucratie d'Etat, c'est ce qui permet de réguler tout ce que font les gens qui ne font pas partie de l'Etat. La régulation des architectes se produisait par cette masse de documents. Raymond Gleize m'avait prévenu que le fait d'être un architecte BCPN allait m'ouvrir plein de portes.

OJ : ce qui serait intéressant, ce serait de comparer avec la pratique d'aujourd'hui. Quels sont les architectes libéraux qui reçoivent de l'information du ministère ?

RJ : a priori les architectes-conseil, une centaine. C'est un rôle qui a été créé en 51, je crois. Ils contrôlaient la qualité de l'architecture sur les permis de construire, pour aller vite.

AS : Ils faisaient ça a posteriori sur un dossier déjà constitué ?

RJ : Quand l'assistance architecturale a été décidée, Chalandon voulait faire disparaître le permis de construire, qu'il en faisait sa politique. Les architectes conseil ont été choisis parmi les grands. Mais il y a eu un énorme glissement, c'était du mandarinage au départ, avec des gens qui étaient tous Grand Prix, ou BCPN, ou notable. Raymond Gleize l'a été, il était Grand Prix. Du coup, il a eu 3 départements. Au début, il y avait peu d'architectes-conseil, ils étaient

50 ou 60 pendant longtemps. Moi-même j'ai eu deux départements en commençant. Ma chance était d'être à la fois urbaniste et BCPN, alors j'ai été architecte-conseil très jeune.

OJ : Pour rebondir sur la question de l'environnement, cette année Serge Antoine est décédé [en réalité, mort en 2006]. C'était l'un des hauts fonctionnaires de l'environnement. A cette occasion, on s'est aperçu qu'il n'existait pas d'histoire du ministère de l'environnement. Une association « Serge Antoine » s'est créée, à laquelle j'ai bien sûr adhéree.

Et un autre décès a suivi, celui de Jean-Pierre Deffontaines, le géographe. Donc une journée d'étude va être organisée en avril sur Deffontaines. Et ainsi, ce sont de petits bouts d'histoire de l'émergence du paysage dans le secteur de l'urbanisme et du ministère de l'équipement, ce paysage chez les géographes et le milieu de l'agriculture. Des années 60 aux années 80, il y a un vrai sujet. Il y a des prises de conscience un peu partout. L'association Serge Antoine a mis à son programme la création d'un comité d'histoire de l'environnement ; il y a une journée d'étude consacrée à Deffontaines... pour l'instant, rien n'est capitalisé, mais c'est important de rester en veille par rapport à ces questions.

RJ : Oui, la réalité des choses, ce sont des évolutions sociétales, presque toujours. L'idée que les évolutions reposent sur des personnes exceptionnelles n'est pas complètement fausse, car sinon elle ne pourrait avoir lieu, mais elle n'est pas exacte.

As : elle ne rend pas compte de tout, c'est cela ?

RJ : à beaucoup près, elle n'est pas exacte. Mais comme le grand personnage commis d'Etat représente le monarque absolu... C'est un individu commode pour l'histoire, qui représente l'organisation. C'est là ma critique de Foucauld : il croit en des schémas d'organisation qui ne sont pas réels mais idéaux. Bernard Lepetit, le géographe qui s'est tué en faisant son jogging le matin, disait qu'on commençait à décrypter assez bien les transformations de l'habitat des petits hôtels particuliers. Seulement il ajoutait qu'il fallait tout de suite regarder combien d'hôtels étaient concernés, sinon cela n'avait pas de sens.

C'est bien le cas. On pourrait confier les résultats de recherche à une banque de données.

OJ : Ne rêvons pas... La mutualisation intéresse très peu de personnes.

I.2.2. Entretien entre Robert Joly, Joseph Abram et Alexandra Schlicklin,
chez l'architecte, le 6 mai 2008.

RJ : en vous entendant parler de ce fauteuil, je me demande finalement s'il n'est pas de la même ébénisterie familiale du coin...

JA : Ma belle-fille a vécu avec quelqu'un qui était céréalier du côté de Metz. Et sa famille est très implantée là-bas, ils ont des terres. Très proches de la ville, ils ont une espèce de place de notables. Et un jour j'ai vu arriver chez elle des chaises qui venaient d'un patrimoine familial, donc j'ai demandé s'il y avait eu l'influence de l'Allemagne derrière ça.

Mais j'étais absolument sidéré par ce que je voyais. Si je n'avais pas fait de l'histoire de l'architecture, je les aurais postdatées. Et probablement ça doit dater de la période de l'annexion, c'était fait en contre-plaqué ancien, avec du tressage. Je n'avais jamais vu une telle rationalité. Le contre-plaqué est un matériau que l'on employait relativement tôt, pas sous la forme qu'on trouve actuellement, mais je l'aurai postdatée de l'entre-deux-guerre. Très compact, avec des espèces de tressage de contreplaqué rationalisé, très bon état. Un Art et une espèce de rationalité que je n'avais jamais vue, quelque chose d'industriel.

RJ : Une modestie d'un bon technicien, un bâti bien fait.

JA : Voilà, exactement. Et tout était neuf : la forme elle-même : ce type compact, les matériaux. Donc il y avait ça dans un salon, tu rajoutes un coussin... ça devient un meuble ultra contemporain, et ça n'a pas loin d'un siècle.

RJ : je l'ai habillé avec un tissu Knoll, dans ton dos...

JA : Il est temps peut-être de commencer à visiter les œuvres de Robert, tu as commencé ?

AS : oui, et j'ai eu une surprise, parce que je voulais visiter un collège à Asnières, et je ne l'ai pas trouvé, il n'existe plus. Je suis allée dans la rue, à l'endroit. Il n'y a plus que du logement.

JA : ils l'ont détruit, tu veux dire ?

AS : je suppose, parce que sinon, je ne vois pas.

RJ : ça me surprend un peu... Est-ce à Asnière qu'il y avait le gymnase sous la cour ?

AS : je ne pourrais pas vous dire.

RJ : Le gymnase était un gros objet très dense. Ils se sont aperçus lors du changement de ministère que le CES n'avait pas de gymnase. Le gymnase devait pouvoir servir à d'autre

qu'à l'Education Nationale. Ils m'avaient demandé comment on pouvait faire. Je leur avais répondu que s'ils avaient un peu de moyens, on pourrait le faire sur place. Il y avait une pente dans la cour. On créait une tranchée ouverte pour que les vitrages puissent être complets. Il fallait que ce soit au moins intéressant comme équipement municipal.

AS : je suis allée voir Chatou aussi, je me suis baladée.

RJ : oui, ça, je me suis douté. C'est très significatif de ce que j'ai fait dans le premier tiers de mon existence. Je dis honnêtement que j'ai commencé cet ensemble chez Roger Faraut, que nous avons fait ensemble l'étude d'urbanisme qui précède. Le plan masse lui appartient aussi. Mais on a été quand même solidaires et tenaces pour rester avec des immeubles bas, alors qu'on a reçu je ne sais combien de pression, y compris ministérielles. Heureusement qu'il y avait un site classé, alors ça a aidé, sinon on aurait eu du mal à la faire comme ça. Si on n'avait plus pu faire d'urbanisme comme ça, j'aurais abandonné.

JA : et ça a bien vieilli ?

As : ah oui, en fait ça pourrait être fait il y a dix ans, il y a quinze ans.

RJ : Lombard, tu connais Lombard, l'ingénieur et l'architecte ?

JA : non ça ne me dit rien. Si tu me dis ce qu'il a fait, peut-être ?

RJ : c'est lui qui a géré si ce n'est fait le bâtiment scolaire qui est en face de Beaubourg.

JA : D'accord.

RJ : Bâtiment qui n'est pas idéal, d'ailleurs. Je lui ai dit à l'époque, il aurait fallu conserver la forme urbaine, que l'architecture soit moderne ou non. Mais il me disait gentiment, parce qu'il habitait au fond de Chatou : ton ensemble de Chatou qui n'a pas pris une ride !

JA : c'est que c'est vrai, alors...

AS : pour y être allée, c'est vrai. Et à l'intérieur, même si on a accès aux jardins communs, rien n'est abîmé, ça veut dire que les gens sont bien. Il n'y a aucuns problèmes de dégradations.

RJ : On peut aussi raconter l'histoire du financement, avec Chatou. Parce que le premier bâtiment, pour le moment le premier, c'est celui-là qui a été le plus facile à construire, parce qu'il se construisait même avant les démolitions, c'est la grande barre qui est parallèle à la voie.

C'est là où j'ai commencé à faire mes armes personnelles. J'avais eu en particulier l'idée qu'il y en avait marre d'avoir les immeubles côte à côte comme dans le Paris d'Hausmann. Evidemment, ça ne se voit pas trop dans les endroits où il avait mis les verrous [urbanistiques], il n'y a pas beaucoup de rupture. Mais dès que ce n'est plus le cas, par exemple autours du jardin du Luxembourg, pas du côté Boulevard Saint Michel, mais de l'autre côté, dans ces cas-là, c'est tout et n'importe quoi côté à côte.

On avait regardé ce qui se faisait, et on avait remarqué que les cages d'escalier étaient coupables. C'est pour ça que quand ils avaient revendiqué de faire des cages d'escalier au moment du post-modernisme, je n'étais vraiment pas content.

Alors j'ai rendu invisible ou peu visibles les cages d'escalier. Et en plus, pour éviter la verticale des fenêtres, j'ai fait un brouillage, c'est-à-dire que les séjours n'ont pas toujours un balconnet, les fenêtres ne sont pas toujours l'une au dessus de l'autre. Mais ce n'est pas non plus un quinconce absolu, c'est plus libre.

JA : en parlant, je me rends compte de l'impact des couleurs [chez Robert Joly]. Le plafond, je le trouve extrêmement intéressant, et le fait d'avoir laissé la cuisine blanche. Le premier réflexe aurait été de la peindre, mais avoir de l'espace par le haut, c'est mieux...

RJ : Gérard Monnier, la première fois qu'il est venu dans la maison, était assis à la place d'Alexandra, ou à peu près, et il a levé la tête, et il m'a dit : ah, je commence à comprendre comment vous avez pris possession des lieux... [rires]

JA : tu as travaillé sur les archives, tu as réussi à prendre la mesure de l'ensemble ?

AS : oui, je regarde dans les caisses, je commence à faire un repérage un peu plus fin, mais ce n'est pas évident, donc je bricole, mais il faudra les classer de manière un peu plus sérieuse. Il y a beaucoup de chose, je prends beaucoup de plaisir à les classer.

RJ : c'est l'essentiel, et ça me fait tout à fait chaud au cœur... [rires]

AS : vous avez aussi mis dans les archives de la documentation, avec des choses qui n'ont rien à voir quelquefois avec l'architecture. Il y a la documentation sur les régions dans lesquelles vous avez travaillées, mais vous avez aussi collectionné par exemple des images de villes dans la publicité, des choses comme ça.

Et je trouve ça intéressant, pourquoi vous avez décidé de mettre dans le fond d'archives, plutôt que de les garder ?

RJ : Ce n'est pas une mauvaise question, mais il peut y avoir d'ailleurs une réponse bête. Un peu charrette dans la fin du classement des archives, parce qu'il fallait qu'on déménage, et ça avait une présence forte dans la chambre du haut. Alors il est possible aussi qu'il y ait eu des choses comme ça. Mais il est possible aussi que ça a été mis par analogie à ce qui se passait dans ma tête, et je voudrais bien qu'on récupère le fonds que j'ai confié à Catherine Blain, mais confié, pas donné, et qui devait être versé au centre de Recherche de Versailles, il faudrait les transférer.

JA : il faudrait peut-être en faire la demande, alors ?

RJ : il faudrait en faire la demande. Ce que j'ai fait et que je ne pensais pas donner aux archives.

JA : de la documentation aussi ?

RJ : presque uniquement de la documentation. C'est une réflexion que je me suis faite, comme j'étais avec ces différents titres, d'un côté la Culture, l'Education de l'autre, je recevais tous les titres de ces gens-là. Je ne dis pas que j'ai tout gardé, ce n'est pas sûr, mais massivement, j'ai gardé, parce que c'était l'air du temps. De l'institution, de la bureaucratie institutionnelle, comme on peut dire, c'était un élément du travail.

AS : donc ça fait vingt ans de consignes ministérielles.

RJ : Oui, ça en fait même plus, entre vingt et trente, un bon vingt ans.

JA : et à l'époque les archives de l'Etat ne pouvaient pas le prendre, question de volume, peut-être ?

RJ : honnêtement, je n'ai pas posé la question comme ça.

JA : J'ai reçu un mail de la directrice du monde du travail. Il faut qu'ils arrêtent le travail. Je ne sais pas quel est la raison exacte.

RJ : je pense que le financement sert de prétexte et de raison, mais on peut quand même continuer à collecter.

AS : qu'est ce que c'est ?

JA : C'est à Roubaix, c'est là où il y a des fonds d'architectes, comme le fonds Simounet. Ça dépend beaucoup aussi des relations qu'ils ont eues avec l'école d'architecture de Lille. Comme le commissaire de Simounet, c'était Richard Klein, qu'il était prof à Lille, et comme Simounet a construit une des œuvres majeures qui était le musée d'Ascq, ils avaient décidé de

déposer l'ensemble de son œuvre d'architecte au archives du monde du travail à Roubaix. Il y a des post-modernes comme Sarfati qui y sont aussi, parce que c'est lui qui a fait l'architecture de l'Institut même du monde du travail.

Donc il a aménagé un ancien bâtiment industriel et il y a déposé ses archives. Il y a aussi quelques fonds d'architecte, mais le but premier, c'était vraiment de recueillir les archives du monde du travail. On voit bien que c'est colossal, mais c'est aussi essentiel. Le fait que ce soit dans la région Nord, ça a du sens par rapport à ce que ça a représenté aux 19 et 20èmes siècle. Et ce mouvement a été semble-t-il interrompu ou est menacé d'être interrompu. On a reçu un mail d'alerte de la directrice de l'institution qui dit que la fin des collectes est envisagée.

Mais nous allons peut-être en venir à l'objet de cette réunion. Donc on avait déjà un dans les années 90 : tu étais venu à l'école d'archi de Nancy, la nouvelle école.

RJ : oui, en 1996. Et j'ai des éclaboussures positives de la destruction de l'Institut.

JA : Tu étais venu faire une conférence lors du DESS « pratiques européennes ». C'est dans ce cadre-là qu'on t'avait invité. Et on avait imaginé avec Denis Grandjean, une double expo à Briey et à l'école d'archi de Nancy, plus globale à l'école, et plus pointue à Briey. Et puis le temps a passé là-dessus. Et ce projet s'est enlisé.

On avait aussi cherché sans succès un groupe d'étudiants pour travailler sur ton œuvre. Il y avait un intérêt manifeste pour ton œuvre, à la fois écrite et construite, et on s'est dit qu'un jour il faudrait que quelqu'un écrive quelque chose. Donc cette idée de l'expo, c'est quelque chose qu'on utilise comme un fer de lance. Surtout celle de Briey, ça peut être un moment de réflexion extraordinaire. Alors que maintenant toi tu fais un travail de longue haleine, enfin une thèse sur le travail de Robert, je pense que ça peut être le moment ou jamais de faire l'expo. Il faut, il y a une idée qui était l'idée d'origine, mais il faut qu'on en discute pour voir si on est d'accord dessus, c'est les expos qui peuvent être conçus à partir d'un très petit nombre d'œuvres, mais qui peuvent être en même temps des portraits. C'est –à-dire qu'on peut vraiment dire beaucoup de choses en 80m², c'est l'unité des cellules de Le Corbusier. Dans un duplex, on peut faire des expos qui aient un impact formidable.

AS : oui, c'est dans les appartements de Le Corbusier.

JA : c'est dans les appartements, et l'expo qu'on a eu à Briey, il y en a peut-être eu une 40aine, mais de nature très très différentes.

Donc c'est des expos qui peuvent servir à faire un portrait. Il me semblait que Robert, à l'école, c'est quelque chose de très important, de presque invisible, comme le revendiquait aussi ceux de l'atelier de Montrouge. Il y a vraiment un tournant. J'ai découvert avec passion que les architectes avaient déjà préfiguré les textes d'Henri Lefèvre, que dans leur pratique il y avait déjà l'aspiration à la ville dans les années cinquante. Il y avait déjà cette revendication d'un statut intellectuel pour l'architecture, et la pratique même de Robert Joly, la façon dont sa carrière s'est écoulée, la capacité à écrire des livres, à faire des bouquins, l'architecture c'est de la pensée.

Le fait de dissoudre la figure de l'architecte dans des pratiques très diverses, c'est un morceau d'histoire considérable, c'est comme si on braquait le projecteur dans un tissu : on le met à l'endroit où il y a une unité qui est formée et qui s'est dissoute dans un conglomerat très complexe. Je pense qu'historiquement, comment dire, l'intérêt historique de son travail, c'est sans doute celui-là, comme pratique vers une ère nouvelle de la figure de l'architecte. Mais au-delà de ça, je pense qu'il y a la nouvelle figure de l'architecte, la nouvelle manière de concevoir la profession, institutionnelle à travers différentes pratiques, et il y a aussi un travail de bâtisseur, qui est expérimentale. Il y a une architecture qui est une architecture discrète. Parce que même aujourd'hui, le bâtiment de la rue Erasme, ce bâtiment qui avait valeur de la distinction même s'il a été détruit, au départ, c'est un bâtiment discret.

Tout le travail de Jean Prouvé, c'est un travail qui aujourd'hui est extraordinaire, mais c'est un travail du côté de la discrétion à l'origine. Donc je trouve que ce qui serait important, malgré le caractère complet de l'œuvre, je pense qu'il y a moyen d'avoir un discours très complexe. Je pense qu'il faudrait même mettre une ou deux opérations en avant et essayer de constituer cette figure de l'architecte intellectuel. On devrait choisir quelques œuvres, faire des maquettes et en fond avoir des quantités de documents qui montreraient la très grande diversité du travail. C'est important de choisir. L'objectif serait de faire une sorte de portrait à travers les œuvres et les choisir pour qu'elles fassent un dispositif, et en même temps être très précis et très concis dans ce qu'on montre. Pas l'idée de tout faire, mais l'idée de choisir des choses qui fassent, qui pourraient être le dispositif qui conduirait à une très grande expo. Mais malheureusement, aujourd'hui, on aurait pu rêver qu'il y ait une grande expo Wogensky, elle va peut-être se faire dans 15 ans.

Sur Pierre Vago... beaucoup de gens ont méprisé le travail de Pierre Vago, il a eu beaucoup de mal. Je l'avais rencontré en 1980. Il était Hongrois. Il avait eu une monographie en Hongrie, exactement comme Goldfinger qui venait d'avoir une monographie à Londres à la

même époque. C'était une monographie par l'image, et j'avais été stupéfié de voir dans ce catalogue la qualité des œuvres très peu nombreuses, le nombre était faible, mais la qualité montrait qu'il y avait des problématiques derrière.

Je n'entendais que du mépris, les gens disaient : « Pierre Vago, mais non, c'est L'Architecture d'Aujourd'hui, c'est un directeur, ce n'est pas un architecte ». On ne peut pas diriger une revue et être architecte en même temps. Il fallait mépriser le travail de Vago ou dire qu'il y avait dans son agence des gens plus compétents que lui. Toujours ce discours-là. Mais c'étaient forcément des œuvres qui étaient inintéressantes parce qu'elles ne marquaient pas de grands gestes. Or il y avait un véritable fonctionnalisme derrière ces œuvres qui était déjà présagé par les œuvres des années 30 de Vago. Et c'est vrai que peu nombreuses, ses œuvres avaient une véritable tenue. Je ne suis pas surpris que jusqu'à aujourd'hui, il n'y ait pas eu d'exposition qui témoigne de ça.

Par rapport à l'exposition de l'ATM, il y a une expérience qui est très curieuse à faire. Quand on regarde la grille CIAM, et quand on regarde l'ATM, on se rend compte que ce sont deux univers distincts. Le rapport mouvements internationaux/ATM, par exemple Simounet est plus dans le coup à cause du CIAM Alger : on sent qu'il y a des questions fondamentales qui sont posées, tandis que l'Atelier, ils sont encore très jeunes, et il va falloir attendre qu'ils aient leurs expériences.

RJ : si on récupère un élément de l'exposition que j'ai gérée, Soukalsa, dans une des réunions du SIUAT qui a eu lieu à Paris, il y a c'est peut-être pas le modèle de départ, mais il y a une grille, qui veut se substituer, qui ambitionne de se substituer à la grille CIAM. Il y a des propositions comme : une personne par pièce, et c'est fait toujours avec des photos de mon frangin.

JA : c'est vraiment intéressant, ça existe encore ?

RJ : J'en ai au moins des photos.

JA : tu as travaillé avec Calsat ?, c'est ça ?

RJ : Calsat m'aimait bien.

JA Il a fait un excellent plan-masse, je crois qu'il a travaillé à la ZUP de Vandoeuvre, qui est vraiment au départ un morceau de ville.

RJ : Je ne suis pas sûr de bien connaître, mais je connais mieux ce qu'il a fait pour le centre de Chelles, c'était un très bon plan-masse. Quelque chose qu'on aimait bien. Si j'avais eu une commande comme ça à la place de la ZUP de Guéret, je n'aurais pas abandonné.

Ce qui veut dire que le petit dispositif mis en place à Briey, il faut qu'il soit conçu intellectuellement comme déployable, mais il faut se dire qu'on ne le déploiera pas. Et il faut faire un portrait, en fait, assez puissant, avec peu de chose.

Il faut miser essentiellement sur la justesse. Briey, c'est vraiment incroyable, car c'est vraiment une bande de copains, on fait tout avec rien, et ça marche, depuis 10-15 ans, évidemment avec un tout petit peu d'aide de la Culture, qui finance les expos, 4 par ans, avec un budget qui est toujours le même, ce qui veut dire qu'on a de tous petits crédits pour chaque expo, mais qui permettent quand même de rémunérer les déplacements. Quand ce sont des étudiants. Quand ce sont comme moi des commissaires, qui sont membres, tout est bénévoles, c'est normal.

RJ : Si on entre dans les faits pour être un peu concret ce matin, ce tu dis me plaît bien. C'est d'ailleurs en t'écoutant que j'ai pensé, à ce qui ne s'appelait pas la grille des besoins, on m'avait demandé de changer de titre, que les besoins c'était mal vu, ça s'est appelé la « palette des aspirations ».

Toute l'équipe des concours de ZUP l'a faite, c'est-à-dire Vigor, Aubert, Pison... Je serai en particulier intéressé qu'on fasse des reproductions de planches, parce qu'elles définissent une autre façon d'essayer de voir les plans-masses.

En particulier, on a fait pour Toulouse des immeubles qui sont des ensembles, carrés, rectangles. Et on les a mis côte à côte, sans jointure. J'étais partisan de faire des jointures quand même, alors on a fait des jointures sur Montpellier. Mais c'est moins satisfaisant comme conception immeuble, sauf les petits logements individuels : ce sont des logements patios, où il y a des placettes qui les groupent, et ça, c'est assez intéressant. Et d'ailleurs à l'époque, les mœurs du « faire soi-même » étaient encore assez répandues. Je me souviens de la placette conçue avec un poste de lavage de voiture au milieu pour les gens. C'était un lieu de convivialité, on était tous là, on pouvait bavarder ou pas.

D'ailleurs, je suis ferme, je souhaiterais très vivement qu'on continue à parler des autres acteurs. C'était le « Groupement d'architectes », ce n'est pas un hasard. Son nom, groupement, est délibérément voulu. Ça fait partie de l'idéologie.

Pour revenir au propos, ce que tu dis me plait bien. Je l'avais déjà un peu expliqué à Alexandra, le jour où j'ai été amené à faire le dossier de repyramidage...

En faisant le travail, et en le voulant résumé, je me suis aperçu qu'il y avait comme un enchaînement, et je suis convaincu qu'une vie d'architecte est terriblement liée aux opportunités.

Il y aurait assez facilement trois moments, qui s'imbriquent, mais qui se succèdent, aussi. Le 1^{er} moment, c'est Chatou. Même si on peut trouver des compléments pour chaque période. Moi je serais content qu'on n'oublie pas la petite tour de Souillhac dont Montala, le maire à l'époque, disait, c'est la cathédrale de Souillhac.

RJ : J'ai été passé une semaine dans le jardin de mon épouse. Elle était biologiste. Elle a fait pratiquement toute sa carrière, avec quelques mois au labo de zoo[logie] à Paris, dans ce nouveau laboratoire et nouvelle orientation de recherche qui s'appelait la génétique des populations. Ce laboratoire était à Gif/Yvette, c'est comme ça que je suis resté à Gif/Yvette, quand on s'est rencontrés, moi qui était presque natif d'Orsay. [rires].

Donc, elle a pris sa retraite et a acheté une petite propriété avec un tout petit bâti, ou du moins un tout petit bâti utilisable, et c'est devenu son jardin. Nous avons dû y planter plusieurs centaines d'arbres. Je me suis évidemment impliqué dans les aménagements, c'était impensable autrement. Surtout les aménagements de ce qui n'était pas habitable, parce que l'habitation avait sa logique propre. On n'a pas du tout changé le rez-de-chaussée, une belle pièce, carrée, vingt-cinq mètre carrés à peu près. On a habillé le toit, qui n'était même pas accessible, parce que le toit à la campagne, c'est réservé à l'agriculture, ou ça n'a pas d'usage.

Alors je me suis amusé, parce que j'ai retrouvé mon garde-corps. Il a une parenté Roger Faraut indiscutable. La parenté Roger Faraut, c'est de prendre des petits barreaux ronds et non pas carrés, qui tout de suite deviennent plus grands que leur section dessinée parce qu'on les voit sur la diagonale, plus ou moins. Je les voulais donc ronds et les plus petits possibles. J'ai même eu des soucis avec des serruriers qui me disaient que huit millimètres, ça se déformait. Oui, ça se déforme, quand on est costaud et qu'on les empoigne...

En haut des petits barreaux, je mettais une pièce de métal horizontale à plat. Elle était bien sûr plus grosse que les barreaux, mais quand on était assis, ou allongé dans une chaise longue, on voyait principalement le profil, assez fin. Et ça ne coupait pas le paysage, il passait derrière, en continuité. Beaucoup d'immeubles dans la période qui m'était contemporaine se faisaient avec des grosses barres verticales de bois, par exemple. Et là, quand on est assis ou allongé, on a le paysage coupé en deux.

Je n'y ai pas toujours échappé, parce que les jeunes architectes qui travaillaient avec moi avaient envie de faire ce qui se faisait, comme c'est normal. La ferraille du bas était verticale. Quand on se tient sur un garde-corps, où bien on a les mains dessus et on se tient comme ça, et on pousse sur le garde-corps [faisant un geste des mains horizontal et vers l'extérieur], donc il est bien d'être dans ce sens-là.

Et quand on s'accoude sur le garde-corps et qu'on pèse [verticalement], l'effort est dans ce sens-là, donc c'est bien qu'il y ait une pièce qui reçoive la poussée. À ce niveau, c'est tout près du sol, donc la rupture du paysage est peu sensible.

En y repensant, je suis amusé, car même aux pires époques de la recherche à cent pour cent, j'avais encore des distractions de ce genre qui étaient des distractions de professionnel. Ceci est pour confirmer, ou insister, que rien n'est vraiment étanche. Et ça me semble important car sinon on ne comprend pas la mécanique. C'était même devenu pour moi un système de formation, dans notre conversation avec les universitaires, en 68.

Un jour l'un d'entre eux m'a dit que c'était formidable, qu'il était très content qu'il y ait ce contact très étroit qui soit en train de se bâtir entre les professeurs en architecture et les professeurs d'université. Vous savez qu'on ne dépend pas du même ministère.

Même quand on en a dépendu, en 48 à peu près, ça a toujours été à la fois étanche et isolé. Cet universitaire me disait : « c'est formidable parce qu'à vous, on ne va pas refuser la pratique opérationnelle à l'école ». En fait, on nous l'a refusé. Il y a eu bien sûr quelques essais de pratiques opérationnels, disons de pratique universitaire de commande d'architecture, mais ce n'était pas du tout la règle. Il y avait une petite antenne à UP6, ce n'était pas du tout la perspective qu'on voulait ouvrir.

L'universitaire espérait qu'on ne nous refuserait pas la pratique opérationnelle, et qu'eux pourraient s'engouffrer derrière. C'était intéressant, parce que ça prouve que l'université sentait le besoin d'une pratique professionnelle intégrée. Or, ils avaient un bon exemple, peut-être deux avec l'agriculture mais le premier, c'était la médecine.

Les CHU sont une invention formidable. C'était plus que latent avant cette décision, mais c'était interne à l'hôpital. Ils se débrouillaient, mais ce n'était pas organisé pour qu'il y ait vraiment la synthèse des deux.

On avait écrit sur le sujet toute une proposition, qui imaginait qu'un enseignant qui se sent trop théorique, pas assez accroché à la pratique opérationnelle, pourrait entrer en position d'architecte, sans avoir la corvée de l'agence, notamment du côté financier.

Et après, deux hypothèses non contradictoires pouvaient se dérouler. L'une, c'est qu'il revienne à l'enseignement mieux armé, ayant fait des contrôles, et donc des progrès. Ou bien, avec ce résultat du travail professionnel, il ait envie d'une petite période de recherche, pour confronter sa pratique pédagogique et l'activité professionnelle.

Et réciproquement, on pourrait parfaitement imaginer un professionnel qui a envie de donner son expérience professionnelle aux étudiants. Il négocie avec les départements universitaires un poste de professeur associé. Et au bout de ce rouleau, il peut très bien, d'abord il améliorerait sa pratique professionnelle, on peut imaginer, ensuite, il peut très bien souhaiter une recherche. Enfin bref, on voit très bien qu'il y a une combinaison.

Et cette combinaison aurait également pour avantage, au lieu de fragmenter le temps de l'enseignant universitaire, qui est réputé enseignant chercheur, mais qui finalement, dans la même semaine, a de l'enseignement, de la recherche, pas d'activité professionnelle, mais si elle se créait...

Alors ce passage en petit morceaux pourrait être évitée parce qu'on pourrait imaginer que quelqu'un pourrait être pendant une petite période enseignant à temps plein, et pas encombré par une autre occupation. Et réciproquement, quand il plonge dans la recherche, on lui fout la paix, il n'a plus de charges pédagogiques, pendant un an, pendant deux ans. Voilà des rêves, mais des rêves sérieux en fait, et des rêves qu'on n'a pas réussi à porter, enfin qu'on a porté pendant un certain temps, quand même, il en reste quelque chose, mais qu'on n'a pas réussi à faire vraiment aboutir au niveau global. Mais bon, on a quand même gagné qu'il y aient des choses qui se passent, on a quand même gagné qu'il y aient des thèses. Il y a des avancées. Quand j'étais grand massier des architectes, on a fait avec un architecte qui existe toujours qui s'appelle Gérard Pison, qui est tout à fait un contemporain, et on a fait une petite note qui avait pour but de demander que la fin d'étude, l'épreuve de fin d'étude, cesse d'être uniquement un projet, c'est-à-dire uniquement quelque chose qui se juge dans un jugement visuel.

Et on avait écrit, il y a des sujets qui sortiraient très bien dans une thèse, mais qui ne sortent pas dans des planches. Bon, il y a eu trente ans qui se sont écoulées entre le moment où on a écrit ce papier et le moment où il y a eu les 1ers balbutiements du droit au doctorat chez les architectes, et encore, c'est un droit un peu étriqué, puisque c'est le département d'histoire de l'art qui accueille, c'est encore un peu étroit.

AS : oui, il faudrait vraiment un doctorat en architecture.

RJ : ou un département, qui tout naturellement pourrait s'ouvrir à, comme un département de socio ou d'anthropologie, encore mieux. Des départements de sciences humaines de ce niveau-là pourraient fort bien accueillir, pas tous, mais ceux qui regardent comment ça se passe, à la fois chez l'individu et dans les instituts.

Bref, voilà ma réaction, que je considère comme positive par rapport à votre hypothèse, parce que les trois moments on les a. je donne ça comme exemple humoristique d'un processus de confrontation de la pratique et de la réflexion, qui n'est pas encore vraiment de la recherche fondamentale, mais qui peut y conduire.

[...]

AS : le terme de modernité critique, dans lequel vous vous inscrivez assez bien, je trouve.

RJ : assez bien, assez bien dans cette catégorie. Sans que je l'ai officialisé, d'ailleurs. Sauf, j'ai essayé de faire, mais plus récemment, il y a une petite dizaine d'années, j'ai essayé de ressortir le Carré Bleu.

AS : le Carré Bleu, c'est la revue ?...

RJ : c'est la petite revue, qui était largement « modernité critique » et qui recevait toutes les pensées d'Alvar Aalto, par exemple, sur, il n'appelait pas ça l'environnement, mais sur le contexte. La prise en compte du contexte, c'est une partie de la critique de la modernité. Je me souviens d'étude, une étude brève, ça avait peut-être fait l'objet d'un CORDA mais c'est même pas sûr, qui montrait que dans les croquis de Le Corbusier, il n'y avait jamais de territoire. C'est l'abstraction du territoire.

AS : oui, ce qui est bien vu. Et il y a aussi un article sur le Danemark [la modernité critique, 2004], parce qu'il insiste beaucoup sur l'opposition nord/sud, et là encore, je vais encore vous embêter avec ça, mais j'ai trouvé ça intéressant par rapport à vous qui êtes plutôt orienté vers le nord, et avec des références plus douces, plus vernaculaires. Ça m'a intéressée aussi.

RJ : Là-dessus, je ne nierai en rien l'influence nordique, parce qu'elle m'a carrément été fournie sur un plateau par Robert Auzelle, un des profs le plus importants de l'IUP de l'époque, peut-être même le plus important. Enfin, dans le domaine de l'architecture, en tous cas, de l'urbanisme. oui, ça c'est vrai. Ceci dit, j'ai mis longtemps à comprendre qu'il y avait une pensée différente chez les Anglo-Saxons, et que cette pensée est peut-être plus accrochée au réel.

AS : plus pragmatique ?

RJ : peut-être plus pragmatique, et moins immédiatement théorique et théorisée. A mon avis, il faudrait qu'il y ait de la recherche beaucoup plus grande, mais enfin il est certain que les pays anglo-saxons n'ont jamais toléré de fait l'écart, l'extraordinaire écart entre les besoins et la réalité des logements, en particulier des logements modestes, quoi. Car nous on était au 53

ou 56^{ème} rang dans une analyse de l'office nationale du travail qui nous situait au début du 20^{ème} siècle. Au 56^{ème} rang de satisfaction du logement populaire, alors vous voyez le nombre de pays qu'il y avait devant. C'est effrayant.

S'il y a un grand drame de l'hygiène aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles, c'est bien ça. Parce que ça continue au milieu 20^{ème}, c'est seulement la construction de masse des années 50, 60 et 70, les Trente années où la politique a changé, qui a permis de faire face aux demandes. Alors évidemment, il fallait y faire face plus ou moins bien. Ce qui en plus n'était pas si grave dans la mesure où on aurait enchaîné sur une mise à jour.

AS : comment ça ?

RJ : par exemple au début, un exemple concret, au début des logements sociaux, la douche seule existait, pas les baignoires. Du moins statistiquement, il y a des endroits où la vision culturelle change un peu. L'Alsace-Lorraine, qui est un pays aussi culturellement, changeait, enfin, il aurait mis un peu plus de baignoires quand la normalisation...

Mais il y avait des bacs-douche qui étaient suffisamment hauts pour qu'on puisse y laver le linge. Dès que la même politique de consommation a eu livré les machines à laver, il a fallu que l'Etat en tant que propriétaire mette à jour. Alors en plus, il y avait dans ces cas-là, de bacs à douche, une petite surface de séchoir. Ça, vous avez du trouver ça, dans les revues, dans les plans. Et bien les séchoirs n'avaient plus le même intérêt, parce que les essoreuses séchaient déjà une partie du linge, et puis plus tard les machines à laver ont séché.

Et une des normalisations qui a bougé, c'est celle de la cuisine, à un moment donné où on a décidé qu'il fallait que tous les appareils principaux trouvent leur place.

AS : le module 60 par 60...

RJ : exactement. C'est pareil, on aurait pu se poser la question des cuisines qui ont été produites dans les années précédentes. Il y a eu une idée reçue, qui était que le béton et la préfa, en partie, mais la préfa véritable pour le logement est venu tard, quand même, en masse, elle est venue tard.

AS : est-ce que vous êtes d'accord avec le fait qu'elle culmine dans les années 70, et que c'est le moment où on a tendance à l'arrêter ?

RJ : on l'arrête plus au début de 80, hein, et il y a encore une grande inertie dans la production.

AS : oui, la machine est lancée...

RJ : la machine est lancée, et elle va au-delà, quoi. C'est peut-être sur le plan des textes, qu'on parle de 70, c'est probable.

AS : oui, peut-être 73.

RJ : à mon avis un peu plus tard, mais je pourrais me tromper, parce que quand on fait le collage des temps administratifs et des temps réels de la production... la mémoire se brouille. Mais en tous cas, c'est bien ça, c'est bien vrai. Mais on l'a arrêtée pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec des raisons critiques positives, mais des raisons qui avaient voir avec cette construction folle de logements. Les économistes voulaient qu'on décerne les frais à autre chose. Pour l'instant, pas de jugement de valeur, ou à peine. De ce point de vue, là, la date qui met en route, c'est bien 74, la 1^{ère} crise du pétrole. C'est le 1^{er} moment de crise économique qui incite le changement complet de stratégie économique, qui va s'effectuer jusqu'en 85-86. Après, c'est fait, on a changé.

I.2.3. Entretien entre Robert Joly, Odile Jacquemin, Christian Girier et
Alexandra Schlicklin, chez l'architecte, le 10 juillet 2012.

CG : Le premier CAUE, c'est toi qui l'as mis en place dans le Lot ?

RJ : Ce n'est pas tout à fait ça, mais ça y ressemble beaucoup. Il y a eu quelques expérimentaux, dont l'Assistance Architecturale du Lot, qui a été sans doute la plus remarquée.

CG : Et c'était en quelle année ?

AS : ça commence en 1969, d'après les documents d'archives.

OJ : Moi, je suis arrivée à l'école en 1970, donc mes références à ce domaine sont antérieures...

RJ : Quand le Ministre, Chalandon, je pense, a pris son ministère, il avait des intentions de tout réformer, y compris supprimer le permis de construire.

OJ : La loi sur les chalondonnettes date de 1971.

RJ : Mon directeur de Cahors, l'architecte-conseil du Ministère, donc, était un homme un peu particulier : c'était un ingénieur des Travaux Publics. Il était faisant fonction de directeur à Cahors, car il était responsable des syndicats des TPE, il avait été au cabinet de Pisani. Donc, il fallait lui donner un bon lieu, et un titre dont il avait la pratique.

Il me dit : « alors, Joly, que pensez-vous des corrections dont ne veut plus le Ministre ? » Je lui ai répondu : « M. Le directeur, si on entend que les architectes conseils corrigent du haut d'un piédestal les pauvres permis de construire, je suis d'accord avec M. Le Ministre : cela a trop duré. Si M. Le Ministre entend par là que les corrections coûtent trop cher car les dossiers sont déjà bouclés par les promoteurs et qu'il faut s'y prendre plus tôt, je suis d'accord. Mais il y a un point où je diverge complètement. M. Le Ministre dit que les Français sont en belle santé architecturale : je ne suis pas du tout d'accord ! Et s'il ne veut pas pratiquer la médecine curative, voire la chirurgie, il faut qu'il fasse de l'assistance architecturale. »

Ce charmant jeune directeur m'a dit que ce n'était pas le moment. Je m'en rendais bien compte... Mais il fallait attendre que ça se passe.

OJ : Donc, à cette conversation, nous sommes en quelle année ?

RJ : plutôt en 1969, date à laquelle je deviens architecte-conseil dans le Lot. Pisani perd son portefeuille de ministre en 68 et est remplacé par Chalandon, donc après 68, évidemment.

CG : Et les CAUE se développent en même temps ?

RJ : Non, pas tout à fait...

OJ : 1977,

CG : 1977 ? le premier CAUE ?

OJ : Oui, mais l'assistance architecturale remonte à 1973. Donc tu as une espèce de préfiguration des CAUE entre 1973 et 1977. La loi sur l'architecture de 1977 instaure les CAUE, associations créés par une loi.

CG : Et entre 1973 et 1977, il y a ces essais ?

OJ : Oui, des pionniers de l'assistance architecturale.

RJ : Il y a même des départements qui fonctionnent avec l'assistance architecturale, mais en mode empirique. Pour continuer la conversation avec mon directeur du Lot, effectivement Chalandon a été obligé de virer sa cutie, et il a parlé de qualité architecturale. Pour le satisfaire, l'abbé Brot était parti depuis longtemps, mais il y avait Robert Lion, le directeur de la Construction.

OJ : Et Pébrot était directeur de quoi ?

RJ : De l'aménagement foncier et de l'urbanisme.

OJ : Pour clarifier, chaque département a un architecte-conseil, qui est le conseil en architecture d'une direction départementale de l'Equipeement, et ça se met en place quand ? Le permis de construire est instauré en 1948, je crois.

RJ : C'est une direction départementale du Ministère de la Construction et de l'urbanisme, avec des titres qui changent de ministre en ministre... Les architectes-conseils sont institués en 1950, comme une suite logique de 1948, bien entendu.

Et en 1965 [1966 en réalité], c'est la création du ministère de l'Equipeement. C'était pour Pisani jumeler l'urbanisme, la construction ; et les travaux publics. Il a même été plus loin, il a voulu tout amasser. C'était un ministère extrêmement fort.

OJ : L'assistance architecturale reste empirique ?

RJ : Oui, ça reste empirique. Les architectes-conseils, eux, existent depuis 1950.

AS : Mais est-ce qu'ils visent tous les permis de construire ?

OJ : Non, ils sont parfois, comme disait Robert, sur un piédestal et ne signent que les gros projets... Il y a une filiation avec les architectes des Bâtiments Civils.

RJ : C'est une filiation aristocratique des architectes... Pour remonter un peu plus loin, les précédents de l'assistance architecturale sont porteurs de contradictions. Dans les sites [dans le sens de sites remarquables, tels qu'institués par la loi de 1930], les seuls qui avaient un mot à dire, c'étaient les architectes des Monuments historiques, les ABF. Un fonctionnement départemental.

Les architectes des Bâtiments Civils, c'est un libéral auquel on confie l'étude des monuments classés dans une région, un grand département.

OJ : Dans un département, tu as deux sommités qui vont parler d'architecture : l'ABF et l'architecte-conseil, qui a compétence sur tout le département, à la différence de l'ABF voué aux Monuments Historiques. Ça fait une équipe !

RJ : ça peut le faire, mais c'était loin d'être automatique. C'était le plus souvent la gueuerre !

CG : Mais en même temps, vous n'êtes pas sur les mêmes plates-bandes ?

RJ : Si, on peut être sur les mêmes plates-bandes... Quand je suis arrivé dans le Lot, il n'y avait pas encore ce jeune directeur qui voulait se faire remarquer : quand on a la fonction sans le titre, il faut être très brillant...

Il y avait donc un précédent directeur, assez classique : pas idiot, pas génial...

CG : Par parenthèse, pourquoi es-tu allé dans le Lot ?

RJ : Parce qu'on ne m'a pas demandé mon avis, on m'a nommé. C'est le Ministère qui nomme.

OJ : On est dans une France centralisée : tout ce qui se passe dans les départements dépend du Ministère.

RJ : Le Ministère choisit les architectes-conseils et les nomme dans les départements.

CG : Et tu es allé vivre dans le Lot ?

RJ : Non, non. Notre mission était considérée comme remplie quand on passait deux jours par mois dans le département.

Pour revenir à mon arrivée au Lot, l'ABF avait déjà un rôle de consultance. Ça tombait très bien : on était condisciple de l'atelier Pontrémoli, et on s'appréciait. On a travaillé ensemble.

CG : Et combien de temps as-tu été architecte-conseil dans le Lot ?

RJ : Oh, entre quinze et vingt ans.

AS : Il y a déjà un premier bilan en 1974 sur l'assistance architecturale, ça donne un jalon.

RJ : Il y a eu la circulaire de Robert Lion sur la qualité architecturale, mon directeur m'a dit : allez, la qualité architecturale, on y va ! Alors on s'est mis à faire de l'assistance architecturale. Le directeur de son côté s'est attaqué en justice à des gens qui n'étaient pas passé par la qualité architecturale, ou qui avaient fait de grosses différences entre permis de construire et réalisations. Il nous a monté un budget : on a embauché un architecte partiel à temps permanent, si j'ose dire. C'était Jean-Louis Cohen, qui pouvait être là-bas une semaine par mois...

Et quand on reste plusieurs jours, on est au bistrot le soir... on existe !

CG : Et ça, ça se passe à quel moment ?

RJ : En 1972 ou 1973. C'est l'architecte-conseil qui met en place l'assistance architecturale.

OJ : Et c'est expérimentale : il y en a deux-trois en France.

AS : Sous la responsabilité de votre directeur ?

RJ : Oui, tout à fait. Dès 1958, il y a une définition des zones sensibles, suffisamment intéressant pour qu'on les protège.

AS : On peut dire que c'est lié à l'émergence de la sensibilité au paysage ?

RJ : Oui !

OJ : Et pour s'y retrouver, il faudrait peut-être clarifier le rôle d'architecte consultant, qui est différent aussi.

RJ : Oui, et j'ai d'ailleurs été architecte consultant dans la Creuse, parce que l'architecte-conseil, Raymond Gleize, que je connaissais bien, y avait quatre départements en Limousin : Creuse, Cantal, Corrèze et Haute-Vienne. J'ai été consultant en Creuse pour le décharger, à la demande de Gleize.

OJ : Seule l'existence d'un architecte-conseil par département est définie par la loi. Parfois, il y a une sensibilité du directeur départemental de l'Équipement pour l'architecture, et une bonne entente avec l'architecte-conseil. Ils s'aperçoivent qu'on étend le conseil à plus de projets et de permis de construire, dans l'intérêt du paysage, et les architectes n'ayant plus le temps, on embauche des adjoints.

Mais quand moi je découvre cela [1970], il y en a quatre ou cinq en France. Et la compétence architecturale des DDE ne vient pas à la base de son directeur, qui est typiquement un ingénieur des ponts et chaussées, mais de l'architecte-conseil.

Eux sont constitués en corps organisé. Mais est-ce qu'ils viennent automatiquement des BCPN ?

RJ : Non, pas forcément.

OJ : Et quand s'élargit cette pratique, on a eu des configurations comme en Creuse. En 1976, quand tu m'invites à venir voir l'assistance architecturale dans le Lot, l'équipe est déjà étoffée, il y en a 2-3, au moins.

RJ : oui, au moins. Il y en a qui restent peu.

AS : Et est-ce que les architectes sont à plein temps, comme ceux des CAUE actuels ?

RJ : Non, on n'avait pas assez d'argent...

OJ : Il y avait même une sorte de déontologie qui empêchait de recruter un architecte-conseil originaire du département concerné. Il devait obligatoirement venir d'ailleurs, pour être sûr de ne pas être juge et partie. Car c'est un peu un petit juge...

Ça a été l'émergence d'une préoccupation paysagère dans les DDE, avant l'embauche massive des paysagistes dans les années 1980.

CG : Et en 1977, apparaissent les CAUE : c'est en plus, à la place ?

RJ : C'est à la fois à la place et autre chose. L'assistance architecturale n'était qu'une expérience : quand c'est raté, c'est raté...

OJ : L'assistance architecturale a été absorbée par les CAUE, et devient une équipe et non plus une personne, et une mission qui finit par une loi. Et un financement voté par une loi qui est payé par une taxe départemental sur les permis de construire.

CG : Quand tu soumetts un permis de construire, c'est la DDE qui l'examine, pas le CAUE ?

RJ : Oui. Il y avait une particularité à l'assistance que nous avons faite dans le Lot. La salle d'attente était l'assistance architecturale qui y était, et on passait à l'administratif [la DDE avec la salle d'attente commune aux deux services] quand un débat avait lieu. Et on avait exposé des matériaux dans cette antichambre. C'était une imbrication forte entre la DDE et l'assistance architecturale, une symbiose assez forte.

Il y a eu au moins une journée d'étude en région parisienne, quand la décision a été de créer les CAUE. C'est à ce moment que les petits architectes se sont mis à pousser des cris d'effroi : il ne voulaient pas être juge, décider pour le ministère : ils voulaient être conseil.

Alors que nous, nous étions complètement intégrés à la DDE...

OJ : Pour clarifier, avant les CAUE, l'assistance architecturale –sauf dans le Lot, où il y avait de l'accueil, de la sensibilisation et qui était précurseur-, mais sinon, c'était surtout des gens à qui on apportait des permis de construire qu'ils devaient valider, invalider, proposer des corrections. Donc apporter de la qualité architecturale ou un regard d'architecte sur un permis, ce qui faisait souvent référence à la correction, au correcteur, donc à l'idée de juge. Alors que tout l'esprit de l'assistance architecturale, et en ce sens celle du Lot a été porteur du ferment, était de tirer ceci vers l'amont : la pédagogie, le conseil, des choses qui éviterait d'être trop tard.

CG : Mais à qui s'adresse cette pédagogie ?

OJ : Aux gens qui viennent demander conseil.

RJ : On a publié une petite brochure qui s'appelait « Habiter dans le Lot », puis « Construire dans le Lot ». C'était une brochure faite pour le lambda du coin, qui a un besoin : agrandir ou faire une maison. Et j'en ai reçus, des gens...

CG : Alors, ça me fascine, car je n'en ai jamais vu autour de moi, des gens qui construisent et qui ont consulté un CAUE...

OJ : Oui, mais les CAUE n'arrivent qu'en 1977. Avant, il y a trois départements pilotes qui ont l'assistance architecturale en version expérimentale. Dans une dizaine de départements par ailleurs, on commence à rédiger des plaquettes de recommandations architecturales, parce qu'il y a des maisons-modèles... ça commence, mais l'assistance architecturale, il y en a trois : la Savoie, le Lot et l'Ain. Puis après, en 1964, Pau dans les Pyrénées orientales.

Puis après 1977, la loi impose un CAUE par département.

RJ : Il y a une façon d'expliquer aussi cela par la société administrative française. On a un pouvoir extrêmement centralisé, encore aujourd'hui. Avec la centralisation, les lois devaient être faites au niveau national. Mais malgré tout, ça ne veut pas fonctionner comme un Etat policier. C'est une question que Michel Foucault explique bien. Il faut, après la royauté, de ne pas faire un gouvernement autoritaire. Donc il y a des soupapes partout. Alors accepter l'assistance du Lot, décision empirique portée par mon directeur départemental, quand même... Mais accepter l'assistance d'un architecte-conseil, c'est une des soupapes.

OJ : l'accueil au particulier reste une mission particulière. Mais les CAUE ont des pratiques différentes selon les cas. Certains ont abandonné avec soulagement la correction pour faire de la pédagogie, travailler sur les matériaux, dans les écoles, sur le paysage, être en amont.

Mais on continue de faire de l'accueil aux particuliers.

Avec un moment historique qui s'intercale dans l'histoire des CAUE, la décentralisation de 1981. Ça signifie qu'on devient un organe exécutif opérationnel pour des collectivités territoriales. Et ça change beaucoup de choses. Les conseils généraux financent les CAUE par le biais d'une taxe et donc estiment qu'ils ont des droits, et qu'ils peuvent venir soumettre aux architectes-conseils leurs projets et leurs demandes. Il y a toujours cette ambiguïté des CAUE. Il y a beaucoup de CAUE dans lesquels les demandes des communes sont tellement fortes que la place donnée au particulier est restreinte... Et puis tout le monde ne connaît pas l'existence des CAUE, loin de là...

RJ : Pour dire quelque chose sur ce sujet, la plaquette « Habiter dans le Lot » a été imprimée à trois fois 10 000 exemplaires et il était partout où il y avait une pile de permis de construire. On avait fait des efforts pour que ce soit connu. Le format était fait pour tenir dans une poche... Et on y tenait beaucoup, car on pensait que tous ceux qui n'avaient pas de serviettes avaient le droit d'avoir le bouquin...

CG : ce que je connais du Lot me donne l'impression que l'habitat est très respecté : il n'y a pas de mitage, et surtout il n'y a pas n'importe quoi de construit.

RJ : Odile pourrait en parler aussi, car on l'a chargée d'une mission de contrôle sur l'assistance architecturale dans le Lot.

OJ : ça, c'était sur une année. Christian donne son avis quarante ans après, et il me semble aussi que le Lot, comme l'Aveyron, sont des départements relativement privilégiés. On avait une architecture traditionnelle rurale très forte, qui a été et est restée à l'abri des attaques du périurbain, car on avait un vrai département rural. L'assistance architecturale a augmenté ces atouts. Je pense qu'on doit voir la différence entre le Var et le Lot...

RJ : Dans le bilan global, on a essayé d'agir contre les maisons industrialisées, d'autant plus qu'on avait un département extrêmement chahuté au niveau du site géographique, et que mettre une maison à plat entraînait des remblais-déblais absolument foudroyants. On voulait éviter cela. Alors nous avons fait un concours, dont la thématique était de proposer une maison par unité détachable, modifiable. Ces unités modifiables devaient pouvoir s'adapter au terrain.

Le jour du concours, le ministère a délégué [Patine], la crème des défenseurs de l'architecture moderne. Et nous avons eu, non une accroche, car c'était trop feutré, mais un désaccord avec Patine. Il voulait absolument qu'on nomme un lauréat. Je ne voulais pas rentrer dans la problématique de choisir d'après l'administration, qui désigne le plus beau... D'autant plus que les collègues qui ont fait de petites expériences d'assistance avant ou en même temps, avaient des cahiers de recommandations.

CG : est-ce que ton activité dans le Lot et la Corrèze ont un lien avec le fait que tu as réalisé le lycée agricole de Tulle ?

OJ : Il y a eu un concours ?

RJ : Non, j'ai été appelé à construire par Montalat, le maire de Tulle de l'époque, qui a emporté la décision du préfet en lui disant souverainement que c'était le meilleur architecte du département ! Il me connaissait par Gleize, qui m'avait recommandé quand il a vu que Montalat avait envie d'un architecte un peu comme ça...

OJ : Un peu comme quoi ?

RJ : Pas un copieur de ce qu'il a vu dans la rue...

OJ : Et un architecte dans la réflexion. Pour faire le lien, cela me semble important de mentionner l'apparition du Ministère de l'Environnement en 1976 [1971 en réalité] et l'assistance architecturale. C'est la même sensibilité pour le paysage qui se fait jour. Surtout que toi, tu fais l'Institut de l'Environnement...

CG : L'environnement, pour moi, c'est le paysage, ça pourrait être les jardiniers.

RJ : après, ça a été les jardiniers, mais au début non. Et la position du Ministère de la Culture est de dire que l'Environnement le regarde aussi : on a le fusil chargé, et si l'Equipe passe, tac ! On le descend...

CG : Pourquoi la Culture est concernée par l'Environnement ?

OJ : Parce que l'architecture fait des allers-retours : elle passe de la Culture à l'Équipement, et revient dans la Culture... on a vingt ans d'architecture qui vient de la Culture... avant l'Équipement.

CG : Mais qu'est-ce qu'on entend par « environnement » ?

OJ : Eh bien justement, c'est en train de se définir. Tout à l'heure Alexandra évoquait la sensibilité naissante au paysage : ça ne se disait pas encore, mais ça en fait partie. Il y a une sensibilité à l'environnement qui se fait fin 60, et qui émerge. Nommer les choses revient à les instituer : le fait de faire un institut de l'Environnement nomme la chose et préfigure un ministère de l'Environnement, 5-6 ans après.

CG : et ça servait à quoi, l'institut de l'Environnement ?

RJ : bonne question ! C'était une façon de prendre position par rapport au territoire. Ce n'était pas encore de l'écologie, mais ça en prenait le chemin.

OJ : Et ça ne s'appelait ni paysage, ni territoire ni écologie, mais l'idée était de sortir de la construction et du bâtiment, et de la simple science opérationnel de l'urbanisme qui était l'organisation urbaine, l'agencement.

AS : Et je crois qu'il y avait aussi des préoccupations plus sociales : c'était l'époque de la sociologie. Dans les programmes, il y avait quand même des cours assez larges : statistiques, démographie, sociologie... des cours qui touchaient à la ville...

CG : C'est tout ce qui entoure le bâti, alors, plus que le paysage ?

AS : Mais peut-être était-ce un peu flou, car ça a été fait dans l'urgence : eux-mêmes ont expérimentés.

RJ : Jean-Louis Cohen y était comme étudiant.

CG : ça existe toujours ?

OJ : Non, ça s'est arrêté en 1976 [1975, en fait].

RJ : c'était un complément spécial, un complément attentif. On donnait des mentions qui étaient celles du concret. Parmi les trois enseignants responsables, il y avait Schnaidt, Antoine Haumont et quelqu'un dont j'ai oublié le nom...

OJ : Et le préfet Daniel quitte son poste de directeur d'architecture, pour aller en tant que préfet dans le Lot, pour l'architecture. Ce qui rejoint ce que l'on disait sur la qualité architecturale de ce département.

RJ : il a porté des projets costauds... Mais pour finir, j'ai toujours été intéressé par le site...

I.3. ENTRETIENS AVEC D'ANCIENS COLLABORATEURS.

Ce sont les indispensables regards des collaborateurs qui donnent de l'épaisseur à l'histoire, en apportant les points de vue complémentaires. Gérard Féry a travaillé avec Robert Joly depuis les années 1970, et il est resté dans l'agence jusqu'en 1985. Ami en plus d'être un associé, l'architecte retraité garde des souvenirs positifs du GAA.

Yves Steff est un architecte-urbaniste nantais en activité, qui a collaboré au secteur sauvegardé de Nantes à partir de 1976. C'est l'aspect humain, participatif et méthodologique qu'il met en avant.

Mme Simone Mourot a monté l'agence avec Robert Joly en 1963. Economiste, le GAA lui était redevable d'une structure financière originale et d'une méthode de gestion efficace. Elle cesse ses fonctions au GAA en 1985.

Ann-Christin Scheiblaue est une architecte allemande qui a collaboré avec Yves Steff au secteur sauvegardé de Nantes, et avant cela à l'étude urbaine de Metz en 1966-1967, puis au secteur sauvegardé messin à partir de 1976.

I.3.1. Entretien entre Gérard Féry, architecte et associé de Robert Joly, et Alexandra Schlicklin le 30 janvier 2013, chez M. Féry.

AS : Pouvez-vous me rappeler quand vous avez connu Robert Joly et combien de temps vous être resté associé avec lui ?

GJ : Oui. J'ai connu Joly quand on était étudiants. On travaillait en agence en parallèle, à cette époque : on appelait cela « faire la place », cela faisait un petit pécule.

AS : ça n'a pas changé !

GF : J'ai donc fait la place dans différentes agences, mais en particulier chez Robert Joly quand j'étais en fin d'étude. C'est ainsi que je l'ai connu. Dans l'atelier Leconte où j'étais, il y avait des élèves qui travaillaient chez lui quelquefois, et qui m'avaient introduit. J'ai fait la place dans les années 65-68.

AS : donc au moment où lui-même avait une jeune agence. Et vous avez passé votre diplôme après ?

GF : oui, j'ai passé mon diplôme en 1970. Après, on s'est un peu éloigné. Je suis parti pour le service militaire. Dans les années 1970-1971, on s'est retrouvé et j'ai travaillé un an ou deux chez lui, et après, je suis parti à la campagne pendant un an ou deux. J'ai senti que c'était limité d'entreprendre une carrière d'architecte large, alors il m'a proposé de revenir en 1973. J'ai travaillé régulièrement avec lui jusqu'en 1984.

AS : une petite décennie.

GF : oui, et après nous avons suivi chacun notre route. En 1985, j'ai travaillé avec d'autres amis, je me suis mis à mon compte, et on se voyait de temps en temps. Parce qu'il n'habitait alors plus loin qu'ici [il était à Gif/Yvette].

AS : Durant la période 73-84, vous avez également suivi les projets de secteurs sauvegardés, notamment à Metz ?

GF : Non, les secteurs sauvegardés, c'était plutôt Christine Scheiblaue. Moi, j'étais plutôt sur la restructuration du quartier Clémenceau à Dijon, une rénovation urbaine.

AS : Il y a eu une maquette conceptuelle produite sur ce quartier ?

GF : Oui. C'était une histoire que remontait à un peu plus loin. Quand j'ai travaillé pour lui en 1970, après mon diplôme, il avait un immeuble en construction à Dijon, en pyramide.

AS : Le Mulhouse ?

GF : oui, le Mulhouse. Donc c'était moi qui m'en suis occupé. J'ai suivi le chantier, j'ai travaillé sur le projet. J'ai essayé d'en faire d'autres, mais il n'y a pas eu de suites.

AS : Oui, Robert Joly m'avait dit la même chose. Pourtant l'habitat pyramidal était vraiment dans les thématiques du moment. Andrault et Parat en ont fait.

GF : Andrault et Parat, et [inaudible] à Evry. On avait développé cela avec des terrasses. J'ai donc fait ça avant de le quitter pour quelques années. Et quand je suis revenu, il avait développé le projet sur tout le quartier. D'ailleurs la société d'aménagement, la SEMAD, avait ses bureaux dans cet immeuble-là.

On a fait des plans-guide par ilot sur ce secteur. Et après, l'organisme chargé de la rénovation a cédé des lots à des promoteurs, qui ont fait leur projet dessus. On en a fait un aussi, d'ailleurs, qui est un centre commercial.

On l'a réalisé en association avec un architecte local, qui s'appelle Ducruet, à la retraite maintenant, et avec une société spécialisée dans les centres commerciaux. L'idée était de faire un centre commercial, avec des bureaux et des logements.

AS : Mais c'était un quartier sur dalle ?

GF : Au début oui, parce que c'était l'époque de cette problématique des dalles. D'ailleurs sous le centre commercial en question il y a une dalle. Mais dans l'évolution du projet, il n'était plus tout à fait dans l'air du temps. Pour monter une dalle, il fallait pouvoir faire une infrastructure, l'aménageur a préféré changer de méthode. C'est là que les ilots ont été fractionnés et cédés à des promoteurs.

AS : Je me souviens de la trame très particulière de ce projet avec des plots, que j'ai vu dans les plans et les photos de maquette aux archives. Qu'est-ce qui a été gardé, réalisé de cette version ?

GF : L'ossature a été conservée, le boulevard principal et quelques transversales qui définissaient des ilots. Et après on est passé, de ce plan qui est une trame, à une définition d'ilot. Et chaque ilot devenait indépendant. On a gardé un certain contrôle sur la manière dont ont été réalisés les ilots, mais il n'y avait plus vraiment de lien entre eux. Les idées de base étaient un peu celles d'Auzelle développées à la Défense sur les dalles. C'était la filiation.

AS : Oui, et la Défense non plus n'a pas été réalisée selon les vœux d'Auzelle.

GF : Et après, il y a eu plusieurs générations... Certains gabarits de tours ont été abandonnés.

AS : Robert Joly était très contre la dérégulation de la Défense. Je n'ai pas osé lui dire que moi, j'aimais beaucoup la Défense. Mais effectivement, quand je suis allée voir le projet originel d'Auzelle avec les tours arasées, j'ai mieux compris. Il était très critique par rapport à ce qui s'est fait, à l'explosion.

GF : Oui, parce que l'explosion a un petit côté où chacun fait ce qu'il veut. Mais d'un autre côté, c'est assez dynamique. Quand on voit comment s'est transformée la Défense après, avec

les dernières tours, ça a redonné une certaine actualité dans un site un peu figé. Et même les dernières tours qui ont été reprises ont changé l'usage, cette tour dont le nom m'échappe et qui a été refaite sur les fondations d'une précédente...

AS : la tour Nobel ?

GF : Non, la tour Nobel était à l'entrée et a été faite avec les façades Prouvé.

AS : N'a-t-elle pas été refaite ?

GF : Elle a été réhabilitée, mais a gardé le volume et les panneaux restaurés et conservés.

Pour revenir à Dijon, les idées de départ ont évoluées, aussi parce que l'aménageur ne pouvait pas prendre en charge les opérations.

AS : vous avez regretté ?

GF : Non, pas vraiment. La dalle a beaucoup d'inconvénients, que l'on voit maintenant. J'étais assez d'accord sur l'idée d'avoir une résille commune au quartier. Mais je trouvais bien que les bâtiments partent de la rue, qu'on entre au niveau de la rue. C'est ce qui donne le caractère beaucoup plus urbain, à la manière dont les Américains font les tours.

Je trouve que c'est beaucoup plus vivant et urbain.

AS : Mais ceci dit, ce qui m'étonne, c'est que Robert Joly s'est toujours revendiqué comme un architecte moderne. Alors qu'en réalité, il avait des idées, notamment urbanistiques, qui n'étaient pas modernes.

GF : Des idées héritées de cette époque, justement. De la génération d'Auzelle et ses contemporains, qui défendaient cette idée d'un urbanisme par strates, qui séparait certaines fonctions. Alors que ce qu'on aime bien dans la ville, même s'il y a des conflits, c'est le mélange de toutes ces activités.

AS : Arrivé en 70, le contexte est encore un peu différent pour vous. Vous avez vécu 68 dans vos études, je suppose ?

GF : Oui, j'ai fait 68. Pour la petite histoire j'ai débuté à l'atelier Leconte où j'ai connu Robert Joly. Mais à un moment, on a fait une scission avec des camarades, et on est parti avec Bernard Huet lorsqu'il a fait l'atelier collégial. Donc on a fait l'atelier collégial, dont une partie venait de l'atelier d'Arretche, parce que Bernard Huet venait de chez Arretche. On était une trentaine au total, il y avait bien une vingtaine d'élèves de chez Arretche, et nous, de chez Leconte, étions une dizaine.

On est parti investir un petit local loué. A ce moment, il y a eu une petite friction. L'atelier Leconte changeait : Leconte partait, il était remplacé par Michel Marot. Et nous avons dit : « non, les modernes, on en a assez, on s'en va ! ».

Donc on est parti au moment où Marot est arrivé. Mais Robert Joly, lui, a enseigné à ce moment-là dans l'atelier Marot.

AS : Il a continué dans son ancien atelier.

GF : Il avait vu mon départ, et pas d'un mauvais œil, car il approuvait certaines de nos réflexions. Parce qu'on s'était opposé au système de l'école d'atelier avec patrons. C'est pour cela qu'on l'avait appelé atelier collégial, en disant qu'on n'était plus sous l'autorité d'un patron. Ça n'a pas duré longtemps : deux ans. Ensuite, on a été intégré au Grand Palais.

Et après, il y a eu 68 où ça a pas mal bougé. A ce moment, Bernard Huet a créé UP8, qui est devenu Belleville.

AS : L'atelier collégial était avant 68 ?

GF : Oui, en 67, ça continue jusque 69. On a connu des temps un peu difficiles, quand on a quitté l'atelier Leconte. Ça a été très mal vu de l'école. Il y avait des ateliers extérieurs et des ateliers intérieurs, mais les ateliers extérieurs étaient tous reconnus, avec un patron : Kandilis, etc.

AS : Donc dans votre cas, c'était encore une autre catégorie.

GF : C'était une troisième voie où on n'avait pas de patron. Et d'ailleurs, sur les projets, quand on rendait, on notait « Elève de M. Untel ». Nous, c'était « Elève de M. Collégial » !

[rires]

AS : Et vous étiez corrigés avec les mêmes critères ?

GF : justement, on a eu beaucoup d'ennuis au début : on a fait beaucoup de fours !... Après, ça s'est arrangé. C'était une époque un peu spéciale : on avait invité des profs un peu particuliers. Il y avait Guérant qui faisait des cours d'histoire. Après, quand on a été au Grand Palais, on s'est remis dans un système un peu plus classique.

AS : Avec un patron ?

GF : Non. Parce qu'à ce moment-là, il y a eu la création des groupes. Nous étions dans le groupe D, qui était le groupe Grand Palais.

AS : Et les groupes ont donné les UP ?

GF : Oui, c'était une petite transition. Après on était UP6 , et à ce moment Bernard Huet a créé UP8.

AS : et UP6, ça correspondait à quoi ?

GF : à La Villette. J'ai passé mon diplôme. C'était une période un peu agitée. C'est pourquoi en 68, je n'ai plus travaillé, parce que je préparais mon diplôme et j'étais un peu revendicatif : je ne voulais pas aller bosser en agence. C'est vrai que l'école des Beaux-Arts était assez engagée.

AS : On commence seulement à écrire cette histoire. Notre génération est issue des nouvelles écoles d'architecture, tandis que certains de nos profs ont connu les Beaux-Arts. On ne mesure pas toujours bien les différences. C'est très intéressant de savoir comment les choses se sont transformées.

GF : le système des ateliers a fonctionné jusque là, 68. Nous avons été un peu précurseurs en partant avant... Et après, les ateliers fonctionnaient avec les trois classes, l'admission, la première, la deuxième classe, on faisait tout. Il y avait des projets en atelier. Le patron avait des assistants et il y avait des cours à l'école qui étaient communs à tout le monde. Dessin, perspective, histoire de l'art... C'était l'ancienne formule.

Après, il y a eu cette transition par les groupes, très brève, et puis création des UP.

AS : Donc finalement vous avez passé votre diplôme à UP6.

GF : Oui, et j'avais eu comme rapporteur Kandilis, qui était au Grand Palais.

AS : Et votre diplôme portait sur quel sujet ?

GF : C'était un projet de clinique à Avignon, en centre ancien. C'était une intégration d'un équipement en centre ancien. C'était déjà un premier pas dans la pratique, en situation réelle. Mais ça s'appuyait sur un projet qui a été réalisé par la suite. Je faisais cela avec un ami qui était aussi à l'atelier collégial, mais moi, j'en ai fait mon sujet de diplôme.

En réalité, le travail que j'ai fait réellement avec Robert Joly, ça a été à partir de 76.

AS : Sur quel projet ? Dijon ?

GF : Dijon, oui.

AS : C'était l'époque des collèges industrialisés, vous avez participé ?

GF : Oui, d'ailleurs c'est la première chose que j'ai faite en revenant. J'étais en charge du lycée de Longjumeau, qui était un projet un peu particulier. Le procédé industrialisé était fait par Ballot, qui avait déjà pour ambition de modifier les productions d'établissements scolaires. C'était un système de plots qui permettait des circulations annulaires entre les plots, une certaine fluidité et des espaces centraux. C'était ça qui était intéressant, ça et le système industrialisé.

AS : Qu'est ce qui était industrialisé ? Plafonds, planchers ?

GF : Non, la particularité, c'est que ce n'était pas les matériaux qui étaient industrialisés, mais la méthode. Ballot était une entreprise de béton, des gens qui faisaient des barrages électriques. Ils en ont fait beaucoup en France pour EDF. Ils avaient une bonne connaissance du béton.

Alors, pour éviter les structures métalliques qui posent des problèmes de sécurité incendie, l'idée était de faire des coffrages montés. Des coffrages bacs métalliques mis en œuvre de

façon industrielle sur une trame carrée, une maille de 90cm par 90cm. Cela faisait une trame de 7,20m autostable. Quatre poteaux et une maille de 90cm.

AS : les photos des plafonds sont très belles.

GF : L'intérêt était que c'était monté très vite. Et en même temps, ça donnait des plateaux libres.

AS : Est-ce que ça rentre dans la catégorie de l'industrialisation lourde ou légère ?

GF : Lourde. Mais par contre, c'était de la préfabrication foraine, sur chantier. Les coffrages étaient industrialisés, il fallait quand même qu'ils s'équipent et achètent des coffrages. Pour les planchers, une fois qu'ils avaient la maille, ils pouvaient faire des compositions différentes. Ils amenaient les coffrages sur les chantiers. Mais d'autre part, il y avait les systèmes d'allèges de façades en béton qui étaient coulées sur le chantier. C'était pareil : coffrage industriel. Je crois qu'il y avait deux éléments de 3,60m, fabriqués sur place, avec des coffrages qui tournaient.

AS : Un des collègues présente des moulurations dans le béton...

GF : C'est à Longjumeau. Dans les collèges-lycées de l'époque, il y avait le 1% d'art. Ça a été très variable. Certaines œuvres étaient intégrées intelligemment aux bâtiments, d'autre fois les artistes amenaient un truc qui traînait dans leur atelier... Mais les artistes étaient quand même en quête des 1%, car c'était une source de commande...

A Longjumeau, c'était un garçon qui s'appelle Antoine [Debaric]. On a noué des liens d'amitié. On s'était dit que plutôt que planter un totem dans la cours, ou une sculpture à l'entrée... [rires], on essaierait d'intégrer le 1% à l'architecture. Et nous l'avons fait sous forme de décor du béton, qui était le fond de coffrage. On a fait des éléments en bois, à partir de son travail. Il a fait une espèce de sculpture en plâtre, une espèce de feuille.

AS : Il a fait le positif ?

GF : il a fait le positif. Après, ça a été réalisé en bois. Et on a coulé une matrice en plastique : les fonds de coffrage Récli. Ce sont des matrices que l'on met en fond de coffrage pour donner un relief au béton. C'est en résine souple, qui se décolle. Ça donne quelque chose d'assez lisse.

Ca avait été assez épique quand nous sommes allés présenter le projet à la mairie. Il y avait un sénateur-maire, M. Colin, qui avait demandé ce que nous allions faire sur la façade. Nous avons répondu que nous allions faire des choses en relief. Sa réaction avait été : « Oh, mais ça va être salissant : ». Et Antoine Debaric avait répondu : « Oui, mais c'est ça qui est bien ! ça va être vivant : les oiseaux vont venir faire leurs nids ! »

Alors le maire était horrifié ! [rires]. Mais c'est cela qu'on a fait quand même... ça a marché.

Longjumeau, nous avons eu aussi des soucis avec la sécurité incendie, car nous voulions faire un patio central avec verrière. Il aimait bien ça aussi, Robert Joly. Donc il y avait le plot avec une verrière au dessus du centre du CDI. C'était l'idée : la bibliothèque constituait le cœur du lycée, les élèves pouvaient venir et l'espace était éclairé par le haut.

Mais la verrière posait problème : « ça va faire cheminée ». Alors on a été au ministère. Et finalement, on a pris des dispositions en matière de sécurité, notamment le désenfumage au centre.

AS : Il a été réalisé comme vous l'aviez conçu : double hauteur et mezzanines.

GF : Oui, c'est ça qui ne leur plaisait pas : faire communiquer deux niveaux.

AS : Chaque collège de la série est unique : ils sont tous différents. On retrouve bien sur des choses communes : la trame, les plafonds, le jeu des pleins et des vides, le plan en damier... ça aussi, c'est très signé de Robert Joly, vous confirmez ?

GF : Oui, le plan en damier, les plots... Mais ça, c'est aussi l'époque. Andrault et Parat en ont fait aussi. Mais dans ce cas, l'intérêt était de pouvoir faire des choses différentes à chaque projet. Il y avait l'adaptation au terrain et l'organisation des plots entre eux qui procurait une certaine diversité. Ensuite, les façades pouvaient être différentes : il y avait parfois des carrelages posés sur les allèges.

AS : Elles étaient toutes coulées sur place en béton industrialisé ?

GF : Oui. Elles étaient composées d'une allège, assise solide en béton posée sur le plancher qui évitait aussi la communication d'un niveau à l'autre en matière de sécurité. Et là-dessus, il y avait des menuiseries vitrées ou pleines. Donc cela faisait à la fois les pleins et les vides. Tout cela était tramé sur une trame de 90cm. Mais il y a eu des variations. Quelquefois les escaliers servaient de liaison entre les plots, d'autre fois ils étaient intégrés. Donc cela donnait lieu à des adaptations particulières.

AS : Je trouve que c'est l'intérêt de cette série : on en voit l'évolution depuis le premier jusque Verrières-le-Buisson, 84. Et ils sont tous différents avec un système unique. Il y a une certaine souplesse relative mais réelle.

GF : Oui, sur le traitement des façades et l'utilisation des plateaux, qui sont nus avec 4 poteaux. Longjumeau était un peu particulier, car c'était un lycée, tandis que les autres étaient surtout des collèges. Le lycée de Longjumeau était plus gros : il y avait 850 élèves. A Longjumeau, il y a eu des panneaux de façade en couleur rouge.

AS : C'était vous qui aviez proposé cela ?

GF : Oui, c'était un gros établissement. On ne voulait pas que ce soit trop dur. Les allèges en béton avaient certes un relief, mais elles étaient grises ! Donc on a introduit la couleur.

AS : Et puis il y a le végétal dans les patios qui contribue beaucoup à animer. Ce que je trouve intéressant dans ces collèges, c'est qu'ils sont travaillés à une échelle humaine. Ils sont assouplis dans ce qu'ils pourraient avoir d'orthogonal par des décalages, le végétal, les toitures, la couleur...

GF : C'est vrai que ce procédé permettait une certaine adaptation. A cette époque, il y en avait d'autre, Dumèze et autres, qui faisaient des choses... à la queue-leu-leu...

Il y avait eu toute une réflexion avec un camarade de l'atelier Leconte, Jacques Ivorra, qui travaillait à l'agence Robert Joly. Il est parti assez tôt de l'agence, on a travaillé ensembles par la suite. Et lui avait travaillé sur la conception du prototype.

AS : 68 ou 69, Grolhet, je crois.

GF : Oui, c'est cela. C'est lui qui travaillait dessus à l'époque. Il avait toute une réflexion sur la pédagogie, et sur les temps d'utilisation des locaux, aussi. Il avait intégré tout cela dans la réflexion. C'était après la réforme des collèges-lycées, il fallait en construire assez vite. Certains étaient partis dans le chemin de grue et des lycées à tire-larigot. Là, la vision était différente : on se posait la question de comment les locaux étaient occupés, de la pédagogie. Ce qui amenait des classes organisées autour d'un dégagement central.

AS : Pour ce faire, quelle documentation utilisiez-vous ? Des documents de sociologues, d'autres exemples d'architectes ? Des architectes français ?

GF : Il y avait une petite plaquette qui présentait les lycées, où c'était expliqué. C'est là-dessus où il a dû travailler avec Ivorra sur la réflexion sociologique qui a eu lieu à la base. Et cela, c'était inspiré d'une réflexion qui avait eu lieu, je ne sais plus quand.

Parce qu'il y a eu une triple démarche : celle de dire qu'on recherchait du côté de la sociologie ; et la démarche architecturale : celle de dire qu'on n'allait pas faire de longs couloirs, mais une organisation par plots ; et troisième volet, les méthodes d'industrialisation. Ce qui était intéressant, c'était d'industrialiser la mise en œuvre plutôt que le produit. Chez Ballot, ils ont joué le jeu : ils avaient de bons ingénieurs. Il y avait Pelittan, l'ingénieur béton qui avait calculé le béton dans notre projet. En revanche, ils avaient aussi en interne des ingénieurs-méthode qui eux, ont réfléchi au processus. A mon avis, le fond de la réflexion était à ce niveau, car ils avaient mis au point des coffrages qui étaient quand même très performants. Cela leur permettait de rentabiliser ces caissons assez chers. Il fallait des rotations qui le permettent.

Et le système des allèges était bien réfléchi : ils coulaient une partie, puis faisaient basculer, coulaient une autre partie... C'était tout un système.

AS : Je suppose que cela a été rentabilisé, car il y en eu pas mal, de collèges-lycées industrialisés ? [34 entre 1968 et 1983]

GF : Oui, cela a été rentabilisé.

AS : J'ai encore vu autre chose dans mes recherches : des collèges faits d'après ce modèle par d'autres architectes.

GF : Oui, bien sûr. C'était le principe du Ministère de l'Education : on proposait un procédé avec l'entreprise pour la conception du procédé. Mais la réalisation pouvait être confiée à d'autres. Les élus en charge de faire ces travaux choisissaient un architecte et un procédé, en mettant au concours. L'architecte pouvait intervenir en objectant que le procédé ne lui plaisait pas et qu'il en préférerait un autre, et l' élu pouvait aussi le dire.

Les entreprises faisaient du démarchage auprès des élus pour vendre leurs procédés. Et nous, par contre, on pouvait être désignés en tant qu'architecte pour concevoir le projet.

AS : Comment avez-vous connu l'entreprise Ballot ?

GF : Je pense par Pellitan, l'ingénieur. C'était un ingénieur qui était de la génération de Robert Joly, ils avaient déjà collaboré. Et c'est lui qui avait dirigé vers Ballot, car il les connaissait bien. Ballot était une vieille entreprise familiale qui avait son siège boulevard d'Espagne. Quand vous entriez là-dedans, c'était un immeuble haussmannien avec une salle du conseil... Cette salle faisait 20m par 7m, avec une grande table et la statue en buste du père Ballot, et toutes les maquettes des barrages...

AS : Ce devait être impressionnant ! [rires]

GF : C'était impressionnant ! Ça sentait un peu le vieux cuir ! C'était une société créée sans doute fin 19^{ème}. J'ignore ce qu'elle est devenue. Ils étaient plutôt travaux publics, et ils avaient fait cette expérience pour se rapprocher du bâtiment. A condition que ce soit du bâtiment industrialisé, car il ne voulait pas faire dans le détail... eux faisaient uniquement le gros œuvre.

AS : Je suppose que leur réactivité et leur savoir-faire en ingénierie a dû rendre possible et qualitative votre démarche ?

GF : Oui, je pense que leur apport de méthode a été très important. Et en plus, ils avaient aussi des exigences sur la qualité des bétons. Si vous avez vu les planchers en caisson, ils étaient très beaux, et ce n'est pas à la portée de n'importe quelle entreprise.

AS : J'en ai visités quarante-cinquante ans après, ils n'ont pas bougés : ils sont impeccables au niveau structure et gros œuvre.

GF : L'intérêt du plancher à caisson est que ça permettait de cloisonner dans toutes les directions. C'est aussi une époque : Kahn en a fait, des caissons triangulaires... Mais ce sont

des coffrages très chers, et il faut que ce soit fait sur place. Là, c'était possible grâce à la grande série. Mais ça donne une certaine durabilité.

Le processus était ciblé aussi bien dans la réflexion des espaces que dans la méthode de mise en œuvre.

J'avais donc été en charge de ce gros projet [Longjumeau], moi qui étais jeune dans le métier. Le proviseur du lycée avait été nommé entre-temps, et suivait les travaux : c'était une bonne chose.

AS : il en était plutôt content ?

GF : Oui, il a adhéré à la démarche. Et c'était aussi l'un des premiers où l'on commençait à parler d'accessibilité aux handicapés, 76. On avait mis un ascenseur, une première.

AS : Et que spécifiait la loi ?

GF : Oh, elle n'était pas très contraignante : il fallait rendre l'accessibilité à 5% des locaux à tous les utilisateurs... aujourd'hui, c'est 100%. Vu qu'on avait la médiathèque en mezzanine, on a mis un ascenseur. Et il a fallu le prévoir dans le budget.

AS : Longjumeau était donc une collaboration réussie avec le proviseur ?

GF : Oui. Le commanditaire dans ce genre de projet, c'était l'Etat, le financeur. La délégation aux communes arrive après. Il y avait des catalogues des procédés.

AS : Alors le maire d'une commune prévoit un collège et demande au Ministère ?

GF : Oui, et ils montent le projet avec les DDE [Direction Départementale de l'Equipe] à l'époque. Les DDE étaient maître d'ouvrage délégué et travaillaient pour le compte de la mairie ou du conseil général. En tant que technicien gestionnaire du dossier technique et financier, c'est eux qui recevaient les subventions de l'Etat et rémunéraient l'entreprise.

Quand il y avait besoin d'un collège, la mairie faisait donc la demande au Ministère, qui lui fournissait un catalogue dans lequel choisir le procédé. C'est là que les entreprises intervenaient et essayaient de se placer... Les architectes étaient consultés de manière classique au marché public, par exemple ouvert au concours. Et si le procédé n'était pas choisi au concours, les architectes aidaient le maître d'ouvrage dans le choix du procédé.

AS : Vous aviez également une collaboration assez étroite avec le BERIM, pouvez-vous m'en parler ?

GF : C'était un bureau d'étude indépendant généraliste. Vous savez que Robert Joly était au PC, et le BERIM travaillait beaucoup avec le PC.

AS : oui, et le BERIM lui avait obtenu des commandes, des ouvertures.

GF : C'était Tricot qui en était directeur à l'époque. On essayait de travailler ensemble, soit qu'ils nous introduisent sur leurs projets, soit nous dans les nôtres.

Ah, autre chose, les logements de Chatou.

AS : Je suis allée les voir sur place, ça n'a pas bougé.

GF : Oui, c'est la pierre. C'est un petit peu raide, mais c'est très urbain. Le système des panneaux pleins avec des menuiseries verticales et des planchers assez marqués, c'était pas mal. Et il y avait un effort sur l'urbanisme, parce qu'au début, c'était une rénovation urbaine à l'entrée du Pont. Je n'ai travaillé que sur la dernière tranche, quand je suis arrivé c'était déjà lancé.

C'était à droite, en venant du pont de Chatou et le bâtiment d'angle. Le seul problème, c'est qu'arrivant à la fin, le maître d'ouvrage voulait densifier. Nous avons essayé de résister, bien sûr, mais il voulait faire le maximum de logements sur le dernier terrain. Nous avons fait 120 logements, je crois, sur la dernière tranche.

AS : ça reste une ville horizontale.

GF : Voilà ! Nous avons résisté, parce que le maître d'ouvrage voulait monter. Nous avons moins de souplesse, avec la SIMIC. Le problème, c'est qu'ils construisaient et vendaient : ils n'avaient pas de patrimoine. Puis ils ont disparu. Les sociétés vivent de leur patrimoine construit qu'ils gardent et louent...

C'était une belle opération, avec les galeries.

AS : Le piéton peut s'insinuer dans les jardins à travers les ilots. L'ilot est perméable, mais tenu : il y a des limites.

GF : Oui, on peut traverser, il y a des rues. Ça n'a pas toujours marché. Aujourd'hui, on connaît la résidentialisation, un joli nom qui signifie qu'on met des grilles partout... la perméabilité des ilots rendait les choses assez difficiles en matière de sécurité. Chatou, c'est moins le cas, car la rue est assez proche. Ce qui est important, c'est que les accès aux immeubles se font par les rues.

Nous avons travaillé aussi à Evry. On avait installé les bureaux de la DDASS dans un bâtiment existant, de l'organisation de bureau...

Et il y a l'Ecole des Arts Décoratifs.

AS : L'ENSAD ? [le bâtiment d'angle qui fait le complément à l'Institut de l'Environnement].

GF : J'étais en charge de ce projet. On avait fait des perspectives, surtout de ma main d'ailleurs. Au début, il y avait le bâtiment ancien de la rue d'Ulm, et le bâtiment conçu par Robert, avant mon arrivée à l'agence. On avait [Dany Artem-Berger] un élève de l'école qui travaillait chez Robert Joly à ce moment, en charge du projet de l'Institut de l'Environnement. L'idée était de faire l'Institut de l'Environnement d'après les idées de 68 : l'archi, c'est bien,

mais l'urbanisme n'est pas enseigné, encore moins l'environnement. Mettre en relation toutes ces différentes idées. Ça n'a pas eu de grandes suites.

AS : des suites intellectuelles, dans une génération.

GF : Au moment de l'Institut, je n'étais pas là. Mais il y a eu une commande de Malraux. Ça s'est fait très rapidement. Il y avait un bout de terrain à côté de l'ENSAD. Le projet a été fait très rapidement, c'était pratiquement deux plots carrés. C'était une architecture assez novatrice. Le sol était constitué de carrières, les fondations descendaient à 20m : il ne fallait pas faire trop de poteaux. C'étaient des puits. Ça a joué sur le système constructif, avec peu de points porteurs, avec les panneaux de façade Jean Prouvé. Je ne sais pas si ça a été perdu ou gardé...

Enfin bref, dans ce cas, on avait fait une première étude. Il y avait des problèmes de sécurité dans cet immeuble. L'Institut a été construit très vite, Malraux a fait pression pour que ça passe. Après, il a vécu pendant quelques années, avant d'être intégré aux Arts Déco [ENSAD] qui en ont fait un lieu d'enseignement.

L'ENSAD en 83 a voulu s'étendre. On a construit le bâtiment d'angle, un escalier pour harmoniser les hauteurs qui étaient assez différentes. Donc cet escalier permettait de faire les liaisons entre des niveaux très différents. On avait créé une certaine unité, en reprenant les panneaux là-haut.

AS : J'ai des questions à propos de cette continuité. Aux archives, dans les premières esquisses et les premiers plans, cette continuité se voit beaucoup dans les panneaux. Et si j'ai bien compris les premières esquisses, les poteaux sont très fins : aviez-vous prévu des poteaux métalliques pour assurer la continuité ?

GF : Oui, à un moment on avait cette idée, et après on a fait autrement. L'idée était de reprendre le même module avec des panneaux.

AS : et c'étaient des panneaux Prouvé ?

GF : Ce n'étaient plus de panneaux Prouvé, c'était de l'Alu[?]. Et ils ont cassé l'Institut pour faire un décor, qui n'est pas architecturé : c'est un cadre... Mais les Arts Déco, c'est autre chose que le cadre. Par contre, ce que Starck [l'architecture] a fait pour la liaison avec une résille, c'est pas mal.

AS : L'extension de l'ENSAD s'adapte aux deux bâtiments qu'il articule : c'est une vraie rotule.

GF : Oui, c'était le but. Mais ce bâtiment de l'Institut avait quand même deux problèmes : les niveaux n'étaient pas très hauts : 2,50m. Pour faire des ateliers, c'est un peu juste.

AS : Sauf le dernier niveau qui était plus haut.

GF : Effectivement. Et l'autre problème était la sécurité incendie, parce que les escaliers étaient ouverts. C'était une structure assez légère, des planchers métalliques, du plancher collaborant. Il était exploitable, on l'aurait remis en état, ceci dit.

Le directeur de l'époque où on a construit le bâtiment d'angle était bien : il avait créé un poste de comité de liaison avec les enseignants. Il y avait Mitrofanoff, un prof des Arts Décors en architecture d'intérieur. C'était lui le coordonnateur du comité, il avait beaucoup de talents et d'allant. Il a fédéré les profs, avec chacun ses exigences. Il fallait aussi les convaincre. C'est aussi le moment où on a introduit les disciplines de vidéo, cinéma, sons, etc., qui ont été installées dans ce bâtiment.

AS : Toutes les nouvelles technologies, en somme.

GF : Voilà. Les médias nouveaux. Aux Arts Décors, il y a de tous les médias : tissus, cuir, vidéo... Donc le prof de vidéo était en pointe sur la technologie.

AS : Ce qui semble intéressant dans les deux bâtiments de l'ENSAD étendue, c'est leur caractère très urbain. Il y a à chaque fois une accroche au sol, physique et travaillée, avec des halls vitrés.

GF : Oui. On voulait marquer la belle bâtisse institutionnelle du 19^{ème} de l'ENSAD, avec le Panthéon au bout de la rue, dans la perspective. Et rue Erasme il y avait l'Institut. Un bâtiment assez discret malgré tout. L'idée, c'était de garder les volumétries. Il était à l'alignement, dans les gabarits, il y a même des arbres devant...

J'avais eu trois réflexions sur des bâtiments d'angle, finalement. A Dijon, le centre commercial en était un, et l'entrée était dans l'angle. A Chatou, le dernier bâtiment était aussi un bâtiment d'angle, avec l'entrée, ce n'était pas simple.

Robert Joly tenait beaucoup aux gabarits, à l'alignement sur la rue. A l'époque de Chatou, il y avait pas mal de gens qui se moquaient de l'alignement, qui allait se mettre à l'intérieur du terrain pour pouvoir monter. Robert Joly faisait un effort de respect des gabarits et des alignements.

AS : Je crois que le mot « respect » s'applique bien au travail de Robert Joly, qu'en pensez-vous ?

GF : Oui, parce qu'il y avait une réflexion urbaine au départ, toujours.

AS : Et pour finir, j'aimerais en savoir plus sur l'agence et son fonctionnement. Quel genre de patron était Robert Joly ?

GF : Il était à la fois exigeant et confiant. Il laissait les gens développer leur projet. Lui était plutôt intéressé par l'urbanisme, par exemple les secteurs sauvegardés, il s'impliquait

beaucoup personnellement. Sur les projets d'architecture, il y avait une personne par projets en charge.

AS : Qu'entendez-vous par projet en charge ?

GF : Nous, nous avions des dessinateurs en plus des architectes et du secrétariat. Une structure classique, qui comptait à la grande époque entre 12 et 20 personnes.

AS : C'était une assez grande agence.

GF : Oui, c'est beaucoup pour une agence. Nous étions 5 ou 6 architectes en charge de projets. Par exemple, j'avais en charge le lycée de Longjumeau. Donc je travaillais avec les idées qu'on avait discutées. Ensuite, les esquisses, les dessins et on en discutait en affichant les dessins. Lui était assez souvent à l'agence, et circulait.

AS : Et les discussions étaient collectives ?

GF : Non. Par contre, on avait des réunions collectives, qui étaient plus organisationnelles : le partage des tâches et les buts, les rendus de charrette.

Mais les discussions étaient plus individualisées. On prenait rendez-vous.

On essayait de conserver les documents de travail dans de grands formats, vous avez peut-être vu cela ?

AS : Oui, aux archives, les grands albums d'esquisses.

GF : On avait quelques méthodes de travail : garder l'historique de la démarche. Ce qui permettait d'avoir dans un cahier une espèce de programme : on discutait ensemble. On essayait de quantifier les espaces pour savoir la taille respective des différents endroits du programme, de façon à nous organiser. En même temps, avec un certain mode d'organisation interne. Donc il y avait toute une réflexion sur le programme : c'était l'interprétation du programme. Et après cela, on faisait des propositions sous forme d'esquisses.

Ce qui fait que quand on se voyait avec Robert Joly, on pouvait se demander où tu en es, comment ça va. On affichait le dessin, et on pouvait dire : « oui, mais à un moment on avait dit quelque chose... » Et on retournait à l'image d'avant : « oui, ce n'était peut-être pas si mal, on s'est écarté de l'idée de départ... »

On gardait une mémoire de la démarche.

Le cahier était important. Il permettait de garder un historique de la démarche, et surtout de voir si on ne s'éloignait pas des idées de départ. Parce que bien, au début on conceptualisait le projet : on va faire ceci-cela. Et peu à peu, sous les contraintes de programme, de structures, le projet dérivait complètement... Le cahier permettait de garder une cohérence architecturale avec les idées.

Souvent, on part avec des idées simples et fortes –certain appellent cela le parti- qui est fondamentalement la façon dont on pense le projet. Et au fur et à mesure, on rencontre des contraintes souvent matérielles qui conduisent le projet à se dégrader. Pour des raisons financières, techniques. On peut perdre la force du projet.

Et parfois, on est dans une impasse en développant un projet. On se dit : « je ne sais plus très bien comment m'en sortir, je vais vers là ou là ? » Revenir en arrière permet de voir ce qu'on a fait et pensé à un moment. Ça permet de garder la continuité dans la réflexion.

Il y avait à l'agence Alain Masson, habitant aussi de la vallée de Chevreuse. A un moment, il y a eu des frictions, il est parti. Mais il est resté attaché aux méthodes de travail. Il faisait des cahiers, pareil : un cahier par affaires. Avec la trace de tous les rendez-vous avec les maîtres d'ouvrage, ingénieurs, maçons... tout devait être noté avec précision. Cela servait à faire des comptes-rendus de réunion.

AS : C'était une agence assez organisée.

GF : Oui. Il y avait Simone Mourot, à l'origine de l'agence avec Robert Joly. Au début de l'agence, lui s'intéressait à la conception de projet, et il s'est associé avec Simone Mourot, car elle était chargée de la gestion. Et donc, elle avait une certaine rigueur dans les méthodes. Elle imposait entre autre chose de garder le contrôle du temps qu'on passait sur les différentes affaires. Ça, c'était aussi nouveau à l'époque. Nous avions la comptabilité analytique, qu'elle a introduite dans l'agence, de façon à avoir un contrôle sur la manière dont on gérât nos activités. On faisait des fiches-horaires par affaire, donc on savait à la fin du mois combien on avait passé sur telle affaire, parce qu'on avait tous plusieurs affaires en parallèle.

Alain Masson a introduit cela dans son agence aussi, et Jacques Ivorra aussi...

AS : Qu'aviez-vous en commun avec Robert Joly, finalement ?

GF : Sur l'architecture, on pouvait avoir des divergences, mais il y a quelques principes qu'on avait en commun en matière d'urbanisme d'abord. Sur la manière de s'inscrire dans un contexte urbain, c'est fondamental. Et après, sur la manière de conduire la réflexion : une manière raisonnée et contrôlée. Ce sont des choses que l'on a apprises au fil du temps. Alain est même allé jusqu'à faire certifier les méthodes. Avoir une rigueur dans la manière de mener une réunion, faire un compte-rendu.

AS : Et on rejoint un peu le cas des collèges industrialisés : on essaie plus de rationaliser une démarche qu'un produit.

GF : Et en gardant les idées de base : intégration urbaine, etc.

Et pour finir, on a aussi fait des recherches avec Robert Joly. On a fait pour le Ministère un travail sur les espaces urbains de transition.

AS : J'ai lu ceux fait pour la CORDA...

GF : Avec Jean-Marie Boucheret, qui est mort depuis. On avait fait une recherche sur les espaces couverts, les passages couverts. L'idée était qu'on avait des espaces privilégiés en ville, que sont les passages couverts. Même en déclin, ils ont une certaine parenté avec les centres commerciaux. Et ces espaces tampon dans la ville peuvent avoir un intérêt climatique : ce ne sont pas que des valeurs d'usage pour les piétons. Et il y a un volume intermédiaire entre la rue et l'espace privé. Jean-Marie Boucheret avait regardé l'aspect sociologique : comment les gens vivent ces espaces architecturaux. Robert Joly et moi, avions regardé l'aspect architectural. Et le BERIM était intervenu sur l'aspect climatique pour prendre des mesures.

Il avait regardé l'intérêt de ce lieu intermédiaire. On avait sélectionné quelques passages.

AS : Et le bilan ?

GF : Positif, pour des espaces non chauffés mais ventilés. Ils présentent un certain confort thermique.

[montrant...] Et ce travail-là était en lien avec son activité dans les CAUE. Il s'occupait de ce qui se faisait dans les lotissements.

AS : C'est une question qu'il a posé et reposée au long de sa carrière.

GF : Oui. L'idée était qu'il y en avait marre de voir des lotissements découpés par des géomètres, faits sans préoccupation de l'espace public. L'espace public mérite d'être traité. On avait fait des simulations : au lieu de faire la rue de 6m avec des trottoirs, on peut faire une rue avec des élargissements, des chicanes, des endroits où on puisse se tenir...

Et après, c'était une analyse du paysage : quelle vision on en a quand on se promène : les angles de vues, l'effet du ciel en fonction des plantations... Avec de petits dessins pour amuser les gens, parce que c'était destiné aux gens des DDE, service habitat. Ils s'intéressaient à l'espace public comme des ingénieurs : c'est la route avec les bas-côtés, le stationnement, le trottoir.

Mais il fallait réfléchir au paysage.

AS : Dans l'agence, vous faisiez beaucoup de chose : recherche, paysage, urbanisme, sociologie...

GF : Oui, il avait un petit staff. Jean-Marie Boucheret était calé, il a été prof à l'école. Effectivement, il avait les trois secteurs : urbanisme, architecture et recherche, mais entremêlées. Pour moi, l'intérêt est que je pouvais toucher à ces différentes choses.

I.3.2. Entretien téléphonique entre Yves Steff, architecte et ancien collaborateur de Robert Joly, et Alexandra Schlicklin, 16 septembre 2013.

AS : Quelques questions générales sur vous pour commencer, si vous voulez. De quelle année et école êtes-vous diplômé ?

YS : J'ai été diplômé à Nantes en juin 72, j'ai fait ensuite un doctorat Aix-en-Provence en économie régionale et en aménagement du territoire en urba à l'institut d'urba de l'université en 74, avec une thèse de doctorat sur la planification urbaine d'Aix-en-Provence. J'ai fait cela avec un sociologue. Et puis j'ai fait l'école de Chaillot, en 77 il me semble. J'ai toujours travaillé chez des archis, dès 67-68, puis j'ai fait une pause.

AS : Donc finalement, la recherche, le patrimoine et l'urbanisme.

YS : J'ai été enseignant en école d'archi pendant un certain temps, dans la deuxième partie des années 80. J'étais enseignant en projet urbain et archi, un peu les deux. On avait travaillé sur des programmes de recherche, sur le patrimoine, avec le Ministère, mais c'est loin...

AS : Vous avez eu une carrière d'enseignant et d'autres activités, c'est un petit peu comparable à celle de Robert Joly ?

YS : Moins que lui. J'ai surtout développé une agence, j'ai aussi eu un certain nombre de missions de conseil en cours de route. Architecte-conseil pour le Ministère de l'Équipement, et puis surtout conseil pour le secteur sauvegardé de Nantes pendant près de vingt ans. J'étais conseil dans un organisme qui faisait de la réhabilitation du patrimoine en Loire-Atlantique. Et j'étais architecte-consultant aussi, parmi les premiers architectes consultants qui s'étaient mis en place dans le département.

AS : Cela m'intéresse beaucoup. Vous avez travaillé à partir de quand ?

YS : C'était dans les années 76-77 et c'était en Vendée à Montaigu.

AS : La consultance architecturale, Robert Joly en a fait dès 69, dans le Lot.

YS : Oui, tout à fait. Et conseil de l'équipement, c'était pour aider les travaux dans les communes, toutes ces choses, l'espace public. On me transportait dans une voiture, c'était plutôt drôle...

AS : Vous vous déplaçiez sur les chantiers et vous aviez une mission d'expertise ?

YS : oui, conseil sur la conception. Et parfois je les accompagnais sur les chantiers pour conseiller. Pendant 5-6 ans, et j'ai arrêté : ce n'est pas facile de mobiliser une journée entière quand on a une agence...

AS : Et à combien êtes-vous dans votre agence ?

YS : Actuellement, on est à 13 personnes.

AS : Quand et comment avez-vous rencontré Robert Joly ?

YS : Robert Joly était en relation avec Jean-Pierre Penot, enseignant-chercheur à l'école d'archi. Je travaillais chez son frère, Daniel Penot, qui était urbaniste. Ils ont dû chercher un correspondant un peu local, je crois que c'est comme ça que mon nom a été donné à Robert Joly. En 74-75, j'ai été salarié un an et demi chez Joly, et on a fait le plan de Nantes.

En 76, j'avais la mission de suivi, et je me suis mis à mon compte par là, 75-76. Avant, en 71-72, j'ai participé au montage d'une SCOP, société coopérative ouvrière de production d'architecture et d'urbanisme. Et puis, ça a tourné court : quand il s'agit de partager des clopinettes, tout le monde est d'accord... mais dès que les contrats intéressants sont arrivés... on a vu la véritable nature de Bernadette, Bernadette étant en l'occurrence des architectes plus anciens, qui avaient trouvé le moyen d'exploiter des jeunes en faisant miroiter d'éventuelles associations... C'était sur la base de missions qu'avaient déjà les architectes, et notamment les contrats d'architecte-conseil.

Alors j'ai claqué la porte et me suis mis à mon compte.

AS : Votre mission, c'était le secteur sauvegardé de Nantes, vous aviez d'autres responsabilités dans l'agence ?

YS : Je n'ai travaillé que sur le secteur sauvegardé de Nantes. J'ai donné des coups de main à Joly pour ses recherches CORDA, en lui trouvant des lieux et pour l'introduire humainement. C'étaient les intellectuels communistes parisiens débarquant en campagne chez les paysans prolétaires, c'était à mourir de rire...

AS : Le choc culturel devait être comique... [rires]

YS : Il y avait un décalage... Mais comme je connaissais bien les gens de là-bas, j'étais plus proche d'eux que des parisiens... Je suis originaire de Nantes.

AS : Le secteur sauvegardé a aussi été une expérimentation sociale et presque participative : pouvez-vous développer ?

YS : Oui, pour le côté social, Robert Joly n'était plus réellement là, mais l'arrivée de la gauche en 77 nous a permis de construire des logements sociaux sur le secteur sauvegardé. On a construit pas mal d'opération emblématique de HLM dans le secteur sauvegardé : c'était intéressant. On a défini de grands principes de zonage réglementaires qui ont permis de freiner le développement des bureaux au profit des logements. Le tassement, l'effondrement de la population que l'on observait a été freiné, et au contraire on a remis des logements. Même si les familles étaient déjà moins nombreuses à l'époque, on a réussi à inverser cela.

Il y a eu des tentatives de participation avec cette agence montée sur le terrain, pour recevoir les habitants qui voulaient venir voir. Je ne suis pas sûr qu'il y ait eu beaucoup de monde... Robert Joly, avec son sens de la comm', il a fait des articles de journaux, on a monté des opérations d'émission de télévision. Quand la gauche est arrivée, elle a mis à disposition un grand local avec une permanente, une fonctionnaire municipale. J'ai pu monter 5 ou 6 expositions différentes qui traitaient du secteur sauvegardé, en présentant les habitants au travail, ou bien comparant le Nantes ancien et le Nantes modifié, ou bien en présentant le plan d'urbanisme lui-même, etc. ça a eu beaucoup de succès, beaucoup de passage. A tel point que dans l'enquête publique, les gens avaient déjà les réponses avant les réunions...

En termes de communication et participation, on était certainement un peu en avance. Même si la participation en urbanisme est une utopie... Je l'observe tous les jours dans les réunions de concertation.

Sur ces questions, on était plutôt en avance ; et d'ailleurs, c'était sans doute mieux fait que ce qui se fait aujourd'hui...

AS : Qu'avez-vous retenu du travail en agence ? Qu'avez-vous peut-être gardé, particulièrement aimé ?

YS : J'ai bien aimé la dimension de l'urbanisme. Robert Joly, contrairement à beaucoup de ses confrères sur d'autres secteurs sauvegardés, ne se comportait pas comme un architecte-construteur, voulant absolument construire des immeubles ou restaurer lourdement les immeubles eux-mêmes. Il ne se situait pas du tout dans cette hypothèse, il essayait au contraire de trouver un équilibre des fonctions urbaines sur l'ensemble du secteur sauvegardé. Il se souciait aussi de la façon dont on circulait, on était les premiers à proposer un plan de circulation pour le centre de Nantes, qui n'existait pas. On est intervenu sur des choses vraiment fonctionnelles, et ça a été très intéressant.

Il a mis aussi en place des règles qui sortaient des règles traditionnelles de type prospectus telles qu'on les voyait sur les premiers POS, les règles du Ministère de l'Équipement, qui définissaient la hauteur des constructions en fonction des distances. On a innové largement avec des histoires de distances de vues, et on a essayé de trouver des règles qui respectaient mieux les caractéristiques morphologiques des tissus urbains. C'est-à-dire qu'il y avait la volonté d'analyser les tissus et puis de simuler un certain nombre d'opérations pour donner des exemples de comment on peut aménager, restructurer tel îlot, comment on peut traiter des espaces publics... Ce que les confrères ne faisaient pas, à mon avis.

On a traité du paysage : ce qu'on fait aujourd'hui, on l'a vraiment un peu anticipé sur Nantes. Il a proposé de négocier l'urbanisme en proposant des scénarios de protection. Les limites de

ça, c'est qu'on avait des scénarios avec des solutions de protection fortes, et d'autre plus faible. Devinez ce qu'on choisi les élus ?...

Et aujourd'hui, on n'a pas protégé un certain nombre de constructions qu'on aurait dû protéger. Il était dans l'idée de négociation, c'était un urbanisme négocié qu'il souhaitait mettre en œuvre avec ces scénarios. Alors que les autres, c'était un peu le mandarin qui débarque et qui fait tomber son ukase...

AS : Il avait un côté autoritaire, de patron d'agence, mais aussi un côté très communautaire, non ?

YS : Il était complètement pris dans ses contradictions, et il y avait quand même l'idée de rentabiliser sa structure, je pense. Mais en même temps, il ne comptait pas, les secteurs sauvegardés étaient relativement bien payés à l'époque, il venait en avion à Nantes, il aimait bien faire un gueuleton... C'était le patron, j'ai mis un certain temps à le tutoyer, d'ailleurs... Il pouvait parfois être brusque et imposer ses convictions devant tout le monde, ça lui arrivait aussi.

AS : Et concernant l'urbanisme, vision commune avec Robert Joly ? Un combat, une discipline, un champ d'action ?

YS : Oui, oui. Notre agence s'appelle AUP pour architecture, urbanisme et patrimoine, mais notre métier central, c'est urbaniste. On va aussi bien traiter les centres historiques, traiter les quartiers neufs, les quartiers métropolitains, mais on ne fera pas d'architecture. L'architecture, c'est uniquement pour faire du mobilier urbain ou un pôle d'échange multimodal entre tramway, train et bus. Au contraire de Robert Joly, qui avait l'urbanisme mais a beaucoup construit, avec son poste d'architecte BCPN. Il a fait énormément de collèges, vous les avez vus ?

AS : Oui, j'en ai vu certains. Ils sont très intéressants au niveau typologique, car il y a une typologie innovante et constructive originale.

YS : Il a travaillé avec Prouvé sur ces CES ?

AS : Non, Prouvé c'était l'Institut de l'Environnement. Non, là, c'était avec une entreprise, Ballot, spécialisée dans le gros œuvre, et ils ont mis au point un système de coffrage pour les planchers, qui dégage l'espace et permet d'avoir de grandes trames carrées constructives, dont on fait ce que l'on veut. C'est organisé par plot, et pour moi, c'est surtout la typologie et la méthode constructive qui sont intéressantes, par rapport au fait que les espaces sont organisés de façon convivial et non linéaire. Après, c'est une architecture modeste et plutôt ordinaire.

YS : Je ne suis pas sur que l'écriture architecturale fût sa passion. Ceci dit, quand je vais à Chatou, il y a toute une opération qu'il a faite, et je trouve qu'elle tient la marée, encore.

AS : Oui, elle est juste sur la tête de pont et c'est une assez grande opération.

YS : Oui, ce n'est pas extraordinaire. A l'époque, il montrait des images et je trouvais cela un peu banal, mais en même temps, il y avait une espèce de rigueur urbaine, il y avait une volonté de composition urbaine, d'ensemble urbain, d'ordonnance architecturale qui jouait avec l'espace public. Il y avait quelque chose, qui me paraissait tout à fait intéressant et qui a résisté. Mais il y avait de pierre, non ?

AS : Oui, en parement.

YS : Oui, il y a aussi la qualité de matériaux pérennes.

AS : L'opération se tient sans problème, 60 ans après. C'est de la bonne architecture urbaine de qualité courante.

YS : Exact. Ai-je répondu à votre question ?

AS : oui, tout à fait. Et sinon, est-ce que vous ressentiez l'effet générationnel avec Robert Joly ? Au niveau intellectuel, au niveau opinion, peut-être aussi au niveau engagement ? 20 ans d'écart, je crois ?

YS : Oui, 20 ans. Nous, on a travaillé ensemble sur l'urba. Je pense qu'on avait une éthique commune qui était celle de la défense de l'intérêt général, ça c'est clair. On peut partager ça. L'engagement politique, je ne me suis jamais engagé dans tel ou tel parti. J'ai été contacté par le PC, mais c'était mafieux... Les municipalités communistes, c'était quelque chose... Ils avaient une méthode qui leur était très personnelle... J'ai été approché, mais je n'ai jamais travaillé avec une municipalité communiste.

Ce n'étaient pas des saints, et aujourd'hui en Seine Saint Denis, etc, on voit les conséquences. Et puis il y avait un caractère électoraliste : il fallait un HLM pour être réélu, et on voit les excès auxquels ça aboutit... La plupart des communes de Seine Saint Denis avaient vraiment des méthodes... Joly a beaucoup travaillé avec les municipalités communistes, mais je ne sais pas du tout s'il était au courant. Mais à l'époque, il y avait une répartition de l'argent entre partis...

Mais Joly a aussi travaillé pour la municipalité de Nantes, qui était un conglomérat hétéroclite, et il a été accepté. Tout le monde savait qu'il était communiste, car il mettait son engagement politique en drapeau. Et puis après, quand il a quitté le parti communiste, quand il y a eu les événements dans les pays de l'est, il était plus discret, cela l'a refroidi... Mais en gardant toujours son analyse marxiste.

AS : Et il l'a gardée jusqu'au bout, au moins intellectuellement. Et pourriez-vous me reparler du secteur sauvegardé ? Vous aviez mené une analyse bâtiment par bâtiment ?

YS : Au niveau méthode, il avait essayé de faire des fiches d'immeubles, avec une grille de critères. Il avait une approche scientifique : il y avait un côté cartésien dans le personnage. Mais la grille d'analyse... il y avait deux faiblesses fondamentales. D'une part, il s'était appuyé sur les étudiants de l'école d'architecture de Nantes avec Jean-Pierre Peinot, qui étaient parfaitement incultes en matière d'histoire de l'architecture. Ils ne savaient même pas distinguer une façade en ciment d'une façade en pierre, alors je ne vous parle même pas des styles... La façon de faire remplir des cases par des gens incultes était parfaitement aléatoire. D'autre part, le traitement des fiches était difficile ...

Bref, ça n'a pas marché, et on a foutu tout ça à la poubelle. Mais il y a un gros rapport où on voit les populations, le dépouillement de tous les recensements INSEE possibles et inimaginables... C'était Ann-Christin Scheiblaue qui avait fait ce travail. L'état des façades, etc. Par contre, les typologies architecturales, il n'est pas du tout parti dans ce domaine, qu'on a beaucoup développé à l'agence avec mon confrère Jean Lemoine. Lui, n'était pas du tout dans ce type de chose : morphologie urbaine, il n'a pas beaucoup approfondi ces questions. Là-dessus, il n'était pas très en avance. Il l'était plus que les autres, sans doute. Mais quand on voit les planches d'analyse qui existent, coloriées à la main. Il y a la volonté de mener une analyse, une synthèse qui était intéressante. Ce sont des méthodes que l'on poursuit maintenant, mais on va plus loin que lui sur bien des sujets. Ça, ses confrères ne le faisaient pas. J'ai révisé plusieurs secteurs sauvegardés, et je n'ai jamais trouvé d'analyse historique de la formation de ce patrimoine sérieuse. Lui comparait différentes étapes, l'analyse des plans anciens : il innovait par rapport à ses confrères. Il y avait une volonté de faire appel aux différentes disciplines scientifiques qui pouvaient traiter de la ville. Les sociologues, il y en a eu régulièrement, les historiens, même s'il ne s'est pas doté d'un historien dans l'agence... on a fait cela comme M. Jourdain faisait de la prose...

AS : il avait cette sensibilité aux fondements des villes, aux origines de l'urbain.

YS : Il aimait la ville.

AS : D'ailleurs, il a écrit principalement sur la ville, pas sur l'architecture.

YS : L'architecture, ce n'était pas complètement son truc, je pense...

AS : Oui, d'ailleurs il a fait urba avant de faire les Beaux-Arts, ce qui ne s'est jamais vu à l'époque : c'était une formation complémentaire pour architectes ou ingénieurs à l'IUUP.

YS : J'ai l'impression que dans l'agence l'architecture assurait une base alimentaire, de rentrée d'argent, et que l'urbain et la recherche était sa danseuse... C'est là où il s'exprimait en liberté, et il jouissait plus de ça, de marges de manœuvre.

AS : Oui, c'est possible. D'ailleurs Gérard Féry m'a dit qu'il était davantage impliqué dans le suivi de l'urbanisme que des projets d'architecture, qu'il déléguait plus volontiers.

YS : Oui, je le crois volontiers.

AS : Il était peut-être meilleur à d'autres échelles. Mais c'est ce qui m'intéresse chez lui, c'est qu'il débordait largement le rôle de l'architecte constructeur, comme vous disiez tout à l'heure, et centré sur sa planche à dessin.

Et pour faire un bilan, qu'avez-vous gardé, retenu de Robert Joly ?

YS : C'est un personnage qui a compté dans mon parcours professionnel. Le fait de m'introduire dans les secteurs sauvegardés, déjà, ça a été le pied à l'étrier. Après, le conservateur des monuments historiques que j'ai connu sur Nantes, lorsque je démarrais les animations du secteur sauvegardé, m'a proposé de répondre sur la révision du secteur sauvegardé de Dinan. A partir de ce moment, c'est moi avec une équipe constituée qui l'avons suivi.

Robert Joly m'a introduit dans cette filière. Il m'a donné la volonté de travailler de manière scientifique sur le sujet, et donc les méthodes qu'on a reprises et développées après ont servi à pas mal de confrères. Il y avait à Paris des groupes d'études avec des responsables de secteurs sauvegardés, Robert Joly n'était plus vraiment actif quand ça fonctionnait, il est venu une ou deux fois ; mais on a eu une influence sur le groupe. J'étais membre de la commission nationale pendant quelques années, pendant 3 mandats successifs.

Mais justement, on a fait évoluer fortement cette procédure des secteurs sauvegardés. Robert Joly ne fait pas partie de la toute première génération, mais il est arrivé assez vite. Et il a fait progresser largement la démarche des secteurs sauvegardés, où il y avait des pionniers qui étaient des gens qui n'avaient jamais fait d'urba, qui étaient des architectes en chef des Monuments Historiques qui essayaient de réfléchir à la ville, mais ça faisait rigoler les Italiens : ce n'était pas sérieux.

Et Joly a très clairement lancé une dynamique que nous on a poursuivie. Donc je lui dois déjà ça.

Et aussi la façon de communiquer sur le travail qu'on fait, de persuader. Je n'ai pas calqué mon comportement sur le sien car nos mentalités sont un peu différentes, mais...

Je l'aimais bien, il m'aimait bien aussi, on pouvait parler calmement. J'ai toujours gardé le contact volontairement. J'ai toujours fait ça avec mes prédécesseurs des secteurs sauvegardés, pour essayer de comprendre ce qu'ils ont fait, pour éviter les effets de balancier.

Il avait le souci, il se donnait beaucoup, notamment pour les étudiants auxquels il consacrait du temps, il y avait beaucoup de générosité dans le personnage en même temps.

I.3.3. Entretien entre Simone Mourot et Alexandra Schlicklin, chez Simone Mourot, le 03 février 2014.

AS : Concernant le projet de Dieppe, le Centre Culturel ?

SM : C'était un projet à composantes multiples, qui a duré 7 ans : c'est toujours le cas quand on doit toucher des financements de différents ministères. Il y avait une salle de spectacle, une cafetaria, une école de danse et une bibliothèque. Nous avons été très contents de la réalisation de ce centre.

AS : Et c'était ambitieux, à l'époque, comme genre de programme, ou c'était courant ?

SM : ça se faisait déjà, mais il y en avait peu. C'était un beau projet. La municipalité était maître d'ouvrage. J'étais souvent au téléphone avec le maire adjoint au sujet de l'avancement du financement. C'est difficile dans un grand projet comme celui-là, la mise en place des programmes et le financement. Il en a été de même pour la cité administrative de Mâcon, qui là aussi était un très grand projet qui avait pour maître d'ouvrage la région. Nous avons fait un premier projet comprenant des espaces de bureaux en fonction des programmes qui nous avaient été donnés mais qui n'étaient peut-être pas entièrement certains. Et quand ce projet a été fini au stade du permis de construire, on nous a dit mais non, monsieur l'architecte, plus de bureaux, ce sont des espaces aménagés, les grands espaces...

On repart à l'agence et on revoit le projet sous cet angle tout à fait différent : grands espaces, circulations ouvertes... On présente le deuxième projet, et là : Oh, mais nous avons besoin de bureaux, il n'est pas possible que nos agents du Ministère des finances soient assis dans des espaces découverts...

Troisième projet, à la demande. Mais pour que le projet puisse démarrer, il faut que tous les financements des ministères soient réunis.

AS : Et comment est arrivée la commande ? Vous avez répondu à un appel d'offre, vous avez été appelé, vous êtes allés la chercher ?

SM : on a été appelé. Le fait d'être architecte BCPN pour Robert Joly nous amenait automatiquement des commandes de la part du ministère, plus ou moins grandes. Il y avait quelques mises en concours, comme pour la ville d'Evry. Il y avait 5 architectes, y compris Weill et Lagneau. Nous étions pratiquement sûrs de gagner, d'autant que nous avions pour promoteur la caisse des dépôts. On s'était dit que le projet était pour nous.

Je me souviendrais toujours qu'au cocktail de remise du projet à l'agence, avec tous ces messieurs, les architectes... Et puis nous avons perdu.

As : Pouvez-vous préciser comment vous avez connu Robert Joly et votre formation ?

SM : J'ai connu Robert Joly à l'âge de 17 ans, il était à Lakanal et avait un très bon ami qui s'appelait Jean Choplain. Moi, j'étais à Marie Curie avec une très bonne amie, dont les parents m'avaient accueillie pour cette année de Mathelem. Car j'étais en pension à Meaux les années précédentes dans une institution religieuse pendant la guerre, et il n'y avait que philo. J'étais douée en mathématiques, et moins en lettres. Ces amis qui m'hébergeaient étaient très amis avec les Choplain, dont le fils Jean était l'ami de mon amie.

C'est à travers lui que j'ai eu l'occasion de rencontrer Robert Joly. On ne s'est pas vu très souvent, mais on savait qu'il existait. D'ailleurs j'ai souvenir que quand j'ai acheté cet appartement, c'est lui, Robert, qui a choisi la couleur de ma moquette : j'ai dû me demander qu'est-ce que j'allais mettre. Par ami interposé, il a dit qu'elle devrait mettre du gris foncé !...C'était la mode à l'époque... donc, j'ai mis une moquette choisie par Robert Joly avant même qu'on ne se connaisse davantage. Et j'ai dû le rencontrer à nouveau, mais ensuite je suis partie aux Etats-Unis. J'ai préparé HECJF, après une année de préparation. Après 3 ans, j'en suis sortie en 1951 à 21 ans, ce qui est très jeune. Mon père commençait à être âgé, il était directeur d'une petite usine, et il m'a dit que ce serait bien que je commence à travailler. Moi, j'aurais bien fait l'ENA, on pouvait y entrer directement avec une licence ou diplôme HECJF. Mais je n'ai pas insisté. J'ai commencé à travailler pendant quelques années.

Je travaillais chez un expert comptable et je faisais la comptabilité du journal Jeunesse Musicale de France. Je faisais le contrôle de la comptabilité. Après cela, j'ai préparé ma licence en droit, puis je suis entrée à l'association française pour l'accroissement de la productivité qui dépendait du Ministère des Finances en étant chargée des missions intra-européennes de productivité. A l'époque, le commissariat au plan envoyait au Etats-Unis des missions dans toutes les disciplines, que ce soit les comptables, les directeurs d'industrie, les médecins... Les EU ont fait venir des missions de productivité pour que les Français apprennent la productivité et l'organisation du travail.

Puis, on a créé les missions intra-européennes de productivité. Je m'occupais de ces échanges et de toute la coordination, toujours sur des sujets variés. J'ai travaillé avec l'OCDE, et on y organisait des missions pour de jeunes professeurs ou futurs dirigeants. Il s'agissait de partir pour une année et prendre un stage dans l'entreprise. J'ai posé ma candidature, et à mon grand étonnement, j'ai été sélectionnée. Il y avait trois types de missions. 50 individus, venant de tous les pays membres de l'OCDE, 48 hommes et 2 femmes.

Je suis partie en 56-57, une année à Berkeley, avec un semestre d'étude de 5 mois. Les Américains nous organisaient des stages dans les très grandes entreprises sur les thèmes que

nous avions demandés. Ayant choisi les relations humaines, j'ai ainsi travaillé chez Telephone Bell Company, la plus grosse entreprise des Etats-Unis, Union Steel, une société d'acier, Carson Piron Scott à Chicago, un grand magasin et un autre grand magasin à NYC, puis United Airlines.

C'était varié, on avait une allocation, 12 dollars par jour, logement et nourriture à payer. Nous avons été répartis en 5 universités, et ma collègue et moi étions à Berkeley. Et puis nous sommes revenus en Europe, sur cette terre qui avait soi-disant tout à apprendre en termes d'organisation. C'est vrai que c'était fort archaïque, et surtout les relations humaines étaient très différentes en entreprise. En France, les choses étaient très rigides. Aux Etats-Unis, on pouvait côtoyer plus facilement des gens importants. J'ai beaucoup appris cette année.

Puis à Paris, j'ai travaillé dans une grosse entreprise américaine, mais cela ne me plaisait pas. Je suis devenu secrétaire générale d'un petit promoteur immobilier. Il rentrait d'Algérie et avait de l'argent à placer. Puis, on m'a proposé de travailler dans une société d'investissement franco-américaine, j'étais tentée... Mais on m'a fait remarquer que dans l'immobilier je pouvais percer plus facilement que dans la finance.

Je n'ai évidemment pas suivi ce conseil, et je suis parti dans cette affaire... Celui qui dirigeait la filiale parisienne s'est mis à avoir des dérèglements psychologiques. Il a commis des erreurs comportementales, qu'il fallait détecter, mais personne n'osait dire à cet homme ce qui n'allait pas. L'affaire n'a tenu que 3 ans. À la suite de cela, Choplain me contacte un jour en me demandant si je me souviens de Robert Joly.

Oui, bien sûr. Mais cela ne va pas en ce moment, l'agence est en train de démarrer, il a de gros problèmes. C'est ainsi que les choses ont commencées : j'ai téléphoné à Robert, et on s'est vu dans un bistrot. Mais ce qu'il me racontait était très nébuleux, alors on est allé à l'agence regarder les comptes. Du temps où il était salarié d'un petit groupe avec Vigor, Pison, Blair, ils avaient commencé de petites choses.

AS : Ils avaient faits des concours de ZUP, je crois.

SM : Oui, ils avaient commencé certains concours, en association avec d'autres. Mais ils étaient salariés à l'EPAD

AS : Grâce à Robert Auzelle qui l'avait introduit, je crois.

SM : Alors, Robert Auzelle, je ne l'ai jamais connu. Robert était en admiration d'Auzelle.

AS : Je crois que c'était un de ses référents importants.

SM : Oui, et je me souviens qu'un jour où nous déjeunions, je lui ai posé la question de ce que Robert Auzelle avait fait. Il a cherché et m'a dit : il a fait des cimetières. Je n'étais pas convaincue, je ne crois pas qu'il ait beaucoup construit... Mais il avait une pensée...

AS : Oui, il a beaucoup théorisé.

SM : oui, et depuis le départ, Robert était séduit par cet aspect de l'urbanisme, sur la théorie, plus que la réalité des choses. Je ne sais pas comment il est apparu ces dernières années, même à vous, mais il a évolué manifestement vers la théorisation des choses.

AS : Oui, il a écrit et a fait de la recherche.

SM : Et c'était profondément sa tendance.

AS : oui, car il avait essayé de faire une année de philosophie.

SM : Je pense qu'il a commencé de faire l'urbanisme pour cela. Et Auzelle lui a suggéré d'aller vers l'architecture.

AS : Oui, l'urbanisme n'est pas une discipline autonome, encore aujourd'hui, et c'était encore plus vrai à l'époque.

SM : Je pense qu'à la fin, l'activité architecturale lui était devenue pesante, pour ces raisons. Une société est une grosse affaire, financièrement parlant. Et Robert Joly s'est beaucoup abstrait, et s'est beaucoup trouvé en dehors de l'agence. Mais ses activités extérieures, qu'elles soient de recherche ou d'enseignement... et sans parler de ses activités politiques... Que je ne connaissais pas quand je suis entrée à l'agence. Je m'en suis aperçue 6 ou 9 mois après... On m'a dit, eh bien Simone, vous ne le saviez pas ? Mais non, il ne m'en a jamais parlé... Moi, je ne l'étais pas, tout en lisant le Monde depuis l'âge de 18 ans, je n'étais pas de ce parti, auquel je ne croyais pas du tout... Il y avait de tout dans l'agence, et c'était très bien comme ça. Les communistes étaient très puissants, à l'époque, dans les communes, les socialistes ne l'étaient pas. Jusqu'en 1981, les socialistes n'existaient pas. Le PC avait 25% des voix ! Et les choses ont changées à partir de Mitterrand, mais l'atmosphère était différente.

Le début de l'agence était très difficile : on était en faillite partout, et le tireur de plan ne voulait plus fournir ce petit groupe d'architectes qui ne payait plus rien depuis 6 mois. Alors, l'un d'eux est parti, Vigor est parti, Pison aussi quand je suis arrivée.

AS : Et quand êtes-vous arrivée ?

SM : Fin 63, le 15 décembre 1963.

AS : L'agence avait 3 ans.

SM : A peine ! Ils avaient dû commencer de petites choses, qui devaient rentrer comme ça. Mais les comptes n'étaient pas faits, et ils se rémunéraient en fonction des heures faites, et à un taux qui n'était pas possible, car les revenus étaient trop petits et ils avaient des dettes partout. C'est là où je suis intervenue. Robert m'a proposé de fonder avec lui en qualité d'associée pour le meilleur et pour le pire. Il a été décidé que nous aurions la même part

salaire, tous les deux. Cela me paraissait honorable, car j'avais pas mal de diplôme, une bonne expérience et lui aussi. Le partage des bénéfices, quand il y en aurait, était le suivant : la moitié pour lui, un quart pour Henri Coque et un quart pour moi.

AS : Qui était Henri Coque ?

SM : C'était un dessinateur-projeteur, qui était resté avec Robert. Il avait tenté de faire les Beaux-Arts, c'était un fidèle qui dessinait très bien. Il était dans l'agence et avait apporté Chatou car il avait travaillé chez Faraut. Mais Henri Coque a eu du mal à se faire aux jeunes architectes qui avaient leur diplôme, et il est parti au bout de 3-4 ans. Le moment où on a créé le GAA, Robert a dit que maintenant, on partageait tout, 50-50.

En 1970, le GAA est créé, c'est-à-dire 5-6 ans après l'agence. J'étais la gérante, on avait réussi à rétablir l'équilibre, mais on ne faisait pas de bénéfices. J'avais même recruté Paul Crilladot à un salaire plus élevé que le nôtre... Parce que le budget de l'agence ne le permettait pas... Nous avions un jeune conducteur de travaux, mais qui n'aurait pas eu la maîtrise du chantier de Chatou, qui était trop important. Donc, on s'est dit qu'il fallait un conducteur de travaux pour Chatou, qu'on a recruté Paul Crilladot. Il avait travaillé pour Pouillon, Boulogne et l'Algérie, notamment. Il venait de rentrer en France, et avait un CV sérieux...

Ma politique de l'agence, c'est qu'il faut des fonds, pour faire de la recherche et des concours. Et si on n'a pas ce qu'il faut, on ne peut pas vivre. Il faut faire des budgets, et ma politique a été de mettre tous les fonds dans l'agence. Donc, quand on faisait des bénéfices, on les gardait. Je ne suis pas sûre qu'il y ait eu beaucoup d'architectes sans fonds propres qui aient fait cela. On a constitué nos fonds propres nous-mêmes. On avait des comptes au nom de Joly, Mourot, et ils sont restés jusqu'à la fin. Une agence moyenne et encore plus une grande agence nécessite une trésorerie, sinon on se met en déficit et on paye des traites faramineuses à la banque, ce qui ruine les architectes. Ou alors les banques demandent aux architectes de donner leur maison en hypothèque... C'est souvent arrivé à l'époque. Je ne le souhaitais pas pour moi, et Robert Joly a tout mis au nom de sa femme quand il a eu sa maison.

Robert avait sa famille, Lily et les 3 enfants, qu'il fallait faire vivre. Je me suis toujours très bien entendu avec Lily, car elle savait que j'étais le garde-fou pour Robert, que c'est moi qui tenait l'agence au niveau financier. Aucun chèque ne s'est tiré à l'agence quand j'étais là : cela donnait une totale maîtrise de la gestion de l'agence. Mais j'avais intégré la famille Joly comme devant constituer une affaire solide, non soumise à des aléas.

Il fallait bien avoir une stratégie de marketing pour rentabiliser cela. Le diplôme de BCPN de Joly lui avait donné de petites choses : réfections de cuisine, etc. Puis nous avons eu de plus

grandes choses : l'Institut de l'Environnement. Nous avons eu un ordre de mission, mais sans autres traces dans le Ministère. J'ai provoqué un tollé en présentant notre note d'honoraires, et l'entreprise n'a jamais été payée, et a fait faillite. Malgré les démarches auprès du Ministère... Mais comme j'avais travaillé 3 ans au Ministère des Finances, je savais comment ça se passait de l'autre côté...

Quand on a fait le projet de Nantes, au niveau de la comptabilité analytique, c'était une catastrophe. On avait eu un contrat pour un montant très limité, et l'affaire a duré 7 ans. C'était 21 planches qui faisaient chacune un très grand format...

AS : C'était un travail énorme.

SM : Oui, et c'était un travail intéressant... Quand j'ai eu un contrôle fiscal et qu'on m'a fait remarquer qu'il y en avait pour 3 millions de photos, le contrôleur s'est esclaffé, et il a demandé, mais qu'est-ce que c'est que ça ? Et je lui ai fait son éducation... Je lui ai montré les tirages des plans. Pour avoir ce degré de précisions, nous avons dû faire faire ce travail de reproduction et de réduction photo.

La stratégie d'agence était tournée vers le public, car Robert avait cette orientation et je ne serais pas entré au service d'un architecte simplement DPLG. Quant à l'architecture, je ne m'en mêlais pas : rien ne m'empêchait de donner un avis, mais je n'étais pas dans la sphère architecturale.

Les architectes ne connaissaient rien en matière de gestion d'une agence. Alain Masson, et d'autres ont joué des rôles importants dans l'agence.

AS : Robert Joly a beaucoup insisté sur l'urbanisme et la recherche dans ses entretiens.

SM : oui, alors même que c'était une part mineure dans l'agence. Les secteurs sauvegardés ont fait 2-3 grands projets. Mais c'était l'architecture qui faisait la majorité des projets, et je peut mettre un nom d'architecte sur chaque projet. Par exemple pour l'Institut de l'Environnement, le nom de Dominique Herten-Berger, qui a été très auteur de cette aventure. Il n'est pas resté très longtemps dans l'agence. Un autre est à la base de l'agence sans être associé, Jacques Ivorra. Il a travaillé sur les problèmes de CES, il en a été un des auteurs.

En matière de stratégie de développement, mon idée était d'assurer en permanence un chiffre d'affaire, pour pouvoir subvenir et payer les salaires. Si on ne produit pas, on ne reçoit rien. Or, Robert était assez tenté par une grande agence.

As : C'est-à-dire plus de personnes et plus de commandes ?

SM : Oui, mais encore faut-il avoir ces commandes. on ne peut augmenter le nombre de personnes qu'avec des commandes. Au départ, mon idée était d'avoir des modèles qui seraient reproductibles, et qui seraient une source de financement permanent pour l'agence.

Le Moniteur lançait à cette époque des modèles. On avait fait un modèle de gymnase avec mezzanine qui pouvait recevoir le public, une tribune. on fait ce concours, et on le gagne.

C'était un appel d'offre en partenariat avec une entreprise que l'on connaît. On construit le prototype, et on a reçu une commande tout de suite après, à Bordeaux ou Toulouse. Et l'entreprise déclare forfait, car elle n'était pas suffisamment développée pour aller construire là-bas. Donc, on a été très frustrés de ce concours.

On avait repéré qu'il y avait un grand besoin de CES : on en construisait une certaine époque plus d'un par jour : 365 par an. C'est absolument énorme. Mais certains étaient très vilains : des barres.

Je m'étais dit que pour l'agence ce serait bien d'avoir des CES, un programme plus gros, avec une entreprise, mais cette fois de taille nationale voire internationale. Or, nous étions en contact avec un ingénieur des Ponts, M. Pilletan, qui travaillait avec les entreprises Ballot. Elles étaient peu connues dans le domaine de la construction, mais fort connues dans celui des barrages, en Europe, en Asie et en Amérique du Sud. Par le biais de M. Pilletan, on s'entend avec l'entreprise Ballot pour présenter au Ministère un projet.

AS : Donc, cette fois, c'est dans l'autre sens : c'est vous qui êtes allés démarcher le Ministère pour proposer un projet.

SM : Oui, car à ce moment, le Ministère nous a dit : nous avons déjà 30 équipes, 30 modèles, 30 entreprises avec 30 architectes... ça suffit, on en a assez. Vous avez très peu de chance. Car le concours pour l'agrément avait eu lieu 2-3 ans avant.

AS : Et c'était valable combien de temps ?

SM : ça, on ne savait pas. On est allé voir le ministère en leur disant qu'on aimerait leur proposer. Leur réponse a été que ce n'était presque pas la peine d'essayer, sauf si on présentait quelque chose de différent, d'original et de très intéressant. Donc, on a conçu cette portée de 7,20m avec un système de plot, qui était donc assez mobile, des plots carrés qui se mettaient les uns à côté des autres et non pas en rang d'oignon, et qui pouvaient créer un patio au milieu. On a présenté notre projet au ministère, et on a été agréé. Cela a été la base de la stabilité de l'agence, car à partir de là, le ministère nous a demandé un prototype, Saint-Brice Groslay, et si vous regardez les constructions de l'agence, il y en a 2 par an, si ce n'est trois.

AS : J'en ai compté 35 en tout dans les archives de l'agence.

SM : Oui, c'est plus de 30. Ce qui est quand même un très beau parcours. Nous avions, nous, la mission d'architecte concepteur, la mission d'adaptation du projet aux demandes des maîtres d'ouvrage. Et l'architecte désignait toujours un architecte d'opération, c'est-à-dire que

nous n'étions qu'à demi architecte : nous inventions le projet avec les intervenants, et l'architecte local le construisait.

Rares sont les architectes qui sont à la fois de bons concepteurs et de bons réalisateurs.

AS : Et comment voyez-vous Robert Joly par rapport à cette catégorisation ?

SM : Beaucoup plus concepteur, je pense. Tout l'opérationnel de l'agence s'est fait par Paul Crilladot.

AS : Et Robert Joly suivait des chantiers ?

SM : Non, il n'a pas suivi de chantier. Il était là pour la première pierre, l'inauguration et en cours de route s'il y avait des problèmes. Le mot Groupement d'Architectes, au départ, ne représentait rien, si ce n'est le groupement de Robert Joly et moi, qui n'étais pas architecte. Je crois que c'est venu des autres, Pison, etc. Mais nous, nous avions des salariés, non des associés. C'est très différent quand on est associé aux résultats d'une agence. Certains, très valeureux, sont venus chez nous et ne sont pas restés car ils sentaient que c'étaient eux qui faisaient le projet tous seuls. Et néanmoins l'agence était celle de Robert Joly, et les ego des architectes sont très développés...

Par contre, ça n'a pas empêché des associations, mais pour des partis bien définies, par exemple dans les CES. En association totale, la seule que nous ayons faite était avec Faraut. C'était un vieux monsieur à l'époque, et nous avons pris cette affaire que nous avons traitée. Et c'est là où je me suis sentie obligée de faire de la comptabilité analytique : nous partagions un bénéfice. Or, pour cela, il faut savoir ce que ça a coûté. Il fallait savoir combien coûtait un projet. On a aussi été associé à Cacoub pour la Tunisie.

En général, l'opérationnel était fait par d'autre en province, et nous faisions la conception. Quand on est associé, on partage les bénéfices, mais que fait-on s'il y a perte ?

AS : Et alors, que fait-on ? Concrètement ?

SM : concrètement, il faudrait rapporter de l'argent au pot, dans l'agence. J'aurais bien vu l'agence devenir pérenne, une véritable entreprise dans laquelle on amène des gens petit à petit, qui dirigeront l'affaire.

AS : De vrais associés, alors ?

SM : oui, de vrais associés, plus jeunes, qui poursuivront. Mais cela n'a pas été possible.

AS : Mais pourquoi cette relève n'a-t-elle pas eu lieu, que s'est-il passé selon vous ?

SM : Il n'y a pas eu de relève, parce que les gens de l'agence auxquels on aurait pu le proposer, n'étaient pas les meilleurs.

J'étais directeur administratif de la société, ce qui permettait au niveau fiscal d'avoir un bilan qui se termine en décembre et l'autre en janvier. De sorte que lorsqu'un architecte doit une

partie de l'argent à une autre société, on peut lisser les crêtes d'honoraire grâce à ces deux comptabilités. C'est important pour ne pas payer le maximum d'impôts et payer les salaires.

On a proposé des projets d'association avec Francis Lefebvre, dans les années 1980, et cela ne s'est pas fait. Et il fallait qu'il y ait une continuité d'action dans l'agence. Par exemple, on fait un concours avec deux architectes, un concours qu'on est presque sûrs de gagner. on le perd, et je n'ai pas osé réclamer la part déficitaire aux deux architectes...

Il faut que ce soit global, pour que l'agence marche. Et Robert avait une famille. D'ailleurs, au tout départ, c'est Lily Joly qui a laissé une pièce rue des Feuillantines, et qui a servi à l'agence, là où elle habitait. Quand je suis arrivée, il y avait deux pièces de dimensions moyennes, et au fond du couloir, une pièce qu'avait habité Lily. Lily a eu ensuite un logement de fonction à Gif/Yvette.

J'ai négocié la location de la pièce d'à côté, puis de celle du fond, puis on a rattaché le tout. Et 4-5 ans après, j'ai négocié la location de l'autre côté de l'agence, pour mettre les locaux de la société, à gauche. Le GAA était à droite, l'agence à gauche. Robert de son côté s'est construit une maison à Gif/Yvette. Robert s'est acheté une maison dans Paris, passage du Moulinet. Il s'est constitué un patrimoine physique.

AS : Et pour revenir à la comptabilité analytique, pouvez-vous expliquer un peu comment cela marchait ? Vous avez ramené cela des Etats-Unis, ou bien cela existait en France ?

SM : Cela existait en France, c'était un concept appris à HEC. Nous avions des feuilles d'heure.

AS : Mais qui ne s'appliquait pas souvent en architecture ?

SM : Qui ne s'appliquait jamais en architecture. Si, peut-être certains comptaient. Ah, oui, les grosses agences. Nous étions un agence moyenne, 15-20 personnes, mais il y avait de très grosses agences à l'époque : Lagneau, Andraut et Parat, etc. Eux avaient une centaine de personnes. Il y avait des directeurs administratifs chevronnés.

Quand on négociait les salaires avec les architectes et les dessinateurs-projeteurs, ils nous disaient : si vous ne nous donnez pas plus, on va aller chez Andraut et Parat, qui donnait toujours plus, 10 ou 15% de plus. On a fini par dire qu'il fallait qu'on ait une politique commune, notamment des salaires. Ces grandes agences se réunissaient tous les 6 mois.

AS : Pour aligner les salaires ?

SM : Oui, grosso-modo. Pas des écarts monstrueux. C'est une collègue qui était directrice administratif de Guy Lagneau qui m'a fait inviter à ces réunions. On parlait des problèmes spécifiques aux grosses agences.

AS : Et y'avait-il d'autres agences moyennes comme le GAA ?

SM : Non, comme la nôtre, il n'y avait que nous. Et je suis aussi allée à toutes les réunions de la mutuelle des architectes.

AS : Et qui consistait en quoi ?

SM : C'était et c'est toujours une obligation d'être assuré par une mutuelle, qui est le plus souvent celle de la mutuelle des architectes.

AS : dans le cas de la garantie décennale.

SM : Oui, et c'est normal. Mais il faut provisionner pour la payer sur l'année, et cela dépend du chiffre d'affaire. LE budget, je l'établissais en début d'année sur tous les projets en cours. il y en avait une 20aine, 20-22, de toutes sortes. Il y avait des numéros pour chaque année, qui permettait aux dessinateurs de référencer les heures qu'ils passaient sur tel ou tel projet.

En fonction des projets, je concevais les honoraires tels que je pensais qu'ils allaient rentrer. J'avais un immense planning de rentrée des honoraires sur toute l'année. La construction, c'est quelque chose de long. Les débuts sont difficiles à programmer, mais on doit savoir programmer en début d'année ce qui va rentrer sur l'année. Et à 3% près, j'avais prévu un budget qui était celui de fin d'année. entre 3 et 5%, pas plus.

As : C'était une excellente maîtrise du budget.

SM : de sorte qu'en fonction de cela, je pouvais recruter ou non. J'étais très fière de ce budget. Derrière mon dos, il y avait un grand planning d'organisation des projets des chantiers. Avec des règles de couleurs : jaune, les esquisses, orange l'APD et le rouge le PC, ensuite l'appel d'offre en gris, et vert le chantier. En voyant le tableau, on se rendait tout de suite compte si l'année était équilibrée : si on a du jaune, de l'orange, du vert et du gris partout. Si tout à coup, vous n'avez que du rouge ou de l'orange partout, c'est déséquilibré...

Les entreprises de chantier le font par corps d'état pour la coordination.

AS : Mais qu'une agence d'architecture le fasse pour sa gestion, c'est très intéressant.

SM : Tout le monde venait chez moi pouvait voir où on en était.

As : Et vous faisiez aussi le lien entre l'agence, les différents architectes ?

SM : Robert Joly avait très peu de relations avec ses salariés, il communiquait un peu avec les architectes. Chaque architecte avait son ou ses projets, mais Robert Joly parlait peu aux dessinateurs. Avec les architectes, oui, plus. Le travail de l'agence était presque autonome. Le conseil, avec Odile Jacquemin, c'était à côté de l'agence.

AS : Finalement, vous voyez 2 manières de travailler : l'agence, qui avait ce fonctionnement autonome ; et une autre carrière de Robert Joly : des projets avec Odile Jacquemin.

SM : Oui, Robert avait ce type d'intérêt autre, qui était plus tournés vers l'architecture et la construction. Ceux qu'on avait à l'agence étaient plutôt des architectes concepteurs. Crilladot

suivait tous les grands projets de l'agence, beaucoup des chantiers aussi. Il y avait même un CES où ni Robert ni moi ne sommes allés, qui a été entièrement géré par Djelick... Moi, j'allais dans tous les chantiers, normalement, au moins pour les contrats.

On mettait le nom de l'assistant dans le cartouche. Jacques Ivorra a joué un très grand rôle dans l'agence, car il a été pratiquement à l'origine des CES, avec Robert Joly, certes. Il a créé son agence avec Hertenberger, avant qu'ils se séparent. Il est décédé depuis. Gérard Féry a travaillé chez Hertenberger.

Tous ceux qui avaient la capacité de créer leur agence l'ont fait : Masson, Lyonnet...

AS : Il y a eu des profils intéressants, qui ont travaillé à l'agence.

SM : ils étaient tous très intéressants, et différents. Et puis on a eu des stagiaires étrangers. J'y tenais beaucoup, car la partie technique de la connaissance des architectes est assez limitée. On a toujours tenu à avoir un architecte dont la formation était celle d'ingénieur. On a eu plusieurs Suisses, dont la formation était excellente, on a eu Christine Scheiblaue, qui a plutôt travaillé sur l'urbanisme, on a eu un Anglais...

AS : Et en tant que femme dans un milieu assez masculin, comment avez-vous géré et vécu cela ?

SM : Je n'ai jamais eu de problème, ni avec les architectes ni avec les entrepreneurs.

A la fin, j'ai dû licencier les gens de l'agence les uns après les autres, et on s'est séparé avec Robert Joly. Il a gardé uniquement Christine Gabriel, et Paul Desbrosse [dessinateur]. Je suis partie en 85, et il a gardé les locaux 5-6 ans après. Et il a continué à travailler.

AS : Après, il a beaucoup enseigné, et il a écrit ses livres.

SM : Robert avait une très grande admiration pour son frère, très grande. J'ai connu Pierre, un garçon lumineux qui avait fait Normale Sup'. Il a dû travailler une dizaine d'années pour l'Etat. Et puis il est devenu artiste, photographe avec Véra Cardot. Il avait un don très particulier. On l'a relativement peu vu à l'agence. La liaison entre les deux n'était pas très grande à l'époque, et ça l'est sans doute devenu après.

Et pour finir sur mon rôle, j'assurai la liaison entre les architectes, les entreprises, les contrats.

I.3.4. Entretien entre Ann-Christin Scheiblaue et Alexandra Schlicklin, à Paris, le 04 février 2014.

CS : J'ai été assistante à l'Université de Munich. Et en 1986, Robert Joly a fait appel à moi pour la constitution du PUD de Luxembourg. C'était à la fin de l'agence. Ça a duré 2 ans, et on s'est retrouvé sur ce projet, et j'ai compris qu'il n'avait plus d'agence à l'époque

AS : C'était un des derniers projets, même s'il avait encore 2 salariés, une toute petite structure. Il se consacrait à l'urbanisme. Je crois qu'il avait fini tous ses chantiers d'architecture. À l'époque, il avait encore Paul Desbrosse et Christine Gabriel. Il avait encore des commandes d'urbanisme, Loches, je crois. Pour lui, c'est la période de transition.

CS : C'est ça. Je dois encore avoir des documents. Après, il a continué peut-être ?

AS : Aux archives, il y a des dossiers Luxembourg des années 1990. J'ai moins regardé cela, car je travaille surtout sur Metz et Nantes dans ma thèse, Metz pour la méthodologie et Nantes pour le côté participatif : une agence sur place.

Les archives de Robert Joly, ce sont beaucoup la recherche aussi. Et vous étiez associée dans les années 1980. Mais j'étais encore la jeune architecte, pour lui... Et j'avais besoin d'un peu plus pour vivre, mais autrement c'était intéressant. Et après, j'ai eu des contrats au Luxembourg.

AS : Finalement, ce que vous avez fait au Luxembourg, ça a été suivi ?

CS : C'est une ville très spéciale. Quand on y était, ils parlaient le luxembourgeois pour qu'on ne comprenne pas, parfois. Le plan a été suivi, le PUD. Et après, un autre architecte a récupéré le plan en mettant son nom... Et puis, l'étude de Clausen a fini Luxembourg. J'ai préféré travailler avec la Lorraine. Mais ça fait de 1974 à 2000 que j'ai travaillé dans ces eaux-là.

Le travail sur St Nicolas de Port, j'ai décroché un prix pour les jeunes architectes. Avec ce prix, je me suis mise à mon compte, à Munich. Je voulais presque rester en France, mais j'ai eu un contrat pour une ville nouvelle à Munich, je n'avais plus le temps de m'occuper d'études urbanistiques. Et j'étais prise à Franckfort aussi.

AS : C'est aussi le point de vue de Simone Mourot, qui disait que l'agence était financée par l'architecture et non par l'urbanisme. Qu'en pensez-vous ?

CS : On ne savait pas combien de temps on allait investir dans les études urbaines... Il aurait fallu se limiter... Pour Nantes, c'était le cas, j'y ai travaillé 2 ans, après Yves Steff a repris. Le plan de sauvegarde est sur internet.

AS : C'était un énorme secteur sauvegardé, Nantes.

CS : Oui, beaucoup trop ! on ne pouvait plus maîtriser. Tandis que Metz, ça a été plus maîtrisable.

AS : D'autant qu'il y a eu des commandes à Metz, ça s'est concrétisé.

CS : Cette association de quelqu'un qui n'était pas architecte avec un architecte était parfois un peu difficile, je pense.

AS : J'ai l'impression qu'elle essayait de donner une structure à l'agence, et que les envies de Robert Joly le portait parfois vers d'autres choses, qu'en pensez-vous ?

CS : Et puis elle, n'était pas productive, ce qui est possible dans une très grande agence, mais pour une moyenne agence...

AS : En tous cas, le projet d'agence était ambitieux.

CS : C'était quand même une agence importante. Je regrette que Joly n'ait pas eu le goût des finances.

AS : Robert Joly a fait entrer Simone Mourot pour les finances, justement. Je crois que ce n'était pas son truc, la gestion financière. Je pense qu'il devait être content de le laisser à d'autre.

CS : Et puis il avait 2 jours par semaine de cours, où il n'était pas là.

AS : Comment vous travailliez, dans l'agence ?

CS : Mon souvenir, on nous laissait travailler. Ce qui m'a étonnée, par rapport à l'Allemagne, c'est que là bas quand on est jeune architecte salarié, on fait d'abord des travaux modestes, et on dépend de quelqu'un d'autre. Chez Joly, on me donne une équipe de 4 personnes à diriger.

AS : Vous étiez tout de suite chef d'équipe, vous aviez tout de suite des responsabilités ?

CS : J'avais des dessinateurs, et la relation avec Yves Steff à Nantes. Et même si j'avais mon diplôme d'architecte en Allemagne, en France je n'étais que dessinateur-projeteur, du fait du syndicat. On ne pouvait pas m'employer comme architecte.

Nantes, on a tout fait à la main... C'était un temps incroyable, pour 120 ha, éplucher les documents de l'INSEE, c'était la folie. J'ai fait en fonction de ce que j'avais fait comme étudiante, mais pas à l'école. On apprenait l'architecture et pas l'urbanisme. Mais j'ai monté mon propre sujet, en collaboration avec le service d'urbanisme de la ville de Munich, pour un quartier 1900. Le prof avait donné un sujet : démolition/reconstruction. Mais nous, on avait voulu regarder le quartier, et non le démolir. On voulait voir s'il valait la peine d'être restauré. C'était en 1971, et pour l'époque, c'était assez nouveau. Et la ville nous a donné des documents, avec des analyses sur ce quartier. J'ai appris par la ville, pas du tout par l'école... Et je me suis fait mon enseignement moi-même.

Pour l'exercice, on a pris un ilot et on a fait des analyses très détaillées. Et Munich qui organisait une exposition sur le secteur sauvegardé du Marais, nous a commandé une étude sur Munich. On était 2, et on a produit des documents à exposer.

AS : Vous avez eu la chance d'accéder à un niveau professionnel très tôt.

CS : La ville de Munich n'avait rien qui correspondait à cela... C'est quand même incroyable...

AS : Et vous disiez qu'en Allemagne, il y avait l'air d'avoir un déficit de reconnaissance du patrimoine ?

CS : Incroyable. Je m'en suis rendue compte à l'époque. Dans ma carrière, on a toujours cru que j'étais influencé par Munich, mais j'étais influencée par Paris ! Je m'en suis rendue compte grâce au 7 décembre [la journée d'étude Robert Joly]. Pour mes collègues de Franckfort, j'étais une espèce très spécifique... A Munich, après les démolitions de guerre, on a insisté pour reconstruire à peu près à l'identique, à Franckfort, c'était le contraire. Il fallait démolir ce qui restait et construire des structures nouvelles.

AS : C'est un sujet passionnant avec beaucoup d'enjeux.

CS : Et maintenant, on fait une reconstruction d'une partie du vieux Franckfort, et beaucoup d'architectes sont contre. J'essaye de livrer des arguments, non sentimentaux, mais scientifiques. En Allemagne, les architectes ne sont pas des intellectuels, ce sont plutôt des constructeurs.

AS : Alors, vous devez également détonner dans ce milieu, car vous avez un profil intellectuel.

CS : Et surtout, intéressée par l'histoire, ce qui n'est pas le cas des architectes allemands. J'ai fait une étude sur la reconstruction d'une maison des années 1950, et je suis dans le jury. Et j'ai fait aussi une étude sur l'ancien ghetto juif qui a complètement disparu. Le quartier n'était pas du tout le même. Et un collègue à Bremen m'affirme qu'il y avait la même chose, avec une synagogue. Tout a disparu, à Bremen comme à Franckfort. J'essaye de faire une typologie du bâti disparu de Franckfort. Et là, c'est clairement l'influence de Robert Joly, de Philippe Panerai aussi. Quand j'ai terminé mes études à Munich, j'habitais une maison avec une Française, par qui j'ai connu un pasteur alsacien Martin Graff. Il faisait des films pour la 2^{ème} chaine allemande sur les Chrétiens allemands en France.

Et en 1972-1974, il voulait faire un film sur moi, et il l'a fait. Et je lui ai signalé que je cherchais quelque chose d'autre que mon travail dans une agence munichoise, et peut-être en France. Or, il a un jour rencontré un monsieur qui regardait de près une église en France, et il

s'est dit que ce devait être un architecte. Il lui a parlé et lui a demandé s'il connaissait un architecte qui embauchait, et ce monsieur a sorti le nom de Robert Joly...

Alors, j'ai été prise sans qu'il m'ait vu ! Et je pensais que c'était pour un an, et je suis restée 6 ans en France, et je serais restée davantage, s'il n'y avait pas eu la crise à l'agence. Et je ne pouvais pas m'imaginer aller ailleurs, j'ai été trop fidèle à Robert Joly, ce n'était pas possible de changer. Mais j'ai eu beaucoup de mal à retourner en Allemagne, où ça n'avait pas beaucoup bougé. J'ai été très contente d'avoir des contrats avec la Lorraine.

Et puis j'avais une carrière déjà très orientée recherche, qui n'intéressait pas les agences, alors j'ai ouvert mon agence.

AS : Vous avez une carrière entre pratique et recherche, comme Robert Joly.

CS : oui, j'ai fait des plans opérationnels aussi. Et j'ai toujours eu une pensée française, j'avais du mal à accepter le désordre juridique allemand. Chaque Land a sa souveraineté culturelle. En ce qui concerne la réglementation urbanistique, une partie vient de Berlin, mais une grande partie reste au niveau fédéral et municipal !

A Longwy, l'analyse a été très poussée, car l'Architecte des MH était très sévère. Or, il se trouve que mon grand-père a été blessé pendant la guerre devant les fossés de la ville. Ce sont des endroits qui sont significatifs pour moi. Pour Longwy, j'ai dû produire des analyses de chaque quartier et des règlements pour chaque quartier... J'avais appris à travailler de manière systématique, et méthodique.

AS : Et ça, c'est Robert Joly, c'est la France ?

CS : C'est la France. C'est ça que j'ai beaucoup regretté.

AS : Mais vous avez pu l'apporter en Allemagne, dans la pratique, dans l'enseignement ?

CS : Dans l'enseignement, oui. Mes étudiants ont été baignés de culture française... J'ai lutté avec mes collègues, car pour les diplômes je demandais des analyses urbaines et des bilans sur l'environnement. Ils devaient en tirer des conséquences et trouver des solutions. Les analyses n'intéressaient pas mes collègues, qui voulaient uniquement le projet. A Franckfort, on ne s'intéresse pas aux analyses.

AS : il est difficile aujourd'hui de construire un projet sans analyse.

CS : Sauf si on veut créer des architectes-star. C'est l'impulsion qui compte. Ça peut marcher avec un petit projet, mais ça ne marche pas pour l'urbanisme... Travailler dans le contexte, c'est impossible. C'est ce qui est arrivé après la guerre : on recommence à zéro, on nie l'existant, on ne regarde plus le contexte.

AS : Y-a-t-il eu un retour à la ville en Allemagne, comme il y eu dans les années 1980 ? Comment cela s'est-il passé ?

CS : Si, il y a eu, à Berlin par exemple, et même à Franckfort, mais pas dans l'université. A Darnstadt, la ville était complètement démolie, on reconstruisait très moderne, dans les tendances actuelles. Et je suis en train de me confronter aux conséquences de cela. Mes étudiants me disent parfois que la reconstruction de la ville à l'identique, après autant d'année, n'a plus de sens. Mais je pense, j'espère que ces étudiants n'auront pas raison. C'est une expérience : en Allemagne de l'Est, à Dresde, ils ont repris la structure urbaine sans la forme du bâti. A Franckfort, on essaye de reconstruire à l'identique.

AS : Alors, ça va jusqu'où ? ça va jusqu'à l'architecture ?

CS : Oui, ça peut aller jusque là. Il y a presque une trentaine de constructions, mais on ne peut pas utiliser tous les matériaux d'origine. On appelle cela des constructions qui essayent au maximum de suivre l'exemple ancien. De l'extérieur, ça ne peut pas se voir, mais à l'intérieur, il y a des changements.

L'endroit choisi est à côté de l'ancien hôtel de ville et de la cathédrale. La gauche ne voulait pas de ce projet, ce sont les conservateurs et les verts qui sont pour... Et il y avait une lutte à l'époque entre architectes et historiens : les historiens voulaient garder la ville, et les architectes non.

AS : Les architectes étaient modernisateurs ?

CS : Et il n'y a pas comme en France l'ABF, qui fait attention au patrimoine. En France, ce sont des architectes, en Allemagne, des historiens d'art.

AS : Ce n'est pas le même profil...

CS : Non, et ils ne peuvent pas argumenter de la même façon, ils n'ont pas le savoir architectural, de transformer, adapter... Et la France, avec la loi Malraux, a fait quelque chose d'extraordinaire en Europe. Cette prise en compte, c'est un travail scientifique, et le fait de prendre en compte le patrimoine architectural et urbain comme art, au même titre que la peinture ou d'autres objets, c'est très nouveau.

AS : Et en Allemagne, vous pensez que ce n'est pas le point de vue adopté ?

CS : C'est une hypothèse personnelle, mais je pense qu'au 19^{ème} il y avait un savoir de certains architectes, mais qu'en même temps, le classicisme n'aimait pas le gothique. Ce n'était pas la mode, alors on a démoli beaucoup. Et après la 1^{ère} guerre mondiale, Camillo Sitte était très connu à Franckfort.

AS : oui, et même au-delà. Il y avait beaucoup d'urbanistes allemands, qui ont fait des traités... Stübgen, Sitte...

CS : Oui, mais en Allemagne, ils sont très peu connus !

AS : Alors, moi, Française, je les connais ?... Et puis c'est dommage que la richesse théorique et construite ne soit pas mieux connue.

CS : Oui, mais en Allemagne, on a une autre idée de l'urbanisme. La 1^{ère} guerre a fait que Stübben a disparu... Et puis, je travaille encore dessus, mais il y a la croyance qu'Hitler avait pris pour lui le bâti ancien, le bâti traditionnel. Ce n'est vrai que pour une toute partie : il voulait surtout démolir. Je suis en train de travailler, mais cette idée est encore dans les têtes des architectes allemands.

AS : alors il y a une association entre la ville ancienne et Hitler ?

CS : Oui, et c'est faux. C'est pourquoi il est si important de voir de façon non émotionnelle mais scientifique. Mais je suis une exception en Allemagne. Et pendant les 15 ans où j'ai travaillé à l'université technique de Munich, je me suis sentie seule. Et s'il n'y avait pas eu les étudiants...

AS : Vous êtes pionnière dans votre domaine.

CS : il y en a d'autres qui ont lutté pour la reconstruction, mais ce ne sont pas des architectes. A Franckfort, il y a des historiens, des habitants, des géographes, des ingénieurs. Des jeunes.

AS : Des jeunes ? Alors, c'est le sens de l'histoire... et de l'avenir

CS : Et j'essaye d'apporter des éléments non idéologiques, mais scientifiques. Et je suis tellement contente d'avoir pu faire le lien entre mon travail en France et mon travail là-bas, lors de cette journée d'étude. Jean-Pierre Courtiaux m'a rappelé qu'il y avait une ABF, Mme Devinois, elle était à Metz dans les années 1970-1980-1990.

On pouvait travailler de manière magnifique avec elle. M. Courtiaux travaillait pour un Ministère [du logement et de l'urbanisme]. Et Jacques Maspongi, un ancien collaborateur ponctuel.

Il y avait vraiment des personnages intéressants qui tournaient autour de Joly.

AS : On a l'impression de personnes très différentes, qui ont travaillées avec lui ou pour lui.

CS : Oui, et les liens perdurent et même se renforcent. Et je suis restée longtemps en Allemagne, mais mes attaches sont ici.

AS : J'ai l'impression que vous vous reconnaissez peut-être davantage dans une certaine culture française ? Et que vous l'avez importée en Allemagne ?

CS : Oui, j'ai un savoir que je veux amener. Par exemple, participer à des jurys de concours, cela vaut la peine. Ce n'est pas payé, mais c'est important. Et en juin, je vais présenter pour le musée de Franckfort la façon dont l'histoire intervient dans l'urbanisme.

AS : Vaste sujet...

CS : Après 70 ans, les choses se débloquent : les gens meurent, et évacuent le côté personnel. Aujourd'hui, on peut réfléchir et faire des recherches calmement, et c'est le moment. Aujourd'hui, on édite des livres de personnes juives qui racontent ce que leur famille ont vécu, c'est une époque qui revient. C'est incroyable ce que j'apprends.

Mais c'est une histoire dont il faut prendre compte pour la dépasser.

AS : Oui, l'histoire est importante, et il faut l'écrire.

CS : Oui, et il faut la renouveler aussi, de manière qu'on puisse la lire aujourd'hui.

AS : Le rapport à l'histoire, c'est ce que vous avez retiré de votre travail en France ?

CS : Oui, le rapport à l'histoire, la méthodologie. Robert Joly ne m'a jamais bloqué, j'ai eu une grande liberté, c'était fantastique. Quand je suis arrivée, j'avais 2 collaborateurs et 2 dessinateurs dont je ne savais pas bien quoi faire... Je me suis habituée à être chef, j'avais 27-28 ans, et une équipe qui était plus âgée que moi...

Ils m'ont fait confiance et j'ai beaucoup appris. Et j'ai découvert les recherches de Panerai et celles sur Venise, des relevés au 500^{ème}, avec tous les rez-de-chaussée dessinés. Je me suis dit qu'il fallait faire cela : ne pas séparer urbanisme et architecture, mais travailler les 2 échelles en même temps. Et j'ai voulu faire des études typologiques, pour réintégrer l'architecture dans l'urbanisme.

l'étude d'Outre-Seille que j'avais commencée avec Robert Joly, quand je suis partie, j'ai eu la 2^{ème} partie, avec une étude typologique. La ville avait les plans de mise à l'égout des années 1890. J'ai pu les photocopier et une étudiante a fait les dessins pour moi. il y avait des hôtels particuliers. Des parcelles immenses et à côté de toutes petites parcelles de 45m², minuscules : comment était-ce possible ? Comment quelque chose de si serré pouvait être juste à côté de quelque chose de si peu dense ? Et j'ai développé une méthode de superposition. Comme je ne comprenais pas pourquoi des éléments de décor de portail se retrouvaient dans des murs, j'ai pris un plan de 1738 que j'ai superposé par photocopie au cadastre, et j'ai vu qu'il y avait un ancien hôtel.

Et j'ai compris beaucoup de chose.

AS : Oui, et c'est une méthode qu'on utilise en urbanisme à l'école d'architecture, aujourd'hui avec l'informatique, mais ça reste la même chose... Et c'est passionnant de confronter les époques les unes avec les autres et avec le terrain aussi...

CS : Et on comprend les changements. En Lorraine, j'ai travaillé en logeant, mais Paris était plus loin, alors on s'est éloigné. Je pense que la fin de son agence, en 1985, a été dur.

AS : en 1985, il n'avait pas encore 60 ans.

CS : C'est jeune...

AS : D'autant qu'il avait plein d'idées. Mais est-ce qu'il a voulu cela ou est-ce qu'il l'a subi, cette orientation de l'agence vers l'urbanisme ? Parce qu'il a pu se consacrer davantage à l'urbanisme et à la recherche ?

CS : Je pense que Robert Joly attribuait une certaine responsabilité de ce qui s'est passé à Mme Mourot. Ils n'ont plus eu de contacts après 1985. Mais c'était pratique pour lui de l'avoir, au niveau administratif.

Et puis il y a eu aussi en 1981 d'autres modes d'attribution des marchés : ce n'était plus l'Etat, mais les villes, et l'agence n'a pas renouvelé son réseau en fonction de cela : cela a contribué au déclin de l'agence.

AS : Oui, la décentralisation a beaucoup changé les commandes pour les architectes. Et j'ai l'impression que Robert Joly n'était pas du genre à courir après la commande...

CS : Non, pas vraiment.

AS : Peut-être aussi a-t-elle gérée l'agence comme une entreprise, alors que pour Robert Joly, c'était au-delà d'une entreprise : un laboratoire, un lieu d'expérimentation ?

CS : Oui, c'est cela. Et les écoles étaient là pour assurer les revenus de l'agence. Dans cette taille d'agence, c'était difficile d'avoir un poste purement administratif et non productif en termes d'architecture. Mais en même temps, c'est souvent difficile pour les créateurs de rechercher l'argent, les financements. Et c'était le cas de Robert. Il avait donc trouvé la personne qui pouvait faire cela. Car nous, nous ne l'avions jamais appris à l'école, et nous devions nous débrouiller pour apprendre à gérer une agence. Et c'est compliqué.

AS : Oui, et pour ouvrir une agence, c'est encore plus compliqué que de reprendre une agence en place. Alors, vous pensez donc que Robert Joly a regretté la fermeture progressive de l'agence ?

CS : Oui, je pense. Il a été coupé de ses ressources.

AS : il lui restait l'enseignement et la recherche, mais sans la structure pour mettre en œuvre concrètement. Il avait un profil complet : la pratique, l'urbanisme, la recherche fondamentale.

CS : Et puis aussi la construction, les CES, les logements de Chatou... Je me souviens qu'à l'époque on travaillait à côté. Et dans le film, il fait une remarque qui m'a touchée sur la différenciation entre espace privé et public. Et je pense que cela est très important.

AS : Oui, ce sont les éléments de base de la ville traditionnelle.

CS : Mais avec la destruction des villes allemandes, beaucoup de notions ont été emportées, dont celle-là. Ça revient doucement... mais il y a une perte de connaissance sur la ville et l'urbanisme. Et ça, Robert Joly avait un savoir urbanistique. Et les modernes à la Corbu

avaient la conviction qu'ils possédaient ce savoir sur la ville, que la ville était quelque chose de simple et l'architecture complexe. Je pense que c'est le contraire.

AS : oui, la ville n'est pas un objet simple comme peut parfois l'être un bâtiment. Et pour en revenir à Metz, c'est vous qui avez fait tous les relevés pour le secteur sauvegardé ? Toutes les photos ?

CS : Oui, plus ou moins. Il y avait Nanou Duquesne qui a travaillé avec moi, et heureusement, car il fallait coller les photos avec du papier collant, et faire les plans avec des papiers collants colorés. Par exemple les bâtiments à conserver, à maintenir, chacun avait son code couleur, et il fallait découper et coller. Et je me coupais souvent, en répandant du sang sur les plans...

AS : ça n'avait pas l'air évident !

CS : Non, c'était long. Et quand l'autoroute est arrivée à Metz, Robert Joly est intervenu de façon à ce qu'on voit la cathédrale en arrivant. Il avait fait un dépliant A4 replié, très très bien fait, concernant le paysage de Metz. Et concernant le secteur sauvegardé, il était souvent avec moi au début et il m'a laissé me débrouiller au fur et à mesure. Et on avait aussi notre avis à donner pour tous les travaux visibles et les devantures du secteur. C'est pourquoi j'étais très souvent à Metz. L'ABF pour nous envoyait le dossier des devantures. Nous faisons déposer la devanture pour voir ce qu'il y avait derrière, et ensuite nous décidions en commun avec l'ABF, et l'ABF faisait la note définitive. Et puis il y a eu les contrats pour les rues piétonnes, la place Sainte Croix.

Ensuite, il y a eu Outreseille et le Mont Saint Quentin. La première partie, je l'ai faite chez Robert Joly, la seconde j'étais seule responsable.

Mais je ne sais pas ce que ce travail est devenu...

AS : C'est vrai qu'il n'y a pas toujours de continuité dans les municipalités : des études se perdent, le travail n'est pas toujours capitalisé...

CS : Oui, c'est fou. Il y a un endroit où je voudrais aller, c'est à Vienne. Les secteurs sauvegardés n'existent pas, vous savez.

AS : Oui, vous m'avez dit. Mais quelles mesures de protection du patrimoine existent ?

CS : Il existe une loi assez compliquée qui s'appelle la Stadterneuerung. Cela existe depuis 1974-1975, suite aussi à l'année du patrimoine 1975. Mais c'était pour mieux gérer la démolition. Il y avait eu des protestations des habitants, et on avait eu contact avec eux. On devait prendre en compte le bâti ancien. Trois villes de l'Allemagne de l'Ouest qui n'avaient pas été détruites ont été concernées : Rengensburg, c'est-à-dire Ratisbonne, puis Bamberg, et enfin une ville du nord. Puis ensuite, à la réunification, trois villes de l'Est.

Ensuite, il y a eu beaucoup de création, dont la ville sociale : on regardait plus les habitants, les villes nouvelles. La gauche donne aux habitants, la droite aux pierres. Mais il n'y a pas eu de méthode, une science, un plan de sauvegarde. Cela s'est terminé avec un plan-masse de détail. Par exemple, à Ratisbonne, où j'ai travaillé un an au service urbanisme, j'ai été affolée de trouver tous les documents anciens dans la cave : ils ne les utilisaient pas...

Il n'y avait pas de conscience qu'il y avait eu ce travail. Et à Vienne, il y a une différence : ils ont un cadastre numérisé pour chaque parcelle. Ils ont une connaissance détaillée de ce qui se passe.

AS : C'est assez énorme !

CS : Oui, et ils ont une base de données sur chaque parcelle, sur le patrimoine quand il est intéressant.

AS : C'est un outil formidable...

CS : Oui, et quand on a visité Vienne avec les étudiants, j'ai appris que cela existait, mais je ne sais pas quel développement cela a aujourd'hui. Par exemple pour Regensburg, j'avais eu un plan des années 1970, mais fait par des historiens. C'était les bâtiments importants, les modifications.

J'ai fait faire des photocopies pour faire un plan d'ensemble. Encore aujourd'hui, on a du mal à utiliser ces connaissances, mais je crois qu'il y a un mouvement pour revenir à la ville avec son patrimoine.

I.4. SOURCES ORALES NON RETRANSCRITES.

D'autres sources orales sont disponibles, mais non retranscrites : un entretien a été mené entre Jean-Louis Cohen et Alexandra Schlicklin, chez l'architecte à Paris, le 05 février 2014. L'historien de l'architecture a notamment évoqué l'assistance architecturale du Lot et l'aspect pionnier de la démarche.

Un entretien existe aussi entre Michel Marot et Alexandra Schlicklin, mené chez l'architecte à Paris le 06 février 2014. L'architecte ami de Robert Joly a évoqué les souvenirs des Beaux-Arts, de mai 68 et de l'enseignement de l'architecture. Bien que de sensibilité politique très différente, les deux hommes s'appréciaient beaucoup et convergeaient sur de nombreuses questions architecturales et pédagogiques.

Enfin, la journée d'étude de décembre 2013 a été enregistrée, mais non retranscrite. Les tables rondes entre autre mériteraient d'être au moins partiellement retranscrites, car elles font intervenir de nouveaux acteurs du GAA, ou de la vie de Robert Joly.

I.5. PLAN DE LA COMMUNICATION A UN SEMINAIRE DU LHAC SUR L'UTILISATION DES ENTRETIENS ET FILMS COMME MATERIAUX DE RECHERCHE.

Il a paru intéressant de mettre ici le plan et le début de la communication « Entretiens et films : matériaux provoqués, matériaux décomposés », aux Journées doctorales du Grand Est, dont le thème était : « L'histoire de l'architecture au prisme des sources Entre critique et histoire : le choix d'un angle », Laboratoire d'Histoire de l'Architecture Contemporaine (LHAC), Nancy, 25 novembre 2011.

La communication rend compte d'une méthodologie applicable aux documents audiovisuels, que l'on a soi-même contribués à produire. Entretiens et film étaient en effet au cœur d'interrogations concernant leur statut et leur traitement dans la thèse, et de manière plus générale dans la recherche.

En 2011, le film était en cours de montage, et le cinéaste était demandeur d'informations concernant Robert Joly, pour enrichir la visite filmée du collège-lycée de Tulle-Nave. Concernant les entretiens, ils étaient en cours de constitution et promettaient de devenir une masse d'informations. La question de l'intégration du film et des entretiens dans la thèse, et sous quelles modalités, avec quelles réserves, était donc d'actualité.

I.6. ENTRETIENS ET FILMS : MATERIAUX PROVOQUES, MATERIAUX DECOMPOSES.

Entretiens et films : matériaux provoqués, matériaux décomposés 200

1. Les entretiens : matériaux provoqués..... **Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.1. Mener des entretiens : évolution d'une méthode **Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.2. De l'oral à l'écrit : transcription, relectures et réécritures**Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.2.1. Transcription : chiffres et méthode..... **Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.2.2. La transcription : déjà une analyse **Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.3. Critiques et usages des entretiens dans la thèse **Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.3.1. Critique et analyse des entretiens **Erreur ! Signet non défini.**
 - 1.3.2. L'usage des entretiens dans la thèse **Erreur ! Signet non défini.**
2. Les films : matériaux décomposés **Erreur ! Signet non défini.**
 - 2.1. L'ambiguïté et la complexité du film comme médium. **Erreur ! Signet non défini.**
 - 2.1.1. La complexité de la production du film..... **Erreur ! Signet non défini.**
 - 2.1.2. La complexité du support filmographique..... **Erreur ! Signet non défini.**
 - 2.2. Inventer des méthodes pour l'exploitation du film **Erreur ! Signet non défini.**
 - 2.3. Le paradoxe : exploser l'unité filmique pour l'intégrer dans une thèse **Erreur ! Signet non défini.**

La recherche en histoire de l'architecture utilise depuis peu de nouvelles sources, qu'elle invente elle-même en partie : il s'agit des entretiens et des films. Dans le cadre d'une thèse sur Robert Joly, un architecte-urbaniste ayant œuvré dans les années 1950 à 1980, j'ai été confronté à la constitution puis à l'utilisation de ce type de sources. Robert Joly étant en vie, il est devenu assez évident de le rencontrer et puis d'enregistrer des entretiens pour en tirer des informations.

Ce matériau acquiert de plus en plus de crédibilité comme document, même si la législation est floue (grande protection de l'interrogé, peu de droit de l'enquêteur). L'enregistrement seul fait loi, en tant que document original (sauf si la transcription a été validée et certifiée par le

témoin). Mais matériau où les méthodes posent question et où elles ne sont pas fixées, même si certaines sont communes d'un institut à un autre.

Nous parlerons ici des entretiens avec des architectes, et des films documentaires sur l'architecture. Nous évoquerons la création de ces nouvelles sources orales et audiovisuelles par le chercheur, les nouvelles données ainsi disponibles mais aussi les difficultés de méthodes, son empirisme par exemple, et son caractère évolutif et les ambiguïtés des informations ainsi obtenues.

Nous nous intéresserons à la constitution de ces documents, à leur traitement, à leur choix et à leur intégration dans un écrit de recherche. Ce faisant, nous évoquerons les cibles critiques auxquels les documents sont soumis, le croisement de ces sources, leur place, statut et importance dans la thèse.

2. DEPOUILLEMENT DU FONDS ROBERT JOLY EFFECTUE ENTRE 2007 ET 2010 : PRESENTATION DU DEPOUILLEMENT DES BOITES.

Le dépouillement du fonds d'archives Robert Joly était indispensable : il n'existait qu'un simple repérage en 2004, et le fonds n'était pas classé. Confrontée à des documents très nombreux et hétéroclites, il a fallu tout voir, et ajuster la méthode à chaque type de support. Enfin, les boîtes et les tiroirs étaient numérotés, mais les sous-boîtes d'archives ne l'étaient pas. Il a donc été attribué aux sous-boîtes des numéros en fonction de leur rangement dans la boîte, pour repérage. Ce sont ceux qui sont indiqués ici.

Plus de deux ans se sont avérés nécessaires à ce travail, effectué dans les salles de conservation des archives, grâce à la compréhension de David Peycé, le conservateur des AA du XXème, et du personnel des archives.

A titre documentaire, le repérage de 2004 était le seul guide du fonds d'archives Robert Joly, il a été remis dans les annexes. Actuellement, il a été augmenté en 2013 sur la base du travail de dépouillement effectué entretemps, même si le classement est loin d'être terminé. Cette annexe présente une partie du dépouillement, à savoir les boîtes d'archives. Le reste avec les photographies est disponible dans l'annexe 6 de la clé USB.



L'état du fonds en 2007 jusqu'en 2013 : vingt boîtes d'archives, quinze tiroirs, seize tubes, dix-huit albums et quatre boîtes à archives plates. Photographies personnelles.

2.1. REPERAGE 2004 DU FONDS ROBERT JOLY, ARCHIVES
D'ARCHITECTURE DU XXEME SIECLE

CITÉ DE L'ARCHITECTURE ET DU PATRIMOINE
Institut français d'architecture
Centre d'archives d'architecture du xx^e siècle

Fonds
Robert JOLY (né en 1928)
382 IFA

Repérage David Peyceré
2004

INTRODUCTION

Le repérage ci-dessous – extrêmement approximatif et souvent peu utilisable sous sa première forme – résulte des notes prises lors de l'enlèvement des archives de Robert Joly, fin mars 2004, dans le box de parking où elles étaient conservées, rue de la Colonie. Les archives y avaient été déménagées deux ans plus tôt et leur désordre semble dû à un rangement hâtif d'un matériau très hétérogène. Les boîtes 19 et 20 proviennent directement de l'appartement de Robert Joly. La plupart du temps il n'a pas été possible, malgré la présence de Robert Joly qui pouvait compléter des informations, de noter de dates correspondant aux différents dossiers.

Les quatre types de dossiers (cf. Présentation du fonds) ne sont pas distingués ci-dessous, ils étaient mêlés dans le fonds tel que son auteur le conservait.

Caisses d'archives. Elles contiennent en général des boîtes d'archives blanches constituées par Robert Joly et portant une indication de sa main, parfois plus complète et plus longue que celle apparaissant ci-dessous.

“Tiroirs” A3. Il s'agit de boîtes cartonnées en forme de tiroirs contenant des dossiers ou de petits albums.

Albums. Certains sont des albums de croquis et d'esquisses (souvent sur calques collés ou glissés entre les pages), d'autres des albums imprimés. Il conviendra sans doute de mettre une bonne partie de ces documents sous pochettes terphane, en dissociant les albums. À première vue, ceux-ci paraissent obéir à une organisation très lâche.

REPÉRAGE

Caisses d'archives

1.	Recherche pour le CORDA « Racines historiques des lotissements », [à partir de 1975]. Colloque national « Habitat rural », 1985. 1^{res} rencontres européennes du cadre de vie, 1977. Dans la même boîte : Semiurba (séminaire d'urbanisme et d'aménagement), école d'architecture de La Villette. 1^{res} journées européennes de l'environnement, 1978. Étude du GRECO (labo mixte du CNRS) sur Les Acteurs culturels de la banlieue, 1986.
2.	Études pour l'Agence nationale pour l'amélioration de l'habitat (ANAH) : Docklands de Londres, Rotterdam, Inde, etc. Projet de loi sur l'architecture, 1974-1976. Conférence sur Lurçat. Colloque organisé par Michel Duffour à la Belle de Mai (Marseille), [vers 2000]. 2 boîtes.
3.	Robert Auzelle : Clamart ; expo à l'Ifa, 2000. Études d'architecte conseil : façade à Aubusson (23), Les Mureaux (78), Longjumeau (91), etc. Secteur sauvegardé et patrimoine : documents divers. Secteur sauvegardé de Mers-les-Bains (80) (dont une série de brochures sur Mers). Permis de construire déposés à Mers (80) et Le Tréport (76). 1 boîte.
4.	Permis de construire déposés à Mers (80) et Le Tréport (76). 6 boîtes.

5.	Permis de construire déposés à Mers (80) et Le Tréport (76). 2 boîtes. "Iconographie. Très divers". Écologie, paysage : "vrac" (surtout sur les Cévennes). « Racines historiques des lotissements » : les paysages de lotissements. Belgique : étude sur les zones rurales de Wallonie – notamment sur Louvain-la-Neuve –, 1975.
6.	Mission d'architecte conseil sur les constructions scolaires. 3 boîtes. Voyage dans le Yunnan (Chine), 1998 : "documents et stratégie" [d'après RJ, tentative d'aller "urbaniser" en Chine]. 3 boîtes.
7.	Enseignement : réformes diverses, années 1970. "Urbanisme, technologie, institutionnel". Enseignement, profession, situation politique, 1978-1980. Enseignement de l'urbanisme à l'École centrale, Grenoble : cours imprimés, notes. 1974. Commissions sur l'architecture, SNESUP, 1968. Dans la même boîte : rapport Alain Lamassoure [sur le Centre d'études et de créations architecturales] et projet de loi, avril 1978. "Architecture, enseignement, SNESUP, Fabien, commission Mireille, habitat urbain".
8.	<i>L'Humanité</i>, page "idées", 1970-1975. Sujets de recherche CORDA. Bilbao : métro. Transports en commun, bimodal, mobilité. Voyage dans le Yunnan, 1998 (suite de la caisse 6). 1 boîte. Secteur sauvegardé de Luxembourg : études de protection, cartes, épannelages.
9.	Secteur sauvegardé de Luxembourg : épannelages. Secteurs sauvegardés de Mers-les-Bains (80), Loches (37), Arles (13), plus deux dossiers sans noms de lieux. Secteur sauvegardé de Metz (57), 1^{re} étude, 1987, + enquêtes architecturales, 1974 [sans doute préalables au plan de SS].

10.	Colloque Patrimoine urbain aujourd'hui, école d'architecture UP 6, 1987, non publié. Petits dossiers "Patrimoine", Arles, Assistance architecturale. Étude sur Gonfreville-l'Orcher (76) Secteur sauvegardé de Nantes, polychromie, avril 1980 [il s'agirait de la révision du plan de SS]. École nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD), Paris 5° : restructuration, permis de construire, scénographie.
11.	Projets d'architecture : La Campinoise (Limeil-Brévannes, 94), Parmain (95), Charenton (94), Verrières-le-Buisson (91), Nogent-sur-Marne (94), logements à Nuits-Saint-Georges (21), préfecture d'Écry (91), lycée de Buc (78). Projet d'architecture : La Norville (91) Secteur sauvegardé de Loches, dont plans d'origine. 2 boîtes. Mers-les-Bains (80) : esplanade, restructuration du casino (opérations d'architecture parallèles à l'établissement du plan de SS) ; photos. Fléville-devant-Nancy (54), étude de paysage.
12.	La Dkhila (Tunisie), étude de paysage sans suite. Dijon (21), secteur Clemenceau, rénovation urbaine, dossier complet (corr., demande de subvention, etc.) Collège, Verrières-le-Buisson (91) : réceptions de chantier. Voyage dans le Yunnan, 1998, brochures (cf. boîte 6). École nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD), Paris 5°, derniers dossiers : missions, rapports. Protection du site de la chartreuse de Bosserville (54), étude dans le cadre de CORDA I.
13.	Assistance architecturale dans le Lot : trois carrousels de diapositives. Secteur sauvegardé de Mers-les-Bains : carrousel de diapositives pour présentation à la comm. nat. des SS. École nationale des arts du textile, Aubusson (23). Carton à dessins A3. Casino de Mers-les-Bains. Carton à dessins A3. Mers-les-Bains, Loches : réductions de plans. Carton à dessins A3.
14.	École nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD) et institut de l'Environnement, rue d'Ulm/rue Érasme, Paris 5° : fouilles archéologiques, dossier avant démolition. « La bataille d'Érasme », 2 boîtes.

15.	« Érasme » (institut de l'Environnement) : études, plans. 2 boîtes. Assistance architecturale, dont entretiens avec des [architectes ou habitants ?]. 4 boîtes.
16.	Gonfreville-l'Orcher : plusieurs opérations d'architecture [après avoir remporté le concours pour le théâtre, RJ a réalisé une série d'aménagements de surface]. Loches, album de photos (contenant beaucoup de négatifs).
17.	Dijon, opération Jean de Cirey. Secteur sauvegardé de Metz, mise à jour, mars 1982. Secteur sauvegardé de Nantes : dossier d'origine et mise à jour, 1979. Secteur sauvegardé de Luxembourg : plusieurs dossiers (dont cartes postales).
18.	Quartier La Campinoise, Limeil-Brévannes (non réalisé). Luxembourg, quartier d'Hollerich. Petit carton à dessins. Guéret (23), rénovation urbaine et HLM, 1960. Petit album. Dijon, rénovation urbaine (centre directionnel). Petit album. Chatou et divers. Petit album. Tulle Nave. Petit album.
19.	"Parcours", éléments de CV. 2 pochettes blanches + une petite boîte verte. Étude Vieillards-Vacances. 1 ^{re} étude sur le secteur sauvegardé de Metz (album à la reliure rouge). 1 boîte de dossiers suspendus.
20.	3 boîtes de dossiers suspendus.

"Tiroirs" en carton

30.	"Très divers".
31.	Gonfreville-l'Orcher, paysagement.
32.	Saint-Nicolas-de-Port (54). Secteur sauvegardé d'Arles (13). Secteur sauvegardé de Nantes.
33.	Mers-les-Bains, Loches.
34.	Mers-les-Bains, dossiers d'analyse.
35.	Luxembourg, règles.

36.	Secteur sauvegardé de Metz : place Sainte-Croix, quartier d'Outreseille.
37.	Secteur sauvegardé de Metz : Outreseille, Mont-Saint-Quentin.
38.	Bosserville (54), site de la chartreuse.
39.	Longjumeau, aménagements.
40.	Limoges, opération Adrien Duboucher. Maxishop (projet de boutique transportable). Châteaubriant (44), carrière des Fusillés.
41.	Divers : faculté des sciences à Orsay, maisons solaires, etc.
42.	Luxembourg : enquête de tissu.
43.	Luxembourg, quartier d'Hollerich.

Grands albums (non numérotés)

L'astérisque désigne les albums de croquis/esquisses

	ZUP de Montpellier, 1962. 2 albums.
	Rue Érasme, Gonfreville-l'Orcher. Carton à dessin hors d'usage.
	Théâtre, Guéret (23).
	Massif de l'Aigoual (48).
*	Aménagement des salons Maggy-Rouf, 14, av. Montaigne, Paris 8°. 2 albums.
	Secteur sauvegardé de Nantes : documents originaux, phase II.
	Projet de concours pour la ZUP de Toulouse-le-Mirail. 2 albums, dont l'un contient un dossier sur Hérouville-Saint-Clair (14)
	Institut de l'Environnement.
*	HLM à Tulle (esquisses de tour).
*	Aménagement urbain de sites en bord de mer [Tunisie ?].
	Metz, quartier de la Boucherie.
*	Langogne (48).
	"Kiosque" (cf. dossier Maxishop, tiroir 40).
*	ZUP d'Échirolles (Grenoble) :
*	- Un très grand album
*	- Un album
*	Creuse, "zones d'habitation".

*	La Souterraine ou Guéret (23).
	Luxembourg, photos aériennes (formats : NB, environ 1 × 1 m ; couleurs, env. 60 × 60 cm).
	Gonfreville-l'Orcher, Luxembourg : bromures, planches, divers.

2.2. PRESENTATION D'UNE PARTIE DU DEPOUILLEMENT EFFECTUE ENTRE 2007 ET 2010.

Le dépouillement est présenté en partie, et sous sa forme de travail, avec ses imperfections. Si les critères sont assez précis, les champs ne sont pas tous renseignés suivant les archives (date, côte de l'agence, ou échelle, par exemple).

Ce dépouillement a d'abord été un outil personnel, et il s'est amélioré peu à peu, en ciblant des informations plus précises et pertinentes. C'est aussi une tentative de synthèse sur des documents très hétérogènes. Ce fonds contient en effet des albums d'architecte, des cartons à dessin, de la documentation diverse, des livres, des pages de prises de notes sur des conférences ou des ouvrages, des plans et représentations architecturales, des fiches d'urbanisme, de nombreuses photographies des projets, etc.

Aucune maquette n'a perduré jusqu'au dépôt des archives.

Le dépouillement complet est dans le DVD des annexes en format informatique. Les annexes papiers en présentent une partie seulement : les vingt boîtes d'archives. C'est un aperçu du travail effectué. Un regard rapide sur les boîtes permet déjà une vision globale sur Robert Joly et les thèmes qu'il a pratiqués comme architecte.

Chaque page qui suit correspond à une sous-boîte d'archive, sauf exception, regroupement ou au contraire division sur deux pages. Une boîte d'archive peut contenir jusqu'à six sous-boîtes, mais ce n'est pas une constante. Les boîtes varient en densité comme en homogénéité.

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	soutien matériel	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
1	1. Racine historique des lotissements		Rapport de recherche				revue de presse			févr-02	
				1. Lettre d'un retour d'expérience sur l'architecture rurale et ses transformations, d'après le rapport CORDA "on a cru bien faire"	Lettre dactylographiée à en-tête du délégué régional à l'architecture et à l'environnement, Jean-Pierre Tiphaigne	Lettre papier A4	Lettre de 2 pages et photos NB de l'exposition faite d'après les principes du rapport de recherche			25-oct-79 O	
				2. documentation à identifier		photos NB classées par thèmes	11 enveloppes de photos; 10 de textes (lecture de textes extérieurs)			avant 02/2002	
				3. ouvrages et publications			Gatinant (Jacques), Les châteaux de Chatou et le Nymphée de Soufflot. Editions SOSP, 1974; Delcourt (Jean), le Vesinet historique, Arnelot Editeur, 1962				
							Riboud (Jacques), La maison individuelle et son jardin dans la				
							Revue politique et parlementaire, trois articles de Jacques Riboud sur				
							Bulletin municipal ville du Vésinet, septembre 1974, n° 28				
							Boulogne-billancourt Avenir, décembre 1973, n° 25				
				4. notes de travail		papier A4	notes, tirages et photos de travail sur les racines historiques des lotissements				

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	soutien matériel	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
2											
	1. Belle de Mai Colloque fév. 2002 Presse	Marseillais	Friche Industrielle de la Belle-de-Mai		résumé du rapport remis à M. Dufour, Secrétaire d'Etat au Patrimoine et à la Décentralisation		revue de presse			févr-02	
	2. Belle de Mai. Doct Cult. Et B- de-Mai			1. Dossier de prépa du colloque							
					corresp entre RJ et Ministère et pdn					avant 02/2002	
		Fère-en- Tardenois									
			Centre cult. Contemporain	2. L'échangeur			A4 relié couleur de 16p recto plaquette de présentation			14-15- 16/02/2002	
				3. BdM colloque 4. Partenariat et projets internationaux des résidents de la	notes de RJ sur les interventions et revue de enquête ds la cadre du Groupe de travail transversal 5.1 Volume 1: intro, monographies et fiches					janv-02	
				5. Rapport à Michel Duffour			A4 relié 230p recto-verso				
					5.2 Etude		A4 relié 70p recto				
					5.3 Groupes d'appui		A4 relié 98p recto-verso				

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	soutpport matériel	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
2												
	3. ARCHI profession ensgnt rech		1. Débat sur la profession	1. Livre Blanc de l'archi, supplément du courrier du Parlement n°321 2. pdn de RJ et article du Moniteur		livre de 63p 4p de notes manuscrites de				30/12/1971		
					3.1 statistiques sur le métier d'archi ds le monde							
				3. Annexes								
					3.2 doc de RJ sur le projet de loi de l'archi	9p dactylo	25p rectoverso			22/05/1972		doublon
				4. Propositions d'action immédiates de J.L. Cohen		4. feuilles du journal	article du Moniteur			21/08/1971		
				5. La Recherche archi		17p recto verso						
				6. L'archi et l'enseignement sup.	doc de RJ	14p dactylo recto						
				7. Réunion	notes de RJ : intervention ? préprint d'un article de P. Nick de l'IE. à paraître	7p recto photocop	"Les décombrés et la reconstruction"					
					2. enseignt dont fabien	pdn, rapports et doc du PCF sur l'enseignt				1974/1975		
					3. ensngnt dont fabien	lettre de Quernien sur l'archi et le peuple, écrits et rapport des archis sur la loi				1975		
				4. Dossier parlementaire d'4, 1, Législation						déc-76		
				4.2 Rappel des travaux parlementaires								
				4.3 Articles de presse								
				4.4 Eléments bibliographiques								
				4.5 Etat de la question de certains pays étrangers								

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
3	1. robert auzelle Clamart et expo IFA									
				1. Robert Auzelle pr G. Monnier 2. diapos Cité de la Plaine 3. article de Frédéric Bertrand sur RA 4. texte catalogue IFA 5. doc sur cité de Plaine et réhabilitations 6. 2eme table ronde RA 7. expo IFA		entretien avec Emile Guiller de 6p sur RA 3 pl. diapos c. Urbanisme, 07-08/1999 n°307 texte de RJ remanié pr publication texte corrigé de RJ+texte autres participants photos+plans envoyé par archi de Troyes à RJ			2000 21/03/2000 2000 O	
		Troyes	Cité de relogement	8. Faraut						

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
3	2. Technique- Aubusson façade : Les Mureaux: le contre la D14 : Longjumeau extension	Aubusson	ENAD	1. ENAD façades-pièces officielles entreprises O.S Réception 2. Dossier technique de la SOPCZ (société des ouvriers plombiers, couvresseurs, Zingueurs de Limoges 3. Plans de recouvrement de la SOPCZ 4. fax échangés 5. Traitement des façades Etude préalable 6. Travaux de traitement et de remise en état des façades, PAS 7. ENAD d'Aubusson, carnet d'identité 8. Réflexion sur le centre-ville, réunion du 27 nov 1997, doc préparatoire des Services techniques 9. photocop plans divers 10. déplacement du marché 11. photocop plans divers 12. Extension CES-pièces officielles 13. Géométraux du CES 1er étage APS 04 R-de-C extension APS 03b 2eme étage APS 05 R-de-C bas APS 02 PdM APD 0001	7 PV de réception de travaux: nombreux ordres de services du Ministère de C. Liaigre (SECURIBAT) à RJ de René Delamarche (ebic) à RJ	détails techniques et doc des matériaux photo et détails techniques du chantier DIUO : dossier d'intervention sur l'ouvrage plans de recouvrement A4 relié avec analyse, photos, plans et estimatif A4 relié avec analyse, estimatif (14p) et plans. doc réalisé par RJ, avec analyse du bâtiment, des intervenants, fonctionnement			de 1996 à 2001 10/11/1995 plan datés 1995 22/01/2001 02/04/1993 juin-94 nov-87		
		Les Mureaux	Le Centre			9p. A4 agrapées avec plan et pb. IGN : cadastre : carte démographique : projet de ville brouillons de travail de RJ (écrits), fax IGN : 2 cadastres			nov-97 mai-98		presque pas d'annotations
		Longjumeau	Travaux entretien- correspondance			PV de reception des travaux Modif sur plans d'origine photocop			16/11/1992 15/12/1988		
		Verrières-le- Buisson	Extension du collège Jean extension 700 Moulin, allées des Dauphines, Verrières.	plans	PdM R-de-C Etage				sept-90		triple jeu

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
3	4, Mers-les Bains									
			SS: divers et suivi de procédure	1. Mers SS Etude touristique	Note de RJ pour savoir cb d'analyses archi à faire à MIB-le Tréport, à M. D. Masson.	1 page			03/11/1997	
					lettre de RJ au maire de MIB, étonné qu'on n'ai				09/09/1996	
		Terrain du grand Marais, RN 15 bis du Tréport, 80350 MIB.			Carnet de plans de Robinson&Robinson archis	géométraux du projet	diverses		16/11/1998	
			Etap hotel 63 chb.	2. Mers-Porte de Ville	Fax entre RJ et maire, fax entre RJ et archi sur l'ETAP hotel				20/12/1998	
				3. MIB/ éléments de la Prairie	1. corres entre mairie de MIB et RJ par rapport à la maîtrise d'œuvre de la "Prairie"				18/02/1999	
					2. "Prairie Les tertres, aménagement divers	plans, coupes et croquis d'amgmt urbain : Casino, terrasse du garage.			22/09/1988	
					3. Etude d'amgmt de la traversée de l'agglomération MIB, RJ un des auteurs en tt que archi du ss	doc de comm : plans, écrits			mai-93	
					4. "Bienvenue en train ds la Vallée de la Bresle	du comité pr l'essor de la ligne sncf Paris-Tréport				
				4. Etude de déf d'un projet de dvlppt touristique et urbain, doc de l'ORGECO					juil-97	
				5. Mers-La Prairie le lauréat : Alain Farel	réglmt et photo du projet lauréat					
				6. L'arboletum de la Prairie, RJ archi avec d'autres	Estimatif, plans et note du pépiniériste				11/03/1998	
				7. "La symbolique du projet : l'arbre du voyageur" avec Alain Sauve, ingé des eaux et forêts; Christophe Montil, Archi-paysagiste.	"la nature retrouvée"	A3 paysage				

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
3										
	5, MIB Le Tréport p. de construire dossier 12 à 14									
		Résidence Marine esplanade du Gal Lederer		1, Pc de J.P. Cagan					28/04/1997	
				2, Ilôt 12 Casino	site casino,	divers docs de l'invitation aux façades, corresp entre RJ et				
					plans de RJ de restructuration du casino	avec A. Frieschlander	1/200		27/03/1987	
				3, "13"	60 rue Henri Lebeuf villa "les Lilas"	garde-corps			21/10/1996	
					63 rue Lebeuf villa "Tamaris"	volets, couleurs			01/04/1996	
					5 rue Marcel Holleville	volet roulants OK			20/05/1997	
					7 rue Marcel Holleville	garde-corps bois pas OK			14/11/1994	
					15 rue Marcel Holleville	enseignes OK			13/05/1993	
					16 rue Maurice Dupon				20/12/1995	
					18 rue Maurice Dupon	placage et menuiserie			03/03/1998	
					26 rue Maurice Dupon	façade et menuiserie			03/03/1998	
					65 rue Lebeuf	volets, menuiseries			28/04/1988	
					9 rue Marcel Holleville	pas OK			01/06/1987	
					19 rue Marcel Holleville	soupirail OK			19/11/1987	
					67 rue Lebeuf	menuiseries OK			11/10/1990	
					59 rue Lebeuf	infiltrations, réponse de RJ suite visite			14/11/1991	
				4, "14"						

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date
3									
	Mers doc ext. Publications	MIB							
			SS	1, revue « Pays du Nord » hors série, « La Côte », 1997 Girard (Luc), « Trois Sœurs sur fond de		Revue géographique et culturelle			
				3, revue « Pays du Nord » n°7, oct. Nov. 1995		livre de photo du pays			
				4, « Il était une fois les trois villes sœurs. Eu-					
				5, « Labesse (Paul), Le quartier balnéaire de		collection de revues à 12p (36m°) 32p A5, agraphées, photos couleurs			De 1985 à 1988

Boite	Sous boite	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	Nature du doc	côte	échelle	date	photo notes
5									
3.	Iconographie		1. Publicité alimentaire et architecture		collection d'une 100aine de publicité et emballages alimentaires avec de l'architecture				
			2. Reportage photo sur Cahors		40 aine de photo NB, identifiées, sur la ville de Cahors			mars-74	
			3. Iconographie en vrac		publicités, images diverses issues de la presse grand public ou autre				
			4. Iconographie		dossier avec images plus spécialisées sur l'architecture, la ville et le paysage : images d'art				
4.	Ecologie, paysage		Carte de la forêt de Fontainebleau				1/300000		
			ruralité/paysagisme	Paysage CORDA 76	prise de notes de RJ sur des lectures, réflexions (prémices d'un art 1974-1975)				
			périodiques, littérature prise		questions de paysage				
					notes sur un appel d'offre corda 76				
Boite	Sous boite	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	Nature du doc				
5									
1.		Mers-les-Bains, plan de construction 27-30							
2.		Mers-les-Bains, plan de construction 31-32							

Boite	Sous boite	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	Nature du doc	côte	échelle	date	photo	notes
5										
3.	Iconographie		1. Publicité alimentaire et architecture		collection d'une 100aine de publicité et emballages alimentaires avec de l'architecture					
			2. Reportage photo sur Cahors		40 aine de photo NB, identifiées, sur la ville de Cahors			mars-74		
			3. Iconographie en vrac		publicités, images diverses issues de la presse grand public ou autre					
			4. Iconographie		dossier avec images plus spécialisées sur l'architecture, la ville et le paysage : images d'art					
4.	Ecologie, paysage		Carte de la forêt de Fontainebleau				1/300000			
			ruralité/paysagisme	Paysage CORDA 76	prise de notes de RJ sur des lectures, réflexions (prémices d'un art 1974-1975)					
					prise de notes de RJ sur les questions de paysage					
					notes sur un appel d'offre corda 76					
			périodiques, littérature grise							

Boite	Sous boite	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
5										
5.	Vert-le-Grand	Paysage des lotissements	1. Paysage des lotissements		Divers : documents de travail, photographie				O	
			2. Vert-le-Grand, aménagement des espaces publics		Textes sur l'étude réalisée, + photos NB d'une exposition faite par la municipalité					
6.	Racines historique des lotissements		1. documentation sur Verrière Maurepas		Publicité pour les réalisations de Jacques Riboud, créations urbaines, auteur entre autre de Verrière Maurepas, Yvelines 78					
			2. Iconographie		photo NB de documents pour la publication					
			3. Reportage photo		Photo NB d'une ville (Le Vesinet ?) 1/5000					
			4. Cadastre de Bourg-la-Reine							
			5. Plans et cadastres anciens du Vesinet		Cadastre Ancien Régime et Napoléon					
			6. Plans et cadastre de Chatou							
			7. Racines historiques des lotissements	cadre de présentation des projets de recherche						

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
6	1, USA Mission scolaire									
				1, Les écoles	Rapp. de G. Hierholtz, resp. gpe, sur le voyage	8p.			14/05/1975	
					Rapp. de Y. Bommelaer	31p				
					Rapp. De J. Charrière	24p				
					Rapp. De François	19p				
					Rapp. De Guignard	6p				
					Rapp. De Lemeur	5p				
					Pré-rapp. De KJ en vue de correction	Lettre à Lemeur, 3p			24/03/1975	
				2, Cours d'agrég sur les EU	Cours d'agrég 405-455	Partie sue le NE des EU, 63p.			30/01/1976	
				3, Rapport Mission éducation aux USA	404-454 de H. enjalbert	Ministère de l'éducation Nationale, 33p.			22/04/1976	
						Textes de RJ pr conf, 1eres impressions			1976	
				4, Expo au grand Palais sur Cstion scolaire		Diapos+commentaires+docs technique sur mat. de cours				
				5, School project guide for Architects	communication de RJ					
				6, annexes au voyage		53p de conseils en anglais.			1973	
						Doc technique et financière				
	2 USA Mission scolaire			1, Cartes + dépliant+doc du voyage						
				2, Doc de Educationnal Facilities Laboratories						
		EFL, Cal		3,Doc variée d'écoles et d'ets						
		Reston, Virginia		4, Doc municipale						
		Miami, Flo		5, Univ de Down-Town		doc de l'univ sur le projet de l'univ				
	3, USA Mission scolaire			1, EFL Systems		publication de 96p nb sur l'industrialisation des cstions scolaires à travers les ex de Toronto, Montreal et Californie				
				2, Work book de Ferendino (arch) Grafton, Spillis (engineers) et Candela (planners)						
				3, doc technique, énergétique et archi des écoles		planches nb des réalisations et projets				

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/doc	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
6										
	4, Chine voy. 98								1998	
						contact et doc sur 15aine d'entreprises françaises (au -) de technologies de la ville et de l'archi.				
	5, Doc			1, Technologies						
				1, Revue de presse chinoise en anglais et français		Art. sur politique chinoise, sur le train, Kunming.				
				2, Les contats en Chine, les corres et organismes.		articles sur entreprises, coordonnées d'intervenants ou de correspondants.				
				3, Corres avec Helene Ly		Fax, lettres et articles pr prépa voyage et après le voyage.				
	6, Yunnan, doc et stratégie.			1, Revue de presse +doc sur Yunnan						
				2, La démarche des études. 1ères réflexions programmatiques					14/07/1997	
				3, Etudes eco		articles ang. Et fr. sur l'éco de la vallée du Yunnan				
				4, Cahier de travail de RJ		Notes pratiques				
				5, Eco/partenariat		revue de presse fr. et ang.				
				6, Foncie ret cartographie informatique						
				7, Yunnan tourisme						
				8, transport energie						
				9, urba, doctrine, réf.						

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/sous doc	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
7	1, "enseignt : diverses réformes adm. ; essais enst urba ; docs snesup ; et autres									
			réformes de l'ensgnt	1, chemise orange "réf enseignement"					80's	
					1, rapport du conseil national de l'ensgnt sup. 2, pdn de R.J	disours de Quillot, psdt ; rapports et notes, interventions			29/01/1982	
					3, article "Réflexion et questions de bureau nat pr introduire le débat du 13 mars ; pr changer l'ensegnt sup", doc du snesup (syndic de l'ensgnt sup)					
					4, "proposition pr l'orga de la recherche	doc de R.J			mars-82	
					5, "Note aux directeurs des UP d'A", du directeur de l'Archi (illisible)	note n°9329, " rapports des groupes "ensgnt et savoirs" ; "ensgnt et pratiques" + doc ministérielle sur réformes			20/04/1982	
					6, doc du snesup aux secrétaires de section des Etablissements ne dépendant pas du ministère	Lettre de M. Alain Savary aux dirios ; présentation du questionnaire de la commission Jeantet ; questionnaire mis au pt par commission			mars-82	
					7					
					divers doc sur même sujet, dt lettres de protagonistes.					

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/sous doc	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
7					1. "Résumé de déclaration d'intention- Archi et paysage-GEAA" : demande de fonds pr					
	2. "Divers ensngnt et arch."			1. "Projet Corda- divers pétition-les plémématiques de ce moment"		doc enregistré ss n°105			24/03/?	
					2. Même chose sur "approvisionnement de l'espace et formes archi", Anne Querrien, socio	n°158			24/03/?	
					3. "St G des Prés et la Guillotière : cston et différenciation de 2 esp. Urb." sci soc	n°177				
					4. appel d'offre du ministère sur recher. Archi ; Panerai	n°154				
					5. "contenu social et forme de l'archi : la question du style (Metz, ville all.)	n°124				
					6. art. sur alberti et la cir					
					7. "Snes/snesup ensngnt arts" "Rencontres nat. Le 14/05/1977 : "lvi cult. Et ensngnt artistique"	doc de syndic sur l'ensngnt des arts à l'école, notes préparatoires de RJ pr intervention			30/05/1905	
					8. Min. de l'éqpmnt, "Stage de photo-identification- photométrie"				01/01/1976	

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/sous doc	Nature du doc	échelle	côte	date
7									
	3, "Urbain/technologique, institutionnel"								
				1, "Le rôle des maires pr l'amélioration de la qualité des lotissements", art. de Noël Escudier		art. dactylographié 2p			16/12/1976
				2, "Enquête d'opinion sur l'habitat en lotissement, synthèse", DDE Moselle					avr-76
				3, "Le lotissement idéal, vous croyez que ça existe ?", DDE Moselle, réalisation et men page A. et J. Masbougni					mai-76
			colloque sur ou en Moselle	4, Colloque lotissement		doc dactylographié de 7p de RJ : sa participation au colloque			20/05/1976
				5, Invitation de Jean-Pierre Watel pr le groupe des archi-conseils sur les lotissements, à RJ de faire part de ses "réflexions, écueils et blocages empêchant une saine évolution de ces formes d'habitat"		questionnaire à remplir			29/05/1978
				6, extraits d'articles sur le lotissement d'une revue non identifiées	1, "Villeneuve-sur-Lot Ville Bastide 7siècles de lotissement " par Michel Cantal-Dupart 2, "Les grandes étapes du régime juridique des lotissements" par Hyacinthe Léna "La lutte contre le mitage l'ex du Loiret" par Philippe Cousin				
				7, "Contenu des Pos" doc de la DDE Moselle GEPU					mai-77
				8, "Les zones 1NA pourraient elles devenir autre chose que de monotones banlieues ?" groupe de travail "Architecture et règlement", DDE, groupe d'étude et de programmation					juin-77
				9, "... unité ou monotonie, diversité ou cacophonie quelles sont les composantes de la qualité urbaine ? Une tentative de réponse", DDE, groupe d'étude et de programmation					juin-77
				10, "Influence du paysage urbain sur l'animation étude du cas de la ville de Meaux", Marc Villard, préface de M. Fillipetti, directeur d'étude.		mémoire n° inv. 3264 à UP			1974
				11, "Transports et aménagement du territoire", rapport du groupe interministériel de coordination, DATAR, min. des transports					30/03/1978
				12, dossier de "Environnement et cadre de vie" n°2 : "une exigence de qualité : urbanisme archi environnement"					déc-78
				13, "Environnement et cadre de vie" n°1					
				14, "guide technique du lotissement D.A.F.U chap. III l'espace collectif", DDE Moselle, groupe d'étude et de programmation					mars-77
				15, "Liste verte-liste rouge", groupe de travail "Architecture et règlement", Min. de l'éqpmnt, groupe d'étude et de programmation		104p A4 paysage+annexes			juin-77
				16, "Habitat et Vie sociale-opé d'amélioration du quartier de Woippy-St eloi", pré-dossier préparé dans le cadre d'une opération du gpe interministériel					23/02/1978

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/sous doc	Nature du doc	échelle	côte	date
7									
	4, "Situation politique-ensgt et profession-motes sur les UP et rech.			1, "1979 XXIII° congrès-vers le 1er cours et en lien avec esgntX profession et rech	1, "Architectes intellectuels", art. de Claire Tréan, revuee t date inconnues 2, UP6 convocation sur le statut de la rech. Du directeur Jean-Claude Thoret 3, rapport de réunion "pour développer l'édition à UP6" 4, "recherche insitutionnelle et recherche incitative"	convoc aux enseignants d'UP6			13/02/1980 pas daté mais avant 3/03/1980
					5, "La Voix du parti", n°1				19/12/1979
					6, presse comm. Autour du XXIII° congrès du PCF 7, "débat budgétaire 1979, intervention de andré Voguet conseiller de Paris sur l'urba parisien" et autres interventions de conseillers				janv-79
					8, doc sur syndicalisme (snesup), pcf et UP6 9, Liasse de doc : syndicalisme, pcf,	discussion lorsd e pjet de loi, presse pcf, notes de RJ			9-13/05/1979
						doc du pc et de l'IRM (Institut de recherche marxiste			
				2, "fabienX IRM"					
				3, doc sur l'action pcf par rapp. Aux Halles et lgt 4, doc communiste					printps 1980

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/sous doc	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
7										
	6, "commissions archi. 68/conf gal/snesup			commune proposition d'enseignement transitoire" rapp. De commission de tvl					08/01/1969	
				2, "bulletin d'info pr l'ensgt de l'archi" du chargé de Mission pr l'ensgt de l'archi et la recherche	1, Série A n° 1				déc-68	
					2, Série B n° 2 "Réflexion sur l'introduction d'une pratique opérationnelle ds un esgt universitaire de l'archi"				janv-69	
				3, doc sur 05/1968	1, AG et docs généraux				mai-68	
					2, ensgt (commissions)					
					3, "15 mai commissions créées"					
					4, domaine bâti					
					5, snesup bureau nat					
				4, RJ et la réforme de l'ensgt	1, doc du SERES (soc. D'étude et de recherches en sciences sociales) envoyée à RJ				lettre de 10/07/1969	
					2, "cadre d'ensgt commun à toutes les unités d'ensgt et de recherche de l'archi et de l'urba"				11/10/1969	
					3, décret n°68-1097 de 12/1968 portant organisation provisoire de l'ensgt de l'archi+pdn de RJ					
					4, Avant-projet de décret portant org. adm. et fin. Des UP de l'archi					
					5, Compte rendu de l'audience donnée le 15 avril 1969 au bureau de la conf gale					
					6, comm de presse				20/03/1969	
					7, Lettre du ministre des affaires cult. Au bureau de la conférence générale	E. Michelet en poste			26/03/1970	
					8, Réponse du ministre à 10 questions	sur l'enseignant archi			reçue le 07/01/1969	
					9, budget du ministère des affaires cult. Pr 1969					

	Marseille-Luminy	6, sur la conf générale de l'ensgmt de l'archi	1, "la recherche en architecture", 3p 2, doc de prépa. La commission 5 est dévolue au " Problème de l'intégration à l'univ et cadre commun", 20p				20/04/1969
						demande au 8er Ministre de lire et proposer pour le rapport rédigé et que les textes réglementaires résultant lui soient soumis	
			3, projet de motions 4, "création d'1 nvl engnt de l'archi au sein de l'univ" de RJ			2p dactylo	
			5, "commissions" 6, motions, commissions et projets			attribution des commissions	

Boite	Sous boite	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/sous doc	Nature du doc	échelle	côte	date	photo
7	7. "Arch/enst -fabien-hab urbain-commission Mireille - snsnp -etc			1, "Le PCF s'adresse aux intellectuels Le changement avec nous" de G. Marchais						
				2, pochette "carrefour habitat urbain	1, interventions diverses ds le cadre d'un colloque du pcf sur l'habitat urbain	plaquette 30p			09/06/1977	
				3, "le logmt urbain"	2, intervention de RJ	résumés dactylo pdn (+15p)			24/01/1983	
					1, divers	pdn de RJ, doc diverse du pcf			10/02/1978	
					2, projet de loi 483 relatif aux droits et aux obligations des locataires et des bailleurs	doc officiel du groupe communiste de l'Ass. Nationale			janv-82	
				4, "carrefour habitat urbain résumé des interventions"		pdn de RJ abimés par la pluie				
				5, sur les journées de l'urba		pdn de RJ			nov-82	
				6, IX plan d'Etat 7, autours du projet de loi sur l'architecture		lettre du ministère d'Etat, ministère du plan et de l'aménagmt du territoire au			20/01/1983	
				8, "Centre de recherche d'Urbanisme"		doc officiels et pdn de RJ			avr-78	
	Rezé, Nantes				1, pdn de RJ sur la loi				04- 05/10/1977	
				9, "archi recherche et structure ensngnt"	2, plaquette "journée de l'urba"					
					1, pdn de RJ et docs					
					2, allocation de M; d'Omano, coll. "Conception du bâtiment"				31/01/1979	

Boîte	Sous boîte	Projet	Chemise/doc	Sous	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
8									
	1. Humanité	revue de presse de l'Humanité			articles de l'Humanité, relatif à l'architecture, à l'environnement, aux profession, à l'enseignement, à l'économie. Articles de fonds			1970-1975	
	2. Bilbao	documentation ramenée d'un voyage à Bilbao			publicités, prises de notes, programmes			2000	
	3. Métro Bilbao	documentation ramenée d'un voyage à Bilbao sur le métro							
	4. Bimodal	1. PDU/Marchandises, contact			prise de contact avec Jean-Guy Rast Dufour				
		2. Docs diverse sur les transports et déplacements urbains			photocopies d'articles, de rapports de recherche, pdn de Rj			1998	
		3. PDU Marchandises			documentation technique des institutions (Direction Régionale de l'Equipement) sur les transports, compte-rendus de réunion, notices			1998 et années 1990	
	5. Transports en commun				documentation technique du ministère l'équipement, du logement, des transports et de l'espace, direction de l'architecture et de l'urbanisme; des institutions (Direction Régionale de l'Equipement) sur les transports, compte-rendus de				

Boite	Sous boite	Projet	Chemise/doc	Nature du doc	date	photo	notes
8							
	6. Mobilités		1. Revue Ruralistes français, 10 revues (du 31 au 41-42, sauf 39) 2. PdN RJ sur colloque ARF		de février 1986 à octobre 1988 28/11/1985		
			3. Observatoire des mobilités, document préparatoire		fin 1983-début 1984		
			4. Observatoire de la Dynamique des Localisations	Série d'interventions de l'ODL	Aout 1985		RJ faisait part
			5. Mobilité du foncier	dossier avec un doc sur le foncier, une lettre de partenariat avec l'IUUP	O		
	7. Chine	Voyage en Chine	1. Doc de travail sur projet urbain/rural dans Yunnan 2. Doc préparé après le voyage, mémo et synthèse de voyage		1998 O		
			3. Etude urbanisme Suisse	échanges intellectuels entre archi suisse :Schihin Karl et RJ : fax et documentation suisse	avr-98 EP		
			4. Chine/Séminaire	Echanges postérieurs au voyage pr organiser un forum franco-chinois	1998		
			5. Chine/suite du voyage	Echanges avec éventuels financeurs, échanges avec Hélène Ly et fac de Beijing	aout 1998		
			6. Kunming	cartes et doc sur site			
			7. Chine-réseau maîtrise d'œuvre				

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	cote	date	photo/notes
9										
	1, Metz 1967	Metz	SS							
	1, [Ch. Verte Metz] 1967 1, [ch rose] Metz planches 2, cartes					prépa des planches : maquette, croquis, esquisse, plan archéologique avec cheminements et places	36			tous bâtiments intéressants reportés
						carte IGN avec flux routiers				
						cadastré centre ville avec routes			19/05/1967	
						plan circulation esquisse			19/05/1967	
						esquisse voirie sur cadastre	1/10007	6612		
						Falbert état actuel	1/500	1 6612		
						Falbert projet présenté	1/500	2 6612		
						esquisse circulation hyp. 1			29/05/1967	
						esquisse circulation hyp. 2			29/05/1967	

2, plans	Descriptif sommaire; estimatif et des amngts de place du marché et allées piétonnes	1/2000	1	29/09/1976 et 06/12/1976	1 version postérieure à l'autre
	schéma de repérage	1/2000	1	29/09/1976	
	place du marché (A)	1/200	2,1	29/09/1976	
	marché couvert faç. Pl. de la cath.	1/200	2,2	21/10/1976	version corrigée de 29/09/1976
	rue Paul Bezanson rue Blondel (B)	1/200	3,1	29/09/1976	
	rue Paul Bezanson rue Blondel				
	variantes 1,2	1/200	3,2	29/09/1976	
	rue Paul Bezanson rue Blondel				
	variantes 3	1/200	3,3	29/09/1976	
	place Ste Croix	1/200	4,1	29/09/1976	doublon
	lampadaires variantes 1,2 applique (1 boule)	1/20	5,1	29/09/1976	
	lampadaires variante 1 applique (3 boules)	1/20	5,2	29/09/1976	
	lampadaires variante 2 applique (3 boules)	1/20	5,2 bis	29/09/1976	
	lampadaire variante 1 candélabres	1/20	5,3	29/09/1976	
	lampadaire variante 2 candélabres	1/21	5,3 bis	29/09/1977	doublon
3, divers	SS amngt des places	1/500		06/07/1976	O? plan à la main
	schémas de pcpe				esquisse sur calque
	croquis amngt quai Paul Vautrin			03/05/1976	croquis de RJ
				07/02/1977	
	revêmt de sol esp. Verts	1/1000	7444	03/05/1977	O
	voirie et îlots existants ac le parcellaire	1/1000	3 6612	01/06/1967 mod	O
				03/05/1978	
4, plans de synthèse					
	plans de cadastre avec couleur pr l'état du bâti.	1/500			O
1, plans	projet d'épannelage	1/500		17/05/1978	O plans à la main.
2, amngt îlot 9	plan des esp.verts	1/500		17/05/1978	O
	amngt îlot 9 bâti variantes 1,2 et 3	1/500		19/07/1978	O
	6 croquis de chemint				O
5, chem. Orange	cadastre; étude du bâti imm. Par imm. : époque, R+, état, valeur, mat, style, fction, sauvegarde et si PC récent+ photo NB				O !
	analyse îlot par îlot du SS				

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
9											
3, Lux		Luxemburg	Urba		épannelage	carte cadastre	1/10000				
4, Mers		Mers les Bains	urba		plan de sauvegarde et de mise en valeur	cahier de recommandation avec nuancier			24/01/1985		doc provisoire avec brouillons. Qqls photos
5, Loches			plan de sauvegarde et de mise en valeur du SS	1, enquête 2, cahier de recommandations 3, rapport de présentation 4, règlement	cadastre récent+scan cad. Napoléon		1/500		sur cadastre 1986		
						maquette du cahier			11/1992		
						extension du SS			11/1992		
6, Arles			plan de sauvegarde et de mise en valeur du SS Avt Projet.								
				1, Actes officiels		Arrêté sur le SS d'Arles par préfecture et minute de commissioin des SS			01/07/1987 et 03/12/1986		
				2, rapport de présentation		maquette du RP : 23p. Avec texte, cartes, photos.			07/1985 22/03/1988		
				3, docs graphiques		8 plans du centre	1/500	8063 de 1a8	04/1987 07/1985		mauvaise qualité de tirage.
				4, règlement					tampon 22/03/1988		
				5, annexes	5,2, rapport de présentation secteurs d'amgt	cahier A4+plan de repérage	1/2000	8063	27/03/1987		
					5,4, rgimt plan d'épannelage		1/500	8063 de 1a8	04/1985		
					5,5, annexes sanitaires	plans de : alimentation en eau; assainissement ; déchets urbains.	1/2000 et 1/1000		1985		
									publié 27/01/1982 approuvé 02/03/1983.		
					5,6, servitudes d'utilité publ.	plan d'occ. des sols planche 2	1/10000	541	publié 27/01/1982 approuvé 02/03/1983.		tampon 06/1987
						plan d'occ. des sols monuments et sites planche 3	1/2000	541	27/01/1982 approuvé 02/03/1983.		tampon 06/1987
						texte		542	27/01/1982 approuvé		tampon 06/1986

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet/sujet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
9										
	7. SS sous secteur d'amngnt									
		Nantes et Metz		1, intervention pr le Conseil Gal des Pts et Ch.	plans exposés, minutes de la réunion pour le Min. de l'Equipement, du lgt, des transport et de la Mer.				09/05/1989	
		Nantes	SS	2, SS de Nantes		modif du PSMV			25/09/1990	
			30 ans des SS	3, elemnts du colloque de Dijon sur les 30 ans des SS.	interventions des archi, urba etc.				11/1992	
				4, plans de Nantes	quartier Richebourg îlot 1 Bât D E cision d'une patinoire rue de l'héromière	façades coupes	1/100	PC 7a	06/06/1988	
						PM	1/100	DCE4	16/07/1986	
						coupe AA	1/50	DCE9	16/07/1986	
						coupe BB	1/50	DCE10	16/07/1986	
					propriété de M. Corroller	PM et de situation	1/50		févr-86	
				1, compte rendu des réunions du groupe de travail relatif à l'amélioration des PSMV						
	8. Comm. Technique		PSMV	2, conseil Gal des Pts et Chaussées	lettres, rapports sur les ss-secteurs d'amngnt des SS	RJ chargé d'étude par la DAU avec 6 autres.			1992	
									1989	

Boite	Sous boite	Lieu	Projet	Chemise/doc	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo	notes
10											
	1, ensad	Paris archi 5°	restructuration								
				1, PC	1, pièces écrites	Présentation archi		8040PCA	08/1983		
						surface hors œuvre annexe		8040PC B			
						notice descriptive		8040PC C			
						estimation sommaire		8040PC D			
						notice de sécurité		8040PC E			
					2, plans	plan de situation	1/5000	PC 00			
						PM état actuel	1/500	PC 01			
						photo état actuel		PC 02			
						PM projet	1/500	PC 03 A			notes A : modif 27/09/1983
						pers du projet		PC 04			
						niv. 1 ss-sol	1/200	PC 05			
						niv. 1b ss-sol intermédiaire	1/200	PC 06			
						niv. 0 RdC	1/200	PC 07 A			
						niv. +1 Entresol/1er Erasme	1/200	PC 08 A			
						niv. +2- 2eme Erasme/1er Ulm	1/200	PC 09			
						niv. +3- 3eme Erasme/2eme Ulm	1/200	PC 10			
						niv. +4- 4eme Erasme/3eme Ulm	1/200	PC 11			
						niv. +5 -5eme Erasme/3eme Ulm	1/200	PC 12			
						niv. +6 -6eme Erasme/4eme Ulm	1/200	PC 13			
						Plan de toiture	1/200	PC 14 A			
						Façade rue d'Ulm	1/100	PC 15			
						Façade rue Erasme	1/100	PC 16			
						Coupe AA Bât. Erasme-Bât Sur jardin	1/100	PC 17 A			
						Coupe sur bât. Ulm-faç. Bât. Sur jardin	1/100	PC 18 A			
						coupe BB Bât. D'angle	1/100	PC 19			
						coupe CC bât. Ulm faç. Bât. Erasme	1/100	PC 20			
						Axo	1/200	PC 21			

Boite	Sous boite	Lieu	Projet/sujet	Chemise/doc	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
10											
	2. nantes SS polychromie	Nantes	SS	1. règlement du plan permanent de sauvegarde et mise en valeur	Titre I disposition gales Rapport de présentation: titre II dispositions applicables aux zones constructibles annexes	cahier broché de 20p			12/1977		
						annexe 1 liste des op.		7241	04/1979		
						annexe 2 liste des écrêtements et modifications					
						annexe 3 tableau des servitudes d'utilité publique					
						annexe 4 mesure complémentaires à soumettre à l'avis des coll. et services publics					
						annexe 5 recommandations archi					
						annexe 6 les outils de l'amgt					
						annexe 7 liste des alignements et traitements mitoyens					
				2. plans polychromes		cadastre avec code couleur	1/500		12L; 13K; 13L; 14J; 14K; 14L; 14M; 15I; 15J; 15K; 15L; 16I; 16J; 16K; 17I	12/1977 et 05/1979	
	3. Colloque à UP6 le patrimoine urbain auj.			1. texte et corres	1. correspondance	lettres, fax et tracts, affiches.					colloque organisé par Paris
				2. textes	2. mai 87 fax, lettres, envois.	EduTps, pg. interventions, notes de RJ et bibliographie		8511			La villette avec DRAU, par RJ les 11, 12 et 13 mai 1987

4. Gontfre étude	Gontfreville d'Orcher	amgts urbains et paysagers	1. docs 2. projet	1. plans	gazette locale et plan de ville et d'amgt du centre ville	1/5000	8804	06/1989		
					restructuration des quartiers, localisations	1/5000	8804	06/1989		
				2. cpte rendu	etude d'amgt pré-opérationnels pr la valorisation de l'image de marque du centre-ville			05/1989 puis 01/1990	2 versions. Avec Pierre Dubrulle	
5. archi pol.		texte politique			brouillon d'un essai pr les pro du bât. Pr de niles pratiques + efficientes ds la cston. notamment pr lgt.					
6. recherche RDA URSS				objet et méth. De la théorie marxiste de l'archi par Alfred Sowandt (traduit par J.L. Cohen)	articles			04/1974		
				proclamation d'archi	J.L. C.					
				réflexion sur l'histoire de la profession d'archi	Dr. H. Ricken			RDA, 1973		
7. AA			1. parutions de RJ	rapp. de mission en URSS	JLC			01/1974		
				l'Echo des CAUE n°12	le CAUE ds le Lot			11-12/1979	O	
				quercy recherche n°8	2 art. de RJ			09-10/1975	O	
				Livre blanc AA du Lot					O	
				habiter ds le Lot					O	
				Construire ds le Lot	brochure de vulgarisation			1975	O	
			2. Divers docs sur paysage, AA, consultation.	AA du Lot					OP	
8. commissions		doc pol. et engagmt de RJ			entretien entre RJ et Jeannine Verdes-Leroux 21 p			20/12/1983		
				le PC, les intellos et la cult. art. notes de RJ sur pol.						
				l'apuscrit de l'essai du boite9 4-2-2.						
9. Patrimoine dt CAUE				revue de presse coll. Par RJ						
10. Commission des historiens	Arles	Journée des historiens	1, 2 cassettes audio-transcriptions	table rondes sur SS. le patrimoine.				25/01/1982		

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo	notes
11	1. divers.	divers	Archi : lgmts, CES.								
		Nuit St Georges, 21	100 lgmts	1. Logements Nuit St Georges		géométraux : plan ét. Courant, RDC et PM pr installation du chauffage.	1/50 et 1/100	6910 25708			O Plan technique.
		Nogent/Seine	Salle Omnisports	2. Nogent/Seine	1. Pièces écrites	PM et de situation	1/200	7740 APS 001	15/12/1977	O	doublon avec annotations
					1. géométraux	plan	1/200	7740 APS 002	15/12/1977	O	
						coupe façades	1/200	7740 APS 003	15/12/1977	O	
						détails des annexes	1/50	7740 APS 004	15/12/1977	O	annotations manuscrites
						PM et de situation	1/200	7740 APS 001	29/08/1978	O	
						demande, notices descr. et de sécurité; estimation sommaire des travaux.					
		Verrières-le-Buisson, 91	Collège 200 600	3. Permis de construire collège de Verrières	1. Pièces écrites	Plan du terrain	1/500	8350 PC00	18/06/1984	O	
					2. Plans	PM et de situation	1/200 1/15 000	8350 PC01	18/06/1984	O	
						RDC	1/200	8350 PC02	18/06/1984	O	
						étage	1/200	8350 PC03	18/06/1984	O	
						façades coupe	1/200	8350 PC04	18/06/1984	O	
						lgmts de fcton pl. cpe. él.	1/100	8350 PC05	18/06/1984	O	
						garage à vélos pl. cpe. él.	1/100	8350 PC06	18/06/1984	O	
						demande; notices descr. et de sécurité;					
					3. PDC modificatif pièces écrites						
					4. plans	PM et de situation	1/200 1/5 000	8350 PC01	18/07/1986	O	
						RDC plots A et B	1/100	8350 PC02	18/07/1986	O	
						RDC plots C et D	1/100	8350 PC03	18/07/1986	O	
						Etages plots A et B	1/100	8350 PC04	18/07/1986	O	
						Etages plots C et D	1/100	8350 PC05	18/07/1986	O	
						coupes A et B	1/200	8350 PC06	18/07/1986	O	
						Façades est ouest	1/200	8350 PC07	18/07/1986	O	
						Façades nord sud	1/200	8350 PC08	18/07/1986	O	
					5. Contrat et honoraires						
		Charenton		4. Charenton-le-Pont	1. dossier agence	cahier A4 relié.			12/1989		photocop des plans du permis
					2. correspondance mairie	lettres et dossier de plans extension 89 superstructures					plans manuscrits techniques bop mises à jours jusqu'à 19/04/1982
					3. plans	1er étage 1/2 niveau	1/100	7547 AP04	03/10/1975	O	
						2e étage 1/2 niveau		7547 AP04	03/10/1975	O	
						façades no et se		7547 AP13	30/11/1975	O	
						façades ne et so		7547 AP12	30/11/1975	O	
						coupes 1 & 2	1/50	7547 AP11	30/11/1975	O	
		Parmain 95	ec. primaire et maternelle	5. Ecole de Parmain		pl. toiture	1/200	6802 AP2	12/04/1968	O	
						RDC étage	1/200	6802 AP3	12/04/1968	O	
		Champigny/Marne	HLM	6. La Champinoise							
					photocop pl. de PDC	PM et de situation	1/200	8501 PC02	07/1990	O	
						plans et coupes étages	1/50	8501 PC03	07/1990	O	
						façades	1/100	8501 PC04	07/1990	O	

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous ensemble	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo notes
11										
	3. Loches (archives plan d'origine)	Loches	urbanisme		1. 2. analyse	Plan de sauvegarde et de mise en valeur délimitation du SS rapport d'analyse plan permanent de sauvegarde et de mise en valeur. Règlement d'urbanisme	1/500		1975	doublon doublon
					3. plans	PM de Ph. Caubel, DPLG	1/200	9210A	04/11/1992	
									établi 01/1985; approuvé 10/01/1986	
	4. Loches SS.			1. croissance urbaine ds l'histoire 2. Rapport présentation		plans des servitudes pl. d'analyse sur cadastre et textes	1/500			
				3. Photos						
					pochettes pl. contact	photo perso NB, pellicules				
				4. ZIF		plans de Ph. Caubel				
				5. cotes d'altitude des toitures					01/04/1989	

Boîte 11	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous ensembl e	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
	5.	La Norville, Essones 91	ZAC de la Croix St Claude	PC	1. pièces écrites	justificatif					
					2. plans	plan de situation	1/1000	8401 00	07/1984	O	8401 OOA modif 06/1985
						PM	1/500	8401 01	07/1984	O	
						plan VRD	1/500	8401 02	07/1984	N	
						carnet plans et coupes	1/50	8401 03 A	06/1985	O	
						façade 1	1/100	8401 04	07/1984	O	
						façade 2	1/100	8401 05	07/1984	O	
						façade 3	1/100	8401 06	07/1984	O	
						façade 4	1/100	8401 07	07/1984	O	8401 07A modif 06/1985
						façade 5	1/100	8401 08	07/1984	O	8402 08A modif 06/1985

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous ensemble	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
11	6. esplanade et casino	Mers-les-Bains	urb et archi	1. aménagement de l'esplanade du front de mer (Avenue Gal Leclerc)	1. docs écrits	notice de présentation			04/1988		
					2. plans	notice explicative					
						plan d'ensemble secteur A	1/200	8702 DCE01	30/09/1988	O	modif jusq. 02/1989
						plan d'ensemble secteur B	1/200	8702 DCE02		O	
						plan d'ensemble secteur C	1/200	8702 DCE03		O	
						plan détaillé secteur B	1/50	8702 DCE04	09/1988	O	
						détail du banc	1/20	8702DCE06	09/1988	O	
						esplanade traitement de surf. Emprise 1ere tranche	1/500	APS01	23/03/1988	O	
						idem complété rue Barni	1/500	APS01	06/04/1988	O	
						abords casino	1/500	APS02	04/1988	O	
						faç. Casino sur esplanade	1/200			O	
				2. aménagement de l'esplanade 2eme phase					05/1997		
					1. docs écrits	courrier DDE sur aménagement			05/09/1990		
					2. tvx de défense ctre la mer						
						plan secteurs ABC	1/500	08	05/1997		
						plan secteurs DE	1/500	09	05/1997		
						détails parapet	1/50 et 1/20	de 10 à 13	05/1997		
				3. 2eme phase esquisse		plan secteur D	1/200		1995		
						plan secteur E	1/200		1995		
						détail tertres du casino	1/50		1995		
				4. 2eme phase plans		secteur F	1/200	06	05/1997		
						secteur F variante	1/200	07	05/1997		
				5. divers		dessins de chantier, corr.					
				3. restructuration du casino	1. demande de PC pièces écrites	rapp. Justificatif et notice de sécurité.		8607	25/09/1987		
					2. plans du PC	plan RD jardin	1/100	8607 02PC	31/07/1987		
						plan RDC	1/100	8607 03PC	31/07/1987		
						plan rue Haute	1/100	8607 04PC	31/07/1987		
						plan 2eme et 3eme étages	1/100	8607 05PC	31/07/1987		
						plan 4eme étage	1/100	8607 06PC	31/07/1987		
						coupes et façades	1/200	8607 07PC	31/07/1987		
						persp. dps espl.			12/02/1988	O	
				3. plan APD		2 vues pers					
						plans A3					
						2 plaquettes de comm					
						faç nord sur esplanade	1/100	APD A07	12/1987		
						faç sud sur tennis	1/100	APD A08	12/1987		
						plan 3eme ét.	1/100		14/04/1988		manuscrit
				4. esquisse		façades e et o sur calque	1/100				
						plans, croquis et axo					
	7. Mers photos			photos argentiques NB et C : façades, paysage.							

Boite	Sous-boîte	Lieu	Projet	Document	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
11									
	8. Fléville	Fléville devant Nancy 54	Etude de site	Album A4 relié	et. de site pour un POS et SDAU pr le Ministère de la cult. et de l'Environnement 0. particularités de l'étude et col gales 1. docs d'analyse 2. propositions 3. annexe			17/11/1978	

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise	Nature du doc	échelle	côte	date	photo	notes
	1. dossier Rénovation urbaine Secteur 12 Clémenceau à Dijon	Dijon				Demande de subvention et de prêt			18/11/1969 AV		société d'économie mixte d'aménagement de l'agglomération dijonnaise (semaad)
				1 Présentation	Rapport justificatif	texte et croquis explicatifs			18/11/1969 AV		
					proposition d'échelonnement des tranches opérationnelles	plan	1/2000		18/11/1969 AV		
				2 Docs adm.	Plan de situation	plan	1/20000		18/11/1969		
				3 Docs techniques	plan parcellaire	plan	1/1000				
					jeu de plans neufs options et contraintes	plans	1/1000	E 1 8609	20/12/1967		
					zonage		1/1000	E 2 8609	20/12/1967		
					utilisation du sol		1/1000	E 3 8609	20/12/1967		
					épandage		1/1000	E 4 8609	20/12/1967		
					profil		1/1000	E 5 8609	20/12/1967		
					circulation		1/1000	E 6 8609	20/12/1967		
					catalogue de solutions possibles		1/1000	E 7 8609	20/12/1967		
					plan masse exemple		1/1000	E 8 8609	20/12/1967		
					coupes de principes		1/1000	E 9 8609	20/12/1967		

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise	Nature du doc	cote	échelle	date	photo	notes
12.2	*Corda I Bosserville	Vallée de Mthe	aménagement nt du site	1 Sans Titre chemise verte	Bosserville notes 4 Bosserville repérage diapos	lettres et notes, contrats et courriers			23/07/1987 et 23/02/1988	O	
										N	
					inond servitude propositions	docs et études sur inondations plans et textes		1/10 000	11/1978 et 05/06/1992	N	
					Docs sur région	Plaquette de ALIAN (ex CUGN); cartes IGN;				O	
		Voile-Le-fort (Hérault)	interdisciplin aire	2 Corda I Docs	Corda habitat rural Les transformations de l'artisanat du bâtiment par Jean Lajant et Danièle Le Borgieu Cepremap n° d'ac50 revue internationale d'amiant-ciment	première note d'act. Et photos sur fiches d'hab			26/02/1975	O	bâtiment et des formes architecturales ds le patrimoine immobilier d'origine rurale. explications sur la méth. de travail
						photocop de livre ou rapport du même nom			31/07/1973	N	105p recto
									01/10/1970	N	n° sur catons agro.
					industrialisation de la construction des bergères Direction dépt de l'agriculture						
			catons rurales Lot		Cahors (Lot)	rapport tapuscrit et manuscrit de RJ			06/02/1970	O	croquis
						notes de lecture (Pessac de LC de Boudon), rapports de rech. Sur V. Le Fort, entretien ac promoteur de Vert-Le- Grand					
					Sans titre				03/10/1974	O	Les docs ne sont pas ts de RJ ou associés. sur VLF, date
					Sans titre	notes de rech. De RJ			26/10/1977	O	notes à diff moments sur diff supports

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet recherche sur le rural	Chemise	documents	Nature du doc	échelle	côte	date	photo	notes
12	3	Languedoc-Roussillon			"Limites d'agglomération"	art. photocop			1985/1986	O	
					"Transformations de la vie rurale"	Gig rapport de rech.			01/04/1990	O	
				Sans titre	écrits de RJ sur l'AA et les études rurales	lettre de RJ à JF Gossiaux (anthropo) et réponse			28/11/1990	O	il joint le rapp. De rech.
	Boîte intitulée "ENSAD Derniers dossiers Missions conseils rapports fouilles sécurité Urm Catétana sans titre" mais aucun rapport avec le contenu			Sans titre	docs sur la ruralité et ses formations					O	
				Le Hurepoix, document intro pour le livre vert		Dossier d'étude et de prospective, de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région Ile de France			07/1976		
		Ile de France				Dossier d'étude et de prospective, de l'Institut d'aménagement et d'urbanisme de la Région Ile de France			07/1976		
				Les Plateaux du sud régional; contribution à la méthodologie des études d'aménagement.		livre de la documentation française, Min. de la qualité de vie-environnement.			20/05/1976		daté par RJ
	Verrières reception est 700	Verrières Le Buisson	4	1. Esquisse études de faisabilité 2. rapports de contrôle et procès verbaux de 3. permis de construire modificatif	plan masse et situation RdC plots A et B RdC plots C et D Etages plots A et B Etages plots C et D Coupes A et B Façades Est-ouest Façades Nord-Sud Garage à vélos plans coupe élévation	Calques, tirages papiers plans schématiques.			01/09/1990 de 04/1987 à 07/1987		
						tirage papier	1/200 et 1/5000	PC 01	07/1986		
							1/100	PC 02	07/1986		
							1/100	PC 03	07/1986		
							1/100	PC 04	07/1986		
							1/100	PC 05	07/1986		
							1/100	PC 06	07/1986		
							1/100	PC 07	07/1986		
							1/100	PC 08	07/1986		
							1/100				

Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo	notes
Ensad								
	1, Jean Prouvé/I	1, notes manuscrites et fax de RJ 2, Articles. correspondance et fax	Bataille d'Erasmus				O	
	2, Erasmus+projet pédagogique+rapport conception+n°1 revue et publication						O	
		projet pédagogique Environnement n°1	texte 3 feuilles A4 de description de projet pédagogo de l'IE			22/10/1969	O	
		description de RJ du projet	Revue de l'IE			02/1971	O	
	3, Erasmus budget et chantier PC et réponse du préfet	PC				23/08/1973	O	
		coût	docs adm. Uniquement construction.			13/12/1968		bâtiment type scolaire.
		Échéances contractuelles	docs de suivi					
	4, Pièces officielles devis descriptif	devis descriptif et estimatif sommaire	9p		056	13/12/1968		
		devis descriptif	38 p					
	5, Devis descriptif et estimatif		18p			10/09/1969 et tamponné 04/11/1969	OP	
	6, Jean Prouvé/II	Articles, corresp. N° de revue.					O	

	1, A.D. revue	p576, fiche sur IE			7/6	11/1970	O		
	2, projet 1992 Starck et Henry	plaque de présentation du ministère				12/1992			
	3, classeur de RJ	Lettres, photos et articles							
	4, CIMIT Jean Prouvé	Catalogue JP	Beau catalogue avec photos et réalisations						
	5, IE/III	Lettres, photos et articles	premières pétitions				OP		
	6, Tribune Histoire de l'archi art. Ensad	Lettres et articles					OP		
	7, chem. Rouge ss titre	Lettres, pétitions et articles. Photos					OP	trois belles photos dt 1 couleur même contenu que le 1er classeur de même boîte	
	8 Classeur bordeaux	recueil d'art.					OP		
	9, Erasme dernières listes						OP		
	10, courrier Erasme	dernières corres, diapos.					OP		
Ensad	enquête détaillée lors de l'extension		rapport d'enquête pour mise aux normes.			20/09/1982			
	Permis de démolir, délivré par le Min. de la culture et de la francophonie.		pièces écrites et géométriques format A3.			06/1994			Doublon

Sous Boite									
Boite	Sous boite	Lieu	Projet	Chemise	Nature du doc	échelle	côte	date	photo notes
15	1	Paris 5eme	ensad	1 "fichiers civils ENSAD" 2 "058 ENSAD de Paris. Batiment Erasme plans d'architecte"	plans masse/sit. Façade, coupe	1/200	PE1056	13/12/1968	O
				A "AP 1 à 6 10 oct. 68"	géométraux	1/200 et 1/100		10/10/1968	pas encore les contreventements O de façade
				B "PE"	géométraux plans façades et cloisonnements	1/100	PE3a5 et 14a18	10/10/1968 surdatés 14/04/1969	O
				C "Série PE"	géométraux plans façades et coupe	1/100	PE1et2	10/10/1968	O
					fac. N et S	1/100	PE5	13/12/1968, 20/0 1/1969, 19/04/19	
					fac. E et O	1/100	PE6	69 10/10/1968	O
					plan salle polyvalente	1/100	PE12	21/02/1969, 19/0 4/1969	O
					plans cloisonnement	1/100	PE13a18	19/04/1969	O
					standard téléphonique	1/20	PE19	19/04/1969	O
				D "PE12a18"	géométraux		PE12a18	doublons des podts. qqls	
					atelier sculpture	1/50		19/04/1969 O annotations apfrais	
					plan de sol de la cours	1/100		09/06/1972 O X2-photocop	

Boite	Sous boite	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise	Nature du doc	côte	date	photo
15	2 "Erasme dossier technique	Paris	ENSAD	1 Pieces officielles 2 docs et devis pr local ordi 3 C. calcul air climatisé 4 C. calcul travaux bois 5 Centre de calcul Ch. 58.32	chemise	pièces officielles			N
	2					docs, devis, correspondance			N
	2								N
	2								N
	2								N

Boite	Sous boite	Lieu	Projet	Chemise	Nature du doc	date	photo	notes
15								
	3	Savoie?	AA	Phenix14P Fortuné 25P	Entretiens ac resp. locaux de la ction, envirt et région		N	
	3	Cévennes	AA	Cévennes études parc/pré			N	
	3	Cévennes	AA	AA	Docs sur Cévennes et sur le conseil archi.		N	
	3	Savoie+Céve nnes	AA	AA Entretiens Savoie+Cévennes			N	
	4		AA	AA presse	docs+revue de presse		N	UPE: projet de création d'une unité pédago d'archi soumis à l'approbation du collège des enseignants.
	4	Lot	AA	6702-AA LOT concours vallée du Lot	docs adm. et techniques		N	
	4	Divers	AA	Entretiens sur l'AA	Parc des Cévennes, zone périph, Dot du Gard, Safer (Lozère)		N	
	5	Savoie	AA	AA docs adm. nationaux			N	
	5	Savoie	AA	Docs sur savoie			N	
	5	Savoie	AA	archi, chantier, arts et Traditions populaires			N	
	5	Savoie	AA	paysage, artisanat et entretiens.			N	

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo notes
16										
	1. Gouffreville salle poly dossier	Gouffreville l'Orcher	archi Salle poly	dossier de plans techniques					1989	
	2. G l'O.	G l'O. Gournay	urba et paysage	1. hameau de Gournay	1. Ancienne école 2. Aménagements ext. De l'église de Gournay	Descriptif : calques et plans, diapos du paysage avant. docs adm. et juridiques			2001 28/12/1994 et 20/04/1995	O
					3. hameau Gournay	plans du parvis	1/200			
						Détails : placette sud de l'église Détails : le parvis de l'église	1/50 1/50	0 DCE95 0 DCE95	11/10/1996	O O
						Détails : bornes de signalisation Détails : murs, murets, bancs.	1/20 1/20	0 DCE95 0 DCE95		O O
						barrière de lim. de parking	1/20		11/10/1996	O
					4. notice desc. Et plans	plans du parvis : revêtement de sol modif du mail croquis de l'église	1/200	APS 01a	10/1992 09/1993	O
						croquis de l'église bis plans du parvis	1/200		28/12/1994	original retouché triples
					1. le bosquet du livre : kiosque pr média	plans informatiques du sol plans détaillés manuscrits	1/200 1/100			O O
					2. docs adm. et financiers					
		RD 34		3. G l'O RD34	Amngmt RD	docs adm., fin. Et plans tech.				
		Côte d'Orcher		4. Carrefour la Fondation	3 plans d'am. esquisses	séquences 21-22 et 1-12	1/200 1/200			calques
				5. placette Thorez et Triolet Action III phase 2		rue du 1er mai est. espaces verts et autres aménagements rue Thorez revêtements repérage	1/200 1/200	DCE provisoire DCE	10/1993 12/1994	O N avec calques d'étude fax donc pas à l'échelle.
						rapport d'émission abri bus	1/50	05DCE94		
						Plans d'autres solutions+photos album A4 relié de photos C.	1/500		1996 1994	O calques principalement
				6. Belle Aurore	1. Reportage 2. Plan des travaux rue de la Belle Aurore VRD	planche 1 et 2 docs desc., plans. esquisses	1/200 1/500 1/100 et 1/50	G.O.V.142	18/05/1995	
				7. Rd Pt des Mottes	dossier d'amngt du rd pt	cahier A4 relié photos annotés				
				8. la Côte d'Orcher	1. analyse du site	plans et esquisses rénovation de voirie et amngts pays.	1/100 et 1/50		11/1994 et 01/1995	
		Quartier de Mayville		9. Mayville Etudes d'origine	2. projet 1. Dossier rue de la Pêcherie et St Sauveur	schémas et docs mob. Urb.	1/200 1/100 et 1/20 1/2000 et 1/200	G.O.V.136 5	04/12/1992	calques surti. photocop dt certaines coloriées.
					2. Rte de la Lézarde	plans d'amngt photos couleur lettre de commande à RJ			17/03/1994	
					3. Mayville III honoraires	album A5 relié de photos esquisses de plans			22/02/1999	
					4. Quai Bellot					
					3. Mayville IV honoraires					
				10. fontaine municipale	Contrat					
				11. annexe à la mairie bâtiment A	contrat					

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
16	3. Gonfreville Fontaine: Marcel Cachin, Arthur Fleury	G. l'Orcher	paysage et urba	1. Aménagm	1. Gonfreville Marcel Cachin	Mayville plan desserte intérieure immeuble Cachin. Mayville Cachin esquisse	1/200 1/500	APS01	33907		plan colorié
						plans et esquisse divers géométraux du pont	1/50		34878		
				2. Fontaine de mairie		plan entrée Cachin	1/200				tirage papier
					1. dossier de plans+2 détails	Plan d'implantation	1/200	DCE01	34005		
						Plan d'ensemble	1/50	DCE02			
						Façade sud	1/50	DCE03			
						Epannelage façade nord-est	1/50	DCE04			
						Epannelage façade sud-ouest	1/50	DCE05			
						Coupe sur axe d'implantation	1/50	DCE06			
						Détails maçonnerie	1/20	DCE07			
						Détails fontainerie	1/2	DCE08			
						Détails fontainerie	1/4	DCE08a			
						Détails fontainerie	1/4	DCE08b			
					2. La Fontaine	Schéma de principe	1/50		34288		
						photo de fontaine			34271		
						Plan fontaine par fontainier	1/20		34157		
						dossier de plans par constructeur	diverses		34163		
			3. Fontaine et rue thorez								
					1. rue thorez	plan revêtement de sol	1/200	9203 01a	07/1992		
						espaces verts	1/200	9203 02a	07/1992		
						camet de détails	1/50; 1/20 et 1/10		04/1993		
						plan action	1/200	9002 06	11/1990		
						esquisse	1/200		9002 08/11/1990		
						escalier rue thorez	1/50		10/06/1990		tirage A3
					2. Construction d'une fontaine lot 1 Gros œuvre et maçonnerie. Lassarat ets.	exemplaire archi du dossier avec plans			21/12/1993		
					2. Construction d'une fontaine lot 2 fontainerie et lumières. LCE ets.	exemplaire archi du dossier avec plans			21/12/1993		

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
16											
4. G. l'Orcher PC											
Salle polyvalente				1. Pièces écrites							
				2. Pièces graphiques	plans	plan de situation PM	1/5000 et 1/200	PC01	01/1988	O	
						Rde Jardin	1/100	PC02		O	
						RDC (fiction salle de spectacle)	1/100	PC03		O	
						RdC (fiction salle des fêtes)	1/100	PC04		O	
						plan balcon et locaux techniques	1/100	PC05		O	
						Coupes AA BB	1/100	PC06		O	
						Coupes CC DD EE	1/100	PC07		O	
						Façades	1/100	PC08		O	
5. G. l'O						Marché lots A et B, DCE lots C et D.		9004			
Scénographie.											
5. G. l'O Scéno				1. Docs de base à l'établissement d'un dossier.	docs constitutifs du PC+schémas de principe, descriptif, estimatif					O	
classeur orange				2. plans		plan de situation PM	1/5000 et 1/200	DC01	12/1987	O	mise à jour 03/1989
						Rde Jardin	1/50	DC02		O	
						RdC et mezzanine	1/50	DC03		O	
						plan balcon et locaux techniques	1/50	DC04		O	
						Coupes CC DD EE	1/50	DC06		O	
						Façades	1/100	DC07		O	
				3. dossier de plans		plans	1/50	9004 01	07/1990	O	
						coupe AA BB	1/50	9004 02		O	
						coupe CC sur gradin et passerelle détails	1/50 1/20	9004 03		O	
						implantation des rideaux	1/50	Marché	03/11/198	O	plans esquisse tirage papier num
						rideaux avant-scène et diaphragme	1/50			O	plans esquisse tirage papier num
						le plateau mobile	1/50			O	plans esquisse tirage papier num
						le diaphragme/ le ciné	1/50			O	plans esquisse tirage papier num

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Nature du doc	côte	date	photo	notes
16								
6. Classeur								
Loches				Photos NB du vieux Loches : négatifs+contacts+tirages.	9603			

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	Date	photo	notes
17	1. Plan de sauvegarde et de mise en valeur	Metz	avant-projet de SS	1. pièces graphiques					dossier daté du 7444 29/03/1982.		
					1. plan de sauvegarde et de mise en valeur	4 feuilles de cadastre avec code couleur	1/500		itou	O	doublon de moindre qualité
					2. plan d'épandage	3 feuilles de cadastre avec code graphique (manque 2.2)	1/500		itou	O	
				2. Pièces écrites							
					1. Rapp. de présentation	texte synthétique sur les choix du SS.			dem. Date: 06/12/1984	O	2 versions: 29/03/1982 et 06/12/1984
					2. Règlement						itou
					3. commentaire	visées et outils du psmv			29/03/1982	O	
				3. Annexes	C1 Réseau d'eau potable		1/1000		29/03/1982		
					C2 Réseau d'assainissement		1/1000		itou		
					D. Servitudes		1/1000		itou		
					E. Valeur des cslons		1/1000		itou		
					A. liste des emplacements réservés				itou		
					B. Listes des op d'utilité publique				itou		
					C. Annexes sanitaires				itou		
					D. Servitudes d'utilité publique				itou		
					E. Les intentions d'amgt	illustration des dispositions du P.S.: les S d'amgt d'ensemble; les ilôts exemplaires et ls esp. libres.					
					perscriptions imposées par le psmv et mesures complémentaires				itou	O	
									itou		

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/docs	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date
17	2. PC modificatif îlot Jean de Cirey Pge Clémenceau	Dijon	centre commercial et parking						
				1. dmde de PC; notices desc. Et de sécurité					23/12/1981
				2.plans	PM		1/200	7954 APD2 01	25/11/1981
					plan d'implantation		1/100	7954 APD2 02A	
					plan d'esble RdC		1/100	7954 APD2 03A	
					plan d'esble 1er ss-sol		1/100	7954 APD2 04A	
					plan d'esble 2eme ss-sol		1/100	7954 APD2 05A	
					coupe		1/100	7954 APD2 06A	
					façade cage 1.2.3		1/100	7954 APD2 07a	
					façade cage 3.4		1/100	7954 APD2 07bA	
					façade cage 5.6.7		1/100	7954 APD2 07c	

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise/docs	Sous chem/doc	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo	notes
17											
5,	Luxembourg	Lux									
				1, Lux Géné 1							
					1, Pièces adm.	divers: texte sur Lux, convention entre Lux et RJ					
					2, doc divers Lux	articles sur RJ à Lux, doc sur bâti ancien.					
					3, dossier de création de ZAC	Urba des services tech de la ville : Philippe Lamotte, collabo de RJ.					
		Génervilliers, 92			1, Administration	recueil de législation du Mémorial, JO du Gd Duché de Lux			mars-87 de 1969 à 1984		
				2, Lux Géné 2	d'Etat						
					2, plan d'amgt quartier du Hollerich				juin-89		
					3, Hollerich croquis de RJ				oct-89		
					4, Dommeldange	plan	1/25 000		mars-89		
					5, Art de presse M. Beck	corres entre RJ et presse, entretien			nov-88		
				3, Organisation du travail	1, Rglmt; schéma rapp. justificatif	brouillon et outils de travail, maquette.					
					2, croquis secteur 12				02/1988		
					3, Rglmt du plan d'amgt	doc achevé, tirage A4 horizontal, 61p			10/1990		
					4, contournement	plan de contournement de Lux variante 1.B situation 3	1/2500		08/02/1990		
			4, Rocade de Bonnevoie			plan ancien, texte de RJ sur Hollerich phase I; 4 photos maquette NB; 3 couleur de plans; schéma d'ensemble des règles écrites					
					1, Divers	esquisse graphique			05/1989		
					2, plan d'amgt	Analyse du territoire			04/1989		
									10/1988	doublon	
						Législations sur urba et patrimoine					
				5, Mission de conseil		Doc de RJ sur la révision du plan d'urba du Lux			avant 1987		
					1, Etudes d'urba	fiches et art. ds presse					
					2, doc sur maison de ville pr Lux						
					3, plaquette de séminaire "Challenges of medium sized-cities"	présentation en anglais/neerlandais			3-4- 5/10/1988		
					4, Plaquette de présentation et texte des conf du séminaire						
					"Amélioration de la qualité de vie ds les villes moyennes. Défi lancé aux gestionnaires urbains"						
		Centre de conf Lux-Kirchberg.				Texte de RJ: "La ville et l'habitat", communication de 2p.			19- 20/10/1989		
				6, Lux cartes postales	photos et cartes postales de Lux						

Boite	Documents	Lieu	Projet	Nature du doc	échelle	côte	date	photo notes
18	1. 6010 théâtre Guéret	Guéret	Théâtre	album broché 30X50. plans et coupes	1/100	6010	10/1960 du 14/02/1961 au 26/04/1962	O
2	6012 Guéret I.R.U	Guéret	Ilôt rénovation urbaine	album broché 30X50. plans, schémas, coupes, photos de maquette.	du 1/500 au 1/200	6012	du 18/05/1965 au 28/10/1965	O
3	sans titre	Gard et Lozère, Mt Aigoual	Etude d'aménagement de la face nord : Lozère	album broché 30X50. plans, schémas, photos.	du 1/200 000 au 1/1000	6402	07 au 09/1969	O
4	sans titre	Marvelols ?	?	album broché 30X50. photos de chantier				fouillis de docs +/- achevés avant l'album : esquisses; photocop, photos...
5	Chatou ilôts efg	Chatou 92	Tête de pont, logments et équipements	album broché 30X50. photos de chantier			de 11/1974 à 01/1976	
6	Dijon Clémenceau	Dijon	Projet urbain	album broché 30X50. photos de maquette				O 3 photos de l'ilôt 313.
7	8605 Luxembourg	Luxembourg	quartier de Hollerich. Originaux du cahier d'éléments comparatif et autres documents de la phase III	Carton à dessin A3			12/1989	Bcp de fiches d'analyse et de comparaison, peu de projet. O

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise	Nature du doc	côte	échelle	date	photo
	8. Dossier de permis de construire La 18 Campinoise	Lieu-Brévannes, Les Grands Champs	H.L.M	1. Permis de construire	Demande de permis de construire	Adm. + annexes.			01/1983	
					Notice sécurité					
					Plans	PM et de situation		1/500 et		
						V.R.D 1 assainissement eau		1/2850		O
						V.R.D. 2 gaz PTT elec		1/500		O
					Demande de permis de démolir	doc adm.			01/1983	
					planche photos					
					plans et géométraux	PM et de situation, RDC et façades.		1/200 et 1/100		
			Dossiers par agence	3. Agence APPERE	Ilôt A 89 lgmnts	PM et de toiture, plans, coupes et façades.		1/200 et 1/100	01/1983	
					ilôt E 100 lgmnts	PM et de toiture, plans, coupes et façades.		1/200 et 1/100		
				4. Agence BCDMB	ilôt C1 C2 74 lgmnts	PM et de toiture, plans, coupes et façades.		1/200 et 1/100	01/1983	
					ilôt F1 44 lgmnts	PM et de toiture, plans, coupes et façades.		1/200 et 1/100		
					ilôt F2 58 lgmnts	PM et de toiture, plans, coupes et façades.		1/200 et 1/100		
				5. Agence GAA	ilôt B1 57 lgmnts	RDC et étage	1.01	1/200	01/1983	O
						façades nord et sud	1.02	1/100		O
						façades nord (pignon) coupe				
						AA	1.03	1/100		O
					ilôt B2 30 lgmnts	RDC et étages	3.01	1/200		O
						façades-coupe	3.02	1/100		O
					ilôt B3 16 lgmnts	plans	5.01	1/200		O
						façade-coupe	5.02	1/100		O
					ilôt D2 24 lgmnts	RDC et étages	4.01	1/200		O
						façades-coupe	4.02	1/100		O
						Local collectif résidentiel Plan-				
						Coupe-Façades	4.03	1/200		O
					ilôts D1-D3 83 lgmnts	sous-sol RDC	2.01	1/200		O
						Etages	2.02	1/200		O
						façades nord et sud	2.03	1/100		O
						Façade est Coupe AA	2.04	1/100		O

Boite	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	échelle	côte	date	photo	notes
19											
	1. Etude Vacances vieillards.	Sans	Habitat des vieillards			sur l'hab. vieillards, par l'Atelier de recherche et de planification			06/1960	O	Avec G. Grandval, Maurice Calka, 1er GdPx de Rome de sculpture et Philippe Cornuau statisticien.
	2. Pochette blanche Elément de CV	divers	aménagement de musée	1 ensemble de 4 grandes pochettes transparentes	055 L.C.P.C.	2 planche contact+9 photo de maquette NB format A4					photo de Pierre Joly et Vera Cardot.
					Mireille	3 planche contact (12 photo) 1 planche contact+ qqis négatifs+1 montage photo				O	
					6501 Chatou église	Photo maquette: 1 planche contact+ qqis négatifs+4 photo NB				O	
					gymnase						photo de Pierre Joly et Vera Cardot.
				2, 11 photo 11/15 CES Vaudreuil						O	
				3. élément d'un work book	Urb: Dijon, Toulouse, Nantes, Arles, Chatou. Aménagement paysagers et urb. St Nic de Port, Vert Le Grand : réhabilitation pr RIVP.	A4 couleur, plans, géométraux, croquis, photos.				OP	Outil de comm
	3. Pochette blanche Elément de CV bis			1. Vrac divers							
			logmt			3 photo NB 11/15		6407		O	
		Nuit St georges	logmt			2 photo NB 25/15 rendu de projet: A4 avec éléments du rendu			28/02/1971 et 27/01/1971	O	
		Vitry/Seine	concours d'archi			phot et pl. contact NB de l'expo 13 pl. contact et négatifs NB					photo d'agences de diff nation. Cert. De PJ et VC. 30aine tirages gd format.
		Metz	analyse	2.expo filhuat 3. Metz		A4 du rendu: géométraux+1 pers		6612		O	
			concours d'archi	4. concours la saute					1980		Avec G. Noel archi et S.T.E.C. bureau d'études. Centre de moyen et long séjour 80 lits.
	4. Boite verte.			1.photos des géom. + nég							
		Tulle ?	Tour lgmts								
		divers		2.pl. avec choix de projet 3.CV 1989+nég des pl. précédentes					s'arrête en 1989		photocop avec indications des pr.
			CES et écoles	4.nég. CES et écoles							
	Livry Gargan 93				Ecole Normale CES 1200+SES 96		1/500	7238 PE00 01	20/12/1972		
	Graulhet 81						1/200	7233 PE00 02	26/03/1973		
	toulouse				CES 900		1/500	7243 PE00 02	23/03/1973		
	"Papus"				CES 1200+SES 96		1/500	7110 PE00 02	12/06/1972		
	Asnières/Seine			Dijon et Vanves ? Et autre						O	
				5. photos et nég. Divers		3 gdes photos NB Nég.					
				6. 2 classeurs bordeaux		dossier de comm. Avec photos et docs ext.			1994	OP	
										OP :	
										Pelussi n 30	
										lgmts 1959	
										et hab. auto- géré	
										bures/ Yvette	
				7. dossiers de références	1.habitat social.	Dossier de comm. avec photos et docs ext.				OP	
					2. Cscitions scolaires						
					3.Urba						

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Partie	Sous partie	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo notes
19										
			Etude pr la protection et la mise en valeur du patrimoine culturel de la ville, pr le Min. des aff. Cult.			Inventaire du patrimoine urbain pr promouvoir une pol. de restauration ou rénovation.			de 11/1966 à 10/1967	Approche archi, urbaine et géographique.
	5, Album rouge Metz	Metz								

Boîte	Sous boîte	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	Echelle	côte	date	photo
19										
	6, classeur suspendu		divers			Photos svt NB de divers projets.				
					1, Verrières le Buisson-Longjumeau					O
		Bd. Lefevre 14° Paris	Bureaux		2, labo des Pts et Chaussées	Ph. NB maquette				O
					3, hab. ac ?	Ph. NB maquette et doc de revue				O
		Marvejols, Montrouge	archi		4, Empéry, Montrouge et hab. pyramide	photos				O
		Guéret	Lgmts		5, Guéret renov urbaine					O
					6, Guéret piscine					O
		Evry	Urba		7, Evry II	1 pl. contact+photos NB+neg +neg				
		Paris	IE		8, ensad	8 pl. contact de photos maquette 2 pl. diapos+dossier photo de PJ et VC+revue AD n°1970 7/6.				O
			lgmts		9, Dijon le Colmar	5 gdes photo NB+neg				O
		Dijon	pyramide		10, Dijon Clémenceau	1 pl. contact+diapos				O
			urba			pl. contact+nbse photos C et NB+publications				O
		Dieppe	archi CAC		11, CAC Dieppe	photo NB de maquette				O
		La Défense	urba		12, epad	photos NB, pl contact et diapos				O
		Marvejols	archi		13, La Colagne					O

Boite	Sous boite	Lieu	Projet	Chemise	Sous chemise/docs	Nature du doc	date	photo	notes
20									
	1.	Drancy	ZAC	1, Drancy 4 routes 2, Divers 3, CES tour ORTF 4, cinémathèque Ulm 5, Maggy-Rouff 6, Gymnase agréé type C modèle		copies plans et axo photos NB et C de projets photos NB PI, contact NB PI, contact+photo NB	1984		
		Paris				photos maquette NB PI, contact+photo NB		O	
		Montpellier		Montpellier				O	
		Franconville Ivry		8, Franconville PM 9, Ivry l'Orme au chat		PI, contact+photos maquette NB photos numériques couleur			
		Tunis		10, Tunis foyer étudiant 11, Lycée de Naves extension		PI, contact+photos maquette NB Analyse des esquisses du concours			
		Tulle	Extension du lycée			PI, contact+photo NB+plans+diapos PI, contact+photo NB+diapos	mars-00	O	
		Tulle Tulle	collège Tour	12, Tulle-Naves 13, Tulle Souillac		doc sur vieux Tulle; études pr l'gmis; docs graphique du projet; ph/pl. c. NB	févr-69	O	photos du chantier pr certaines.
		Tulle	HLM	14, Tulle St Clair et Chandon				O	

3. RELEVÉ DE LA BIBLIOTHEQUE DE ROBERT JOLY

Il a paru de plus en plus important de relever les titres de la très imposante bibliothèque de Robert Joly au fur et à mesure que la thèse s'élaborait. Robert Joly était convaincu de la nécessité de cet inventaire, mais ce travail nécessitait une présence continue dans son appartement pour une durée assez longue, compte tenu de la masse de livres.

L'inventaire a été fait après son décès, fin 2012 et début 2013, dans l'appartement de Robert Joly et grâce à la compréhension de ses filles. Effectué en plusieurs fois, il a nécessité une semaine complète de temps pour être mené à bien. Il a été complété par une série de photographies systématiques des tranches des livres, casiers par casiers, présentée dans l'annexe 6 de la clé USB.

Il est présenté ici dans une version commentée. La bibliothèque de Robert Joly, maintenant dispersée, est un complément intéressant au fonds d'archives.



Une partie de la bibliothèque de Robert Joly, décembre 2012, photographie personnelle.

La bibliothèque d'un architecte.

Cette bibliothèque est le résultat et les choix intellectuels et affectifs d'un homme après plus de cinquante années de travail, de lectures, de recherches et d'écriture. Comme il s'agissait aussi d'un fonds de livres ayant survécu à deux déménagements, leur valeur a donc été jugée suffisante pour être conservés. Robert Joly était un homme qui croyait profondément en l'écrit et en son pouvoir transformateur. Sa bibliothèque révèle beaucoup de chose à son sujet, et entre autre son orientation urbanistique évidente : les publications diverses concernant ce domaine sont de loin majoritaires par rapport à l'architecture.

Ce relevé a été établi après le décès de l'architecte, en novembre 2012 et janvier 2013, dans l'appartement de l'architecte.

Il était impossible et inutile dans le temps imparti de vouloir réaliser le relevé de l'ensemble des livres présents dans l'appartement : en effet, certains d'entre eux étaient à son épouse, et d'autres n'avaient qu'un intérêt périphériques (des livres d'art ou des catalogues d'exposition). Le relevé a porté sur les espaces personnels de travail de Robert Joly, et aussi ceux où il gardait ses choix les plus personnels : son bureau, l'antichambre du bureau, sa chambre, et la bibliothèque politique du séjour. Les livres relevés dans le séjour sont principalement les fondements intellectuels généraux de l'architecte : les philosophes, penseurs, politologues et essayistes.

Enfin, ce relevé devait-il devenir un classement, c'est-à-dire ordonner la présentation en thématique ? L'option retenue a été de le laisser dans son ordre de relevé qui respecte l'ancien classement physique dans les rayonnages, et qui est d'ailleurs plus ou moins thématisé.

Les rangements personnels de l'architecte sont ainsi révélés, les liens qu'il faisait entre domaines, la façon dont il travaillait, également. Certains de ces ouvrages ont été tamponnés avec le tampon de l'agence GAA, ce qui signifie qu'il faisait partie de la documentation de l'agence, et très vraisemblablement de ces envois du Ministère (de la Construction, puis de la Culture, puis de l'Équipement) à certaines agences d'architecture travaillant souvent pour l'État. Comme l'ensemble de cette documentation, très volumineuse, a par ailleurs été conservée et entreposée par Robert Joly chez une connaissance, les ouvrages présents dans la bibliothèque sont ceux qu'il a jugés dignes d'un intérêt particulier.

Enfin quelques commentaires en gras émaillent parfois ce relevé : tampon de l'agence, notations de Robert Joly, post-its : les singularités de la bibliothèque.

LISTE des LIVRES du BUREAU de ROBERT JOLY

Unwin (Raymond), *L'étude pratique des plans de villes*, édition l'équerre, ?

IFA, *Robert Auzelle l'urbanisme et la dimension humaine*, 2000.

Archiscopie n° 2, février 2000 (**mention d'un cycle de conférences sur Auzelle**)

L'homme et l'architecture, Conseil régional de l'ordre des Architectes de Paris/Ile de France, hors série promotion 1993, « Robert Auzelle » (**article avec interview de Robert Joly**)

Colonnes, actes des tables rondes « Robert Auzelle », IFA, n°19, novembre 2002

Architectural Design, « The Anglo-American Suburb », n° 51, octobre-novembre 1981

architektur wettbewerbe, "Statdzentren- Fussgängerbereiche", n° 75, octobre 1973

Urbanisme, "Plans de villes le pouvoir de l'image", n° 215, aout-septembre 1986

Télérama hors série, « l'art de la ville », février 1994

Les Cahiers de l'institut d'aménagement et d'urbanisme de la région d'Ile de France, symposium international Métropolis 84, n°74, décembre 1984

La Nouvelle critique, « pour un urbanisme.. », texte intégral du colloque organisé par la Nouvelle Critique et la fédération de l'Isère du PCF, Grenoble, 6, 7 avril 1974, n° 78 bis

Dethier (Jean) et Guiheux (Alain), (sous la direction de), *La ville art et architecture en Europe 1870-1993*, éditions du Centre Pompidou, Paris, 1994

Sitte (Camillo), *L'art de bâtir les villes*, Editions L'équerre, 1980

The planning of a new town, data and design based on study for a New Town of 100,000 at Hook, Hampshire, London County Council, 1961

A plan for Plymouth, the report prepared for the City Council, 1943, Underhill, (Plymouth), LTD, Regent Street, Plymouth, England (**document pratique d'études et de plans**)

Abercrombie (Patrick), *greater London Plan 1944*, a report prepared on behalf of the Standing Conference on London Regional Planning by Professor Abercrombie at the request of the Minister of Town and Country Planning (**une page de note manuscrite de Robert Joly**)

Lynch (Kevin), *Site Planning*, second edition, MIT, 1971 (1962 pour la 1ère édition) (**cachet de l'agence 18 juin 1975**)

Gibberd (Frederick), *Town Design*, The architectural Press, London, 1955 (1^{ère} édition 1953) (**cachet de l'agence**)

Boudon (Françoise), Chastel (André), Couzy (Hélène) et Hamon (Françoise), *Système de l'architecture urbaine le quartier des Halles à Paris*, Editions du CNRS, 1977 (**livre+atlas**)

Rouleau (Bernard), *Le tracé des rues de Paris formation typologie fonction*, Editions du CNRS, 1975 **(en double)**

Desmarais (Gaëtan), *la morphogénèse de Paris des origines à la Révolution*, Editions L'Harmattan, 1995

Collectif, *Reconstruire la ville sur la ville*, Association des Etudes foncières (ADEF), 1998

Collectif, *De l'usine on peut voir la vi(ll)e*, journée d'études sur le thème : « les travailleurs et les effets de la production sur les milieux et les modes de vie », Paris, 9-10 mai 1980

Bauhain (Claude), (sous la direction de), *Logiques sociales et architecture*, les Editions de la Villette, Etudes et recherches, Paris, 1996

La Vie Urbaine, revue de l'IUUP, université Paris Val-de-Marne, n°1, décembre 1975

L'idée de la ville, actes du colloque international de Lyon, Edition Champ Vallon, 1984

Vaxelaire (André) et Vigato (Jean-Claude), *Eléments pour une théorie des pratiques urbanistiques*, Centre d'études méthodologiques pour l'aménagement (CEMPA), 1974
(rapport de recherche envoyé par les auteurs avec une note : ils se sont rencontrés à l'Institut de l'Environnement, et veulent l'avis de Robert Joly sur le rapport)

Collectif, *La ville, six interviews d'architectes*, Publications du Moniteur, Paris, 1994

Collectif français de géographie urbaine et sociale, *De la géographie urbaine à la géographie sociale Sens et non-sens des espaces*, Paris, 1984

Caniggia (Gianfranco), *Lecture de Florence*, Institut Supérieur d'architecture de Saint-Luc Bruxelles, 1994

Conseil, n°9, revue des corps des architectes-conseils du ministère de l'Equipeement, du Transport, du Logement, du Tourisme et de la Mer

Rogotti (Giorgio), *Urbanistica la composizione*, Torino, 1952

Economie politique, revue marxiste d'économie, « habitat urbanisme », n°236, mars 1974

Otto (Karl), *die Statd von morgen*, Berlin, 1959

Dreyse Dw, *les cites de Ernst May guide d'architecture des cites nouvelles de Franckfort (1926-1930)*, Editeurs : Fricke Verlag Franckfurt et Ecole d'Architecture de Strasbourg, 1988
(cachet date de 14 avril 1989)

Architecture, « des villes naissent ... », n° 395, février 1976

Leclerc (Bénédicte) (sous la direction de), *Jean-Claude Nicolas Forestier 1861-1930 Du jardin au paysage urbain*, Editions Picard, Paris, 1994

Cusset (Yves), *le Musée : entre ironie et communication*, Editions pleins Feux, 2000

Dagognet (François), *Le musée sans fin*, Edition Champ Vallon, collection milieux, Seyssel, 1993

Carte : the national trust map, updated edition

Il tempo del Museo Venezia, La Biennale, 1980

Nieuwe vleugel, museum Boymans-van Beuningen Rotterdam, 1972 (**plaquette de présentation du musée, architecte A. Bodon**)

Cohen (Jean-Louis) et Eveno (Claude), *Une cité à Chaillot avant première*, Les éditions de l'imprimeur, 2001.

Musée de préhistoire, Nemours (**plaquette de présentation photocopiée**)

Pestalozzi-Kutter (Th.), *Histoire de la civilisation par l'image, atlas à l'usage des écoles suisses publié pour la société suisse des professeurs d'histoire, 1^{ère} partie ; l'Antiquité*, Editions H.R. Sauerländer & Cie., Aarau, 1936

Masini (Lara Vinca), *Il simbolismo*, Fratelli Fabbri Editori, Milano, 1976

Monuments historiques, « provence », n° 133, juin-juillet 1984

Les ateliers de conservation des monuments historiques PKZ (**plaquette polonaise**) années 1990

Mission site historique de Lyon, Les rendez-vous du patrimoine, un guide pour l'action, Ville de Lyon, 2001 ?

Service des affaires culturelles, Hyères patrimoine I, II, III et IV (**plaquettes touristiques**)

Barbier (Jean-Marie), *le quotidien et son économie*, Editions du CNRS, Paris, 1981

colloque de Cerisy, Métamorphoses de la ville, Editions economica 1987

d'A, « le projet urbain : nouvelle vitrine de l'architecture ? », n°171, mars 2008

McHarg (Ian), *Design with nature, published for the American Museum of natural History*, Falcon Press, Philadelphie, USA, 1971 (**1^{ère} édition 1969**)

McHarg (Ian), *Composer avec la nature*, Edition française des Cahiers de l'IAURP, 1980

Colardelle (Michel), (sous la direction de), *Réinventer un musée, le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille*, RMN, Paris, 2002

Riegl (Aloïs), *le culte moderne des monuments sa nature, son origine*, In extenso n°3, recherches à l'Ecole d'Architecture Paris-Villemin, 1984

Museum, volume XXVIII, n°2, 1976, revue trimestrielle publiée par l'Unesco

Les Cahiers de l'école nationale du patrimoine, Architecture du XXe siècle le patrimoine protégé, n°1, Paris, 1988

Maison de Balzac, de la maison au musée

Moselle Thionville urbanisme et architecture 1900-1939, itinéraires du patrimoine

Dagognet (François), (sous la direction de), *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage*, éditions Champ Vallon, collection milieux, Seyssel, 1982

Sereni (Emilio), *Histoire du paysage rural italien*, Editions Julliard, collection les Temps Modernes, Paris, 1964

Dumazedier (Joffre) et Imbert (Maurice), *Espace et loisir dans la société française d'hier et de demain*, CRU, Paris, 1967 (2 tomes)

Actes du colloque « jardins contemporains », 19, 20, 26 et 27 octobre 1987, février 1988

Bedini (Gilberto), *Il paesaggio in villa*, Edizione Amministrazione Comunale di Capannori, Luca, 1987

Debié (Franck), *Jardins de capitales une géographie des parcs et jardins publics de Paris*, Londres, Vienne et Berlin, Editions du CNRS, Paris, 1992

d'A n° 160, décembre 2006, « la dictature des musées »

Merian (Matthäus), *des Jahreskreis*, Berlin, 1978

Costa-Lascoux (Jacqueline) et Temine (Emile), *Les hommes de Renault-Billancourt mémoire ouvrière de l'île Seguin 1930-1992*, Editions Autrement, Paris, 1994

Benevolo (Leonardo), *Aux sources de l'urbanisme moderne*, Editions Horizon de France, 1972 (**cachet de l'agence**)

Geddes (Patrick), *l'évolution des villes*, Editions Temenos, Paris, 1994 (**1^{ère} traduction en français de Cities in evolution**)

Utudjian (Edouard), *L'urbanisme souterrain*, Que sais-je ?, PUF, 1964

Bardet (Gaston), *L'urbanisme*, Que sais-je ?, PUF, 1947 (**sans doute 2 éditions originales**)

Pinçon (Michel) et Pinçon-charlot (Monique), *Sociologie de Paris*, Editions la Découverte, Paris, 2004

Raymond (Henri), Haumont (Nicole), Raymond (M.G) et Haumont (A), *L'habitat pavillonnaire*, CRU, 1966 (**cachet de l'agence 18 juillet 1967**)

Sorre (Max), *L'homme sur la terre*, Librairie Hachette, 1961

CRU, *Etudes et essais*, CRU, Paris, 1965

Archives d'Architecture Moderne, *Le siècle de l'éclectisme Lille 1830-1930*, AAM, 1979

La vie urbaine, n°58, octobre-novembre 1950

Bourdieu (Pierre), *la distinction critique sociale du jugement*, les éditions de Minuit, 1980

Hérodote, « à quoi sert le paysage ? », n°7, 1977

Hérodote, « paysage en action », n°7, 1977

Groupe de sociologie rurale, *Les sociétés rurales françaises, éléments de bibliographie*, éditions du CNRS, Paris, 1979

Etudes rurales, n°49-50, janvier-juin 1973

Cayla (Alfred), *L'habitation rurale du Quercy et de ses alentours*, 1966

Ligne (Prince de), *Coup d'œil sur Beloeil et sur une partie des jardins de l'Europe*, Collection des chefs-d'œuvre méconnus, Paris, 1922

Grimal (Pierre), *les jardins romains*, PUF, Paris, 1969

Marcel (Odile) (sous la direction de), *Composer le paysage constructions et crises de l'espace (1789-1992)*, Champ vallon, 1989

The building of Bath (plaquette touristique)

The national trust, Hidcote Manor Garden,

The gardens of Syon Park

Woodbridge (Kenneth), *The Stourhead Landscape*, The National Trust, 1989

Archives et histoire de l'architecture, Editions de la Villette, Paris, 1990

CNRS, *Les villes dans le monde ibérique*, Editions du CNRS, Paris, 1982

Guidoni (Enrico), *La ville européenne*, Pierre Mardaga éditeur, Bruxelles, 1981 **(cachet de l'agence 21 décembre 1981)**

Rasmussen (Steen Eiler) *villes et architectures un essai d'architecture urbaine par le texte et l'image*, Editions l'Equerre, 1984

La documentation française, « les Américains et leur territoire », n°4828, 1987

Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine, *Urbanisme et architecture en Lorraine 1830-1930*, Editions Serpenoire, 1982

La documentation française, « fabriquer la ville outils et méthodes : les aménageurs proposent », Paris, Avril 2001

Reps (John W.), *La ville américaine*, Pierre Mardaga éditeur, Bruxelles, 1981

Centre d'étude italienne, *La ville dans la littérature italienne moderne*, Editions universitaires, Paris, 1974

Revue des deux mondes, « utopies », avril 2000

Ministère de l'Aménagement, du Territoire, de l'équipement et des transports, *Villes & transports*, 1995

Faye (Jean-Pierre) et le groupe d'information sur la répression, *la lutte de classes à Dunkerque*, Edition Galilée, 1973

Laboratoire de recherche « Histoire architecturale et urbaine-sociétés », Ecole d'architecture de Versailles, *Le temps de la ville*, 1988 **(rapport de recherche tamponné 26 mars 1990)**

Ministère de l'Aménagement, du Territoire, de l'équipement et des transports, *urbanisme et aménagement répertoire de films*, la documentation française, Paris, 1974

Berlins Zentrum aus der Luft,

Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, *Les trois sources de la ville-campagne*, actes du colloque, 2004

Urbanistica, mai 1987

Il secondo peep di roma, USPR Documenti 12

Bayer Stadtministerium des Innern Oberste Baubehörde, alte Stadt, Heute eine Morgen, 1975
(cachet 4 février 1980)

Bayer Stadtministerium des Innern Oberste Baubehörde, Stadtbild und Stadt landschaft,
(cachet 25 janvier 1980)

Ministère de l'Aménagement, du Territoire, de l'équipement et des transports, Joly (Piere et Robert), *Recherche sur les conceptions et réalisations urbanistiques de Le Corbusier*, mai 1987

Malisz (Boleslaw), *La Pologne construit des villes nouvelles*, Editions Polonia, Varsovie, 1961

Chesneaux (Jean), *Jules Verne une lecture politique*, Librairie François Maspéro, Paris, 1982

Garnier (Jean-pierre) et Goldschmidt (Denis), *La comédie urbaine ou la cité sans classe*, Librairie François Maspéro, Paris, 1978

Leclerc (Bénédicte), Jean-Claude Nicolas Forestier, *Grande villes et systèmes de parcs, France, Maroc, Argentine*, Norma Editions, Paris, 1997

Diffre (Suzanne), *Villeneuve 1674-1954 la manufacture royale de Villeneuve en Languedoc*, Editions Bibliothèque 42, Gignac, 1997

Hayden (Dolores), *Seven American Utopias : the architecture of Communitarian Socialism, 1790-1975*, MIT Press, 1977

Chaplain (Jean-Michel), *la chambre des tisseurs*, Champ Vallon, Seyssel, 1984

Kopp (Anatole), *Architecture et mode de vie*, Presses universitaires de Grenoble, 1979
(cachet 6 octobre 1980) (doublon)

Académie d'architecture, *Ecrits et conférences*, 1978 (tampon agence et date 7 novembre 1978)

Alexander (Christopher), *Une expérience d'urbanisme démocratique*, Editions du Seuil, Paris, 1976 **(cachet de l'agence)**

Centre de recherches et d'études sur les sociétés méditerranéennes, *Villes et sociétés au Magreb études sur l'urbanisation*, CNRS, Paris, 1974

Lassailly (Véronique), *espace utile et transfert de population en amont du barrage de Kossou*, Editions du CNRS, Paris, 1980

Virilio (Paul), *Cybermonde, la politique du pire*, Editions Textuel, Paris, 1996

Picon (Antoine), *la ville, territoire des cyborgs*, les éditions de l'imprimeur, 1988

Pumain (Denise) et Saint-Julien (Thérèse), *les dimensions du changement urbain*, éditions du CNRS, Paris, 1978

Demangeaon (André), *Paris, la ville et sa banlieue*, éditions Bourellier et Cie, Paris (**années 30**)

Centre d'étude des groupes sociaux, *l'intégration du citadin à sa ville et à son quartier*, 1961

Chombart de Lauwe (Paul-Henry), *Les citadins et la ville, recherche sur l'évolution des besoins et des relations sociales*

Signoles (Pierre) (sous la direction de), *L'urbain dans le monde arabe*, éditions CNRS, Paris, 1999

Hérodote, « l'implosion urbaine », 1983

Paris projet, « l'aménagement de l'Est de Paris », n°27.28

Larsson (Lars Olof), Albert Speer, *le plan de Berlin 1937-1943*, AAM Editions, Bruxelles, 1978

Le point, revue artistique et littéraire paraissant tout les deux mois, « Le corbusier, l'unité d'habitation de Marseille », Souillhac (Lot), 1950

Giacomatos (Valérie) et Raymond (Henri), *Technostructure et architecture Le Corbusier à la Rochelle*, recherche pour le ministère de l'urbanisme et du logement, 1984

Choay (Françoise), *l'urbanisme, utopies et réalités une anthologie*, Le Seuil, Paris, 1965 (**1^{ère} édition**)

Barel (Yves), *la ville médiévale*, Presses universitaires de Grenoble, 1975

DATAR, Aménagement du territoire et recensement de la population en 1999

Dufief (Jean-pierre), *Paris dans le roman du XIX^{ème} siècle*, Hatier, Paris, 1994

Soria y Mata (Arturo), *La cité linéaire nouvelle architecture de villes*, CERA, Paris, 1979 (**cachet de l'agence et tampon 22 janvier 1980**)

Morriss (Richard) et Hoverd (Ken), *The buildings of Bath*, Editions Alan Sutton, 1993

Pound (Christopher), *Genuis of Bath the city and its Landscape*, Millstream books, Bath, 1986

Benevolo (Leonardo), *Storia della Cita*, Editions Laterza, 1976

collectif, *Brasilia ville fermée, environnement ouvert*, IRD Editions, Paris, 2006

Chombart de Lauwe (Paul-Henry), *Des hommes et des villes*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 1963

Auzas (Pierre-Marie), *Viollet-le-Duc 1814-1879*, Caisse nationale des monuments historiques et des sites, 1979

Collectif,), Viollet-le-Duc centenaire de la mort à Lausanne, Musée historique de l'ancien évêché, Lausanne, 1979

Tafuri (Manfredo), (sous la direction de), *Vienne la Rouge*, Pierre Mardaga Editeur, Bruxelles, 1981

Tafuri (Manfredo), *Vienna Rossa*, Editions Electra, Milano, 1980

Ville-Architecture, « la ville de l'âge III », n°4, novembre 1997

AA, « la ville », n°153, décembre 1970-janvier 1971

Urbanisme, n°288, mai-juin 1996

AA, « Chine, 1949-1979 », n° 201, février 1979

Izzo (alberto), Gubioni (Camillo), *Frank Lloyd Wright*, Centro Di, Florence, 1977

Rilievi di Pienza, Gennaio, 1985 (relevé de la ville

Paquot (Thierry) (sous la direction de), *Le monde des villes*, Editions complexe, 1996

Les cahiers de l'observatoire de la ville n°1, « formes d'habitat et densités urbaines », février 2008

Bardet (Gaston), *Quatre problèmes d'urbanisme*, Dunod, Paris, 1941

AMC, « le conseil architectural », n°44, février 1978

Collectif, *Mastering the city*, 1999-2000

AA n°6 et n°7 juin et juillet 1935

AA, « Paris 1937 », n°5 et 6, mai-juin 1937

AA, n°1, novembre 1930

Villes en parallèle, « la ville fragmentée », n°14, Université Paris X-Nanterre, 1989

Collectif, *Urbanisme et libertés*, éditions du Moniteur, Paris, 1979 (cachet agence et date 12 juin 1979)

Collectif, *la ségrégation dans la ville*, L'harmattan, 1994

Haumont (Nicole) et Raymond (Henri), *la copropriété*, CRU, 1971

Idées de cité-jardins. L'exemplarité de Suresnes, ville de Suresnes, 1998

Les cahiers de l'ipraus, « cités-jardins genèse et actualité d'une utopie », éditions recherches/Ipraus, 2001

Giscard d'Estaing (valéry), *Démocratie française*, Fayard, 1976

CIMINDI (comité interprofessionnel de la maison individuel), *La maison individuelle Pourquoi ?*, étude réalisée par l'IRCOM, 1971

Riboud (Jacques), *développement urbain recherche d'un principe*, Editions Mazarine, Paris, 1965 (avec la carte de visite de l'auteur datée : 9 décembre 1966)

Frey (Jean-Pierre), *le rôle social du patronat du paternalisme à l'urbanisme*, Editions l'Harmattan, Paris, 1995

Raymond (Henri), Haumont (Nicole), Raymond (M.G) et Haumont (A), *L'habitat pavillonnaire*, Editions l'Harmattan, 2001

Villes en parallèle, « les crises de la banlieue aux XIXe et XXe siècles », n°11, octobre 1986

Masereel (Franck), *Mon livre d'heures*, Editions Cent pages, 2002

Geist (Johann Friedrich), *Passagen ein Bautyp des 19. Jahrhunderts*, Prestel-Verlag, Munich, 1969

Mumford (Lewis), *La cité à travers l'histoire*, Le Seuil, Paris, 1964

Cornu (Marcel), *La conquête de Paris*, Mercure de France, 1972

Prospective, « L'urbanisation », n°11, PUF, 1964

Magnan (René), *Equipements et déplacements urbains*, CRU, 1969

Recherches, « spécial programmation architecture et psychiatrie », juin 1967

Magnan (René), *architecte et urbaniste* 1999, CRU, 1978

Collectif, études et essais « évolution de l'urbanisme en France, CRU, 1965

Ostrowski (Waclaw), *L'urbanisme contemporain des origines à la charte d'Athènes*, CRU, 1968

Ostrowski (Waclaw), *L'urbanisme contemporain tendances actuelles*, CRU, 1970

Cornu (Marcel), *libérer la ville*, Casterman, Tournai, 1977

Ecole d'architecture de Saint Etienne, Saint Etienne au XIXe s., 1994

Poète (Marcel), *les idées bergsoniennes et l'urbanisme*, Imprimerie nationale, Bucarest, 1935

Calabi (Donnatella), *Marcel Poète et le Paris des années vingt*, L'Harmattan, Paris, 1997

Archives départementales de la Seine Saint Denis, Archives du PCF,

Cervelatti (Pier Luigi), *La Nuova cultura delle Citta*, Editions Mondadori, Milan, 1977
(cachet 17 avril 1979)

La Biennale de Venise, *la Presenza del Passato*, 1980

Truttmann (Philippe), *fortification, architecture et urbanisme aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Ville de Thionville, 1975

Le courrier du CNRS, « villes », n°82, mai 1996

Le courrier du CNRS, « la ville », n°81, été 1994

Lettres des programmes de recherche du CNRS, n°7, juillet, 1997

Revue Urbanisme, « utopies », n°336, mai-juin 2004

Revue Urbanisme, « le grand ensemble », n°322, janvier-février 2002

Urbanisme, « le XXème siècle : de la ville à l'urbain », n°309, novembre-décembre 1999

Vayssière (Bruno), *Reconstruction-déconstruction*, Editions villes et sociétés

Leroi Gourhan (André), *Le geste et la parole*, Editions Albin Michel, Paris, 1965

Vilar (Pierre), *Une histoire en construction, approche marxiste et problématiques conjoncturelles*, Gallimard le Seuil, Paris, 1982

Rodrigues (A. Jacinto), *Urbanisme et révolution*,  ditions universitaires, 1973

Kopp (Anatole), *changer la vie, changer la ville*, Union Générale d'édition, 1975

Beaumont Maillet (Laure), *L'eau à Paris*, Hazan, 1991

Gille (Bertrand), *les ingénieurs de la Renaissance*, Editions Herman, 1964

Rodrigues (J.), *le Bauhaus, sa signification historique*, Editions Hatier, Paris, 1975

Montalban (Manuel) et Vanden Eeckhoudt, (Michel), *les travaux et les jours*, Actes sud, 1996

Loos (Adolph), *Paroles dans le vide*, Editions Champ libre, Paris, 1979

Schorske (Carl E.), *De Vienne et d'ailleurs figures culturelles de la modernité*, Fayard, Paris, 2000

Recherches internationales à la lumière du marxisme, « l'homme et l'environnement », n 77-78, 1973-1974

Recherches internationales à la lumière du marxisme, « l'homme et l'environnement », n 79, 1974

Recherches internationales à la lumière du marxisme, « politique urbaine et socialisme », n 83, 1975

Villes en parallèle, « biographie de la banlieue parisienne »,

Exposition d'architecture mexicaine, Ecole nationale Supérieure des Beaux-Arts, Paris, 1955

Catalogue de l'exposition itinérante, « patrimoine industriel entre terre et mer, pour un réseau d' comus es, venise, 2005

Collectif Recherches fondamentales, CRU (1968) (coffret avec 5 cahiers)

Jean Prouvé, 1964 (**plaquette**)

Promotions administration publique-administration économique, n 59, 88 et 89

Les cahiers de la Revue Politique et parlementaire, « urbanisation et environnement », janvier 1973

Riboud (Jacques), *trois articles sur l'urbanisation*, Revue politique et parlementaire, décembre 1971

La maison individuelle et son jardin dans la ville nouvelle, la Haie Bergerie, Imprimerie Mazarine

Town and country planning, janvier 1950

Collectif, *pratiques et représentations de l'espace dans les communautés méditerranéennes*, CNRS, 1976

Farge (Ariette), *vivre dans la rue au XVIIIe siècle*, Gallimard Julliard, 1979

Recherches internationales, « l'homme et la ville », 1960

Auzelle (Robert), *323 citations sur l'urbanisme*, Vincent Fréal et Cie, Paris, 1964

Gille (Bertrand) (sous la direction de), *Histoire des techniques*, Encyclopédie de la Pléiade, Gallimard, 1978

Huet (Bernard), *Anachroniques d'architecture*, Editions du moniteur, Paris, 1981

Les cahiers de la recherche architecturale, n°12

Berty (Anne), *architectures colombiennes*, Editions du Moniteur, Paris, 1981

Marey (bernard), et Chemtoff (Paul), *familièrement inconnues, architectures Paris 1848-1914*,

Paris projet, n°13-14

Metropolis, « PDU », n°68/69, 1985

Architectures publiques, « exposition 1988 »,

Luxembourg, un avenir pour notre passé (brochure d'information du ministère des Travaux publics à l'occasion de l'Année du patrimoine architectural 1975)

Tonka (Hubert), *Edouart Albert « une option sur le vide »*, Sens et Tonka, éditeurs, 1994

Werk, Bauen+Wohnen, n°3, 1988

Fathy (Hassan), *Construire avec le peuple*, Sindbad, Paris, 1977

Przegląd artystyczny, n°1, mars 195- (catalogue d'art d'un pays de l'est)

SFU (annuaire)

Auzelle (Robert), *l'architecte*, Vincent & Fréal, Paris, 1965

IFA, Premiers Volumes, Editions Carte Segrete, Rome, 1989

Kräfte (Johann) et Hell (Bodo), *Pflaster*, Verlag Niederösterreichichess Presshaus, 1980

Cohen (Jean-Louis), de Michelis (M.) et Tafuri (Manfredo), *URSS 1917 1978 la ville l'architecture*, L'équerre éditeur, Paris, 1979

Monnier (Gérard), *l'architecture moderne en France*, tomes 1, 2 et 3

Moley (christian), *l'immeuble en formation*, Mardaga, Lièges, 1991

Lasen (Erik), *Huse i Danmark*, Host and Sons Forlag, Kobenhavn, 1942

Ecochard (Michel), *Casablanca le roman d'une ville*, Editions de Paris, Paris, 1955

Guida alla Venezia minore, Editions Canale, Venise, 1979

Emery (Marc), *un siècle d'architecture moderne 1859-1950*, horizons de France, 1971

Les cahiers de l'observatoire de la ville n°2 et 3

Argan (Guilio Carlo), *Brunelleschi*, editions Macula, Paris, 1981

Délégation à l'action artistique de la ville de Paris, *L'école primaire à Paris 1870-1914*, 1985

Gropius (Walter), *Apollon dans la démocratie la nouvelle architecture et le Bauhaus*, Editions la connaissance, Bruxelles, 1969 (cachet du 29 octobre 1974)

Vitou (Elisabeth), *Gabriel Guévrékian (1900-1970) une autre architecture moderne*, Connivences, 1987

Antoine Pompe, brochure du musée de Bâle

Hilpert (Thilo), *Le Corbusier laboratoire des idées*, Editions la Cité radieuse, 1987

Kopp (Anatole), *L'architecture de la période stalinienne*, PU de Grenoble, 1978

Pevsner (Nikolaus), *les sources de l'architecture moderne et du design*, La connaissance, Bruxelles, 1970

Tendenzen der Zwanziger Jahre 15 Europäische Kunststausstellung Berlin 1977, dietrich Reimer Verlag, Berlin

Duby (Georges), *Atlas historique*, Larousse, Paris 1978

Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences, PUF, Paris, 1999

Merriman (John), *Aux marges de la ville*, Seuil, Paris, 1994

Eveno (Emmanuel), *Villes et territoires, « utopies urbaines », n°11*, Presse universitaires du Mirail, 1998

Arturo Espejo (L.), *rationalité et formes d'occupation de l'espace*, Anthropos, Paris, 1984

AAM, *la familistère de Guise ou les équivalents de la richesse*, Editions des AAM, Bruxelles, 1979

La documentation française, *l'automobile et la mobilité des français*, Paris, 1980

Claval (Paul), *la logique des villes*, LITEC, Paris, 1981

Ghorra Gobin (Cynthia), *Los Angeles le mythe américain inachevé*, CNRS éditions, 2002

Gerosa (Pier Giorgio), *éléments pour une histoire des théories sur la ville comme artefact et forme spatiale*, Université des sciences humaines de Strasbourg, 1992

Malverti (Xavier), *la ville régulière modèles et tracés*, Editions Picard, 1997

Sachs (Ignacy), *quelles villes pour quel développement ?*, PUF, Paris, 1996

Monnier (Gérard), (sous la direction de), *Brasilia l'épanouissement d'une capitale*, éditions picard, 2006

Liotard (Martine), *Le Havre 1930-2006 la renaissance ou l'irruption du moderne*, Editions picard, 2007

Berque (A), Bonnin (Ph.) et Ghorra-Gobin (C.), *la ville insoutenable*, Editions Belin, 2006

Collectif, *les mécanismes fonciers de la ségrégation*, ADEF, Paris, 2004

Bailly-Maître (Marie-christine), *l'argent du minerais au pouvoir dans la France médiévale*, Editions picard, Paris, 2002

Enquête, « la ville des science sociales », n°4, 1996

Nicolas (Aymone), *l'apogée des concours d'architecture l'action de l'UIA 1948-1975*, Editions picard, Paris, 2007

Pliez (Olivier), *Villes du Sahara*, CNRS Editions, Paris, 2003

Delos-

Rhodes-

Carcassonne-

Alexandrie-

Argos- :

Lecourt (Dominique), *Les piètres penseurs*, Flammarion, 1999

Lecourt (Dominique), *une crise et son enjeu*, Maspéro, Paris, 1973

Lecourt (Dominique), *Bachelard le jour et la nuit*, Grasset, 1974

Vadée (Michel), *Bachelard ou le nouvel idéalisme épistémologique*, ES, Paris 1975

Bachelard (Gaston), *la poétique de l'espace*, PUF, Paris, 1967

Bachelard (Gaston), *l'eau et les rêves*, Corti, paris, 1942

Bachelard (Gaston), *la terre et les rêveries du repos*, Corti, 1948

Bachelard (Gaston), *la philosophie du non*, PUF, 1970

Bachelard (Gaston), *la dialectique de la durée*, PUF, 1963

Bachelard (Gaston), *la formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1972

Bachelard (Gaston), *le droit de rêver*, PUF, 1970

Bachelard (Gaston), *la psychanalyse du feu*, Gallimard, Paris, 1949

Toussaint (Bernard), *qu'est-ce que la sémiologie ?*, Privat, 1978

Virieux-Reymond (A.), *L'épistémologie*, PUF, Paris, 1966

Lecourt (Dominique), *Pour une critique de l'épistémologie*, Maspéro, 1972

Mitscherlich (Alexander), *Psychanalyse et urbanisme*, Gallimard, 1970

Canguilhem (Georges), *la connaissance de la vie*, Vrin, Paris, 1969

Jdanov (Andreï), *sur la littérature la philosophie et la musique*, Editions de la nouvelle critique, 1950

Lignes février 2001

Stoll (Ladislav), *Face à la réalité discours sur l'art*, Orbis, Prague, 1949

Mauss (Marcel), *Manuel d'ethnographie*, petite bibliothèque Payot, Paris, 1967

Lefebvre (Henri), *Critique de la vie quotidienne*, l'Arche éditeurs, Paris, 1980 (**doublon avec l'original de 1947**)

Le Bras (Hervé), *L'adieu aux masses*, L'aube, 2002

Bourdieu (Pierre), *Contre-feux*, Raison d'agir, Paris, 1998

Lefebvre (Henri), *la vie quotidienne dans le monde moderne*, Gallimard, paris, 1968

Quesnay (François), *Physiocratie*, Gallimard, 2008

collectif, *villes et sociétés urbaines au XIXè siècle*, Armand Colin, Paris, 1992

AAM, *Henri Sauvage*, AAM, Belgique, 1976

Auzelle (Robert), *cours d'urbanisme*, tome 1, 1967

Egnsplan for Storarhus, 1954 (**urbanisme danois ?**)

CRU, *photographie aérienne et urbanisme*, 1969

Bakema, *Architecture-urbanisme*, éditions Eyrolles, Paris, 1976 (**cachet du 11 mai 1977**)

Hoffmann (Ot) Repenthin (Christoph), *Neue urbane Wohnformen*, Editions Ullstein, Berlin, 1966 (**cachet de l'agence**)

Chesneau (isabelle) et Roncayolo (Marcel), *l'abécédaire de Marcel Roncayolo*, infolio, Paris, 2011

Grésillon (Boris), *Berlin métropole culturelle*, Belin, 2002

Die neue Stadt, étude d'une nouvelle cité dans le Furttal, Verlag Bauen+Wohnen, Zürich,

CRU, *la notion de flexibilité spatiale des structures urbaines*, juillet 1979

Gassiot-Talabot (Gerald) et Dévy (alain), *La Grande Borne à Grigny ville d'Emile Aillaud*, Hachette, Paris, 1972

Frey (Jean-Pierre), *morphogénèse de l'espace urbain*, IUP, 1987-1988

Athènes affaire européenne, 1985

Henry (Guy), *Barcelone*, éditions du Moniteur, 1992

Centre Georges pompidou, *Jean Prouvé constructeur*, 1990

Foucault (Michel), *les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 1966

Foucault (Michel), *le corps utopique les hétérotopiques*, Lignes, 2009

Foucault (Michel), *l'ordre du discours*, Gallimard, 1971

Foucault (Michel), *le courage de la vérité*, Gallimard, 2009

Foucault (Michel), *le gouvernement de soi et des autres*, Gallimard, 2008

Foucault (Michel), *leçon sur la volonté de savoir*, Gallimard, 2011

Foucault (Michel), *Sécurité, territoire, population*, Gallimard, 2004

Foucault (Michel), « *il faut défendre la société* », Gallimard, 1997

Foucault (Michel), *naissance de la biopolitique*, Gallimard, 2004

CORDA, *politiques de l'habitat (1800-1850)*, 1977

Topalov (Christian), *le logement en France*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1987

Institut de l'Environnement, *Les machines de guerre (aux origines de l'hôpital moderne)*, 1976

Gamarra (Pierre), *Notre ami Jules Vernes*, éditions le temps des cerises, Pantin, 2005

Blanchard (Anne), *les ingénieurs du Roy*, Montpellier, 1979

Le Play (Frédéric), *La méthode sociale*, Editions Méridien Klincksieck, 1989

Kalaora (Bernard) et Savoye (Antoine), *les inventeurs oubliés*, Champ vallon, 1989

Landauer (Paul), *L'invention d'un grand ensemble*, Editions picard, 2010

Haumont (Nicole) (sous la direction de), *L'urbain dans tous ses états*, L'Harmattan, 1998

La grande forge de Buffon, Editions grande forge de Buffon

Wiebenson (Dora), *Tony Garnier : the Cité industrielle*, Braziller, NYC, 1969

Masseau (Didier), *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIII*, PUF, Paris, 1994

Mercier (Louis-Sébastien), *le tableau de Paris*, Maspéro, 1979

Bergeron (Louis), *les masses de granit, 100 000 notables du 1^{er} Empire*, Editions de l'école des hautes études en sciences sociales, Paris, 1979

Cremnitzer (JB), *Architecture et santé*, Picard, 2005

Drevon (André), *les JO oubliés*, CNRS éditions, 2000

Lojkine (Jean), *La politique urbaine dans la région parisienne 1945-1972*, Mouton, 1972

Berger (Martine), *Les périurbains de Paris*, CNRS Editions, 2004

L'homme et son corps dans la société traditionnelle, RMM, 1978

LISTE des LIVRES DU SEJOUR

- Younès (Chris) et Paquot (Thierry), sous la direction de, *Philosophie, ville et architecture, la renaissance des quatre éléments*, Editions la découverte, Paris, 2002
- Younès (Chris), sous la direction de, *Art et philosophie, ville et architecture*, Editions la découverte, Paris, 2003
- Bourdieu (Pierre), *les structures sociales de l'économie*, Editions Seuil, Paris, 2000
- Mongin (Olivier), *Vers la troisième ville ?*, Hachette, 1995
- Raymond (Henri), *L'architecture, les aventures spatiales de la raison*, éditions CCI, Centre Georges Pompidou, Paris, 1984
- Fijalkow (Yankel), *Sociologie de la ville*, Editions La découverte, Paris, 2002
- Grafmeyer (Yves), *Sociologie urbaine*, Editions Nathan, Paris, 1995
- Ledrut (Raymond), *Sociologie urbaine*, PUF, 1968
- Ferréol (Gilles), *Que sais-je ? Vocabulaire de la sociologie*, PUF, 1995
- Durkheim (Emile), *les règles de la méthode sociologique*, Flammarion, 1988 **(1894 1^{ère} édition)**
- Ansary (Pierre) et Schoonbrodt, *Penser la ville aujourd'hui, choix de textes philosophiques*, AAM Editions, Bruxelles, 1989
- Haumont (Nicole), *les pavillonnaires*, CRU, Paris, 1966 **(le rapport de recherche envoyé par le ministère, tampon 18/07/1967)**
- Castells (Manuel), *Luttes urbaines*, Editions Maspéro, Paris, 1975
- Lefebvre (Henri), *le droit à la ville*, Editions anthropos, Paris, 1968
- Lefebvre (Henri), *Espace et politique, le droit à la ville II*, Editions anthropos, Paris, 1972
- Lefebvre (Henri), *La somme et le reste*, Editions Méridiens Klincksieck, Paris, 1989
- Lefebvre (Henri), *Méthodologie des sciences*, Editions Economica, 2002
- Lefebvre (Henri), *Rabelais*, Editions Economica, 2001
- Lefebvre (Henri), *La révolution urbaine*, Gallimard, Paris, 1970
- Conversation avec Henri Lefebvre, Messidor, 1990
- Lefebvre (Henri), *contribution à l'esthétique*, Editions Sociales, Paris, 1953
- Lefebvre (Henri), *vers le cybernanthrope*, Editions Denoël, Paris, 1971
- Lefebvre (Henri), *le manifeste différentialiste*, Gallimard, 1970
- Lefebvre (Henri), *la pensée marxiste et la ville*, Casterman, 1972
- Lefebvre (Henri), *la production de l'espace*, Economica, 2000
- Benjamin (Walter), *Ecrits français*, Gallimard, 1991

Benjamin (Walter), *Œuvres I*, Gallimard, 2000

Benjamin (Walter), *Œuvres II*, Gallimard, 2000

Benjamin (Walter), *Œuvres III*, Gallimard, 2000

Benjamin (Walter), *Je déballe ma bibliothèque*, Payot et rivages, Paris, 2000

Benjamin (Walter), *Paris, capitale du XIXe siècle*, Le Cerf, Paris, 1989

Plékhanov (Georges), *l'art et la vie sociale*, Editions Sociales, Paris, 1949

Derrida, *Spectres de Marx*, Galilée, Paris, 1993

Althusser (Louis), *politique et histoire de Machiavel à Marx*, Editions du Seuil, Paris, 2006

Centre d'études et de Recherches marxistes, *sur les sociétés précapitalistes*, Editions Sociales, Paris, 1970

Centre d'études et de Recherches marxistes, *sur le féodalisme*, Editions Sociales, Paris, 1971

Centre d'études et de Recherches marxistes, *Philosophie et religion*, Editions Sociales, Paris, 1974

Engels (Friedrich), *La question du logement*, Editions sociales, Paris, 1957

Les grands textes du marxisme, sur la famille, Editions sociales internationales, Paris, 1938

Les éléments du communisme, L'impérialisme, stage suprême du capitalisme, Editions sociales, Paris, 1945

Althusser (Louis), *Positions*, Editions Sociales, Paris, 1976

Althusser (Louis), *Pour Marx*, Editions Maspéro, Paris, 1965

Althusser (Louis), *Ecrits philosophiques et politiques*, tome I et II, Editions Stock IMEC 1995

Althusser (Louis), *l'avenir dure longtemps*, Editions Stock IMEC, 1992

Althusser (Louis), *Philosophie et philosophie spontanée des savants*, Editions Maspéro, Paris, 1974

LISTE des LIVRES de la CHAMBRE de ROBERT JOLY

- Bloch (Marc), Febvre (Lucien), *Correspondance*, Editions Fayard, 1994
- Dunzhen (Liu), *la maison chinoise*, Editions Berger-Levrault, 1980
- Moley (Christian), *les structures de la maison*, Publications orientalistes de France, 1984
- In extenso, la maison. Espaces et intimités, n°9,
- Kerblay (basile), *L'isba d'hier et d'aujourd'hui*, Editions l'âge d'homme, Lausanne, 1973
- Cahier de l'écodéveloppement N°12, juillet 1979
- Donnadieu (Catherine et Pierre), *Habiter le désert les maisons mozabites*, Editions Mardage, Bruxelles, 1977
- Bertrand (Michel-Jean), *Architecture de l'habitat urbain*, Editions Bordas, Paris, 1980
- Etudes prioritaires interministérielles, *Demain l'espace l'habitat individuel périurbain*, La documentation française, Paris, 1979
- Heumann (Gautier), *la guerre des paysans d'Alsace et de Moselle*, Editions Sociales Paris, 1976
- Jacomy (Bruno), *Une histoire des techniques*, Editions du Seuil, Paris, 1980
- Homo (Léon), *Rome impériale et l'urbanisme dans l'antiquité*, Editions Albin Michel, Paris, 1951
- Guide international d'histoire urbaine, tome 1 Europe, Editions Klincksieck, Paris, 1977
- Servier (Jean), *histoire de l'utopie*, Editions Gallimard, 1967
- Roth (Philip), *Parlons travail*, Editions Gallimard, 2004
- McHugh (Patricia), *Toronto architecture A city guide*, Mercury Books, 1985
- Febvre (Lucien), *La terre et l'évolution humaine*, Editions Albin Michel, Paris, 1970
- Colloque international du CNRS, L'acquisition des techniques par les pays non initiateurs, Paris, 1973
- Rudofsky (Bernard), *Streets for people a primer for americans*, Anchor Press Doubleday, New York, 1966
- Ellenstein (Jean), *Histoire du phénomène stalinien*, Paris, 1975
- Les Cahiers de la recherche architecturale, Soufflot et l'architecture des lumières, supplément au n°6-7, octobre 1980
- Rémy (Jean) (sous la direction de), *Georg Simmel : ville et modernité*, Editions L'Harmattan, Paris, 1995
- Campanella (Tomaso), *la Cité du soleil*, Librairie Droz, Genève, 1972
- Bacon (Francis), *Nouvelle Atlantide*, Librairie Vrin, Paris, 1981

Mendras (Henri), *Voyage au pays de l'utopie rustique*, Actes Sud, 1979

Abensour (Miguel), *L'utopie de Thomas More à Walter Benjamin*, Editions Sens & Tonka, Paris, 2000

Utopie cinq, mai 1972

Tafuri (Manfredo), *Projet et utopie*, Editions Bordas, Paris, 1979

Institut de l'Environnement, *Socialisme utopique et architecture au XIXe siècle*, Paris, 1975

Lapouge (Gilles), *Utopie et civilisations*, Editions Weber, 1973

Colloque de Cerisy, *Le discours utopique*, Editions 10/18, 1978

Dauzat (Albert), *Le village et le paysan de France*, Editions Gallimard, Paris, 1941

Recherches et travaux, *Histoires de vie approche pluridisciplinaire*, 1987

Franklin (Albert), *La vie privée d'autrefois*, Librairie Plon, Paris, 1893

La commune du Vésinet histoire, architecture et paysage, société anonyme des imprimeurs Oberthur, Rennes, 1943

Dobost (Françoise), *vert patrimoine*, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1994

Coll. Venise au fil du temps, Editions Joël Cuenot, Boulogne-Billancourt, 1971

Viard (Jean), *Penser les vacances*, Actes Sud, 1984

Vigouroux (François), *L'âme des maisons*, PUF, Paris, 1996

Howard (Ebenezer), *Les cités-jardins de demain*, Sens & Tonka, 1998

Lugon (Clovis), *La République des Guaranis les Jésuites au pouvoir*, Les éditions ouvrières, 1970

Owen (Robert), *Textes choisis*, éditions Sociales, Paris, 1963

Morris (William), *nouvelles de nulle part*, Editions Sociales, Paris, 1961

Considérant (Victor), *description du phalanstère & considérations sociales sur l'architectonique*, Guy Durier, editeur, 1979

Pelletier (Antoine) et Goblot (Jean-Jacques), *matérialisme historique et histoire des civilisations*, Editions sociales, Paris, 1973

Freund (Gisèle), *Photographie et société*, Editions du Seuil, Paris, 1974

Biolat (guy), *Marxisme et environnement*, Editions Sociales, Paris, 1973

Médici (Angela), *Que sais-je ? L'éducation nouvelle*, PUF, Paris, 1941

Cournut (Jean), *Pourquoi les hommes ont peur des femmes*, PUF, 2001

Garden (Maurice), *Lyon et les lyonnais au XVIIIe siècle*, Editions Flammarion, Paris, 1975

Friedmann (Georges), *Villes et campagnes*, Librairie Armand Colin, Paris

Vinciennes (Monique), *du village à la campagne*, Editions école pratique des hautes études, Pays-Bas, 1972

Wylie (Laurence), *Un village du Vaucluse*, Editions Gallimard, 1968

Gibbal (Jean-Marie), *citadins et villageois dans la ville africaine*, Presses universitaires de Grenoble, Maspéro, 1974

Bacqué (Marie-Hélène) et Fol (Sylvie), *Le devenir des banlieues rouges*, L'Harmattan, 1997

Le Corbusier, *Poésie sur Alger*, Falaize, Paris,

Kopp (Anatole), *Ville et révolution*, Editions Anthropos, 1967

Heers (Jacques), *La ville au Moyen-Age*, Librairie Fayard, 1990

Hanno (Georges), *les villes retrouvées*, Hachette, Paris, 1881

Lepetit (Bernard), *Les villes dans la France moderne (1740-1840)*, Albin Michel, Paris, 1988

Recherches, villes en Europe, La découverte,

Fourcaut (Annie) (sous la direction de), *La ville divisée*, Créaphis, 1996

Le Corbusier, *Urbanisme*, Vincent, Fréal & Cie, Paris, 1966

Le Corbusier, *Précisions sur un état présent de l'architecture et de l'urbanisme*, Vincent, Fréal & Cie, Paris, 1960

Fleming (John), Honour (Hugh) et Pevsner (Nikolaus), *the penguin dictionary of architecture*, London, 1960

Beaujeu-Garnier (Jacqueline) (sous la direction de), *La France des villes, le bassin parisien, Paris*, 1978

Ascher (François) et Giard (Jean), *Demain la ville urbanisme et politique*, Editions sociales, Paris, 1975

Coll. *L'école de Chicago naissance de l'écologie urbaine*, Editions Aubier, 1984

Laval (Christian), *L'économie est l'affaire de tous*, Editions Syllepse, 2004

Duby (Georges), *Des sociétés médiévales*, Gallimard, 1971

Duby (Georges), *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, Flammarion, Paris, 1962

Duby (Georges), *L'Europe au Moyen-Age*, Flammarion, Paris, 1984

Duby (Georges), *guerriers et paysans*, Gallimard, 1973

Duby (Georges), *L'art cistercien*, Flammarion, Paris, 1979

Duby (Georges), *L'art et la société. Moyen Age, XXe siècle*, Gallimard, 2002

Acot (Pascal), *Histoire de l'écologie*, PUF, 1988

Hall (Edward T.), *La dimension cachée*, Editions du Seuil, Paris, 1971

Dictionnaire de la civilisation égyptienne, Hazan,

Le Goff (Jacques), *Pour un autre Moyen*, Editions Gallimard, 1977

Le Goff (Jacques), *L'imaginaire médiéval*, Editions Gallimard, 1985

Le Goff (Jacques), *La civilisation de l'Occident médiéval*, Editions Arthaud, 1984

Actes du colloque, *la notion d'autorité au Moyen-Age*, PUF, 1982

Réau (Louis) et Cohen (Gustave), *L'art du Moyen-Age*, Editions Albin Michel, 1935

Guerrand (Roger-Henri), *L'aventure du métropolitain*, Editions La Découverte, Paris, 1986

Les cahiers de médiologie, *La confusion des monuments*, Editions Gallimard, n°7,

Schwarz (Fernand), *Initiation au livre des morts*, Editions Albin Michel, Paris, 1988

Marco Polo, *Le devisement du monde*, La Découverte, Paris, 1980

Dunand (Françoise) et Lichtenberg (roger), *Les momies, un voyage dans l'éternité*, Découvertes Gallimard, Paris, 1991

Blasquez (Adélaïde), *Gaston Lucas, serrurier*, Editions Plon, 1976

Linhart (robert), *L'établi*, Les éditions de Minuit, Paris, 1978

Dumay (Jean-Baptiste), *Mémoire d'un militant ouvrier du Creusot*, Maspéro, Presses universitaires de Grenoble, Paris, 1976

Cohen (Gustave), *la grande clarté du Moyen âge*, Editions Gallimard, 1945

Gimpel (Jean), *La révolution industrielle du Moyen Age*, Editions du seuil, Paris, 1975

Bloch (Marc), *La société féodale*, Editions Albin Michel, Paris, 1968

Vernant (Jean-pierre), *entre mythe et politique*, Editions du Seuil, Paris, 1996

Collectif, *culture et travail intellectuel dans l'Occident médiéval*, Editions du CNRS, Paris, 1981

collectif, *Le monde contemporain*, Bordas, 1968

Poisson (Michel), *Façades parisiennes*, Parigramme, 2006

Francastel (Pierre), *L'urbanisme de Paris et l'Europe 1600-1680*, Editions Klincksieck, Paris, 1969

Chadwick (Georges F.), *The works of Sir Joseph Paxton*, the architectural press, London, 1961

Gaudin (Jean-Pierre), *Les nouvelles politiques urbaines*, PUF, Paris, 1993

Badiou (Alain), *Second manifeste pour la philosophie*, Fayard, 2009

Klein (Etienne), *le facteur ne sonne jamais deux fois*, Flammarion, Paris, 2007

Morin (Edgar), *Introduction à la pensée complexe*, Editions du Seuil, 2005

Debray (Régis), *L'obscénité démocratique*, Flammarion, Paris, 2007

Adorno (theodore W.), *Etudes sur la personnalité autoritaire*, Editions Allia, Paris, 2007

Blanchot (Maurice), *La part du feu*, Gallimard, 1949
 Sloterdijk (Peter), *Critique de la raison cynique*, Editions Christian Bourgeois, Paris, 1983
 Viollet-le-Duc, *entretiens sur l'architecture*, Pierre Mardaga Editeur, 1977
 Viollet-le-Duc, *histoire d'une maison*, Pierre Mardaga Editeur, 1978
 Harouel (Jean-Louis), *Que sais-je ? histoire de l'urbanisme*, PUF, 1981
 Pevsner (Nikolaus), *Génie de l'architecture européenne*, Librairie générale française, 1970
 Todorov (Tristan), *éloge du quotidien*, Editions du Seuil, 1997
 Eluard (Paul), *anthologie des écrits sur l'art*, Editions cercle d'art, Paris, 1952
 Auzelle (robert), *Dernières demeures*, 1965
 Lavedan (Pierre), *L'urbanisme au Moyen Age*, Droz, Genève, 1974
 Lavedan (Pierre), *L'urbanisme à l'époque moderne*, Droz, Genève, 1982
 Aniel (Jean-Pierre), *les maisons de Chartreux*, Droz, Genève, 1983
 Perret (Auguste), *contribution à une théorie de l'architecture*, Editions Cercle architectural, Paris
 Minvielle (Géo), *L'architecte*, Lyon, 1931

LISTE des LIVRES du PALIER précédant le BUREAU de ROBERT JOLY

- Moulin (Raymonde), *les architectes*, Calmann-Lévy, 1973
- Cahiers de l'IUAURP volume 36-37, décembre 1974
- Doxiadis (Constantinos A.), *L'architecture de transition*, Dunod, Paris, 1963
- Il complesso palladiano della carita, Electra Editrice, Venezia
- ICOMOS, problèmes du patrimoine et de l'identité culturelle en Pologne, 1984
- Les cahiers du centre d'étude et de recherches marxistes, n°75, 1970
- La Pensée, n°122, aout 1965
- Rimbert (Sylvie), *Les paysages urbains*, Editions Armand Colin, Paris, 1973
- Actes du séminaire des 18, 19 et 20 octobre 2002, « nouvelles densités, nouvel habitat : alternative(s) à l'étalement urbain », Conseil n°8, mai à juin 2003
- Kayser (Bernard) (sous la direction de), *Petites villes et pays dans l'aménagement rural*, Editions du CNRS, 1979
- Les cahiers de la recherche architecturale, « Paris discret ou le guide des villas parisiennes » n°3,
- Actes du Séminaire industrialisation du bâtiment et conception architecturale, 1986
- Candeva (Petia), *Techniques de mise en œuvre*, rapport de recherche, 1991
- Ragon (Michel), *l'urbanisme et la cité*, 1965
- Genro (Tarso) et de Souza (Ubiratan), *quand les habitants gèrent vraiment leur ville*, Editions Charles Léopold Mayer, Lausanne, 1998
- les cahiers du C.E.R.M., *Urbanisme monopoliste, urbanisme démocratique*, 1974
- Lipietz (Alain), *le capital et son espace*, Editions Maspéro, Paris, 1977
- Centre National d'Art et de Culture Georges Pompidou, CCI, 1917 1978 L'espace urbain en URSS, 1978
- Collectif, *Storia della città*, Editions Electa, Milan, 1987
- BNF, *Utopie la quête de la société idéale en Occident*, Paris, 2000
- Commisariat général du plan, *Aménagement du territoire et du cadre de vie*, La documentation française, Paris, 1976
- Secrétariat général du groupe central des villes nouvelles, *centres et centralité dans les villes nouvelles françaises et britanniques*,
- Preteceille (Edmond), *La production des grands ensembles*, Editions Mouton, Paris 1973
- Etudes prioritaires interministérielles, *les équipements publics de quartier*, la documentation française, 1978

Institut de l'Environnement, *L'habitat comme pratique*, Paris, 1974

Actes des 1ères rencontres du paysage, entre Europe et Méditerranée, entre nature et culture, mai/juin 2001, les Bormettes, Var, Mémoire à lire, territoire à l'écoute

Kopp (Anatole), Boucher (Frédérique) et Pauly (Danièle), *1945-1953 France : l'architecture de la reconstruction*, ARDU, Paris, 1980

Ascher (François) et Lacoste (J.), *les producteurs du cadre bâti*, étude CORDES, 1972

Lloyd Wright (Frank), *L'avenir de l'architecture*, Editions Gonthier, , 1966

Venturi (Robert), *de l'ambiguïté en architecture*, dunod, Paris, 1971

Alexander (Christopher), *de la synthèse de la forme*, essai, Dunod, Paris, 1971

Boudon (Philippe), *Richelieu, ville nouvelle*, Dunod, paris, 1978

Boudon (Philippe), *sur l'espace architectural*, Dunod, paris, 1971

Rapoport (Amos), *Pour une anthropologie de la maison*, Dunod, Paris, 1972

Chermayeff (S.) et Alexander (christopher), *Intimité et vie communautaire*, Dunod,Paris, 1972

Malisz (Boleslaw), *La formation des systèmes d'habitat*, Dunod, Paris, 1972

Bahrman (Henri) et van Mang (Ho), *l'ambiance urbaine*, CRU, 1972

Massiah (Gustave) et Tribillon (Jean-François), *villes en développement*, editions la découverte, Paris, 1987

Seidensticker (Wilhem), *Umbau der Städte*, Editions Vulkan, Essen, 1959

Dron (Dominique), *environnement et choix politiques*, Flammarion, Paris, 1995

Tribillon (Jean-François), *vocabulaire critique du droit de l'urbanisme*, Editions de la villette, Paris, 1985

Atelier 3, *Recherche pour un habitat personnalisé à structures traditionnelles et équipements industrialisés*, Editions Eyrolles, Paris, 1971

Brunet (Roger) et Sallois (Jacques), sous la direction de, *France, les dynamiques du territoire*, Editions Reclus, Montpellier, 1986

Coll. *Ile-de-France un nouveau territoire*, Editions Reclus, Montpellier, 1989

Mayer (Sylvie), *quelle planète léguerons-nous ?*, Editions sociales, Paris, 1996

Architecture intérieure CREE, « Actualités tertiaires », n0 344

Le Monde diplomatique, « L'atlas environnement, analyse et solutions »

Institut français d'architecture, *portrait de ville, Shangai*, 2000

Institut français d'architecture, *portrait de ville, Nantes*, 1996

Institut français d'architecture, *portrait de ville, Lille*, 1993

Institut français d'architecture, *portrait de ville, Hambourg*, 2002

Institut français d'architecture, *portrait de ville, Casablanca*, 1999

Projet urbain, « Barcelone, la deuxième renaissance », n°14, septembre 1998

Monuments historiques, « l'espace du voyage ; les gares », n°6, juin 1978

Atelier histoire de Tours, Rue Nationale, catalogue de l'exposition « Vivre à Tours », 15 avril-15 octobre 1988

André Lurçat architecte projets et réalisations, éditions Vincent, Fréal et Cie, Paris, sans date (planches de plans et photos, estimé années 50)

Colonnes (périodique des archives d'architecture du XXe siècle), « Archives et paysage tendances de la collecte », n°27, juin 2011

Wuppertal, Editions Press und Werbeamnt der Stadt Wuppertal, 1969

Benoit (Paul), *La mine de Pampailly XVe-XVIIIe siècles*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, Lyon, 1997

Goudineau (Christian) (sous la direction de), *Viviers, cité épiscopale*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, Lyon, 1988

Goudineau (Christian) (sous la direction de), *Aux origines de Lyon*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, Lyon, 1989

Les cahiers de l'observatoire de la ville N°4, « immobilier duralbe : l'innovation en marche ! »

AA n°376, Grand Paris, février-mars 2010

Hommage à Jean-Eudes Roullier : un pionnier des politiques de l'espace urbain, 19 octobre 2010

Diagonal, revue des équipes d'urbanisme, « espaces naturels : à consommer avec modération », juin 2010, n°181

Ministère de la Culture, Athènes ville capitale, , 1995

Ministère de l'intérieur et de l'aménagement du territoire, Débat national pour l'aménagement du territoire, La documentation française, Paris, 1996

Travaux et recherches de prospective, « régions urbaines régions de villes », n°44, La documentation française, Paris, 1973 (daté du 20 juin 1974)

Travaux et recherches de prospective, « composantes de la fonction urbaine », n°3, La documentation française, Paris, 1970 (daté du 20 octobre 1972)

Travaux et recherches de prospective, aménagement de Loire moyenne, schéma de la métropole-jardin », n°70, La documentation française, Paris, 1971 (daté du 26 octobre 1976)

Travaux et recherches de prospective, « vers la métropole-jardin », n°23, La documentation française, Paris, 1971 (daté du 26 octobre 1976)

Ministère de l'Équipement, du Logement et des transports, *Le renouveau de la planification urbaine et territoriale*, 1993

Ministère de l'Équipement, du Logement et des transports, *aménagement du territoire et action régionale*, rapport d'activité, novembre 1990- novembre 1992

Urbanisme, 15 an de PAN Analyse urbaine 1971-1986, juin juillet 1986, n) 214

Chombart de Lauwe (Paul-Henri) et Couvreur (L) (sous la direction de), *Ménages et catégories sociales dans les habitations nouvelles*, extrait des informations sociales n°5, 1958

Muyard (C), *espace familial et problèmes d'habitabilité*, Editions dunod, Paris, 1965

Ludmann (Harald) et Riedel (Joachim), *Neue Stadt Köln-Chorweiler*, Editions Karl Krämer Verlag, Stuttgart, 1967

Les cahiers de la recherche architecturale, formes urbaines, n°1, décembre 1977

Urbanisme, Imaginer, dire et faire la ville, HS n°19, juillet-août 2003

Urbanisme, Régénération urbaine en Europe, HS n°16, mars/avril 2002

Urbanisme, de Banlieue 89 à Jean-Louis Borloo, n°332, septembre/octobre 2003

Urbanisme, Mémoire et projet, n°303, novembre/décembre 1998

Les cahiers français, le monde urbain, n°203, octobre/décembre 1981 (tampon 18 mai 1982)

Sciences humaines, l'œuvre de Pierre Bourdieu, n° spécial 2002

Ecole d'architecture de Paris-la-Villette, Introduction à l'étude de la ville et des villes arabo-musulmanes, 1985

Robin (Christelle), *La ville européenne exportée*, Les éditions de la villette, 1992

Lortie (André), *Paris s'exporte*, Editions du pavillon de l'arsenal, Picard, Paris, 1995

Equipe d'analyse spatiale du laboratoire de géographie Raoul Blanchard, analyse spatiale quantitative et appliquée, n°23, 1987

Quan-Schneider (Geneviève), *le corps, la maison, la ville*, institut de l'Environnement, 1974

La documentation géographique, Voir la France autrement, n°6101, juin 1989

Ministère de l'Équipement, du Logement et des transports, *Loi d'orientation pour la ville*, documents de présentation, 1991

Expo 67, *Habitat Moshe Safdie une entrevue de John Gray*, Editions Toundra, Canada, 1967
(daté 19 mars 1968)

Colonnes, André Lurçat architecte 1894-1970, n°24

Parcours du patrimoine région ile de France, L'œuvre d'André Lurçat en Seine St Denis (1945-1970), Editions Somogy, Paris, 2008

La nouvelle critique, « la maison du parti communiste français, supplément au n°46

IFA, dossier de presse André Lurçat architectures modernes

Itinéraires du patrimoine n°94, André Lurçat architecte l'œuvre lorraine, Editions Serpenoise, Metz,

Journal d'André Lurçat avec ses activités

Stetter (Gertrud), *Bayern*, Editions Thorbecke, München, 1971

Villages dans Munich, symposium européen des villes historiques, 1978

Notes et Etudes documentaires, les ensembles historiques dans la reconquête urbaine, la documentation française, 9 mars 1973

Urbanisme, la fête en ville, n°331, juillet-août 2003

Urbanisme, la charte d'Athènes, et après ?, n°330, mai-juin 2003

Urbanisme, la ville au cinéma, n°3281janvier/février 2003

Urbanisme, à l'école de la ville, n°327, novembre/décembre 2003

Urbanisme, développement durable : l'enjeu urbain, n°324, mai-juin 2002

Territoires 2020, n°7

INSEE Première, septembre 1996

Travaux et recherches de prospective, « Paris ville internationale », n°39, La documentation française, Paris, 1973

Travaux et recherches de prospective, « une image de la France en l'an 2000 », n°20, La documentation française, Paris, 1971 (daté du 28 octobre 1974)

Travaux et recherches de prospective, « le scénario de l'inacceptable : 7 ans après », n°68, La documentation française, Paris, 1977 (daté du 1er mars 1978)

Architecture, FLW, n°403, 1977

Jean-Marie (Laurent), *Caen aux XIe et XIIe siècles Espaces urbain, pouvoirs et société*, Editions la Mandragore, 2000

Les cahiers de la recherche architecturale, Banlieues, n°38/39

Bayer (Raymond), *œuvres philosophiques de Buffon*, PUF, Paris, 1951

Stolof (Bernard), *L'affaire Claude-Nicolas Ledoux autopsy d'un mythe*, Editions Pierre Mardaga, Liège, 1989

Ledoux (Claude-Nicolas), *l'architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation*, Editions Hermann, Paris, 1997

Roupnel (Gaston), *histoire de la campagne française*, Editions Plon, 1981

Jacquemin (Odile), *Projet urbain et paysage littoral*, Editions Mémoire à lire, territoire à l'écoute, 2008

Barbey (Gilles), *Réfléchissements rencontres d'architectes*, Infolio, Gollion, 2007

Le Corbusier, *L'art décoratif aujourd'hui*, Editions vincent, Fréal et Cie, Paris, 1959

Actes du colloques de Tours 1979, « pratiques et discours alimentaires à la Renaissance, Editions Maisonneuve et Larose, paris, 1982

Vovelle (Michel), *Ville et campagne au 18^e siècle*, Editions sociales, Paris, 1980

Diderot (Denis), *Voyage en Hollande*, Editions Maspéro, Paris, 1982

Goulemot (Jean), Lidsky (Paul) et Masseau (Didier), *Le voyage en France, anthologie*, Editions robert Laffont, Paris, 1995

Centre Alfred Merlin CNRS Paris-socrbonne, la topographie chrétienne des cités de la Gaule, 1980

Colonnes, Autour des archives d'architectes, n°23, novembre 2006

Colonnes, associations d'archives d'architectes, n°22, décembre 2004

Colonnes, Guillaume Gillet, n°25, juin 2009

Pauly (Jos), *Luxembourg*, Editions RTL, 1981

Mersch (François), *Luxembourg*, Editions Mersch, Luxembourg, 1976

Fischer (Batty), *Luxembourg*, Editions Kutter, Luxembourg, 1977

Peirs (Giovanni), *La terre cuite, l'architecture en terre cuite de 1200 à 1940*, Mardaga, Liège, 1979

Giedion (Siegfried), *construire en France, construire en acier, construire en béton*, Editions de la Villette, Paris, 2000

Lemoine (Bernard), *Gustave Eiffel*, Editions Hazan, Paris, 1984

Aillaud (Emile), *désordre apparent, ordre cache*, Editions du Linteau, Paris, 2006

Bill (Max), *Robert Maillart*, Editions Girsberger, Zürich, 1955

Ache (JB), *Acier et architecture*, Arts et métiers graphiques, Paris, 1966

Goudineau (Christian), *les fouilles de la maison au dauphin*, editions du CNRS,

Monnier (Gérard), Travaux du séminaire organisé le 16 mai 1998, les architectes et la croissance, école d'architecture de Lille

Frihedsmonumenter og frihedskollegier **(document des années 1950, sans doute rapportée du Danemark)**

Arkitekten, den ny Aalboghal, n°6, juin 1953 **(document des années 1950, sans doute rapportée du Danemark)**

CNRS, *Science et dialectique chez Hegel et Marx*, Editions du CNRS, 1980

Moley (Christian), *les espaces de 'habitat ancien*, Göteborg, 1992

Actes de la recherche en sciences sociales, sociologie de l'œil, n°40, novembre 1981

Le Comte (Daniel), *Les architectes révolutionnaires*, Editions le sénevé, Paris, 1969

Culot (Maurice) et Terlinden (François), *Antoine Pompe et l'effort moderne en Belgique*, Editions musée d'Ixelle, 1969

Ministère belge de la culture, Bruxelles 1900, 1972

Fathy (Hassan), *construire avec le peuple*, Editions sindbad, Paris, 1970

Mallet-Stevens (Rob), *une demeure 1934*, Editions Stéphane Place, Paris, 2000

Monnier (Gérard), *l'art et ses institutions en France*, Gallimard, 1995

Enjolras (Christian), *Jean Prouvé les maisons de Meudon*, Editions de la villette, 1999

Gropius (Walter), *Architecture et société*, Editions du Linteau, Paris, 1995

Office fédéral Suisse de la culture, *Max Bill et l'architecture « simple »*, Editions Lars Müller, 1996

Freyssinet (Eugène), *Un amour sans limite*, le Linteau, Paris, 1993

Nervi (Pier Luigi), *Savoir construire*, le linteau, 1997

Jean Prouvé par lui-même, le Linteau, 2001

Cook (Peter), *architecture : action and plan*, Editions John Lewis, 1969

Revue des ciments Lafarge France, images des grands travaux, n°6, printemps 1976

Toussaint (Jean-Yves) et Younès (Chris), *Architecte, ingénieur, des métiers et des professions*, éditions la Villette, 1996

Argan (Giulio Carlo), *Pier Luigi Nervi*, Editions il Balcone, Milan, 1955

Institut de l'Environnement, *notes méthodologiques en architecture*, 1973

Carnet de croquis 1951-1953 Henri Prouvé, Editions la 1^{ère} Rue, 2005

CEMPA école d'architecture de Nancy, *essai sur la formation d'un savoir technique*

Colonnes, Bernard Lafaille, n°18, mai 2002

Freyssinet (Eugène), *la précontrainte et l'Europe*, Editions du linteau, Paris, 2000

CCI/CGP, *architecture et industrie passé et avenir d'un mariage de raison*, 1983

Dubost (François), *coté jardin*, Editions scarabée et compagnie, Paris ,1984

STU, *composition urbain*, 1994

Chatelet (Anne-Marie), *Paris à l'école*, Picard, Paris, 1993

GEFAU, Borie (Alain), Michelon (Pierre), Pinon (Pierre), *forme et déformation des objets architecturaux et urbains*, 1978

Pevsner (Nikolaus), *a history of building types*, Alden Press, Oxford, 1986

Huet (Christiane), *Bayeux au siècle des lumières*, La mandragore, Paris, 2001

Les monuments historiques de la France, n°1, 1974

Les monuments historiques de la France, n°6, 1975

Bentmann (Reinhard) et Müller (Michael), *La villa, architecture de domination*, Mardaga, Bruxelles, 1971

Fichelet (Monique et Raymond), *mai 68 chez les élèves architectes*, esprit, octobre 1968

Monnier (Gérard), *histoire de l'architecture*, PUF, Paris, 1994

Monnier (Gérard), *Le Corbusier*, Editions la manufacture, Besançon, 1992

Niemeyer (Oscar), *la forme en architecture*, Métropolis, 1978

Blijstra (R), *Dutch architecture after 1900*, van Kampen & Zoon, Amsterdam, 1966

Dehan (Philippe), *Jean Ginsberg 1905-1983*, éditions connivences, 1987

Perriand (Charlotte), *Fernand Léger, une connivence*, Editions Cofer, Paris *la Défense métropole européenne des affaires*, Editions du moniteur, 1987

Zodiac 17, USA architecture FLW Luis Kahn

Zodiac 18, Great Britain,

Banham (Reyner), *le brutalisme en architecture*, Dunod 1970

Pedersen (Johun), *Arkitekten Arne Jacobsen*, Arkitekten Forlag, 1954

Candilis Josic Woods *une décennie d'architecture et d'urbanisme*, Editions eyrolles, Editions Krämer, Stuttgart, 1968

Marcel Breuer, projets et réalisations récentes, Editions Vincent, Fréal et Cie, 1970

Clément (Gilles), *le jardin planétaire*, Albin Michel, 1999

Rapport Buchanan

Deilmann (Harald), *Wohnungsbau*, Editions Krämer, Stuttgart, 1973

Cahiers d'histoire, architecture et politique au XXe n°109, 2009

20 portraits d'architectes par Archibat,

Hix (John), *the glasshouse*, phaidon, Londres, 1996

deutsche Baukunst, Sachsenverlag, Dresde, 1953

Ferro (Marc), *les individus face aux crises du XXe*, Odile Jacob, Paris, 2005

Le Roy Ladurie (Emmanuel), *les paysans de Languedoc*, Flammarion, Paris, 1969

Hobsbaxm (Eric), *l'historien engagé*, éditions de l'Aube, 2000

Villes du monde, Editions Booking international, 1990

Herbst (Stanislaw), *Zamosc*, 1955

Les dix livres d'architecture de Vitruve,

Hunt (Peter), *the book of garden Ornament*, JM Dent and Sons limited, Londres, 1974

Massachussets horticultural society, Keeping Eden, ?

Bauer (Gérard), Baudez (Gildas) et Roux (Jean-Michel), *Banlieue de charme ou l'art des quartiers-jardins*, Pandora editions, aix-en-Provence, 1981

Hepper (Nigel), *Kew gardens for science & pleasure*, 1982

Rudojsky (Paul), *architecture insolite*, Taillandier, 1977

Margue (P), als (G), *Luxembourg*, Christine Bonneton editeur, Le Puy, 1984

Tatsui (Matsunosuke), *Japanese Gardens*, Editions Dai Nippon, 1956

André (E), *traité général de la composition des parcs et jardins*, éditions Jeanne Laffitte,
1879

Thomas More, *Utopie*.

4. TRAVAUX SCIENTIFIQUES ET PEDAGOGIQUES SUR ROBERT JOLY.

Cette partie des annexes restitue les évènements scientifiques et pédagogiques qui ont ponctué la recherche et l'ont enrichie. L'exposition sur Robert Joly en 2013 a été l'occasion de résumer dans soixante mètres carrés de galerie quarante ans de pratiques variées. La conférence de la journée d'étude fut une des premières formalisations synthétiques abouties de la thèse. Quant aux travaux effectués sur le film et la promenade urbaine Robert Joly, ils ont été des occasions de confronter l'oeuvre à ses valeurs d'usages, dans un partage avec un public non spécialiste.

4.1. EXPOSITION ROBERT JOLY A LA GALERIE BLANCHE, BRIEY, CITE RADIEUSE, AVRIL-JUIN 2012

« Robert Joly, Urbaniste-architecte : pratiques protéiformes », exposition tenue du 12 avril au 7 juin 2012, Galerie Blanche de la Cité Radieuse de Briey, association « La Première Rue ». Commissariat et scénographie : Alexandra Schlicklin.



Vue sur l'exposition, Galerie Blanche, avril 2012. Photographie personnelle.

→ **ROBERT JOLY, URBANISTE-
ARCHITECTE :**
PRATIQUES PROTÉIFORMES

Alexandra Schlicklin

Commissariat / scénographie de l'exposition

Cette exposition veut être un hommage à Robert Joly (1928-2012) décédé l'automne dernier à Paris. Formé à l'Institut d'Urbanisme de l'Université de Paris en 1947 puis aux Beaux-Arts de Paris, il est Troisième Grand Prix de Rome (1956). Son œuvre variée est façonnée par des influences multiples, parfois éloignées : urbanisme culturaliste et classique, modernité nordique, œuvres tardives de Le Corbusier, réalisations brutalistes anglaises, architecture vernaculaire... Il participe à des opérations d'urbanisme (la Défense, 1958 avec Robert Auzelle), à des plans de villes nouvelles postcoloniales (Nouakchott, 1959), aux grands concours de ZUP (1961, 1962). Puis, à partir de 1976, il dirige des secteurs sauvegardés dans cinq villes, liant urbanisme opérationnel et patrimoine. En même temps, il exerce en architecte libéral et livre des réalisations très différentes formellement, mais dont le point commun réside dans l'intégration au contexte. Non monumentaux, les bâtiments de Robert Joly jouent sur des valeurs de discrétion, d'élégance et de respect du site et des usagers. Qu'il construise un édifice industrialisé en plein cœur de Paris (Institut de l'Environnement, 1969), un collège de campagne (collège agricole de Tulle, 1969), ou une série de lycées industrialisés aux budgets limités, il propose des solutions uniques et adaptées. Son engagement dans la politique, l'enseignement (1966) et la recherche (1974) orientent aussi l'homme et ses réalisations. Architecte-conseil départemental depuis 1969, il investit le domaine de la ruralité dans ses aspects sociologiques, architecturaux et paysagers. Ses écrits témoignent de ses attaches à la théorisation de la ville et l'environnement (1985-1986), et de la collaboration avec son frère Pierre Joly sur un autre architecte engagé (Lurçat, 1995). Moderne sans dogmatisme, l'œuvre de Robert Joly est à l'image de son parcours : protéiforme.

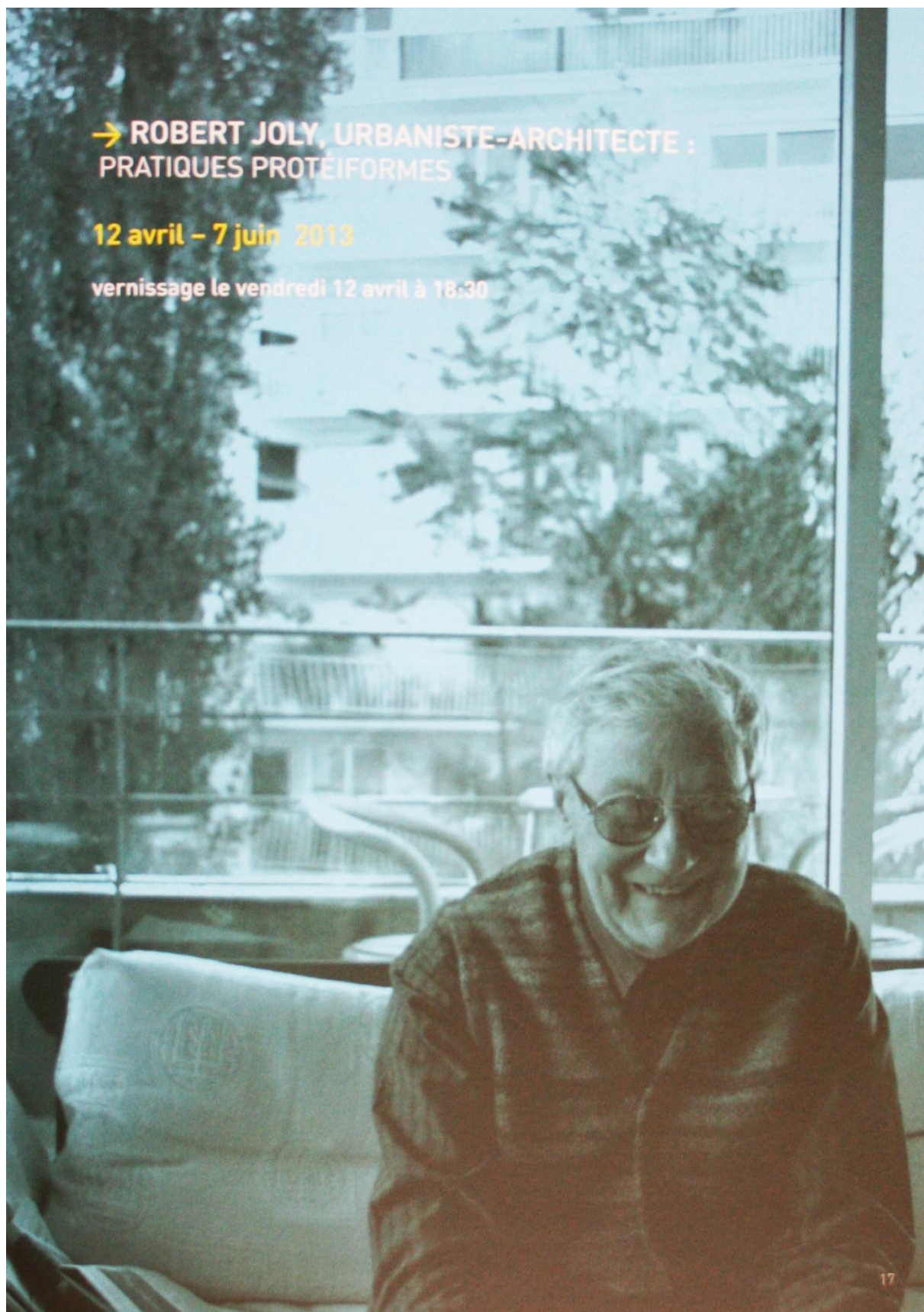
Alexandra Schlicklin



→ **ROBERT JOLY, URBANISTE-ARCHITECTE :**
PRATIQUES PROTÉIFORMES

12 avril – 7 juin 2013

vernissage le vendredi 12 avril à 18:30



17

4.2. JOURNEE D'ETUDE ROBERT JOLY 07 DECEMBRE 2013, ARCHIVES D'ARCHITECTURE DU XXEME, CAPA

« Robert Joly (1928-2012), un architecte urbaniste », Journée d'étude, CAPA, samedi 07 décembre 2013, << http://www.citechailot.fr/fr/auditorium/colloque/25364-robert_joly_1928-2012_un_architecte_urbaniste.html>>, page consultée le 15 juillet 2014.

4.3. PROMENADE URBAINE ROBERT JOLY, 08 DECEMBRE 2013, CHATOU ET PARIS-TOLBIAC

A l'occasion de cette promenade urbaine réalisée dans le cadre de l'association « Les promenades urbaines », un livret a été réalisé comme support de visite, destiné aux personnes qui ont suivi la promenade. Ce livret présente une architecture ordinaire, celle de Chatou dans un premier temps. L'après-midi était consacrée au 13^{ème} arrondissement, cher à Robert Joly, et proposait une lecture de la ville à travers son regard. Le quartier parcouru devient prétexte à lire la ville selon Robert Joly.

« Autour de Robert Joly : attitudes et convictions urbaines et architecturales », Promenade proposée en partenariat avec la Cité de l'architecture & du patrimoine, 08 décembre 2013, Association les promenades urbaines. <<<http://www.promenades-urbaines.com/modules/eguide/event.php?eid=171>>>, page consultée le 5 mai 2014.

PROMENADE URBAINE 8 DECEMBRE 2013

ROBERT JOLY

ATTITUDES ET CONVICTIONS URBAINES ET ARCHITECTURALES

CHATOU-PARIS



Cité de l'architecture, Paris
Archives d'Architecture du XXème, Paris
Promenade animée par Alexandra Schlicklin.

RÉNOVATION URBAINE DE CHATOU, 1962-1974

la « modernité tranquille » dans la ville



1. EGLISE NOTRE-DAME : UNE RENCONTRE ENTRE DEUX ARCHITECTES

Roger Faraut (1905-1978) est diplômé des beaux-arts, section architecture en 1932. Il dirige la **reconstruction de Senlis** à partir de 1941 et devient surtout architecte en chef de la reconstruction en Eure-et-Loire de 1946 à 1954. Dans le cadre de ce poste, il effectue la **rénovation urbaine de la ville basse de Chartres**. C'est un professionnel familier des questions urbaines qui porte une grande attention aux sites sur lesquels il intervient avec une évidente retenue.

Robert Joly (1928-2012) est urbaniste et architecte, diplômé en 1956. Il rencontre Roger Faraut en tant qu'étudiant grâce à **Robert Auzelle**, architecte et urbaniste. Il travaille pour lui, et finit par se voir confier le suivi et la conception des 600 logements de Chatou, à partir de 1962 jusqu'en 1974.

2. CRÉER UN PAYSAGE URBAIN HORIZONTAL : L'AVENUE FOCH

Le paradoxe de Chatou est de jouer sur l'échelle paysagère du site tout en proposant une réelle monumentalité sur l'avenue principale dans la continuité du pont.

Les deux architectes ont tenus à garder un ensemble horizontal, qui s'insère bien dans le site naturel des rives de Seine et dans le bâti existant de petite ville 19ème.

3. PASSER SOUS LES ARCADES : LES PRÉVENANCES ARCHITECTURALES

L'architecture est soignée : ses proportions sont travaillées de façon à garder la taille humaine, ce qui est perceptible dans les percements.

De nombreux détails enrichissent les bâtiments : les matériaux sont choisis pour leur pérennité, et des arcades abritent la déambulation.

Il n'existe pas de mur-pignons aveugles ! Les retournements de façade sont tous dessinés et participent à la qualité globale.

4. S'INFILTRER DANS LES CŒURS D'ÎLOT

L'originalité et la qualité de l'ensemble de logement tient en partie au dessin du bâti : inséré dans les anciennes limites d'îlot, il se plie doucement au contexte. Les façades sur cour sont très libres : décrochements, verrières, changements de rythmes, etc.

Et le bâti se referme parfois complètement sur des cœurs d'îlot qui sont traités en jardins ou en cours minérales et eux aussi dessinés avec soin.

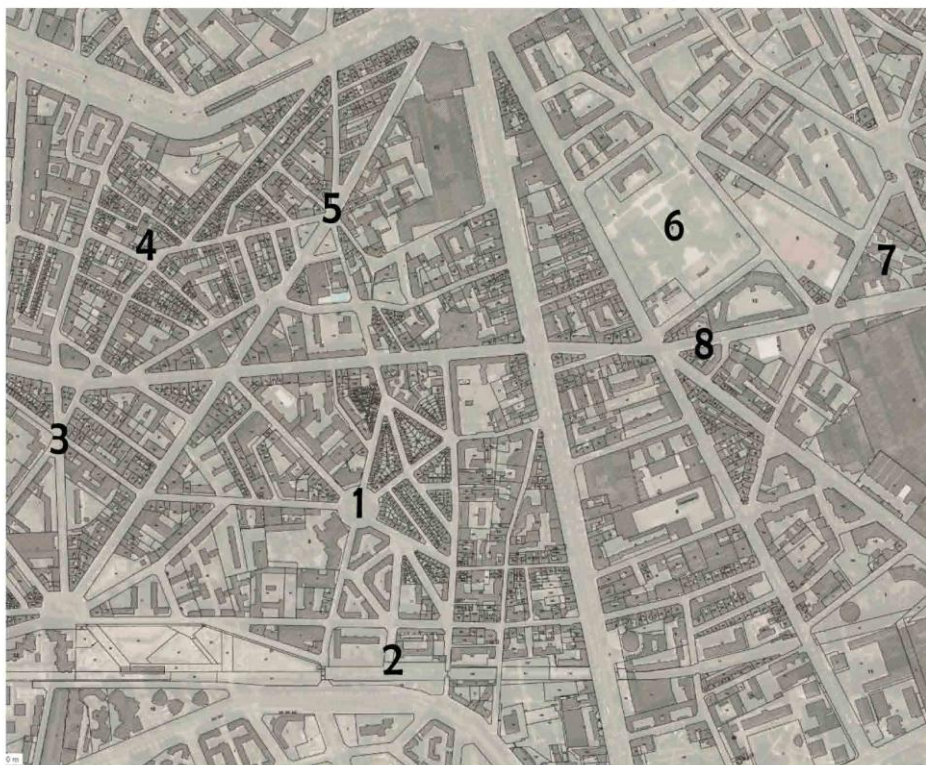
Dans certains plans d'archives, on trouve même le dessin des sols allant jusqu'au choix des espèces végétales à planter...

Leur accès est libre, mais la limite se crée par la forme architecturale, qui fait comprendre au promeneur leur statut ambigu : accessibles, mais déjà privatifs pour certains.

CHATOU, UNE OPÉRATION COMPLEXE ET DISCRÈTE, DANS LA LIGNÉE D'ANDRÉ LURÇAT ?

VILLE REVELEE/ VILLE REVEE

Le 13ème arrdt de place en place à travers les mots de Robert Joly



1. PLACE DE L'ABBÉ HENOCQUE : LA VILLE, UNE « RÉALITÉ VIVANTE ET MULTIPLE »

Robert Joly a habité le 13ème arrondissement, et il y a eu son agence. Il connaissait, parcourait, commentait, bref, aimait ce quartier. Il y voyait sans doute les qualités urbaines que lui-même appréciait : la densité, la variété, la complexité créée par l'histoire...

La « place aux peupliers » est un exemple idéal de l'ambivalence des formes urbaines : autour d'une place parfaitement circulaire, arborée, équipée, coexistent des bâtiments d'époque, de taille et de fonction disparates...

Selon les mots de Robert Auzelle, un des référents de Robert Joly, la ville est « une réalité vivante et multiple », qui ne laisse pas réduire aux quatre fonctions corbuséennes.

La ville selon Robert Joly est bien plus que la somme de ses composants : c'est une entité en soi, dont les critères d'analyse sont distincts de l'architecture.

2. «SOIGNER LA VILLE MALADE» : LES RUPTURES ET DYSFONCTIONNEMENTS URBAINS

La « ville malade » est la ville qui n'a pas eu le temps de s'adapter à la révolution industrielle et à ses conséquences matérielles et sociales.

C'est la ville des ruptures, des discontinuités de tissus urbains, des infrastructures hâtivement et brutalement insérées.



Photographie de l'exposition internationale d'urbanisme, Paris, 1961, dont Robert Joly est l'un des commissaires

3. LA VILLE ET LE PATRIMOINE : LA « POSTURE SECTEUR SAUVEGARDÉ » COMME SOLUTION ?

Robert Joly a mené 5 secteurs sauvegardés, en plus de ses projets d'urbanisme. Il a mis en place progressivement une vraie méthode de connaissance et d'action sur les tissus anciens. Par ailleurs, son regard sur la ville patrimoniale lui paraissait généralisable au phénomène urbain.



Coupe-analyse sur Metz, étude pré-secteur sauvegardé, 1967
AAdu XXème, fonds RJ.

4. LA VILLE EST (PARFOIS AUSSI) UN VILLAGE : LA BUTTE-AUX-CAILLES

Ou du moins, elle devrait en posséder les qualités par endroits. L'image du village a beaucoup inspiré Robert Joly, puisque c'est son idéal pour le collège-lycée qu'il construit à Tulle en 1964-1969, puis dans la série des CES industrialisés.

Le village représente la version construite de la vie sociale, et selon Robert Joly de la vie démocratique : une «forme auto-gestionnaire».



5. LES RÉNOVATIONS URBAINES

Robert Joly a lui-même pratiqué des rénovations urbaines. S'il se revendique moderne et modernisateur, il est cependant toujours attentif au contexte. L'urbanisme sur dalle lui paraît une solution adaptée pour les nouveaux quartiers.

6. L'ARCHITECTURE D'EXCEPTION DANS LA VILLE

Si la ville est faite d'ordinaire, elle accueille aussi des bâtiments exceptionnels, des monuments. La tour Tolbiac d'Andrault et Parat, des contemporains, est l'occasion de se poser la question du bâtiment monumental industrialisé des années 1960.

Robert Joly a lui-même construit une cité administrative à Mâcon en 1969-1972, proche de la tour Tolbiac en termes de choix typologiques et architecturaux. Et il est également l'auteur de l'Institut de l'Environnement, bâtiment parisien qui sort de terre en 1969 et est démoli en 1994. Ces 3 monuments ont en commun leurs qualités d'insertion urbaine, par le jeu des nouveaux matériaux mis en oeuvre : béton, verre, acier.



7. LE « RETOUR À LA VILLE » ? LES HAUTES FORMES

Robert Joly n'a pas fait partie du mouvement post-moderne, dont un des leitmotiv était le retour à la ville, entendue ville historique. Il se considérait comme un moderne, mais non dogmatique, non systématique.

Il est en léger décalage pourtant par rapport à la modernité et plus tard par rapport aux problématiques du post-modernisme, peut-être à cause de sa vision de chercheur qui a nourri sa pratique

Sa carrière rend compte de l'engagement de l'homme et de l'urbaniste-architecte au service de la société.



5. CHRONOLOGIE DE ROBERT JOLY DE 1928 A 1994

Cette chronologie a été établie au fur et à mesure des recherches. Les dates indiquées pour les projets sont celles des dates de commande, sauf indication contraire. Cette chronologie, à l'origine outil de travail, rend compte avec les autres annexes, de l'importance de l'oeuvre de Robert Joly, que la thèse ne peut embrasser toute entière. Elle permet aussi de repérer la densité des réalisations entre les années 1960 et les années 1980, en architecture comme en urbanisme.

	Parcours de Robert Joly	Evénements marquants
1928-1947	>11 novembre 1928 : naissance de Robert Georges Léon Joly à Saint Denis (93). >1929 : déménagement de la famille à Orsay. >études secondaires au lycée Lakanal. >1945 : baccalauréat mention bien. >1946-1947 : études à l'école Paul Colin (dessin et graphisme).	>Avec son frère Pierre, découverte de la vallée de Chevreuse à pied et à vélo.
1947-1949	> études à l'Institut d'urbanisme de l'université de Paris (IUUP).	>1ères rencontres avec Robert Auzelle et Roger Millet.
	Diplômes/Etudes/Prix d'architecture/Prix d'urbanisme	Premières expériences
1950-1957	>juin 1950 : reçu au concours d'entrée de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts (Ensba), Paris Malaquais, atelier Pontrémoli/Leconte. >1950-1958 : étudiant dans l'atelier Leconte. >1952 : Prix SADG (société des architectes diplômés par le gouvernement). >1956 : 3^{ème} lauréat du Grand Prix de Rome. >28 novembre 1957 : >Diplômé d'architecture par le gouvernement (DPLG).	>1ères rencontres avec Yves Boiret, Michel Marot, Pierre Vigor, Michel Dufour et Jean-Marie Pison, tous étudiants ou anciens de l'atelier Leconte. >1952-1958 : stagiaire chez Roger Faraut. >1957 : architecte-urbaniste assistant d'André Leconte sur le plan d'urbanisme de Nouakchott, nouvelle capitale de la Mauritanie.
1958	>Prix Redon (IUUP). >Prix Paulin (IUUP).	>architecte assistant à l'agence de Roger Faraut. > architecte-urbaniste assistant Robert Auzelle sur la Zone A de la Défense.

	Diplômes/Postes officiels/Titres	Architecture	Urbanisme
1959	>3^{ème} au concours des architectes des Batiments civils et palais nationaux (BCPN). >architecte ordinaire des BCPN à l'Ecole Normale Supérieure, l'Institut Pédagogique National et le Palais-royal.	> architecte assistant à l'agence de Roger Faraut.	
1960	>brevet du Centre des hautes études administratives (formation complémentaire de l'Ecole Nationale d'Administration).	> architecte assistant à l'agence de Roger Faraut.	>avec G. Granval et J.M. Pison, 2^{ème} Prix au concours d'architecture saharienne (pas de 1^{er} prix décerné). >Guéret, ilot de rénovation urbaine.
1961	>assistant de R. Auzelle à l'IUUP pour les travaux pratiques sur l'EPAD de la Défense zone B. >Architecte communal d'Andrésy.	>création du Groupeement d'architectes, avec J.M. Pison, Pierre Vigor, agence d'architecture à Paris. >dans l'agence de Roger Faraut : >suivi et conception de la Tête de Pont de Chatou (rénovation urbaine de 600 logements) jusqu'en 1974. > ilot A, C et D.	>dans l'équipe de Claude Aubert, 6^{ème} prix au concours de la ZUP de Toulouse le Mirail. >plan directeur de Marvejols. >Dreux zone sud.
1962	>assistant de R. Auzelle à l'IUP pour les travaux pratiques sur l'EPAD de la Défense zone B.	>Gif, pavillon Suchet. >Andrésy : Ecoles neuves, Côte Verte et « les Marottes », pavillon Peyre, maison de jeune. >Marvejols : gîtes communaux.	>dans l'équipe Aubert, 2 ^{ème} prix au concours de la ZUP de Montpellier.

	Diplômes/Postes officiels/Titres	Architecture	Urbanisme
1963	>Architecte consultant dans la Creuse. > 15 décembre : refondation de l'agence avec Simone Mourot, le GAA compte 2 associés et des salariés architectes et dessinateur-projeteur.	>Meyrueis : gîtes familiaux. >Marvejols : ancienne gendarmerie, pavillon Blotman. >Tulle : H.LM Souilhac et H.LM Sainte Claire. >Banassac : pavillon Vizier. >Paris : aménagement des magasins Maggy Rouff. >Gif : pavillon Louis. >Bourg-la-Reine : projet Rondel.	>Avec J.M. Pison, études pour la ZUP d'Echirolles (jusqu'en 1969). >Brive et Tulle : rénovations urbaines. >Langogne : plan d'urbanisme de détail. >avec Olivier Cacoub : la Dkhila, aménagement paysager et urbain en Tunisie.
1964		>Chatou : hôtel de ville. >Langogne : H.LM. >Nouakchott : maison Miske. >Naves : collège-lycée agricole. >Marvejols : salle de sports et maison de retraite La Colagne, bâtiment F. >projets types d'équipements sportifs et socio-éducatifs. >Gueret : piscine.	>Mont Aigoual : paysage. >Guèret : plan directeur. Montrouge ? Mandagoux Pezenas ? >La Souterraine, Z.H. >Gueret nord est et I.R.U. >Marvejols : lotissement sud
1965	> mars : Professeur Assistant de Michel Marot, chef d'atelier à l'ENSBA (ex-atelier Leconte).	>Chatou : extension église, maison Rams. >Tulle : H.L.M. Chandon. >Guéret : cité administrative. >Faussillon : La Bastide Neuve. >Maisons individuelles préfabriquées. >Agrément salle	>ZUP de Guéret. >La Celle Dunoise : lotissement.

		omnisports. >agrément piscine.	
--	--	-----------------------------------	--

	Diplômes/Postes officiels/enseignement/consultance	Architecture	Urbanisme
1966	>Architecte en chef des BCPN, chargé de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts décoratifs (Paris, V^e). >nommé Architecte-conseil du Ministère de l'Equipeement pour le Lot et le Tarn. > Assistant de composition urbaine, IUUP.	>Agrément CES. >La Souterraine : hôpital rural. >L'Isle Adma : gymnase. >Chatou : pharmacien et notaire, cité administrative.	>Architecte en chef de la rénovation urbaine de Dijon, secteur Clémenceau (jusqu'en 1978). >Etude urbaine et patrimoniale de Metz. >Bourganeuf : lotissement.
1967		>agrément CES 1200. >Mâcon : cité administrative. >agrément CES 600. >Tulle (Souilhac) : caisse d'épargne	
1968	>octobre : commande d'A. Malraux à l'architecte BCPN pour l'Institut de l'Environnement, Paris V^e. > Fin du poste de professeur assistant à l'Atelier Marot, ENSBA.	>Gif : maison personnelle. >Parmain : construction scolaires. >La Souterraine : maisons individuelles. >Plaisir : gymnase. >Tulle (Chandon) : halte garderie. >Andrésey : quartier « les Marottes ». >Asnière : M. Lenoir. >Asnières : Pierre Joly. >Saint Brice : CES 900. >Tulle Sainte Claire H.L.M : 2^{ème} tranche.	>Nantes : étude préalable au secteur sauvegardé.

	Diplômes/Postes officiels/enseignement/consultance	Architecture	Urbanisme
1969	>nommé architecte-conseil du Lot : conduite de l'expérimentation de l'assistance architecturale. >professeur à UPA 6 Paris-la-Villette (jusqu'en 1989).	>prototype CES 900. >prototype d'école primaire. >collège agricole de Tulle : ferme et centre hippique. >octobre : livraison provisoire de l'Institut de l'Environnement. >CES programme 1970. >Kiosque Terri.	>Nuit-Saint Georges.
1970		>Andrézy « les Charvaux » >CES programme 1971. >maisons individuelles. >Barbet de Jouy : centre de calcul.	>Val d'Yerres
1971		>concours de Beaubourg. >Sucy-en-Brie : CES 1200. Nuits-Saint-Georges : 2eme tranche. >CES programme 1972. >Asnières CES 1200. Villeneuve de Berg : CEG 400. >programme architecture nouvelle.	>Evry : concours GAREC. >Dijon secteur Clémenceau. >Limoges : ZAC de Baubreuil.

	Diplômes/Postes officiels/enseignement/ Consultance	Architecture	Urbanisme
1972		>Graulhet (Tarn) : CES 1200+SES 96. Saint-Cère (Lot) : CES 600+internat. >Livry-Gargan : Ecole Normale d'instituteurs. >Ces programme 1973. >Chatou ilot e, f, g, h. >Toulouse : CES 900. >concours ORTF.	>Dijon secteur Clémenceau. >Limoges : ZAC de Baubreuil. >Nantes : secteur sauvegardé.
1973		>Chatou : bureaux. >Andrézy « les Charvaux » : 100 H.L.M modèles. >Ces programme 1974. >Boulogne : CES 900+96 >Algérie : CEM 600, CEM 600+internat et CEM 800. >Yzeure : CES 900.	>concours Vanves.
1974	>début d'une recherche CORDA avec J.M. Boucheret, sociologue et J.L. Cohen, architecte, sur les transformations de l'habitat rural.	>Marne-la Vallée : cité scolaire Arche Guédon. >Sarcelles : CES 900+96. >CES programme 1975. Dieppe : centre culturel. (CAC). >Cesson : CES 600. >Hoerdt : CES 600.	>Palaiseau : ZAC. >Metz : architecte en chef du secteur sauvegardé.
1975		>CES programme 1976. >Gennevilliers : CES 900. >Palaiseau : maternelle. >Arques la Bataille : 120 logements H.L.M. >Chatellerauld : CET 432.	>Dieppe : ZAC du Val Druel. >La Norville : zone d'activités. >La Farandole ? >Lotissement DAFU.

		>Dieppe : cité scolaire. >Nantes : Ecole Normale d'Apprentissage. >Charenton : CES 900. Palaiseau : école maternelle « les trois arpents ». >Nogent/Marne : CES 600. >Talant : CES 900. >Saint Brice : ateliers.	>Arques la Bataille : urbanisme. >Dieppe : Val Druel : 80 individuels groupés.
--	--	---	--

	Diplômes/Postes officiels/ enseignement/consultance	Architecture	Urbanisme
1976	>On a cru bien faire, les transformations de l'habitat rural, rapport de recherche CORDA avec J.M. Boucheret et J.L. Cohen. > Racines historiques du lotissement, rapport de recherche CORDA avec E. Campagnac, sociologue. >début d'une recherche CORDA avec J.M. Boucheret sur le bilan de l'assistance architecturale.	>Dijon : café. >prototype 1977 CES 900 et 600.. >Dieppe : 150 logements et espaces verts ZAC du Val Druel. >Longjumeau : lycée 600. >faculté d'Orsay.	>Metz : zone piétonne.
1977	> Se présente aux élections municipales de Gif-sur-Yvette	>Evry : préfecture d'Essonne et DASS. >Neuville : restaurant et centre d'hébergement. >Nogent : gymnase. >Rumilly : CES 900+SES. >prototype CES 1978.	>Metz : rue de la boucherie Saint Georges. >Chatou : ilot h. >Metz : places Sainte Croix et Saint Jacques. >Dijon : secteur Clémenceau ZAC de l'esplanade.
1978	>L'Assistance architecturale et les professionnels du cadre bâti, du paysage au matériau, rapport de recherche CORDA avec J.M. Boucheret sur le bilan de l'assistance architecturale. >Le paysage des lotissements, rapport de recherche pour le service technique de l'urbanisme, Ministère de l'Equipement et de l'Aménagement du Territoire, avec Gérard Féry.	>Ile Saint Denis CES 600. >prototype 1979 de CES 600. >Buc : lycée international. Evry : extension du conseil général.	>Aménagement place de Barcelone >Saint Nicolas de Port : étude de site urbain. >Fléville : étude de site protégé. >Metz : étude de faisabilité de l'ilot de la cité administrative. >Metz : quartier Outre-Seille.

	Diplômes/Postes officiels/enseignement/ consultance	Architecture	Urbanisme/ Paysage
1979		>Romilly : concours centre culturel. >Buc : collège 600 et gymnase. >Nogent/Marne : ateliers. >Bretigny : aménagement du château. >Bures : concours groupe scolaire. >Bures/Yvette : maison de M. H. >Gif/Yvette : maison de M. K.	>vallée de la Meurthe : étude paysagère. >Mont-Saint Quentin (Metz) : étude paysagère. >Chatou h : 2^{ème} phase. >Dijon : Jean de Cirey
1980		>Limeil : CES. >Tournon Saint Martin : CES 400. >concours maisons solaires. >prototype CES 600. >Paris, rue d'Ulm : les Arts décoratifs. >maisons individuelles. >Paris : réhabilitations >Seyssinet : centre commercial. >Gometz-le-chatel : les arcades, 500 logements. >Bagnolet :logement H.L.M. >Nantes : centre de loisirs du petit port. >Concours système constructifs 1^{er} degré. >Nantes : bureaux. >plan construction (habitat).	>Vouziers : lotissement communal. >Limeil : ZAC. >Neuville : ZAC. >Arles : secteur sauvegardé. >Dieppe, protection du patrimoine architectural et urbain, premières études.

1981	>Architecte en chef des BCPN du Limousin (musée national de la porcelaine, musée Adrien Dubouché et Ecoles Nationales d'arts décoratifs de Limoges et Aubusson).	>Limeil : 70 logements. >Stains : 200 logements H.L.M. >Mers-les-Bains : CES 600. >Prototype CES. >Dumez : CES agrément. Limeil : CES.	>Irak, New Aana : concours concpetition d'une vile nouvelle. >Gometz : ZAC.
------	---	---	---

	Diplômes/Postes officiels/enseignement/consultance	Architecture	Urbanisme
1982	>Limousin : architecte BCPN.	>Saint Denis en Val (Loiret) : 40 maisons. >Limeil (la Campinoise) : 400 logements. >Arles : concours musée archéologique.	>Drancy : ilot des quatre routes.
1983	> Limousin : architecte BCPN en chef.	>Verrières-le-Buisson : CES 600. >interchalets. >Trilport : CES 400+200. >habitat 88.	>Limeil-Brévannes : étude d'un quartier neuf.
1984-1989	> Professeur à l'Ecole d'Architecture de Paris La Villette.		>1984 : Drancy, les quatre routes, aménagement urbain. >1986-1993 : Plan d'aménagement et de protection de la ville de Luxembourg et plans de quartier. >1988 : Aménagement urbain de Mers-les-Bains
1989-1992	>Professeur à l'Ecole d'Architecture du Languedoc-Roussillon		
1992-1994	> Professeur à l'Ecole d'Architecture Paris-Tolbiac		

6. ANNEXES CLE USB

La clé USB contient les matériaux de la thèse, classés par types. Le dépouillement complet du fonds d'archives Robert Joly est présenté, selon les contenants dans lesquels étaient rangés les documents d'archives. Le dépouillement est accompagné de photographies personnelles d'une sélection de documents. Ceux inclus dans le corpus de la thèse y sont, mais aussi de nombreux autres documents, pour lesquels il a manqué le temps de l'analyse.

Les reportages photographiques concernent les bâtiments visités, et la bibliothèque personnelle de Robert Joly. Les livres de la bibliothèque ont été photographiés sur leur tranche. L'éclairage n'est pas toujours bon, mais ces photographies restituent la masse de livres présente chez l'architecte, et illustrent le catalogue qu'est le relevé.

6.1. INTEGRALITE DU DEPOUILLEMENT DES ARCHIVES DU FONDS ROBERT JOLY.

6.1.1. Boîtes 1-20.

6.1.2. Tubes 1-13.

6.1.3. Grandes boîtes d'Archives 1-4.

6.1.4. Tiroirs 1-14.

6.1.5. Albums 1-18.

6.2. REPORTAGES PHOTOGRAPHIQUES PERSONNELS EFFECTUES LORS DES VISITES DES BATIMENTS.

6.2.1. Ensemble de logements de Chatou, février 2008.

6.2.2. Cité administrative de Mâcon, juin 2008.

6.2.3. Collège-lycée agricole de Tulle-Nave, 11 décembre 2009.

6.2.4. Tour Souillhac de Tulle, 11 décembre 2009.

6.2.5. Logements Sainte-Claire de Tulle, 11 décembre 2009.

6.2.6. Ancienne maison personnelle de Robert Joly, Gif-sur-Yvette, 03 juin 2010.

6.2.7. Collège de Verrières-le-Buisson, 04 juin 2010.

6.2.8. Maison H. de Bures-sur-Yvette, 06 juillet 2010.

6.3. REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE EFFECTUE LORS DU
RELEVÉ DE LA BIBLIOTHEQUE DE ROBERT JOLY, DECEMBRE
2012-JANVIER 2013.